

**Zeitschrift:** Vox Romanica  
**Herausgeber:** Collegium Romanicum Helvetiorum  
**Band:** 9 (1946-1947)

**Buchbesprechung:** Comptes rendus = Besprechungen = Recension

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Comptes rendus — Besprechungen — Recensionì

### SOMMAIRE

### INHALT

### SOMMARIO

CH. BALLY, *Linguistique générale*, p. 156 (Henri Frei) — *Mélanges Max Niedermann*, p. 166 (E. Risch) — *Mélanges Walberg*, p. 169 (K. Ringenson) — *Mélanges Jean Dufour*, p. 183 (P. Gardette) — *Hommages Guichard*, p. 188 (J. J.) — W. BRUCKNER, *Schweiz. Ortsnamenkunde*, p. 190 (F. Zopfi) — H. MAEDER, *Versuch über den Zusammenhang von Sprachgeschichte und Geistesgeschichte*, p. 204 (H. Glinz) — JÜRIG FIERZ, *Die pejorative Verbildlichung menschlicher Körperbautypen im Schwid.*, p. 216 (W. Henzen) — P. ZINSLI, *Grund und Grat*, p. 221 (R. Hotzenköcherle) — A. RIBI, *Die Fischbezeichnungen des Unterseegebietes*, p. 228 (P. Zinsli) — M.-L. MÜLLER-HAUSER, *La mise en relief d'une idée en fr. mod.*, p. 233 (A. Labhardt) — A. ZIPFEL, *Die Bezeichnungen des Gartens im Galloromanischen*, p. 238 (J. J.) — P. NARDIN, *Lexique comparé des fabliaux de Jean Bedel*, p. 243 (J. J.) — L. REMACLE, *Les variations de l'h secondaire en Ardenne liégeoise*, p. 245 (J. J.) — K. HUBER, *Über Histén- und Speichertypen des Zentralalpengebietes*, p. 253 (A. Maissen) — G. AHLBORN, *Le patois de Ruffieu-en-Valromey*; A. KJELLÉN, *Le patois de la région de Nozeroy*, p. 259 (K. Lobeck) — M. SCHMOLKE-MELLWIG, *Das Wirtschaftsleben von Evolène*, p. 264 (W. Gyr) — J.-E. DUFOUR, *Dict. topogr. du Forez*, p. 269 (J. J.) — J. GUËX, *La montagne et ses noms*, p. 272 (E. Tagmann) — S. HEINIMANN, *Wort- und Bedeutungenentlehnung durch die italienische Tagespresse*, p. 275 (R. Roedel) — F. TOLLEMACHE, *Le parole composte nella lingua it.*, p. 287 (M. L. Wagner) — F. A. UGOLINI, *Testi antichi italiani*, p. 292 (J. J.) — *Il Diatessaron in volgare italiano*, p. 294 (J. J.) — A. LOMBARDI . . . , *Raccolta di voci senesi*, p. 296 (J. J.) — A. MENARINI, *I gerghi bolognesi*, p. 298 (J. J.) — G. PORRU, *Saggio di uno studio sul lessico sardo*, p. 299 (M. L. Wagner) — R. VIÉLI, *Voc. tudestg-sursilvan*;

R. BEZZOLA, O. TÖNJACHEN, *Dicz.-tud. ladin*, p. 302 (J. J.) – A. MAISSEN, *Werkzeuge des Holzhandwerkes in Romanisch-Bünden*, p. 307 (W. Egloff) – A. MAISSEN, W. WEHRLI, A. SCHORTA, *Consolaziun*, p. 310 (J. Handschin). – B. GUETG, *Das Rind im Hornjochzug*, p. 314 (W. Mörgeli) – H. GABATHULER, *Die Orts- und Flurnamen der Gemeinden Wartau und Sevelen*, p. 317 (A. Schorta) – A. STEIGER, *Spanisches Unterrichtswerk I*, p. 318 (J. A. Doerig) – C. FONTECHA, *Glosario de voces comentadas...*, p. ... (C. Dubler) – M. DE PAIVA BOLÉO, *Defesa e illustraçã da língua; Introdução ao estudo da fil. port.*, p. ... (M. L. Wagner) – M. DE PAIVA BOLÉO, *Brasileirismos; Filologia e História*, p. 326 (M. L. Wagner) – MARIA DO CÉU NOVAIS FARIA, *Passagem de nomes de pessoas a nomes comuns...*, p. 331 (M. L. Wagner) – BRANIMIR BRATANIĆ, *Die Pfluggeräte bei den Kroaten*, p. 334 (E. Dickenmann) – *Italia e Croazia*, p. 336 (E. Dickenmann).

CHARLES BALLY, *Linguistique générale et linguistique française* Nouvelle édition entièrement refondue. Berne, A. Francke S. A. 1944, 440 p. in-8°.

L'ordonnance générale de cet ouvrage, qui reparait 12 ans après sa première édition, n'a pas changé. Les deux parties qui le composent restent les mêmes, ainsi que les sections de chacune: I. Principes de linguistique générale (1. Théorie générale de l'énonciation, 2. Rapports entre signifiants et signifiés, formes analytiques et synthétiques), II. Le français d'aujourd'hui (1. Séquence progressive, 2. Tendence condensatrice, 3. Formes générales de l'expression). En revanche, il n'y a pas de chapitre ou de paragraphe qui n'ait reçu des modifications ou additions plus ou moins importantes (surtout, au début, la théorie de l'énonciation), de sorte que le volume du livre, selon la préface, se trouve grossi d'un quart.

Ces pages représentent l'effort de toute une vie pour bâtir une linguistique générale en partant en somme de la seule étude du français et de sa comparaison avec l'allemand. Il est vrai que d'autres idiomes, tels que les langues classiques, l'anglais, le russe, etc., sont assez largement mis à contribution, mais la considération de types de langues plus foncièrement étrangers – je pense aux langues exotiques – aurait été de nature à faire voir les choses sous un angle plus véritablement général et aurait peut-être modifié les idées de l'auteur sur maint problème. Il serait donc utile si des linguistes de pays divers, procédant à partir de leurs langues mater-

nelles, nous présentaient ainsi chacun sa linguistique générale. L'avenir dira jusqu'à quel point celle de M. Bally est une linguistique véritablement générale et jusqu'à quel point elle n'est qu'une linguistique française ou indo-européenne généralisée.

Voici quelques notes de lecture:

§ 32 N. L'auteur remplace les termes de *sujet psychologique* et *prédicat psychologique*, comme prêtant à confusion avec le sujet grammatical et le prédicat grammatical, par ceux de *thème* et de *propos*. Terminologie un peu bizarre, parce que le mot *propos* fait automatiquement penser à la locution, beaucoup plus courante, à *propos de*, qui, elle, indique le . . . sujet psychologique.

§ 81. La pause médiane, la mélodie et, avec des réserves, l'accent d'intensité sont indiqués comme caractères principaux de la phrase dite segmentée, constituée par un thème et un propos; exemple: *Cette lettre, je ne l'ai jamais reçue*. Il est intéressant de constater que dans les langues polysyllabiques de l'Extrême-Orient la phrase segmentée a une expression proprement grammaticale. En effet, c'est normalement par des procédés articulatoires que l'on «isole» un mot ou un groupe de mots pour en faire le thème de la phrase: soit par l'addition d'une particule (coréen *neun* ou *eun*, aïnou *anak* ou *anakne*, japonais *wa*), soit, comme en loutchouen, par une modification de la fin de mot qui rappelle les procédés de nos langues flexionnelles, mais qui semble se ramener, historiquement, à une particule aussi. Cf. B. H. Chamberlain, *Essay in Aid of a Grammar & Dictionary of the Luchuan Language*, London 1895, Ch. III: Isolation. D'une manière analogue, le chinois parlé sépare très souvent les deux segments par le moyen d'une particule ajoutée au premier.

§ 108. L'auteur affirme que le parler populaire crée des phrases valant AZ (= thème + propos) au moyen de la formule *il y a . . . qui*: «Il y a *Paul* qui m'a chipé mon couteau.» Je ne saurais cependant voir là l'équivalent de la segmentée ordinaire «Paul, il m'a chipé mon couteau». Dans ce tour spécial, qui est parallèle aux impersonnels (comparer *Il pleut* et *Il y a de la pluie*), c'est l'ensemble «Paul m'a chipé mon couteau» qui est érigé en propos, alors que le thème est simplement esquissé. Ce type de phrases s'emploie presque toujours, en effet, soit pour s'adresser à quelqu'un, soit pour changer de conversation; à un interlocuteur qui est en train de parler de Paul, je pourrai bien dire: «Paul, il m'a chipé mon couteau», mais non: «Il y a Paul qui m'a chipé mon couteau», car il est déjà question de lui.

§ 115 II b. Je ne sais si tout le monde souscrira d'emblée à l'affirmation que l'aspect quantifie le procès: «De même que les objets, les procès peuvent être quantifiés par mesure ou par dénombrement. On peut parler de mesure lorsque l'aspect indique la durée du pro-

cès ou les phases de cette durée (aspects duratif: *travailler*, ingressif: *partir*, progressif: *vieillir*, terminatif: *arriver*, etc.), et de numération lorsqu'il désigne la *répétition* ou la *non-répétition* du procès (aspects itératif: *battre*, ou singulatif: *frapper*).» On pourrait, à la rigueur, considérer comme quantitative la différence entre un procès de longue durée ou de courte durée, par exemple l'opposition entre duratif et momentané, mais ce n'est que d'une manière tout à fait indirecte que j'arrive à découvrir une notion de quantité là où l'aspect désigne le début, le cours ou l'achèvement d'un procès. Dans le domaine des objets, que l'auteur considère comme parallèle, le milieu et les deux bouts d'un bâton sont-ils des notions quantitatives? Je me demande d'ailleurs si de telles classifications n'appartiennent pas plutôt à la logique ou à la psychologie qu'à la linguistique. Et la symétrie avec le monde des objets est au fond boiteuse, car ces derniers peuvent être quantifiés (au sens ordinaire et non abusif du terme) en nombre (angl. *many things*) ou en masse (angl. *much wine*), opposition bien différente de celle entre dénombrement et mesure: *beaucoup de vin* est autre chose qu'un *grand verre de vin*.

§ 139. Il est difficile de parler de suffixe dans le cas de l'all. *Mäd-chen*, syntagme plus ou moins figé en un mot simple (le radical *Mäd-* est asémantique).

§ 140. «La plupart des Français ignorent que *g* diffère de *k* par la présence de vibrations laryngales. L'explication purement phonétique fausse la perspective phonologique, fondée, comme on sait, sur ce que les sujets *croient* prononcer. Il s'ensuit que ces mêmes sujets n'ont pas conscience qu'un caractère s'ajoute à un phonème qui en serait privé; *k* et *g* sont exactement parallèles... Il n'y a donc pas hiérarchie dans les phonèmes associés, mais interdépendance et opposition: *k* est solidaire de *g*, mais *g* n'est pas un *k* auquel s'ajoutent des vibrations glottales.» On voit que l'auteur en est resté au psychologisme de la phonologie première manière (cf. Trubetzkoy, *Grundzüge*, 37, et Sechehaye, *Cahiers F. de Saussure* 2, 45 N). Pour ma part, je dirais que, selon les langues et selon les cas, les rapports entre phonèmes peuvent ressortir à la transposition libre ou à la transposition dirigée. Mais il y a d'autres critères que la conscience des parlants. Dans le sandhi du japonais, par exemple, il arrive souvent qu'une sourde doive faire place à la sonore correspondante; mais l'inverse, sauf erreur, ne se rencontre pas. Dans cette langue, les sonores peuvent être considérées à ce point de vue comme dérivées des sourdes, et il y a donc bien hiérarchie.

§ 143. *Passeport* n'est plus un composé; si on l'analysait, il éveillerait une fausse idée, car c'est *passé-frontière* que l'on attend.

§ 159. L'analyse de *embarquer* ('mettre en barque') n'est plus

très vivante, quand on n'a pas réellement affaire à une barque. Exemples meilleurs: *empiler, empoter, encaver, enfumer, enterrer*.

§ 165. «L'expression grammaticale de l'inhérence est l'accord.» Cela ne vaut naturellement que pour nos langues à flexion.

§ 185. L'auteur rejette le terme et la notion de *transposition libre* (cf. *Cahiers F. de Saussure* 2, 18 et suiv.): «Il s'agit de signes qui, sans changer de place, soutiennent entre eux des rapports mémoriels oppositifs et complémentaires. On s'en rendra mieux compte si l'on considère que, dans cette question, l'identité de forme des deux mots *louer*, par exemple, n'a rien d'essentiel. . . Le rapport existant entre 1 et 2 est exactement le même qu'entre all. *vermieten* et *mieten*, où il est souligné par une différence de forme. Or, on n'est pas tenté de parler d'un libre-échange entre *mieten* et *vermieten*, . . . » S'il n'y a pas changement de place entre *Il m'a loué sa maison* et *J'ai loué sa maison*, on pourrait prétendre tout aussi bien qu'il n'y en a pas entre *Il m'a battu* et *J'ai été battu par lui* (en chinois, le verbe ne change pas de forme dans ce cas). En outre, la différence de forme entre all. *mieten* et *vermieten* suggère simplement que dans cette langue la transposition d'un de ces verbes à l'autre appartient au type dirigé, tandis que dans le cas du français *louer* elle est libre.

§§ 185 et 190. L'auteur soutient que le substantif est prédestiné à la fonction de sujet, et que le passage du sujet à l'objet ressortit à la transposition dirigée. Pour l'indo-européen et d'autres langues archaïques, cette vue est soutenable; mais on est bien obligé de constater que les idiomes modernes (p. ex. le français, l'anglais, les dialectes alémaniques, le chinois, le japonais) traitent le sujet et l'objet direct d'une manière parallèle et les opposent à l'ensemble des autres cas. La différence tient peut-être au fait que la transitivité pure, telle qu'elle s'exprime dans l'objet direct, constitue, dans l'histoire générale du langage, une innovation. Quoi qu'il en soit, la théorie de la prédestination du substantif à la fonction de sujet est contraire au principe saussurien de l'arbitraire du signe.

§ 204 N (p. 133). «Pour M. Paul Claudel, les deux *t* de *toit* sont les deux pignons de la maison.» De même, Leconte de Lisle remarquait, à propos de la réforme de l'orthographe, que quand on n'écrira plus le mot *paon* avec un *o*, il ne verrait plus cet oiseau faire la roue (R. de Montesquiou, *Cahiers intimes*).

§ 211 N. Je ne vois pas de figure dans *un verre de vin*. Il s'agit simplement d'un substantif transposé dans la fonction d'une «particule numérale», chargée d'indiquer, comme dans les langues exotiques, sous quelle forme un objet est compté. Cf. un *tonneau*, une *bouteille*, une *gorgée* de vin. A l'exception des mots en *-ée* (*gorgée, cuillerée, pelletée*, etc.), cette catégorie n'est pas rendue en français par des signes spéciaux.

§ 212 (p. 139). « Quand un Français prononce une voyelle nasale comme *an*, il n'a nullement l'impression que la nasalité est un caractère qui s'ajoute à l'orale *a*; pour lui, *an* n'a rien de plus complexe que *a* auquel il n'est nullement subordonné hiérarchiquement. » On retrouve ici le psychologisme signalé à propos du § 140. Si l'on s'en tient cependant aux seules oppositions entre phonèmes, des cas comme *plan/plane*, *plein/pleine*, *bon/bonne* et même *l'un/de l'un à l'autre* ( $\tilde{p}/\tilde{p}n$ ) semblent bien indiquer que la voyelle nasale du français est constituée, dans le jeu du système, par la superposition d'une consonne nasale sur une voyelle orale.

§§ 217-224. Les paragraphes consacrés au *signe fractionné* (dans ma terminologie: *syntagme figé*) relèvent de la linguistique historique, au moins dans la mesure où les éléments qui composent ce signe sont aujourd'hui asémantiques, car seule l'analyse historique, aidée par l'écriture, permet de les reconnaître.

§ 228 N. « Les signes de l'écriture connaissent aussi le cumul: p. ex. la majuscule d'un nom propre en tête de phrase et le trait d'union à l'intérieur d'un composé en fin de ligne (*timbre-[poste]*). » Des exemples comme all. *Stilleben*, *Roheit*, *Essaal* seraient plus simples et plus frappants.

Ajoutons qu'il existe un cumul phonologique, que j'ai signalé naguère sous le titre de *superposition consonantique* (*Konsonantenschichtung*). Celle-ci, sous sa forme extrême et la plus intéressante, à savoir le cumul des occlusives, ne se rencontre que dans fort peu d'idiomes: basque, vieux-sarde (logoudorien), alémanique. Cf. zuricois *puobə* 'die Buben' ( $p = t + b$ ), *kais* 'die Geiss' ( $k = t + g$ ), *i ha tiənt* 'ich habe gedient' ( $t = t + d$ ), etc.

§ 241 N. « Le français est en train de créer un nouveau jeu d'apophonies dans les mots dont la syllabe initiale renferme un *-e-* caduc; on dit: il chemine, mais: nous ch'minons. » Il faudrait préciser qu'il s'agit d'une apophonie phonétique: un même phonème, *e* muet, est rendu tantôt explicitement, tantôt par zéro. Dans le cas de: il lève, nous levons, l'apophonie est au contraire d'ordre phonologique, parce que ce sont deux phonèmes différents,  $\acute{e}$  et  $\text{ə}$ , qui s'opposent. Dans de trop nombreux cas, tout au long de l'ouvrage, le point de vue phonétique et le point de vue phonologique sont pratiquement confondus.

§ 266. On parle d'infixation, au sens strict, lorsqu'un élément est inséré dans un signe indécomposable. Le sanscrit *yunajmi* 'j'attelle' présente un infixe *-na-* dans le radical *yuj-*, où ni *yu-* ni *-j-* n'ont de sens. Ce cas devrait être distingué de ceux où un élément est intercalé entre les signes qui forment un syntagme: je le vois, table *détaillée* des matières, etc.

§ 285. « Y a-t-il une homonymie phonologique? Trouve-t-on,

dans un même état de langue, des phonèmes identiques, revêtus de valeurs hétérogènes?» Le vrai problème consiste à se demander si des sons (non pas des phonèmes) plus ou moins identiques peuvent correspondre à des phonèmes différents. C'est le cas en japonais, où le son [z] fonctionne tantôt comme la sonore du phonème *s*, tantôt comme la sonore du phonème *t* prononcé [ts] devant *u*; même dualité pour [ʒ] par rapport à *š* ou à *č*. Dans une communication faite à la Société genevoise de linguistique, (*Voyelles homophones en français*, 30-1-1943), j'ai montré que le son *ō* bref ouvert correspond à deux phonèmes différents: l'un, dit *e* muet, où ce son varie avec zéro (*sur le banc / sur l'banc*); l'autre, où il varie tantôt avec *ō* long (*leur / le leur*) tantôt avec *ō* fermé (cf. les deux prononciations, ouverte ou fermée, de *ils veulent*). Les phonéticiens qui, nombreux et depuis longtemps, transcrivent ces deux phonèmes par des signes différents, par exemple *ə* et *ö*, font de la phonologie sans le savoir.

§ 288. «Dès l'indo-européen, et de façons diverses suivant les langues, le subjonctif comble les lacunes de l'impératif dont il adopte la valeur . . . Ainsi que *je meure! meurs! qu'il meure! mourons! mourez! qu'ils meurent!* est un paradigme cohérent, qui ne présente aucune variation de valeur d'une forme à l'autre.» Ce nouveau paradigme de l'impératif répond bien à l'état actuel de la langue et mérite de passer dans les manuels scolaires. La première personne du singulier (ex. *Que j'aille!*) a naturellement, par la force des choses, une valeur un peu théorique; en me donnant un ordre à moi-même, j'emploie plutôt un auxiliaire modal: *Il faut que j'aille!*, ou bien je remplace le singulier par le pluriel: *Allons-y!*

§§ 289 et 576. «En français, le passif a deux formes: *La maison se construit* et *La maison est construite (par des maçons)*: le type *se construire* supplée *être construit* quand le verbe n'a pas de complément circonstanciel, car dans ce cas, *être* désigne l'état et non l'action.» J'ai montré dans ma *Grammaire des fautes* (p. 221) que le passif en *se* sert à convertir un actif à sujet indéterminé: *On construit la maison*.

§ 318. La combinaison de *sourcilleux* avec *roc* appartient à un style poétique et vieillot.

§ 331 N. Le type *Reste la question des impôts* n'est pas du tout «étranger à la langue parlée». C'est un cas de transvaluation (processus étudié §§ 348-349), la syntaxe de *Reste* étant assimilée à celle de *Il faut*, *Il manque*, etc. Un fait qui peut servir d'indice, c'est que quand le «sujet logique» est au pluriel, on a tendance à écrire le verbe au singulier: *Reste les enfants*.

§ 339. Au sujet de l'auxiliaire modal *tun* de l'allemand, que l'auteur dit propre au langage expressif (*Trinken tun* er 'Ah! pour sûr qu'il boit!'), il faut préciser que dans les parlers, par exemple dans

le dialecte de Zurich, il n'a pas de couleur particulière: Er *tuel* trinke 'Il boit' ou 'Il est en train de boire'.

§§ 344 et 480. «Adieu vache, cochon, couvée!» Lire: Adieu veau, vache, etc.

§ 348. «Il a de l'argent *plein* ses poches.» Cet emploi prépositionnel s'explique, dans le fonctionnement actuel de la langue, par la conversion du complément d'un adjectif transitif (Il a ses poches pleines d'*argent*) en un objet direct (Il a *de l'argent*...).

§ 352. L'auteur prétend que des inversions telles que «le livre que m'a donné *mon père*», etc., ne sont plus possibles si le verbe a un complément: «Le livre que le maître a donné à l'élève.» Cet alinéa est peu clair: le pronom *m'* n'est-il pas un complément?

§ 358. L'auteur montre que la syntaxe de rection du bas-latin *illorum liber* a fait place à la syntaxe d'accord en français sous la forme *leur/leurs*; il croit que cet accord est encore senti, parce qu'on prononce «leurs-z-enfants». Cet indice est discutable, car *z*, dans ce syntagme, est aujourd'hui un préfixe: leur(s) z-enfants (cf. § 408 N 1).

§ 371. *Rouge-gorge* n'est pas un mot simple, mais un composé (au § 211, il est d'ailleurs analysé).

§ 374. Comparant la syntaxe du comparatif en latin (*Paulus fortior Petro*) et en français (*Paul est plus courageux que Pierre*), l'auteur signale comme un progrès de l'analyse dans le second type le fait que le ligament de comparaison (*que*) a pris la place qu'il doit occuper naturellement, soit entre les deux termes. On remarquera cependant que si l'on se réfère à l'ordre *Paulus Petro fortior*, sans doute plus archaïque, le ligament de comparaison (désinence d'ablatif) se trouve bien placé entre les deux termes.

§§ 399 et suiv. (et 174 B). L'auteur croit qu'un suffixe appréciatif est le déterminant de son radical, par exception à la règle qui attribue au suffixe une valeur catégorielle générale et en fait le déterminé du radical: *jardinier* «homme (-ier) qui travaille au *jardin*». Car il est naturel, selon lui, que l'idée subjective ait valeur de prédicat et s'exprime par un adjectif ou un adverbe. Ainsi un *jardin-et* serait un petit (-et) jardin, *vieill-ot* voudrait dire un peu (-ot) vieux, et *cri-aill-er* crier désagréablement (-aill-). La question est de savoir si ces équivalences logiques suffisent à la démonstration du linguiste. Linguistiquement, l'appréciation ne porte pas sur l'individu, mais sur la catégorie, et dans un état de langue plus analytique que le français traditionnel le signe catégoriel serait lui-même un syntagme composé d'un déterminé apprécié par son déterminant. Un *jardinet* n'est pas, au point de vue linguistique, un «petit jardin», mais une «petite espèce de jardin», syntagme où l'appréciatif «petit» détermine «espèce», et où «jardin» détermine

l'ensemble «petite espèce». Parallèlement, *vieillot* ne veut pas dire «un peu vieux», mais «qui a l'air vieux», «d'apparence vieille», et *criailler* non pas «crier désagréablement», mais quelque chose comme «ne pas cesser de crier». Les suffixaux appréciatifs traditionnels sont donc bien des syntagmes du type régressif (déterminant + déterminé), et il est normal que le français avancé les remplace petit à petit par des formations où le signe catégoriel, apprécié explicitement ou non, précède: *sale bande de prêtres* (cf. *prêtraille*), une *jolie sorte de mère* (*marâtre*), *espèce de salaud* (cf. *salopard*), etc.

§ 406. «Les racines allemandes... sont normalement monosyllabiques.» Cela n'est juste que pour le verbe. Cf. *Wolke*, *Strasse*, *Wasser*, etc.; *langsam*, *dunkel*, etc.

§ 408 n. 1. Divers indices fournis par le français avancé montrent que le *z* du pluriel n'est pas «un infixé qui n'est attaché à aucun des deux mots et qui caractérise le pluriel du groupe entier», mais un préfixe: douze *zinvités*, une dizaine de *zouvrières*, les *mœurs' zantiques*, les Français ne sont pas plus beaux comme *zhommes* (*Grammaire des fautes*, 98).

§ 414. A propos du singulier et du pluriel marqués par l'orthographe, l'auteur pense que ce serait un soulagement de pouvoir écrire «un porteplume, des porteplumes», comme on écrit, par une trop rare exception, «un portefeuille, des portefeuilles; un passeport, des passeports». La différence n'est pas entièrement arbitraire, parce que *porte-plume* (*porte-monnaie*, *passe-partout*, etc.) sont des composés encore vivants, tandis que *portefeuille*, *passeport* (*portemanteau*, etc.) sont plus ou moins figés.

§§ 445 et passim. L'expression «*e caduc*», empruntée à M. Grammont, m'a toujours choqué, l'adjectif *caduc*, dans la langue française courante, supposant une chute définitive. Le terme de «*e muet*» n'est sans doute pas rationnel quand on l'analyse, mais son usage est consacré et n'entraîne pas d'équivoques, car on ne pense pas au sens propre de «muet». Si, néanmoins, on voulait le remplacer par autre chose, c'est «*e intermittent*» qu'il faudrait dire. Il s'agit en effet d'un phonème réalisé tantôt explicitement, tantôt par zéro. (Dans les passages du livre où il parle de sa chute, l'auteur n'a d'ailleurs pas l'air de se douter que cet *e* existe bel et bien au point de vue phonologique: un mot comme *village*, phonétiquement dissyllabique et oxyton, est phonologiquement un trissyllabe paroxyton).

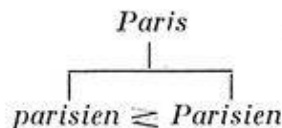
§§ 466 et suiv. Etudiant le problème de l'autonomie du mot, notion en effet ambiguë, l'auteur commence par distinguer entre «sémantème» et «molécule syntaxique». Il estime que le sémantème français, par exemple le mot simple *loup*, n'est guère plus indépendant que son correspondant latin, le radical *lup-*, car il ne peut

jamais figurer à lui seul dans une phrase où il doit remplir une des fonctions du substantif actualisé (*le loup est vorace, j'ai vu un loup, la fable du loup et de l'agneau*). Mais ce qu'il n'indique pas, c'est la différence radicale qui sépare la molécule du français, par exemple *le loup, un loup, ce loup*, de son correspondant latin. Tandis que celle-ci peut figurer à n'importe quel cas, le latin *lupus* est rivé à la fonction de nominatif. Il est vrai que cette vue ne s'accorde pas avec la théorie de la prédestination du substantif à la fonction de sujet.

§§ 497 et 590. L'allemand *Handschuh* est-il encore un composé? Dans les parlers, c'est un mot simple; cf. zuricois *hqnč* (sg.) et *hqnča* (pl.) en face de *slit-šuo*.

§ 504. A la différence de *ponde* et *pondre, crue* et *croître, etc.*, *fait* et *faire* ne sont plus rattachés l'un à l'autre. Le *fait* n'est pas «l'action de faire». Pour obtenir un nom d'action correspondant à *faire*, on est obligé de le suppléer par un mot différent (*action*) ou de former une périphrase: le *fait de faire*.

§ 511. «Les échanges entre adjectif et substantif sont si fréquents qu'un Français d'aujourd'hui a souvent de la peine à décider si le point de départ doit être cherché dans l'une ou l'autre des classes de mots, parce que l'échange peut s'opérer dans les deux sens: *parisien*, un *Parisien*, la municipalité *parisienne*; *français*, un *Français*, la république *française*, la langue *française*, le *français*.» Voilà un bel exemple de transposition libre (notion et terme que l'auteur rejette: § 185). En fait, le transponende est *Paris*, d'où l'on forme, indépendamment l'un de l'autre, par transposition dirigée, les deux dérivés *parisien* (adjectif) et *Parisien* (substantif); entre ces deux derniers, la transposition est libre:



§ 512. «Votez *socialiste*. Pensez et agissez *français*.» Il s'agit d'une de ces formules internationales qui caractérisent notre époque propagandiste. Une librairie genevoise annonçait en 1940: *Lisez suisse*. Le point de départ est peut-être le slogan *Buy British*.

§ 513. Parlant de la transitivation des verbes neutres (*travailler le fer, sortir un cheval, etc.*), l'auteur ajoute: «On connaît le traitement différent de ces verbes en allemand: le plus souvent, la transitivation est marquée par un préverbe.» L'allemand actuel n'ignore pourtant pas la transitivation directe; exemple: «Die englische Fußballmannschaft wurde direkt nach Dübendorf *geflogen*» (ici le français est obligé de passer lourdement de *voler* à *transporter par avion*).

§ 533. « Ambiguïté résultant de la liaison devant voyelle: *un navire: un naviron.* » Exemple plus concluant: *un oeuf: un neuf.*

§ 540. « Prononciation indifférente pour la phonologie, parce que les sujets n'en ont pas conscience. » Sur le psychologisme de l'auteur en matière de phonologie, cf. §§ 140, 212 et passim.

§ 564. La « bizarrerie phonique », dans *riches rades* (Laforgue), est peut-être une allitération voulue par le poète. Cf. le plus *doux des dils* que tu connais (Valéry).

§ 572. Les pages destinées à montrer que le français est une langue « statique » et l'allemand une langue « dynamique » ou « phénoméniste » ouvrent par une citation de Hugo von Hofmannsthal (*Buch der Freunde*): « Daß wir Deutsche das uns Umgebende als ein Wirkendes – die Wirklichkeit – bezeichnen, die lateinischen Europäer als die Dinglichkeit – la réalité –, zeigt die fundamentale Verschiedenheit des Geistes, und daß wir in ganz verschiedener Weise auf dieser Welt zu Hause sind. » Lorsqu'un littérateur veut prouver quelque chose par des mots, c'est presque toujours à l'aide de rattachements étymologiques, qui souvent, malheureusement, ne sont plus actuels. Je ne pense pas que dans le système de l'allemand d'aujourd'hui *wirkend* et *wirklich* soient rattachés l'un à l'autre, pas plus d'ailleurs que *réalité* et *chose* en français. Utilisant la même méthode, on pourrait prouver tout aussi bien que l'esprit latin est de nature « dynamique », puisque le nom d'action *fait* (cf. l'all. *Tatsache*, qui en est probablement le calque) est tiré du verbe *faire!*

§ 584. L'auteur énumère trois manières fondamentales de rendre les différences d'aspects: par la flexion, par la suffixation et au moyen de préverbes. Il faut ajouter un quatrième procédé, qui est l'usage d'auxiliaires placés en tête du complexe verbal: *commencer à...*, *se mettre à...*, *être en train de...*, *devenir...*, *avoir fini de...*, *ne pas cesser de...*, etc. Ce type, qui est conforme à la séquence progressive (déterminé + déterminant), a l'avenir pour lui et supplantera peu à peu les précédents.

§ 591. L'auteur remarque que le style substantif est grandement favorisé par la séquence progressive, parce que les périphrases ainsi obtenues permettent de supprimer l'ordre ancien: *prendre peur* (cf. *s'effrayer*), *pendre la fuite* (cf. *s'enfuir*), *donner sa démission* (cf. *se démettre*), etc. Cela est juste pour le français, mais il n'y a pas de lien naturel entre séquence progressive et style substantif. Ce dernier est un phénomène général aux langues modernes, et dans celles à séquence essentiellement régressive, comme le turc, l'hindoustani, le japonais, où il joue un grand rôle, les périphrases nouvelles obéissent au type ancien (p. ex. objet + verbe).

§ 598. La citation de V. Hugo, « un cadavre blanc, comme éclairé de la *lividité sépulcrale* du rêve », donnée comme exemple d'une

expression «distante du langage de tout le monde», est criticable. Peu de gens, pas même le poète, savent qu'en français correct *livide*, avec le substantif qui lui correspond, ne veut pas dire «pâle», mais «plombé, bleuâtre, tirant sur le noir». Si l'on veut montrer que le français écrit se prête mieux à l'*art* qu'à la *poésie*, il faut s'adresser à des stylistes plus fins qu'un Hugo, qui, tout au contraire, était plus proche de la poésie que de l'art.

Les remarques ci-dessus ne forment qu'un choix parmi les multiples *pro et contra* que suggère nécessairement un livre de pareille envergure intellectuelle et matérielle. S'il m'était permis de résumer mes impressions dans une critique d'ensemble, je dirais que les méthodes de M. Bally, par rapport à la dernière phrase du *Cours* de Saussure: «la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même», en regard aussi du travail qui se fait ailleurs (écoles de Prague et de Copenhague), restent malheureusement trop souvent encore celles d'un logicien ou d'un psychologue du langage.

Genève.

Henri Frei

★

*Mélanges offerts à M. Max Niedermann à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire*, Neuchâtel 1944, 209 p.

Zu Ehren Max Niedermanns, des Indogermanisten und Latini-  
sten an der Neuenburger Universität, haben seine Kollegen und  
Schüler bei seinem siebzigsten Geburtstage am 19. Mai 1944 eine  
schöne Festschrift veröffentlicht. Der Umfang dieser *Mélanges*  
*Niedermann* mußte freilich der Zeitumstände wegen beschränkt  
werden. An ausländische Wissenschaftler konnte man nicht gelan-  
gen, und so wagten es die Herausgeber, den Kreis der Mitarbeiter  
auf Stadt und Kanton Neuenburg zu beschränken. Mit Bewunde-  
rung stellen wir fest, daß ihnen dabei eine Leistung von erstaun-  
licher Höhe gelungen ist.

Freilich hatte dieser Verzicht zur Folge, daß die eigentliche  
*Indogermanistik* überhaupt nicht zu Worte kommen konnte. Vor  
allem bleibt auch ein Gebiet, das Niedermann ganz besonders am  
Herzen liegt, nämlich die Erforschung des Litauischen, völlig un-  
berührt. Kein einziger von den neunzehn Aufsätzen gibt auch nur  
den geringsten Hinweis darauf, daß Niedermann zusammen mit  
seinen beiden Schülern Alfred Senn und Franz Brender (†) der Ver-  
fasser des großen zweibändigen Wörterbuches der litauischen  
Schriftsprache (Litauisch-deutsch) ist, dessen letzte paar Lieferun-  
gen wir trotz Krieg und Brand sehnlichst erwarten.

Wenn also dieser Verzicht auf auswärtige Mitarbeiter auch einen

stofflichen Verzicht in sich schloß, so wurde dadurch andererseits eine größere Konzentration und Einheitlichkeit erreicht. Schon rein äußerlich tut sie sich darin kund, daß alle Aufsätze in einer einzigen Sprache geschrieben sind. Auch inhaltlich liegt das Schwergewicht durchaus auf dem andern großen Forschungsfeld Niedermanns, nämlich der *lateinischen Sprache*. Nur wenig fällt aus diesem Rahmen heraus, wie am Schluß der *philosophische* Aufsatz von P. Godet, *L'«impuissance» de l'esprit, selon Max Scheler*, und zwei orientalistische Aufsätze am Anfang. Im einen weist G. Jéquier nach, daß den alten Ägyptern höchst wahrscheinlich weder eigentliche Dramen, noch Mysterien im Sinne etwa der eleusinischen oder der spätantiken Isis-Mysterien bekannt waren. Im andern zeigt P. Humbert, wie der klassische persische Epiker Firdûsi (um 1000 n. Chr.) zwar das Wort *gul* 'Rose' sehr häufig gebraucht, dabei aber doch von aller formelhafter Wendung, von konventioneller Floskel und starrer Metapher frei bleibt.

Über das *Griechische* handeln nur zwei kurze Aufsätze. Während A. Delachaux einige textkritische Fragen zu *Thukydides* bespricht, untersucht F. Robert die vier verwandten Wörter für 'Vogel', ohne freilich ihre gegenseitige Beziehung in jeder Hinsicht klären zu können. Alt und nur bei Dichtern gebraucht ist ὄρνις (ι-Stamm); das Dorische hat die Erweiterung ὄρνιχ-, und im Ionisch-Attischen stehen ὄρνιθ- und ὄρνεον neben einander, wobei ersteres die spezielle Bedeutung 'Huhn' erhält. Unrichtig ist die Angabe, daß ὄρνεον im Neugriechischen nicht weiterlebe: τὸ ὄρνις (tzak. τὸ ὄρνε) 'Raubvogel' ist durchaus gebräuchlich.

Sonst ist alles dem Latein oder dann dessen Tochter, dem Französischen, gewidmet. Freilich kommt das Spezialgebiet, mit dem sich Niedermann besonders beschäftigt hat, ich meine das Spät- und Vulgärlatein, namentlich die Glossen und Glossensammlungen, deren ausgezeichnete Kenner er ist, kaum zu Worte. Einzig P. Schmid untersucht, wie weit die *Glossare* die Schrift von Caelius Aurelianus (5. Jh.) über die akuten und chronischen Krankheiten benutzt haben. Zur lateinischen Wortgeschichte steuert auch A. Ginnel bei, indem er zeigt, wie behutsam *Vergil* in den Georgika Fachausdrücke der Landwirtschaft in seine poetische Diktion einführt.

Fragen der *Textkritik* und der *Textgestaltung* behandeln A. Burger und G. Redard. Letzterer verlangt, daß bei wissenschaftlichen Plautusausgaben die authentische Orthographie herzustellen sei, eine an sich lobenswerte Forderung, welche aber gar nicht strikte durchgeführt werden kann und, wenn es sogar möglich wäre, die tollsten Konsequenzen hätte. Eine spezielle Wendung bespricht G. Méautis, indem er darlegt, wie der Ausdruck bei Sallust (Iug.

89, 6): *Eius potiundi Marium maxima cupido invaserat*, den dann Tacitus nachgeahmt hat (z. B. Ann. 1, 61), auf griechisches Vorbild zurückgeht: Ἀλέξανδρον πῦρος ἔλαβεν. Von zwei Versen der Aeneis ausgehend (IX, 184 s.), entwickelt R. Schaerer in feinsinniger Art charakteristische Züge des antiken *Gottesbegriffes*. Ins Gebiet der Philosophiegeschichte gehört P. Thévenaz' Untersuchung über die *interiora* bei Seneka, über das also, was wirklich dem Menschen gehört.

In einem interessanten Aufsatz untersucht A. Labhardt die antiken Urteile über den beim Vesuvausbruch ums Leben gekommenen *Plinius d. Ä.* Dieser eifrige Sammler ist uns als sachliche Quelle zwar sehr wichtig, aber als Schriftsteller und Wissenschaftler wird er bei den modernen Philologen nur wenig geachtet. Im Altertum hat man ihn wegen seines immensen Fleißes bewundert, sonst aber nicht sehr geschätzt. Erst Hieronymus stellt ihn neben Aristoteles und Theophrast (!), und dieses hohe christliche Werturteil hatte zur Folge, daß sich seine Naturgeschichte überhaupt erhalten hat.

In vier verhältnismäßig großen Beiträgen werden Themata der *französischen Philologie* behandelt. Zwei davon zeigen das *Nachleben der Antike*: A. Piaget bespricht ein französisches Gedicht aus dem 15. Jh., das in zum Teil derber Weise Claudians Dichtung *De raptu Proserpinae* (um 400 n. Chr.) nachgebildet ist, und A. Lombard stellt in einem längeren Aufsatz die antikisierende Richtung der französischen Literatur im 18. und 19. Jh. dar. Sehr interessant und sicher einer eingehenderen Besprechung, als sie hier möglich ist, würdig ist die Abhandlung von J. Jeanjaquet über die ersten Aufzeichnungen im *Neuenburger Patois* aus der ersten Hälfte des 17. Jh. Diese enthalten 44 *sobriquets populaires*, d. h. volkstümliche Übernamen, mit welchen die Bewohner neuenburgischer Ortschaften benannt wurden. Der Vergleich mit den moderneren Übernamen zeigt, daß die früheren viel weniger aggressiv waren. Nur vier der verzeichneten Formen kehren in den modernen Sammlungen wieder: *subierey*, (heute *subiéieux*, von *subya* 'siffler') *de Peseu* (= Peseux), *lé carquillé* (*carcoie*, *carcouaille* 'Maikäfer') *de Cortaillos* (= Cortaillod), *trainne sac* ('traîne-sac') *de Boudry* und *lais espanta* (= *èpanta* 'épouvanté') *de Boule* (= Bôle). Dazu kommt der Name für die Bewohner der waadtländischen Gemeinde Provence *ley vuagneur* 'les laboureurs', das heute zu *vouagnards* 'querelleurs' umgebildet worden ist. Die Sprache verändert sich also auf diesem Gebiete verhältnismäßig rasch, was uns nicht überraschen darf. Denn Übernamen gehören zu den ausgesprochen affektgeladenen Ausdrücken und nützen sich daher rasch ab. Ein starker Ausdruck, der oft gebraucht wird, wird bald nicht mehr als solcher empfunden, und ein Witz, oft nacherzählt, ist eben kein

Witz mehr. So muß die Sprachphantasie immer wieder neue affektvolle Ausdrücke schaffen. Im vierten Aufsatz behandelt C. Guyot die Ansichten über Sprachleben, Grammatik und Orthographie, welche der Dichter und Kritiker Sainte-Beuve entwickelt hat. – Über die Frage, wie weit die Linguistik im *Mittelschulunterricht* einen Platz beanspruchen darf, äußern sich A. Perrenoud und J. Nußbaum. Beide empfehlen eine maßvolle Anwendung und warnen vor Übertreibung.

Was aber den Hauptwert dieser Festschrift ausmacht, sind nicht einzelne Aufsätze, sondern das ist die Gesamtarbeit als solche. Daß ein kleiner Universitätskanton eine so hochstehende, so ausgeglichene und so geschlossene Sammlung zustandegebracht hat, ist die eigentliche Überraschung. Wir freuen uns, daß die Neuenburger nicht nur Niedermann zu Ehren ein großartiges Fest veranstaltet haben, sondern auch bewiesen haben, wie sie ihn durch wertvolle geistige Arbeit ehren können. Sie haben gezeigt, daß der Begriff «Provinz» in der Schweiz unbekannt ist und sein muß.

Zürich

Ernst Risch.

★

*Mélanges de linguistique et de littérature offerts à M. Emanuel Walberg. Uppsala, Lundequist 1938* (t. XI des *Studia neophilologica*).

p. 115–117. KR. SANDFELD, *Vfr. los 'louange, réputation'*.

L'origine et le développement de ce mot ont souvent été mis en discussion; en effet, à partir de Diez, tous les grands étymologistes s'y sont essayés. M. S. donne la solution du problème en trois pages claires et succinctes, montrant que dans la majorité des langues romanes les mots correspondant au vfr. *los* sont des postverbaux formant très souvent doublet (calabr. *lauda- laudo*, arom. *alcvda – alcvdu*; cf. vfr. *repos – repose*, it. *grido – grida*). Il conclut que c'est là aussi le cas pour le vfr. qui offre le doublet *los – lose*. Seulement, *los* ni *lose* ne se laissant expliquer comme des formations postverbaux du verbe *loer*, M. S. fait valoir qu'on a ici affaire à un emprunt du provençal, où *lauzar* a donné *laus*, «qui est passé en français comme *los*, de même que *ausberc* est devenu *osberc*».

p. 134–140. C.-E. LINDGREN, *Comment faut-il interpréter: ço nus estoet, Rol. 3630?*

Ce n'est pas une interprétation nouvelle que l'auteur apporte à ce vers tant discuté. Son but est de corroborer par de nouveaux exemples et par une argumentation qui tient compte de tous les faits connus concernant la construction des verbes *estoveir*, *con-*

*venir*, etc., l'explication donnée par Büchtermann (*Neutrales il im Altfranzösischen*, 1912), selon laquelle *ço* est à regarder comme le régime direct de *estoet*; on sait que d'autres y ont voulu voir ou bien le sujet de *estoet* ou bien le régime d'un infinitif sous-entendu. Les nouveaux exemples – au nombre de 9 (*ce li estuet* 3 ex., *ce li convient* 6 ex.) – relevés par M. L. ont ceci de particulier qu'ils proviennent tous du même écrivain, l'auteur d'*Eracle* et d'*Ille et Galeron*. Il paraît que jusqu'ici d'autres exemples du même type sont inconnus, ce qui est fâcheux. Ce n'est pas qu'on révoque en doute la construction d'*estoet* avec un régime direct: quand *il estuet* est suivi d'un substantif, celui-ci se met toujours à l'accusatif. Et les exemples cités par M. L. de *il l'estuet*, *il le convient* mettent également hors de doute que les deux verbes pouvaient se construire avec un *le* accusatif. Pour ce qui est du démonstratif *ce*, la même chose semble probable, mais les preuves tout à fait concluantes manquent encore, à ce qu'il me semble. L'opinion de M. Foulet que *ce* «malgré les apparences est le régime d'un infinitif» ne se laisse pas réfuter sans plus. D'autant plus que la formule impersonnelle *ce nus estuet* présente indubitablement une combinaison en quelque sorte exceptionnelle ou du moins insolite à cette époque par la présence de deux pronoms régimes, un accusatif et un datif [mais pas de pronom sujet]. Il ne m'a pas été possible de faire toutes les recherches nécessaires pour élucider ce côté du problème, mais en parcourant les collections d'exemples dans quelques ouvrages traitant de la construction impersonnelle en vieux français – Büchtermann, Gebhardt, Kjellman – je n'ai pas pu trouver un seul exemple d'une locution impersonnelle présentant deux pronoms régimes: *le me convient*, *le nous estuet*. On trouve le type: pronom sujet (il) + un pronom régime (le), *il l'estuet*, *il le convient* (cités par M. L. p. 138, 139); si deux pronoms régimes sont placés avant *convient*, *estuet*, etc., le régime direct se rapporte toujours à un infinitif suivant, selon le type: *Sire, dist Guenes, me l'cuvient a souffrir*. Ainsi il semble que les deux ex. du Roland, *ce nos estuet* du ms O et *le nos estuet* du ms P., publié par Foerster, soient les deux uniques témoignages de cette juxtaposition de deux pronoms régimes dans une locution impersonnelle. Les autres exemples discutés par M. L. où il est question de deux pronoms régimes sont ceux qu'il cite d'après M. Tilander et dans lesquels l'accusatif est supprimé dans le nexus *le lui – le leur*, phénomène fréquent en vfr. Il est, en effet, possible que, dans les deux ex. tirés du *Chevaliers as deus epees: set bien k'il li estuet*. (1418–1420) et *bien li estuet* (9328), on ait affaire à cette suppression du régime direct. Mais cela ne nous apprend rien sur la possibilité d'un nexus *le nous*, *le me* dans la phrase impersonnelle à cette époque. Voilà pourquoi un nombre de questions se présente encore

à l'esprit: on en espère la réponse dans la thèse que prépare M. L. En attendant énumérons-en quelques-unes: y a-t-il, en somme, d'autres exemples vfr. du type *le nous convient, le m'estuet*? Est-ce que la tendance de suppression du régime direct dans les groupes *le lui, le leur* se laisserait peut-être aussi constater ou du moins soupçonner pour les autres groupes de pronoms? M. L. cite aussi (p. 139) quelques exemples de *il le faut* avec le même sens que *il l'estuet*. Ce verbe n'apparaît qu'au 15<sup>e</sup> siècle. A partir de quelle époque peut-on trouver *il me le faut*? Et, en ce cas, est-il certain que *le* ne soit pas le régime d'un infinitif sous-entendu: faire? Dans la langue moderne, la phrase «il me le faut» donne plutôt à entendre qu'une chose – *le* ou *la* – est nécessaire à la personne qui parle. Dans «il le faut», par contre, *le* est nettement neutre. Cette différence ressort, à ce qu'il me semble, des traductions du passage données par Gautier, Bédier et M. Foulet. A aucun d'eux l'idée n'est venue de traduire la phrase par *il nous le faut*; évidemment – du moins c'est la conclusion qui paraît s'offrir – parce que l'idée «il est nécessaire que nous le fassions» ne revêt pas cette forme en français moderne. Ainsi Gautier exprime la nécessité par «il le faut», les deux autres par «il nous faut faire cela» («ainsi faire»). Mais, bien entendu, cela n'implique pas que le vieux français n'ait pas suivi un cours d'idées différent, qui ait revêtu une forme différente de la langue moderne. Toutefois il semble nécessaire d'étudier à fond tout ce problème fort épineux avant d'écarter une interprétation qui voit dans la présence d'un infinitif, même sous-entendu, un membre quasi-nécessaire de cette équation.

p. 237–258. J. VISING, *Observations sur les rapports du temps dans certaines phrases temporelles françaises comparées aux phrases analogues italiennes, espagnoles, portugaises, latines.*

Dans ce mémoire, le vieux maître de philologie romane étudie une particularité de la syntaxe du verbe, à savoir l'emploi du passé simple dans une proposition temporelle pour exprimer non seulement un rapport plus ou moins précis de simultanéité – ce qui est propre à ce temps – mais aussi un rapport, en général assez vague, d'antériorité, rapport qui s'exprime d'ordinaire par le passé antérieur. Type: «quand on lui demanda... il répondit». Il constate cet usage pour les *verba sentiendi, dicendi* et *eundi* dans toutes les langues romanes après les conjonctions *quand, lorsque, comme* (et les correspondantes dans les autres langues). Pour les *verba perfectae et imperfectae actionis*, le français exige le passé antérieur pour exprimer l'antériorité, tandis que les autres langues peuvent se servir, en ce cas aussi, du passé simple, même si le passé antérieur ou, en espagnol et en portugais, le plus-que-parfait sont les plus

communs. La syntaxe latine diffère sur ce point essentiellement de la syntaxe romane; les temps usités après *cum* sont l'imparfait et le plus-que-parfait du subjonctif. Dans les phrases introduites par une conjonction indiquant une antériorité immédiate (aussitôt que) et de même après les locutions du type à *peine*, qui fait partie de la principale mais qui équivaut à une conjonction, le français moderne tolère le passé simple pour donner l'idée d'une antériorité tout à fait minime (*aussitôt qu'il me vit, il vint à moi*), mais le plus souvent le verbe de l'incidente est au passé antérieur, ce qui est toujours le cas lorsqu'il s'agit des *verba perfectae et imperfectae actionis* (ex. p. 246). L'ancien français, par contre, se sert ici le plus souvent du passé simple, quelquefois du passé antérieur, et les autres langues se comportent, à cet égard, comme l'ancien français. Le latin emploie un parfait aoristique. Enfin, après les conjonctions *après que*, etc., le français moderne exige le passé antérieur; dans l'ancien français et les autres langues romanes règne la même liberté pour le choix du temps que dans le groupe précédent. Le latin a un parfait aoristique ou bien le plus-que-parfait.

Le grand nombre d'exemples caractéristiques ainsi que tout l'exposé lumineux et succinct semblent garantir la solidité des faits mis à jour. Il s'agit ici non seulement d'une vague tendance en pleine évolution, mais d'un état syntaxique bien établi, surtout pour le français, mais qui se dessine aussi avec beaucoup de netteté dans les autres langues.

p. 85–100. C. FAHLIN, *Quelques remarques sur l'édition du Roman de Brut de Wace, publiée par Ivor Arnold.*

Dans cet article de Mlle F., auteur d'une thèse remarquable sur le manuscrit de Tours de la *Chronique des Ducs de Normandie*, on peut distinguer deux parties: une théorique et générale contenant une discussion des principes à adopter pour les textes, l'autre consacrée à l'examen critique de la nouvelle édition du *Roman de Brut* par M. I. Arnold. Dans l'introduction à ce texte, M. Arnold rejette le principe d'édition inauguré par J. Bédier et qui implique la reproduction d'un seul manuscrit; il se prononce en faveur d'un retour à l'ancienne méthode – modifiée il est vrai – et qui demande l'utilisation de plusieurs manuscrits. Avec beaucoup de tact, Mlle F. expose – et oppose entre eux – les procédés des deux méthodes. Il est impossible de reproduire ici toute l'argumentation, précise et suggestive à la fois, par laquelle Mlle F. sait captiver l'intérêt du lecteur, même d'un lecteur assez inexpert dans ces matières. Je me bornerai à en résumer l'essentiel: la critique des principes de l'éditeur et la critique de l'application de ses principes au cas actuel, c.-à.-d. le texte du *Brut*.

La question dans laquelle Mlle F. envisage et résume le problème de la méthode adoptée par M. Arnold, elle l'a formulée ainsi: «Les raisons alléguées par l'éditeur contre la reproduction d'un seul manuscrit sont-elles suffisantes pour justifier la publication d'une tradition moyenne du *Brut*?» Les raisons alléguées par l'auteur sont celles-ci: 1°: l'existence de l'*Historia* de Geoffroy de Monmouth, la source principale de Wace et à laquelle ont recours aussi les copistes, 2°: la tradition manuscrite étendue du *Brut*. C'est pour tirer le plus grand profit possible de ces deux faits importants (importants aussi dans l'opinion de Mlle F.) qu'il s'est décidé à publier ce qu'il appelle «la tradition moyenne du *Brut*.»

Sur un point Mlle F. et l'éditeur semblent être à peu près d'accord: c'est sur la quasi-impossibilité d'établir dans le dédale que constitue indubitablement la vaste tradition manuscrite (voir l'introduction du *Brut*, chap. III, le classement des ms., cf. p. LV et suiv.) ainsi que les relations entre l'*Historia* et le *Brut* (cf. *Remarques*, p. 90), d'établir, disons-nous, ce qu'était vraiment le texte de Wace. Mais, une fois admis par l'éditeur et son critique, l'échec de tous les efforts vers ce but, il me semble qu'on ne peut pas trop reprocher à M. Arnold si, en tirant profit de tous les expédients à sa disposition, il a voulu établir non pas le texte de Wace, mais le meilleur texte vieux français qui fût réalisable en ces circonstances. Il paraît juste d'admettre qu'il peut y avoir des conditions spéciales, exceptionnelles peut-être, où on a raison de dire que la méthode de Bédier «paraît faire une part trop restreinte aux probabilités». Si on s'en tient aux principes, il me semble difficile de nier qu'un procédé analogue à celui pour lequel plaide M. Arnold peut faciliter la production d'un texte vieux français parfait au possible.

Si, des principes, on en vient ensuite à leur application au cas particulier, au texte présent, il faut bien se demander si M. Arnold, en faisant jouer la mécanique compliquée que constitue sa méthode (qui n'est pas celle de Lachmann, il s'en dédit formellement, cf. p. LV), a vraiment obtenu le résultat désiré, c.-à.-d. un texte vieux français irréprochable. Sur ce point la critique à laquelle Mlle F. soumet un grand nombre des corrections textuelles de l'éditeur, semble pleinement justifiée et montre indubitablement des imperfections assez nombreuses.

Mais le rapport entre cette critique si judicieuse et si précise du texte et la critique des principes d'édition impliqués ne ressort pas avec toute la netteté souhaitable. On en vient à se demander: est-ce la méthode en soi que rejette Mlle F., ou conteste-t-elle seulement qu'il soit opportun de l'appliquer au cas spécial que constitue l'édition du *Brut*? Cela n'est pas tout à fait clair. Et il arrive ceci: on a parfois le sentiment que la critique de Mlle F. s'adresse à des

principes professés, il est vrai, par M. Arnold, mais qu'il est loin d'appliquer rigoureusement. Ce fait n'a d'ailleurs pas échappé à Mlle F. Au contraire, elle le signale plus d'une fois d'une manière aimablement malicieuse; ainsi au sujet du «choix du meilleur manuscrit» (p. 90-91) et au sujet des corrections textuelles. Mais le fait même que sa critique frappe ici en plein l'éditeur infidèle à ses principes, fait perdre à cette critique un peu de sa force.

p. 101-114. J. MELANDER, *La date du passage de «le me» à «me le»*.

Sur ce domaine, qui est le sien propre, le savant romaniste nous présente encore une de ces études subtiles et sûres dont il est le maître et qui ne laissent plus de place aux conjectures quelque ingénieuses qu'elles soient. Un grand, on est tenté de dire, un immense travail de vérification des matériaux lui a permis de préciser la date du changement de *le me* en *me le* et d'établir que ce n'est qu'au milieu du 13<sup>e</sup> siècle qu'on a commencé à changer l'ordre des pronoms régimes atones.

Les exemples antérieurs à 1300 – les recherches de M. M. ne s'occupent que de textes antérieurs à cette date – qui pourraient être cités comme preuves d'un déplacement ancien des pronoms atones se réduisent après cette vérification faite, au nombre de huit. Ces 8 ex. attestés dans des ms. du 13<sup>e</sup> s. peuvent, tous, être attribués aux copistes.

Le fait qu'aucun des plus anciens manuscrits français, c.-à.-d. de ceux qui sont datés du 12<sup>e</sup> s. n'offre d'exemples de l'ordre nouveau des pronoms atones, justifie l'opinion de M. M. qu'avant 1200 le déplacement des pronoms était inconnu aux copistes comme aux auteurs et que, par conséquent, les exemples en question relevés dans des textes écrits au 12<sup>e</sup> s. mais qui nous sont parvenus dans les ms. du 13<sup>e</sup> s. doivent être attribués aux copistes. Son raisonnement sur ce point est plein de bon sens et d'autorité simple. La tendance naissante de changer *le me* en *me le* se fait jour après 1200 – témoins les exemples cités qui se sont glissés dans les copies faites à cette époque ou plus tard. Mais l'examen d'un grand nombre de textes édités d'après des manuscrits qu'on date, avec précision, de la première moitié du 13<sup>e</sup> s., permet à M. M. de constater que seul le ms. de Londres<sup>1</sup> de la *Chronique des Ducs de Normandie* contient *te le* (v. 6469), et que ce n'est donc, vu l'accord des manuscrits, qu'on ne saurait méconnaître, qu'au milieu du 13<sup>e</sup> s. qu'il faut mettre le début du changement en question.

La familiarité profonde de l'auteur avec la syntaxe et la stylistique

<sup>1</sup> C'est bien le ms. de Londres dont il s'agit (cf. p. 106) et non le ms. de Tours que, par inadvertance, écrit M. M. à la p. 113.

tique de l'époque et, surtout, sa connaissance intime de tout ce qui a trait au problème syntaxique étudié, le mettent en état de trancher encore une question débattue: à savoir l'origine de la formule *mes*, dans laquelle certains savants ont voulu voir une contraction de *me les* (p. ex. *Rom. de Troie*, 21723, *Pour quei mes avez vos toleiz?*). Les 6 ex. connus de cette forme curieuse proviennent tous du 13<sup>e</sup> s. et sont tous relevés dans des textes qui ne connaissent autrement que la combinaison *les me*, *le mes* ou *les mes*. On ne peut pas ne pas donner raison à M. M. quand il fait valoir qu'il «serait étonnant que la forme contractée fût le premier indice d'une transposition des pronoms, d'autant plus que ce seraient aussi les seuls cas d'une contraction de *me les* que connaisse la langue.»

M. M. se range à l'opinion émise par M. Foulet (*Petite syntaxe de l'ancien français*, p. 149), d'après laquelle *mes* < *les me* s'explique par l'intermédiaire de *les mes*. Toutefois il y apporte une légère modification qui semble toute justifiée.

p. 186-209. A. LOMBARD, *Une classe spéciale de termes indéfinis dans les langues romanes*.

La «classe spéciale de termes indéfinis» dont il est question concerne ceux pour lesquels on pourrait mettre comme prototype: fr. *qui que ce soit*, it. *qual si voglia*, all. *irgend wer*, *wer auch*, angl. *whoever*, suéd. *vem som hålst som*, *vem än*. Il faut savoir gré à M. L. d'avoir attiré l'attention sur le vaste champ d'études que constitue l'ensemble de ces termes indéfinis dans les langues romanes et d'avoir ouvert lui-même la voie aux premières recherches. Non seulement il y dresse un inventaire, qu'on ne saurait souhaiter plus complet, de toutes ces formules de la Romania entière, si variables d'apparence et, au fond, si semblables de formation et de sens, mais il approfondit aussi, sur un secteur, son étude de manière à nous faire entrevoir, au moins en partie, les procédés linguistiques auxquels ces formules doivent leur naissance et leur développement.

Sur bien des points le développement syntaxique et sémantique de ces termes reste obscur. Et on est parfaitement d'accord avec M. L. quand il dit qu'il y aurait ici «une belle étude syntaxique à faire». L'auteur du présent mémoire ne touche même pas au rôle de l'élément relatif *que*, *che*, à sa présence dans certaines formules, à son absence dans d'autres (p. 188-189), ni au fait que dans beaucoup de langues le relatif, tout seul ou précédé d'un déterminatif, peut donner un sens sinon toujours identique au moins très proche de celui exprimé par les termes composés et surcomposés qu'il énumère: all. *wer das glaubt ist ein Narr*, angl. *he who believes it is a fool* (*he who* = *whoever*), fr. *qui le croit est fou*. Mais comme il limite expressément sa tâche à ne porter que sur une partie bien

définie du problème, voire l'élément verbal [accompagné ou non du pronom réfléchi] qui entre dans toutes les formules en question, on n'a pas lieu de lui adresser des reproches à cet égard.

Du point de vue adopté pour étudier ces termes il réunit les formules dont il s'agit en deux groupes: 1<sup>o</sup> termes composés avec une forme du verbe «être», 2<sup>o</sup> termes composés avec une forme du verbe «vouloir» (= *volere* et *quaerere*). Dans le premier groupe on retrouve le français, l'italien; le provençal et le roumain, dans le deuxième toutes les langues romanes sauf le français.

Une bonne partie de l'étude portant sur les formes verbales ayant déjà été faite par d'autres savants, aux résultats desquels M. L. renvoie dans son exposé, on aurait attendu, vu la tâche que s'est fixée l'auteur, qu'il eût approfondi un peu son étude sur le caractère du subjonctif caractéristique, en général, de ces termes et sur ses rapports avec l'indicatif qui se retrouve dans certains d'entre eux. A part la simple constatation (p. 209) que les personnes verbales représentent: 1<sup>o</sup> du verbe «être» la 3<sup>e</sup> personne du singulier du subjonctif, *sit*, 2<sup>o</sup> du verbe «vouloir» la 2<sup>e</sup> ou la 3<sup>e</sup> personne du singulier de l'indicatif, *vis*, *vult* ou bien du subjonctif *velis*, *velit*, ce qu'il en dit p. 196 n'explique rien; «les subordonnées relatives du genre de celles qui ont donné naissance à nos termes admettent les deux modes, sans que la signification totale diffère sensiblement»; le renvoi qu'il fait ici à une formule suédoise est sujet à caution, parce que le subjonctif de l'exemple choisi y est fort problématique<sup>1</sup>. Pourquoi toujours le subjonctif du verbe

<sup>1</sup> Je cite M. L., p. 169: «En suédois *vem man vill* et *vem man må vilja* peuvent tous deux être considérés comme synonymes de *vem som hålst*, n'importe qui.» La phrase à subjonctif me semble douteuse. Dans une phrase comme: *Du får bjuda vem du vill* (tu peux choisir qui tu veux) l'indicatif seul représente, à mon avis, la forme courante, correcte (voir pour le relatif Sandfeld, *Syntaxe du français contemporain*, II, p. 88). Dans une phrase analogue: *du kan ta vad du vill, ser* (= tu peux prendre ce que tu veux, vois), il me semble également impossible de remplacer *vill* (*ser*) par *må vilja* (*se*). Je ne peux pas faire, sur ce détail, les investigations assez étendues, je suppose, qui seraient nécessaires pour éclaircir le problème suédois, mais j'ai l'impression que dans cet ordre de formules le subjonctif ne peut être introduit sans la présence d'un mot comme «*hålst*» ou *än*: *vem hålst du må vilja, vad du än må vilja* (*se*), par contre, me semblent corrects. Les conditions en anglais paraissent soumises à une tendance analogue. *Invite, whom you wish*, mais: *Invite whomever you may wish, take what you see* mais *take whatever you may see*.

Ces faits mériteraient certainement d'être étudiés. Ils montrent

«être»? Et pourquoi, pour les autres verbes, hésitation entre le subjonctif et l'indicatif – voilà un problème qu'on aurait aimé à voir traiter.

Si, donc, cette partie de l'exposé offre des lacunes et reste, en somme, d'un intérêt médiocre, ce que dit M. L. concernant le problème soulevé par la présence du pronom réfléchi dans un grand nombre des termes en question est, au contraire, plein d'intérêt et apporte, paraît-il, la solution du problème traité. Partant des formules espagnoles *quien quiera* (*re, -r*), dans lesquelles le verbe représente la 3<sup>e</sup> pers. du sing. du présent avec l'idée, impliquée, d'un sujet indéterminé et général, il montre comment ce mode d'expression équivaut à d'autres dont disposent les langues romanes pour rendre cette idée: fr. *on*, it. et esp. *uno*; la forme passive (ITUR, *il est défendu*), la forme réfléchie, esp. *se canta*, it. *si canta*; la 2<sup>e</sup> pers. du sing. et la 3<sup>e</sup> pers. du pluriel de l'actif, DICUNT, it. *dicono*, etc. – je ne donne pas la liste complète – et il prouve par un raisonnement subtil et des exemples convaincants que l'emploi des formes *quiera* (*voglia*, etc.) dans les termes indéfinis ne fait que continuer le type latin *dicit* 'on dit', dont il y a aussi d'autres traces dans les langues romanes. A côté de ces formes on en trouve aussi une variante contenant le pronom réfléchi – *quiensequiera* – qui semble devoir se ranger aux formules *se canta* mentionnées ci-dessus. Il n'en est pourtant rien. M. L. fait ressortir avec toute évidence que le pronom réfléchi qui entre en jeu dans ce cas représente le réfléchi dit explétif. Pour cette démonstration il a aussi recours aux formes analogues du roumain dont la structure serait, dans l'opinion de l'auteur, particulièrement faite pour jeter de la lumière sur la genèse des formules occidentales. Ici on est tenté de dire que M. L. jette sa poudre aux moineaux. Je ne vois pas qu'il arrive à ajouter rien de nature indispensable à la compréhension des formes occidentales en question. Les raisons par lesquelles il fait valoir le caractère explétif du réfléchi en se tenant aux faits qu'offrent ces langues elles-mêmes suffisent, me semble-t-il, à elles seules à trancher la question. Et, en outre, son exposé de la nature du *și* roumain, présente tant de problèmes délicats, délicats selon l'aveu de l'auteur lui-même, qui accumule ici les hypothèses, les rapprochements, les étymologies à faire tourner un peu la tête au critique qui s'avoue très incompétente en grammaire roumaine et qui aurait souhaité trouver des renvois beaucoup plus nombreux à des ouvrages rou-

---

que les rapports existant entre le subjonctif et l'indicatif dans cette catégorie de subordonnées ne sont peut-être pas si simples ni en suédois-anglais, ni dans les langues romanes que le donne à croire l'exposé de M. L.

mains; ils lui auraient permis de glaner quelques renseignements p. ex. sur la nature de ce *și* énigmatique pour lequel ont été proposées trois étymologies entre lesquelles M. L. lui-même semble peu enclin à faire un choix définitif. S'il se décide, en fin de compte, pour *SIBI*, c'est, paraît-il, parce que ce mot cadre bien avec les conditions dans les autres langues, mais il aurait certainement été intéressant d'apprendre en quoi consiste la difficulté sémantique soulevée par l'étymologie *SIC*. Ce mot est donné par Pușcariu et Tiktin comme étymon du *și* renforçant certains pronoms et adverbess démonstratifs: *același*, *acestași* = derselbe, *acuși* = gleich, *jetzt gleich*, *açi își* = sofort. Est-ce que la même difficulté sémantique subsiste aussi dans ces formules? Le fait est que l'argumentation de M. L. en ce qui concerne ce détail de la formation des indéfinis roumains semble renfermer trop d'éléments incertains, trop d'hypothèses non confirmées pour pouvoir servir de support efficace dans une explication visant les formes occidentales qui, nous l'avons déjà dit, semblent pleinement justifiées par les arguments déjà fournis.

p. 39-61. A. LANGFORS, *Un jeu d'aventure*. Paris, Bibliothèque nationale ms. fr. 1109.

Avec la publication de ce jeu de bonne aventure, M. L., ajoutant encore un numéro à la série de textes vieux français qui ont eu en lui un éditeur expert et subtil, nous présente un document touchant un sujet qu'il a déjà traité; intéressant, comme tous les documents ayant trait à l'histoire de la civilisation, en ce qu'il nous fait connaître un certain côté de la société et de la mentalité médiévales, celui qui se fait jour dans les distractions et jeux d'ordre divers en vogue dans la société. Il semble d'ailleurs que ce côté de l'esprit humain n'ait pas beaucoup changé, et c'est probablement avec le même geste de curiosité secrètement superstitieuse et ouvertement railleuse que la dame du 13<sup>e</sup> siècle et celle du 20<sup>e</sup> tendaient la main pour apprendre leur bonne ou mauvaise fortune, soit qu'elle lui fût lue dans les lignes de la main ou qu'elle lui fût annoncée dans un petit couplet qui lui était échu selon les règles du jeu. Certain procédé même de la distribution ou «tirage» des sorts semble se continuer jusque dans le temps actuel. Ce que M. L. cite d'après M. G. Bertoni de la manière de distribuer les «brevi» ou «bollettini» contenant les prédictions par la main d'un enfant qui les retirait d'une urne ou vase, rappelle ce que pratiquent les Italiens joueurs d'orgue de Barbarie et vendeurs de camelote dans nos foires. Ils font retirer d'une boîte et présenter à l'acheteur par le bec d'un perroquet ou la petite main d'un singe la lettre porte-bonheur, couleur rose pour les femmes, couleur bleue (je crois, mais je n'en suis

pas sûre) pour les hommes. Il faut dire que, comparée à ce simple procédé, la façon dont il fallait consulter le jeu de bonne aventure que nous présente M. L. dans son texte, paraît fort compliquée, d'après l'explication sommaire qu'en donne l'éditeur. Il est à espérer qu'un passage de son article (p. 44) pourra être interprété comme une promesse de nous renseigner bientôt plus en détail sur ce point.

Le texte se compose d'un prologue, ou instruction, en quatorze vers, d'une table comprenant vingt articles qui constituent les sujets mêmes sur lesquels on pouvait consulter le jeu: amour, armes, mariage, prison, longue vie, etc., enfin viennent les «sorts» mêmes, en quatre séries complètes de vingt réponses, et une série incomplète de dix, d'où M. L. conclut que le texte est incomplet. Cela est très probable, vu le grand rôle que semble jouer le chiffre de vingt, qui se retrouve aussi dans le jeu de dés du moyen âge comme le maximum de points (p. 44).

Le texte proprement dit, c.-à.-d. les couplets contenant les «sorts» offre, comme le remarque M. L. peu d'intérêt du point de vue littéraire. Comme il est aussi, au dire de son éditeur, en général correct, un critique très inexpert de ses matières n'a aucune raison de présenter des réflexions qui n'ajouteraient rien au sujet traité. Qu'il soit seulement permis de remarquer que le respect du texte original semble quelque peu exagéré pour le couplet 187-188. *Il ne puet si bien faire marchiet que il venra d'auques a nient*. D'abord la rime *marchiet - nient* de ce couplet est vraiment choquante, et puis le *ne* du premier vers doit être supprimé pour donner un sens intelligible au «sort», ce que M. L. lui-même fait observer dans une note où il cite aussi un vers ayant la même teneur tiré du texte B, dont M. L. donne quelques couplets dans un appendice à son article. Ce vers s'offre de la manière la plus naturelle comme modèle d'une émendation du texte A.

p. 141-156. Mlle M. SAHLIN, *L'origine et le sens du mot laisse*.

Dans cette étude Mlle Sahlin cherche à donner une explication, étymologique et sémantique, toute nouvelle du mot *laisse*, terme technique de la vieille poésie épique. Ecartant les étymologies proposées qui rattachent le mot à l'adj. LAXUS, à son dérivé verbal LAXARE ou bien encore à la forme française *laisser*, l'auteur veut expliquer *laisse* comme une forme demi-savante dérivée du terme liturgique LECTIO formant doublet avec la forme *leçon* du cas oblique LECTIIONEM. Pour cette hypothèse elle trouve des appuis: 1° dans la fréquence en vfr. d'autres doublets d'une nature analogue (estrace - extraction, preface - prefacion [-tion], generace [-asse-atie] - génération etc.), 2° dans l'existence des mêmes doublets

> LECTIO(A) – LECTIIONEM dans un nombre de langues germaniques, 3<sup>o</sup> dans les rapports multiples et intimes qui existent entre la liturgie – dont les LECTIIONES (= leçons sacrées) formaient une partie – et la poésie vulgaire, aussi bien par le fond (sujets, esprit général) que par les formules linguistiques mêmes, que la liturgie et la poésie vulgaire (surtout les légendes des saints et passions des martyres) avaient en commun. De ce dernier fait l'auteur cite quelques exemples très heureusement choisis et apparemment convaincants.

Si on hésite pourtant à accepter l'explication très séduisante de Mlle S., c'est que les difficultés se dressent d'un tout autre côté que celui de l'évolution sémantique. L'auteur admet elle-même que les difficultés phonétiques inhérentes à son explication ne sont pas des moindres. Elle cherche à les écarter en alléguant deux faits: 1<sup>o</sup> le caractère savant et, en conséquence, la formation irrégulière du mot, 2<sup>o</sup> son apparition tardive dans la langue. Le premier exemple en serait, d'après les données mises à jour par les recherches de Mlle S., celui tiré du *Jeu de Saint Nicolas* env. 1200, ms. exécuté env. 1300. LECTIIONEM donnant *leçon* (= letson), c'est seulement l'hypothèse d'une introduction tardive du mot (au 13<sup>e</sup> s. où tombe l'élément dental occlusif de *c = ts*) qui sauvegarde la prononciation *ss* de *laisse*. Et encore faut-il admettre, avec l'auteur, qu'il semble étrange qu'on ne trouve pas de trace d'une alternance *ss – c*, telle que la présentent les autres mots cités (*decolace – decolasse*, etc.). L'influence supposée des homonymes *laisse*, *laisser* dont le sens, d'après Mlle S., ne les rapproche d'aucune façon du terme littéraire, paraît très peu convaincante.

L'autre explication proposée par l'auteur tient compte de la possibilité que *laisse* se retrouvera peut-être dans des textes antérieurs au 13<sup>e</sup> s. Pour ce cas elle suppose comme étymon latin non pas LECTIO mais une forme LEKSIO, c.-à.-d. une prononciation de TI qui expliquerait, selon M. Puşcariu, p. ex. les formes *palais*, *pris* (< PRETIUM) à côté de *grâce* etc. avec *c*. D'une forme LEXIO on aurait dû arriver normalement à *laisse*. Cette hypothèse me semble nécessiter une argumentation chronologique extrêmement rigoureuse, mais qui fait défaut dans l'exposé de Mlle S. Et encore tout ce raisonnement ne vise-t-il que le consonantisme du mot. «Quand au vocalisme de *laisse*, continue l'auteur, *ai* au lieu de *e* (qui existe aussi mais moins souvent), il ne faut certainement y voir, qu'une pure graphie, due peut-être à l'influence de *laisser*.» C'est prendre les choses un peu à la légère – on n'envoie pas promener les graphies d'un geste aussi négligent. Et il semble que l'auteur risque par là même de se trouver en contradiction avec un point capital de son argumentation. D'un côté Mlle S. insiste sur les intimes rapports

sémantiques entre *leçon* (et *LECTIO*?), terme liturgique, et *laisse*, terme de la poésie vulgaire, de l'autre elle ne cesse de mettre en jeu l'influence de *laisser* dès qu'il s'agit de la représentation graphique de ce terme demi-savant, qui, selon elle, n'a absolument rien à faire, sémantiquement, à *laisse* – *laisser*. La fréquence, la presque régularité de la forme *laisse* (11 ex. cités contre 2 ex. de *lesse*) me semble indiquer qu'il s'agit ici d'autre chose que d'une pure graphie. Si la parenté entre *leçon* et *laisse* était vraiment sentie comme une réalité vivante au 13<sup>e</sup> s. p. ex., ce fait n'aurait pas manqué de se manifester par des affinités aussi dans la forme extérieure c.-à.-d. par des graphies pas trop rares comme *lece* et *lesse*. Or, on a vu qu'il n'en est rien, ou presque rien. Le problème que constitue l'origine de *laisse* attend encore sa solution.

p. 1–38. P. FALK, *L'échapper belle. Histoire d'une greffe.*

M. F. a appelé son étude sur la locution *l'échapper belle* l'histoire d'une greffe, mot heureux pour caractériser la première partie de son ouvrage. Car il s'agit bien ici d'une de ces innovations de l'époque de transition que constituent les 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles; tout en se rattachant à des idées de fond très anciennes, elles leur donnent une forme plus ou moins modifiée si elle n'est pas complètement neuve. La greffe linguistique était une idée chère au cœur de Gilliéron et c'est avec plaisir qu'on la voit reprise par un romaniste de la jeune génération qui montre par le présent article combien elle est féconde. M. F. constate d'abord l'existence d'un grand nombre de formules françaises du type *l'échapper belle* dont il avait déjà ébauché une étude dans les *SN 10*, 54. De cet examen, il ressort que ces expressions se laissent répartir en deux catégories. 1<sup>o</sup> Le corrélatif est présent à l'esprit du sujet parlant: il la bat (sc. la campagne), 2<sup>o</sup> Le corrélatif n'est pas présent à l'esprit du sujet parlant: *l'échapper belle*. Dans le présent article l'auteur s'est posé le problème double de rechercher quel a pu être, à un moment donné, le corrélatif auquel ont trait *l'* et l'adj. *belle* et comment doit être analysée cette expression pour livrer à l'investigateur le secret de sa formation.

Le sens, d'abord, de *l'échapper belle* est celui d'échapper à un danger ou à une situation embarrassante «à peu de chose près, au dernier moment»; on peut reconnaître cette signification dès les premiers exemples (Jodelle, Brantôme). La nuance «au dernier moment», dont Littré n'a pas très bien tenu compte, tandis que le *Dict. gén.* lui rend justice, M. F. la reconnaît à juste titre comme l'élément le plus caractéristique de la formule et il considère, aussi à juste titre, semble-t-il, comme dépositaire de cette nuance les deux mots *l'* (pron.) et *belle*. Aussi la partie principale de son in-

vestigation porte-t-elle sur la façon dont ces deux mots ont pu se pénétrer de ce sens qui n'est en rien propre à aucun des deux.

C'est, en effet, ici qu'intervient l'élément décisif, très intéressant en soi et qui n'est guère restreint au seul cas de *l'échapper belle*.

Le rôle que jouent dans les langues certains termes empruntés au jeu de paume et passés au figuré a été signalé par beaucoup de linguistes à partir de Henri d'Estienne. Et M. F. fait remarquer en faisant l'inventaire des termes de jeu contenant l'adj. *belle* qu'ils semblent tous avoir eu le sens figuré de dérouter, désappointer (tromper), qu'on ne saurait expliquer si on ne donne à *belle* une nuance d'ironie. Avec beaucoup de finesse il analyse les formules *la donner (bailler) belle, l'avoir belle*, où *la* représente la balle qui est «belle» = facile à prendre pour celui qui la reçoit, mais qui peut aussi être «belle» du point de vue du serveur, ce qui veut dire le contraire pour le receveur. Ici on a donc d'un côté l'idée simple d'une occasion favorable qui se présente, de l'autre l'idée à sous-entendu ironique de l'occasion belle mais ratée; de là l'idée de frustration, de désappointement et de tromperie dans tous ces termes.

Aux formules citées ci-dessus se rangent aussi *la faillir belle, l'échapper belle, la manquer belle*. Pour la plus ancienne – *la faillir belle* – M. F. a pu constater les deux sens, l'idée simple d'une occasion perdue et l'idée à sous-entendu ironique. Quand, vers le milieu du 16<sup>e</sup> s., le verbe *faillir* commença à tomber en désuétude, la substance sémantique de la formule se reporta sur les deux verbes qui furent en quelque sorte les successeurs de *faillir* : *échapper* et *manquer*. «De ce que *faillir* tout seul a le sens 'échapper', il résulte que dans la locution figée... les éléments *la* et *belle* deviennent porteurs de l'idée 'à peu de chose près, au dernier moment'. Ces éléments, *la* et *belle*, poussés sur le tronc *faillir*, ont pu être détachés et transplantés sur un autre tronc *échapper*.»

p. 62–84. B. HASSELROT, *Sur l'origine des adjectifs possessifs nostron, vostron en franco-provençal*.

On a tâché d'expliquer ces formes 1<sup>o</sup> par l'analogie de *mon, ton, son*, 2<sup>o</sup> par une conservation exceptionnelle de la *m* finale du latin *nostrum, vostrum*, 3<sup>o</sup> par l'hypothèse d'une ancienne forme romane en *-one*, accusatif du type *fel – felon*. Dans un exposé critique extrêmement pénétrant et qui tire sa grande valeur de la familiarité profonde qu'il révèle avec tout le champ d'étude franco-provençal, M. H. écarte les deux dernières hypothèses pour appuyer de tous les arguments que mettent à sa disposition son érudition et sa connaissance acquise sur place des patois franco-provençaux, la

thèse de l'influence exercée par *mon, ton* sur les formes correspondantes du pluriel. Particulièrement intéressant dans cette partie critique est l'examen auquel M. H. soumet le sort de *m* final en franco-provençal; il lui permet d'apporter, entre autres, une contribution importante à la discussion des imparfaits en *-in* du franco-provençal dans lesquels M. H., comme Devaux, veut reconnaître l'influence exercée par la 4<sup>e</sup> personne de l'imparfait des verbes en *-IRE*.

Pour ce qui est de la thèse principale de cette étude – *nostron, vostron* influencé par *mon, ton* – M. H. signale – à juste titre, paraît-il – les rapports entre la 1<sup>re</sup> personne du singulier du possessif et la 1<sup>re</sup> personne du pluriel qui peuvent s'observer, non seulement dans les langues romanes. Mais pour que *mon, ton* qui n'ont exercé aucune influence ni en français ni en provençal, puissent le faire en franco-provençal, il faut des conditions spéciales existant dans ce parler mais manquant aux deux autres. Ce qui constitue ces conditions spéciales, c'est d'un côté, la persistance de *-u* final latin, du moins comme voyelle de soutien, sous la forme de *-o*; de l'autre l'existence de l'adj. possessif sous la forme de *mon*, etc. En effet, *mon* existe dans ces trois langues, mais ce n'est qu'en franco-provençal que se retrouvent les formes *nostro, vostro* qui forment un *SINE QUA NON* pour l'action analogique supposée. «De *nostre* à *nostron* il y avait un grand pas; l'analogie ne pouvait prévaloir», c'est là le cas pour le français et le provençal. Mais parmi les patois franco-provençaux il y en a aussi qui possèdent *nostro, vostro* mais où la première personne est *min myo*, qui n'ont pas été capables de déterminer une transformation de *nostro* en *nostron*. – Des faits analogues en catalan auxquels M. H. a étendu son étude viennent appuyer encore cette argumentation et corroborer les données obtenues pour le franco-provençal. Toutefois M. H. n'omet pas de souligner le fait que «l'action analogique n'a rien d'inéluctable; elle constitue une possibilité», à laquelle pourtant se sont soumis les deux tiers du domaine, tandis que le dernier tiers, pour une raison ou autre – et M. H. est en état d'en signaler plusieurs – s'y est soustrait.

Stockholm.

K. Ringenson.

★

*Mélanges offerts à M. Jean Dufour*, Montbrison, au siège de la Diana, 1940.

M. Jean Dufour, secrétaire de la société d'archéologie du Forez nommée La Diana, est l'un des quatre éditeurs de la monumentale collection des *Chartes du Forez*, dont le 9<sup>o</sup> volume est sous presse;

il est l'auteur du *Dictionnaire topographique de la Loire*, voir *VRom.* 9, 269; il a fait paraître dans *Romania* quelques remarquables articles de toponymie. A l'occasion de son soixantième anniversaire, ses amis lui ont offert un n° spécial du *Bulletin de la Diana* qui porte le nom de *Mélanges Dufour*.

Antonin Duraffour, *Les « fils du seüs »* (p. 3-10). — Holder explique SEGUSI-AVI, nom des habitants du Forez à l'époque gauloise, par SEGU-SIO «habitants d'une forteresse SEGUSIA» ou le «peuple victorieux, fort», étymologie qui repose sur un gaulois hypothétique SEGO-, que le celtique insulaire n'autorise guère à imaginer. M. D. propose une étymologie par SEGUSIUS 'chien quêteur' (afr. *seus*); le SEGUSIUS aurait été le totem des Ségusiaves, qui seraient donc «les compagnons du seüs».

Marguerite Gonon, *Les noms de personnes à Montbrison en 1789, d'après le rôle des tailles* (p. 23-30). Très intéressante liste de noms de personnes classés d'après leur origine: noms de lieux, prénoms, surnoms, métiers, fonctions. Je ne crois pas que *Couhard*, nom encore fréquent en Forez, vienne du germanique KON-HART (p. 30, N 3). *Couhard* est un nom commun devenu lieu-dit: il désigne un pré communal. C'est le gaulois COTERICU; on le prononce *kwgr* en Forez, *kuder* en Auvergne (voyez P. Gardette, *Géographie phonétique du Forez*, p. 24-5-7 et J. Jud, *R* 52, 331).

Georges Guichard, *Le Gour Chaud de Salt-en-Donzy* (p. 31-40). M. G. ne se contente pas d'être l'ami et le mécène des travailleurs Foréziens, il est un chercheur lui aussi. Dans cet article illustré d'un plan et de nombreuses photographies il raconte les fouilles qu'il a entreprises à 5 km. de Feurs et qui ont découvert les substructions de bains romains dont l'aménagement devait être assez fruste et qui paraissent avoir été ruinés au moment des invasions.

Abbé Merle, *Du vocable de certaines églises Saint-Genès et Saint-Barthélemy* (p. 41-51). Sept paroisses de l'ancien diocèse de Lyon présentent la particularité d'être placées sous le double vocable de Saint Genès et de Saint Barthélemy. M. M. montre que ces paroisses étaient dédiées originellement à Saint Genès le mime et que c'est l'occurrence, au même jour (24 août), de la fête de rite supérieur de Saint Barthélemy qui amena ces paroisses à se mettre sous le patronage de Saint Barthélemy.

Abbé Henri Monot, *Etat actuel des recherches préhistoriques en Forez* (p. 53-55). Clair résumé des recherches et des découvertes faites à ce jour.

Neufbourg, *Propos du savelier* (p. 57-59). Quelques-uns des problèmes que pose au lecteur intelligent la lecture des chartes du Forez.

Edouard Perroy, *Une émeute fiscale à Montbrison sous Philippe le Bel* (p. 61–70).

Noël Thiollier, *Une curieuse question d'urbanisme à Saint-Etienne* (p. 71–79).

Marie-Louis Demure, *L'eau-de-vie de vipère* (p. 81–93). Vues brillantes et suggestives sur les origines de ce remède populaire encore usité dans les campagnes foréziennes.

P. Gardette, *Vicilles choses et vieux mots du pays forézien* (p. 11–22). J'ai présenté dans cet article l'étymologie de quatre vieux mots patois. Le mot *atoï* d'abord, qui désigne la cabane roulante que le berger de moutons traînait avec lui. C'est le gaulois ATTEGIA 'cabane', dont on ne connaissait jusqu'ici la survie que par les noms de lieux *Athée, Athie*. . . J'ai relevé le mot dans six localités de la Loire, du Puy-de-Dôme et de la Haute-Loire. Ne connaissant aucune autre attestation de ce type, je le crus localisé dans l'Est du Massif Central. Je puis affirmer aujourd'hui que son aire d'extension est beaucoup plus vaste. Un aimable provençaliste, M. L. Teissier, m'a fait remarquer que Mistral a mis dans l'article *Atahut* du *Trésor* une forme alpine *atèi*, une limousine *tèi* et deux formes du Var *atoï* et *toi*, au sens de «cercueil». Dans cet article Mistral a confondu deux types: un type *atahut, tabut* issu de l'arabe TABUT (REW 8515a) et le type *atèi* qui remonte à ATTEGIA. D'autre part la carte 214 de l'ALF («Cercueil») donne *tè* à 624, *tè<sup>i</sup>* à 634, en Dordogne. On voit qu'ATTEGIA a existé dans tout le Sud de la Gaule. Le sens premier devait être «cabane, lit-caisse». La ressemblance entre le lit-caisse du berger et la caisse du cercueil explique l'évolution de sens de «cabane de berger» à «cercueil». — J'ai présenté ensuite le mot *voirpi* 'échelette postérieure du char ou perche verticale remplaçant cette échelette' (des photos montrent la forme exacte de cet appareil). Le type *voirpi* est localisé en Forez franco-provençal à l'exclusion du Forez provençal. J'ai proposé une étymologie VULPICULUS 'renard', conforme à la phonétique franco-provençale. Seul le vocalisme *a/e* des formes *varpi/verpi*, les plus nombreuses, faisait difficulté. J'ai expliqué ce vocalisme, comme dans les formes françaises de VULPICULUS où il se rencontre, par une influence du francique HWELP. M. B. Hasselrot m'écrivit alors: «J'aurais songé un instant au calabrais *verpile, vurpile* < VERPA. Des images de la sphère sexuelle ont eu sur le vocabulaire une influence beaucoup plus grande qu'on ne voudrait l'admettre. . . . Mon idée se heurte cependant à des difficultés géographiques trop évidentes. . . .» Je crois maintenant que M. H. a tout à fait raison, que des dérivés de VERPA au sens de 'verge, membre viril' ont existé chez nous et que la forme de perche verticale du *voirpi* a appelé la contamination avec VERPA. Voici les indices de l'exis-

tence de VERPA dans mon domaine: 1° La carte 1402 «Vipère» de l'ALF présente trois formes curieuses dans l'Allier: *varpi* à 802, *vörpi* à 803, *värpi* à 904. Je crois que ce *varpi* est un dérivé de VERPA avec le sens d'insulte vague: de nombreuses localités dans l'Ouest (Deux-Sèvres, Vienne, Loire Inférieure) appellent *vermine* la vipère ou la couleuvre (voyez ALF, cartes 334 «Couleuvre», 1402 «Vipère»); d'autre part, les mots qui désignent les parties sexuelles s'emploient volontiers comme insulte (voyez le provençal *viedase* 'verge de l'âne', et 'imbécile'). 2° Dans le *Dictionnaire des Terres Froides* de Mgr Devaux on lit au n° 6. 517: «*vörpa, vürpa, varpa, värpa, Terme d'injure: jainéant; on dit bien à un chien: sala värpa!*» On lit d'autre part dans Constantin-Désormaux que la taupe s'appelle en Savoie, outre *darbon*: *varpa, vorpa* et *tarpa*. Le savoisien *vorpa* est sans doute un francique MOLWURP (REW, 5652). Mais le savoisien *varpa* est-il une contamination de *vorpa* et de *tarpa*? Ne serait-il pas plutôt un continuateur de VERPA pour désigner cette «vermine» de taupe? Le sens d'injure vague des formes dauphinoises impose cette étymologie; le dauphinois *vorpa* est sans doute dû à une contamination de *varpa* 'verge', puis 'insulte vague' avec *vorpa* 'taupe'. S'il en est ainsi, VERPA a existé au Nord et à l'Est de mon domaine au sens d'insulte vague et probablement d'abord avec son sens primitif de 'membre viril, verge'. Il est donc évident que le vocalisme de mes *varpi* 'perche verticale du char' est dû à la contamination avec \**varpe* 'verge'. – Le 3° vieux mot de cette étude est *trafourné*, s. m., 'poutre de la cheminée qui est soutenue par les consoles et qui supporte la hotte'. Ce mot est très répandu en Forez, partout où les anciennes cheminées existent encore. Dans mes *Poèmes du Paysan* j'avais présenté (p. 123) une étymologie TRANS-FURNU + suffixe. Dans ce dernier article, la forme *trę dę lę šaminęyę* de Chalmazel (ajouter pour Essertines-en-Chatelneuf *trą dę lę šiminęyę*, communication de M. l'Abbé Epinat) me conduisit à un TRABE-FURNU + suffixe. M. Jud me fit alors remarquer les *trefeu* de l'ancien français, rassemblés par P. Benoit dans *Die Bezeichnungen für Feuerbock und Feuerkette* (ZRP44, 411) et qui m'avaient échappé. Ces *trefeu*, *trejouel*, *treffouiere*, réunis par Godefroy, confirmés par des formes des patois modernes désignent la grosse bûche servant de chenet, la plaque de contre-feu et la bûche de Noël; ils sont des TRANS-FOCALE OU TRANS-FOCARIU avec contamination de divers mots comme FAGU. Mon *trafourné* est-il un ancien TRANS-FURN-ELLU, de même origine que les *trefeu*, plus tard contaminé par TRABE? Est-il une formation spéciale indépendante: TRABE-FURN-ELLU? Ma documentation actuelle ne me permet pas de choisir avec assurance. – Le dernier mot est *galinaère* 'porche d'église' et 'perchoir pour les poules'.

J'ajoute ici aux cinq formes déjà indiquées: *gagnevèlo* à Gignat et à Orsonette, canton de St-Germain-Lembron, Puy-de-Dôme, au sens de 'porche' (communication de M. l'abbé Chataing), la *galonnière* qu'on peut lire dans *l'Histoire de Chamelet* d'Aubonnet: «La galonnière a existé au-devant de l'église de Chamelet (canton du Bois d'Oingt, Rhône) jusqu'en 1900... La galonnière avait été d'abord le cimetière des pauvres, puis on appelle de ce nom le porche avec auvent de la grande porte de l'église» et enfin une *galonnière* de St-Clément-sous-Valsonne, canton de Tarare, Rhône, dont il est parlé dans les papiers de la baronnie de St-Clément (*Archives du Rhône*, 12 G; comm. de M. l'abbé Comby). J'ai proposé de voir dans cette appellation un mot savant tiré de GALLINARIA par plaisanterie ecclésiastique sur ce lieu que le caquetage des commères et le pépiement des poulets à vendre transformaient, le dimanche, en une sorte de poulailler. Je crois plutôt aujourd'hui, à la suite du compte rendu de M. Roques dans *Romania*, qu'il s'agit d'un emprunt au provençal *galiniero* «parce que l'emploi d'un mot étranger est en pareil cas un bon moyen de marquer l'intention humoristique et d'éviter des confusions qui rendraient la plaisanterie grossière ou incompréhensible». Quant à l'image qui a donné naissance à la plaisanterie, je cite une communication de M. l'abbé Epinat: «Jadis les cimetières entouraient les églises; à Essertines-en-Chatelneuf jusqu'en 1920. Dans nos villages où les maisons se tassaient contre l'église, le cimetière constituait un champ idéal pour les ébats des poules; je me rappelle l'aspect de ce cimetière où l'herbe poussait sur les tombes. Le mauvais temps, pluie ou neige, faisait refluer les poules vers l'abri le plus proche, le porche de l'église, qui devenait alors un vrai poulailler, comme les hangars des cours de ferme quand il pleut.» Je suis tout à fait d'accord avec M. E., mais plusieurs images ont pu concourir à la formation du terme. – Je suis heureux d'exprimer ma gratitude à ceux qui ont complété ma documentation. Le travail scientifique est un travail d'équipe, et la conversation qu'on engage avec ses lecteurs est l'un des charmes de la recherche. – En dernière heure, Mgr Lavallée me communique la fiche suivante à joindre au dossier *Gallinière*: «Landry sortit pour voir s'il ne la trouverait point sous le porche qu'on appelle chez nous une *guenillière*, à cause que les gredots peilleroix, qui sont mendiants loqueteux, s'y tiennent pendant les offices». (G. Sand, *La Petite Fadette*. Edition du centenaire, p. 172.)

Lyon.

P. Gardette.

★

*Hommages à Georges Guichard. Manuel d'études foréziennes, Montbrison, au siège de la Diana, 1947.*

Die ergreifenden Einleitungsworte des Huldigungsbandes geben Zeugnis von der geistigen und moralischen Persönlichkeit von Georges Guichard, in dessen Bann, dank einer gütigen, durch Ant. Duraffour vermittelten Einladung, der Referent vor Jahren fast eine Woche verbringen durfte. Die *VRom.* ergreift freudig den Anlaß, sich der Ehrung für einen selten großzügigen protector scientiae anzuschließen. Die «Hommages» sollten kein gewöhnlicher Festband sein, sondern als «Manuel d'études foréziennes» sich in der Heimat des Gefeierten auswirken.

23 Fachleute aus dem Gebiet der Archäologie, Geschichte, Geographie und der Linguistik wollen über die bisher erreichten Ergebnisse auf dem Gebiet des Forez Rechenschaft ablegen, um zugleich die Aufgaben der Zukunft neu zu umreißen. Nicht allen Mitarbeitern war es gegeben, dieses verheißungsvolle Programm zu erfüllen. Wir besprechen hier natürlich nur jene Artikel, die in den Rahmen unserer Zeitschrift fallen.

P. 25–29: Papillard F., *L'habitation forézienne* ist leider viel zu kurz geraten, da der Verfasser es unterläßt, seine nicht lokalisierten Planskizzen des Bauernhofes für den Fernerstehenden richtig zu erklären. –

P. 31–41: Ernout E., *Le latin des chartes* untersucht anhand einiger Proben der «Chartes du Forez» die mittelalterliche Bedeutung klassisch-lateinischer Wörter. «Le latin est un vêtement qui habille sans parvenir à cacher une pensée et un parler tout modernes.» Das eine oder andere wäre in engerer Verbindung mit bodenständigen altromanischen Formen zu erklären: *cotuma* 'coutume' entspricht aprov. *cotumna*; *pistorissa* 'boulangère' ist nichts anderes als die Wiedergabe eines aprov. *pestoressa* (cf. z. B. Devaux: *pestorissa* im *Essai*, 480); *coissia* 'cuisse' entspricht genau einem oberflächlich latinisierten mdartl. *coissi*; *numbulu* ist mit aprov. *nomble*, afr. *nomble* zu vereinigen, die nach Ausweis der oberit. Formen (ᵐnombolᵐ) weit über Jean de Gênes hinaus ins Spätlatein zurückweisen; *manoie* gehört kaum zu *manopera*, sondern zu afr. *manaie* (cf. auch *menaide* bei Pierrehumbert, *Dict. neuchâtel.*); *benevisarius* ist durchaus regelrechte Entwicklung von *beneficiu* (ohne Einmischung von *benevisum*), cf. *GPSR*, s. *abenevis*, *benevis*; *preconitare* dürfte eine ungenaue Latinisierung aus aprov. *percoindar* (< \*PRAECOGNITARE) sein, wozu A. Thomas, *R 47*, 361, Schultz-Gora, *ASNS 144*, 100 einzusehen sind. – P. 43–50: Jean Marouzeau: *L'abundantia stili dans les chartes* betont überzeugend, wie so manche umständliche juristische Formeln des Urkundenlateins in letzter Linie auf

stilistische Vorbilder im klassischen Latein zurückgehen. – P. 51–63: Der beste Kenner der Mundarten des Forez, Mgr P. Gardette, (cf. K. Jaberg, *VRom.* 7, 303) wünscht Auskunft zu geben über die Frage: *où en est l'étude des patois du Forez?* Auf einer beigefügten Karte wird die provenzalische Zone des Forez von der frankoprovenzalischen geschieden; das frankoprovenzalische Gebiet zerfällt in das Forez roannais, in das Forez lyonnais und in das Forez central. Eine morphologische Karte, in der 5 Pronominal-Merkmale eingetragen sind, belegt die charakteristische dialektale Einteilung der Sprachlandschaft: besonders sticht hervor die von Hasselrot als typisch frankoprov. charakterisierten Possessivpronomina *notron* et *voltron*. Die auf einer Karte eingetragenen 7 Isolexten verlaufen meistens in der Richtung von Norden nach Süden. Zweifellos werden wir von der weiteren lexikologischen Erforschung noch allerlei Überraschungen erwarten dürfen. Besonders erfreulich ist (p. 53–54) die Übersicht über die Arbeiten, die eine Forschergruppe unter der Leitung von Prof. Gardette entweder begonnen oder bereits fertiggestellt hat. Hoffentlich können diese Monographien gleichzeitig mit dem *Atlas linguistique du Lyonnais*, den derselbe Romanist bereits in Angriff genommen hat, der Forschung bald zugänglich gemacht werden. – P. 65–71: Ant. Duraffour, *Notes foréziennes d'après les chartes et le Dict. topographique*, bespricht mit der ihm eigenen Sachkenntnis die Bachbezeichnungen: gall. *nantu*, *bedu*, lat. *rivu*, *gutta*, *merda* – Beitrag zum liég. *Merchoul*, das J. Haust besprochen hat – und klärt weiterhin die Herkunft des altforéz. *eschaido* 'chute d'eau dans le moulin' auf, das auf lat. \*EXCADITA zurückgeht. Endlich zeigt Duraffour, daß französische Wörter wie *clapier*, *trenchet*, *miche* und neuprov. *espigal* durch Belege aus den Urkunden des Forez bis ins Mittelalter zurückverfolgt werden können. – P. 73–82: J.-E. Dufour: *la toponomastique*. Der Verfasser des *Dict. top.* ist zweifellos der Berufenste, um seinen Landsleuten dringend nahe zu legen, die ON aus den Gemeindekatastern auszuziehen, sie durch Gewährsleute an Ort und Stelle zu überprüfen, damit auf solcher Unterlage die Siedlungsgeschichte des Forez in Angriff genommen werden kann. Mit einer Übersicht der historischen Quellenwerke verbindet er ein Verzeichnis der bisher veröffentlichten Artikel über die Toponymie du Forez. – P. 103–139: Neufbourg, *La période féodale, la fin du moyen-âge*. Die im Erdreich des Forez seit Jahrhunderten verwurzelte Familie, aus der der Verfasser, Großbauer und Forscher zugleich, stammt, hat die Änderungen der Wirtschaftsordnung des Landes und des Dorfes selber spüren müssen. Daher ist der Verfasser ganz besonders geeignet, die Fragen der Wirtschaftsgeschichte aufzuwerfen, die noch auf befriedigende Antwort warten. – P. 264–276: Marg.

Gonon, *Le folklore*. Der Herausgeberin des reizenden Bandes der mundartlichen *Contes de la mouniri* (cf. *VRom.* 5, 306) werden wir bald das Wörterbuch ihrer Dorfmundart von Poncins verdanken dürfen, auf das wir ungeduldig warten. An Hand eigener Beobachtungen zeigt die Verfasserin, wie die methodische Sammlung der volkskundlichen Überlieferungen des Forez durchzuführen wäre.

Que tous ces collaborateurs ne s'égarant pas dans des plans quinquennaux et décennaux, mais que chacun se mette à l'œuvre! Georges Guichard, animateur et réalisateur en même temps, sera le premier à s'en réjouir!

J. J.

★

WILHELM BRUCKNER, *Schweizerische Ortsnamenkunde. Eine Einführung*. Volkstum der Schweiz, Bd. 6, hg. von der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde, 232 p., G. Krebs, Verlagsbuchhandlung, Basel 1945.

Diese im Untertitel als «Einführung» gekennzeichnete schweizerische Ortsnamenkunde des bekannten Basler Germanisten ist – gemessen an ihrem Ziel: «zu zeigen, wie in unserem kleinen Land, wo Angehörige ganz verschiedener Volksstämme friedlich beisammen wohnen, einerseits aus dem Studium unserer Ortsnamen die frühere Geschichte des Landes aufgehellert werden kann, und wie andererseits gerade die Kenntnis der geschichtlichen Verhältnisse erst das rechte Verständnis für viele alte Namen schafft» (p. 231), – eine meisterliche pädagogische Leistung. Jahrzehntelange Erfahrung des akademischen Lehrers zeigt sich in der überlegten Auswahl und sachlichen Gruppierung des an sich fast unabsehbaren, größtenteils in kleineren (nicht immer leicht zugänglichen) Einzeluntersuchungen zerstreuten Materials, während geklärtes Wissen um das Leben der Sprache überhaupt und eine große Detailkenntnis einzelner Probleme der Darstellung zu jener gediegenen Einfachheit verhelfen, welche die an sich schwierige Materie auch dem studierenden Anfänger und dem gebildeten Laien und Heimatfreund nahe zu bringen vermag.

Das Werk gliedert sich in zwei Hauptteile, deren jeder in vier Kapitel unterteilt ist. Die erste Hälfte des Buches bereichert auch den Fachmann und wirkt, gerade weil die vorgetragenen Auffassungen hie und da zum Widerspruch herausfordern, anregend; denn hier werden auf dem knappen Raum von 80 Seiten die Grundlinien einer gesamtschweizerischen Siedlungsgeschichte, unter Berücksichtigung aller vier Sprachgebiete, gezogen.

Die Bemerkungen über die vorromanischen Elemente halten sich ungefähr im Rahmen des entsprechenden Kapitels in F. Stähelins

*Schweiz in römischer Zeit*<sup>2</sup> (Basel 1931, p. 4 ss.). Bruckner erwähnt die bekannten Bildungen auf -ASCA, ferner als vermutlich ligurisch die von Hubschmied behandelten Suffixe -INCO, -ANCO (*Mélanges A. Duraffour, RH 14*, 211s.), geht auf vermutlich Rätisches sozusagen gar nicht ein, um erst das gallische Substrat in den ON ausführlicher zu erörtern, auch hier sich an Bekanntes haltend: Namen auf -DUNUM und -DURUM und die zahlreichen Bildungen auf -ACUM. Eingehend und wiederholt (p. 19 s., 43, 94, 161 s., 168 s.) werden besonders die rittlings der deutsch-französischen Sprachgrenze gelegenen ACUM-Namen besprochen, wo heutige deutsche und französische Formen auf der gleichen Grundlage beruhen und nicht selten der altertümlichere deutsche Name die Erklärung ermöglicht (*Vuilly-Wistenlach*, zum römischen PN *Vistilius*). – Das zentrale Anliegen Bruckners ist die Verfolgung der Umgestaltung des alten Namenbestandes im Verlauf der Völkerwanderung, wobei er das gotische und langobardische Element sehr summarisch behandelt: als sicher gotischer ON wird nur *Stalla* am Julierpaß anerkannt (got. sw. masc. \**stalla* = altn. *stalli*), für *Guarda* (1160 *Warda*) im Unterengadin auch fränkische Herkunft nicht ausgeschlossen; für das Langobardische zeugen *Gaggio*, langb. *gahagium* 'Forst', und die tessinischen -ENGO-Namen, wie *Barbengo* (zu lgb. *barba* 'Oheim'), *Sorengo*. Die Besprechung der burgundischen ON des Waadtlandes gibt Anlaß zum Hinweis, daß das erste Glied von Nyon, 1122 *Nividunum*, bei den Helvetiern *Noviodunum*, von den Burgundern übersetzt wurde (burg.-got. *niujs* 'neu'), wie wir uns etwa heute New York als Neuyork mundgerecht machen.

Der Schwerpunkt des ersten Teils bildet sich um die Erhellung der Vorgänge der *alemannischen Landnahme* (Kap. 2 und 3), die ja das wichtigste Ereignis der mittelalterlichen Sprachgeschichte der Schweiz darstellt. Das Erscheinen des Bandes in der Reihe «Volkstum der Schweiz» erhält so tiefere Rechtfertigung. Hauptinstrument der Untersuchung bildet natürlich das Kriterium der hochdeutschen Lautverschiebung. Bruckners Versuch, mit seiner Hilfe frühmittelalterliche schweizerische Sprachgrenzen festzulegen, vermag indessen nicht zu befriedigen, denn – darauf ist ein Hauptmangel des ersten Teils zurückzuführen – es fehlt bisher durchaus an einem zulänglichen, d. h. gleichmäßig die ganze alemannische Schweiz erfassenden Inventar der Orts- und Flurnamen. Nur für die Westschweiz, die rätische Schweiz und das Tessin ist bisher die Sammelarbeit geleistet; cf. A. Schorta, *Ziele der Ortsnamenkunde in der Schweiz* in: *Schweizerische Sprachforschung*, Bern 1943, p. 19–41 (cf. *VRom.* 7, 345). Wohl kann sich Br. für verschiedene Räume auf Monographien stützen – er erwähnt Hubschmieds Arbeiten über die bernischen Ämter Burgdorf, Frutigen

und Thun, die Studie des Rezensenten über das obere Linthgebiet – und fügt seiner Darstellung selber eine eigentliche Monographie über die Vorgänge der Landnahme im nordöstlichen Jura (p. 29–37) ein, in der vorwiegend die mit *wiler* und *court* gebildeten *ON* erörtert und als Gründungen der fränkischen Zeit unmittelbar vor Karl d. Gr. angesprochen werden. Ziemlich eingehend kommen auch die Namen längs der deutsch-französischen Sprachgrenze, über die ja seit 50 Jahren das vorzügliche Werk J. Zimmerlis vorliegt, zur Sprache.

Dazwischen aber liegen weite Gebiete des schweizerischen Mittellandes, namentlich des Kantons Luzern und des Aargaus, und die zentralen Gebirgszonen, die toponomastisch noch der systematischen Durchforschung harren. Die Auswertung einzelner, mehr oder weniger zufällig bekannter Fakta aus diesem weiten Raum ist der wissenschaftlichen Siedlungsgeschichte kaum zuträglich. Bruckners Versuch, an Hand einer Anzahl markanter, aus der Literatur längst bekannter *ON* und Flurnamentypen mit Merkmalen der Lautverschiebung «eine Art Sprachgrenze» (p. 28, 37, 40) zwischen dem alemannischen und dem noch keltoromanischen bzw. rätoromanischen Raum für das Ende des 7. Jahrhunderts festzulegen, bleibt daher problematisch. Sein eigenes Material spricht im Grunde dagegen, wenn er sich auch bemüht, durch differenzierte Formulierungen (p. 28, 49, 51) die Vorstellung einer «Grenze» aufrechtzuerhalten. Aber im Grunde sind die Verhältnisse vom Südfuß des Jura bis tief in die großen nördlichen Alpentäler hinein durchaus gleichartig; es hält schwer, hier Unterschiede zwischen früher und später besiedelten Zonen als das Ergebnis des Fortschreitens einer eigentlichen alemannischen «Besiedlungswelle» von Norden nach Süden glaubhaft zu machen. Im Mittelland wie im Gebirge drin zeugen analoge lautliche Erscheinungen für ein mehrere Jahrhunderte dauerndes Nebeneinander der alten und der neuen Bevölkerung.

Man erwäge: *Zürich* < *TURICUM*, aber *in der Teyen* bei Küsnacht, also nur eine gute Wegstunde davon entfernt (< gall. \**TEGIA* 'Hütte'), *Lachen* am obern Zürichsee, in dessen unmittelbarer Umgebung aber *Greblen*, *Grinau*, ferner den Landschaftsnamen *Gaster* (cf. Verf. im *Jahrb. d. histor. Vereins Glarus* 50, p. 85 N 3); im Glarnerland *Chärpf* (< rätorom. *CRAP*, cf. Verf. *loc. cit.* p. 72) neben *Grappli*, *Chirezen* mit dem Weiler *Walenguflen*, *Achsle* f., größerer Wildheuplatz ob Schwanden, im Bereich der *Guppenalp*, offenbar gleichen Stammes wie *Achseten*, *Achsalp* usw. (cf. Hubschmied, *ON des Amtes Frutigen*, p. 3), ferner *Achseli*, kleiner Alpstafel mit Standort der Hütten oberhalb Sool neben *Gipplen* am Fuß des gleichen Berghangs (hierzu Huber, *VRom.* 6, 238); am Vierwaldstätter-

see *Chüsnach(t)* und *Greppen* in nächster Nachbarschaft; im aargauischen Wynental *Chulm*, 1045 *Chulenbare* (< COLUMBARIUM), aber zweimal *Gulm* (< CULMEN) oberhalb Reinach, ferner *Gormund*, 1510 *Gorrenmont*, nordöstlich von Sempach, *Galmet* bei Großwangen, Bez. Sursee; im Gebiet des Thuner- und Brienzensees *Inder-*, *Hinderlachen*, weiter taleinwärts *Chirchet*, ferner Kander, *Chandra* 1301, *Thun* (< DUNUM), *Wichtrach* (< VICTORIACUM) neben den zahlreichen *Galm* (gall. CALMIS), *Tschingel*, *Tschuggen*, sodann weiter im Vorland *Gurnigel*; im Baselbiet *Gempen* (zu CAMPUS), *Nuglar* (< NUCARIOLUM) neben den verschobenen ACUM-Namen *Sissach*, *Sörzach*, *Munzach*; endlich tief in der Innerschweiz *Alpnach*, *Kehrsiten* (*chiršətə*), *Kerns* (*Chernis* 1172, hierzu Hubschmied, *VRom.* 3, 80 N 2), *Chärschelen* im Maderanertal, ferner die verschiedenen Kulm *chuləm* genannten Pässe, die von Norden her ins Schächental führen, wie den «schönen *chuləm*», den *Chinzerchuləm* und den Ruosalperkulm (*rüəsalpərxyləm*), sodann im Riementaldental *Achseli* (Alpstafel), jenseits des Überganges ins Muotatal *Achselenalp* mit *Achselberg* und *Achsler* Paß, denen ob dem Urnersee die verschiedenen *Axen-* (ohne Verschiebung des inlautenden -ks-), zahlreiche *Schingel*, *Zingel* und *Tschingel* rund um den See und unweit der Mündung des *Chärschelenbaches* in die Reuß *Gurtellen* (< CURTINELLA) gegenüberstehen.

Diese summarische Übersicht (zahlreiche Einzelheiten hat Hubschmied, *VRom.* 3, 80 ss. eingehend besprochen), mit Absicht abwechselnd Belege aus dem Mittelland, den Alpentälern und dem nördlichen Jura aufgreifend und vor allem benachbarte Namen-gruppen umfassend, dürfte zur Genüge erhärten, daß mit Hilfe einzelner Lautverschiebungsmerkmale in unserem Gebiet kaum eigentliche frühmittelalterliche Sprachgrenzen festgelegt werden können. Die Landnahme der Alemannen scheint vielmehr «punktförmig» erfolgt zu sein; zuerst kriegerisch erobernd, später kolonisierend, so daß in den ersten Jahrhunderten ihrer Ausbreitung eine wachsende Zahl größerer und kleinster alemannischer Sprachinseln in die bisher kompakte keltoromanische Sprachlandschaft eingestreut wurde. Diese «Flecken» breiteten sich aus, durch starken natürlichen Bevölkerungsüberschuß, wohl auch durch die Gunst frühmittelalterlicher politischer Konstellationen (die Br. zum Teil erwähnt), so daß sich einzelne Inseln mit der Zeit vereinigen konnten und nun ihrerseits altsprachige Zonen einschlossen und in Inseln aufteilten, die dann nach Jahrhunderten schließlich vom Alemannentum sprachlich aufgesogen wurden. Die alte Volkssubstanz dürfte dabei weitgehend erhalten geblieben sein. Einzelne *Phasen* dieses heute erst in groben Umrissen sich enthüllenden Vorganges kartographisch darzustellen, wird erst möglich

sein, wenn einmal ein «Helvetisches Namenbuch» das vollständige Namenmaterial auch der heute deutschsprachigen Schweiz bereitgestellt hat.

Vorläufig spricht manches dafür, daß die ersten alemannischen Vorstöße dem römischen Straßennetz folgten und zur Behauptung wichtigerer Siedlungen und Gutshöfe in dessen Umkreis führten. *Zürich* im Osten und der Flußlauf der *Zihl* im Westen (heute noch an der Sprachgrenze), beide mit Verschiebung des anlautenden *t-*, also wohl schon zu Beginn des 6. Jahrhunderts erreicht, mögen Spitzen der ersten Vorstoßachse in den großen Fluß- und Straßentälern markieren. Daß die ostschweizerische Ansammlung verschobener *acum*-Namen sich gleichsam rittlings der großen von *Vindonissa* südlich an der *Lägern* vorbei über *Winterthur* und *Pfyn* an den Bodensee – mit Abzweigung über *Tasgaetium* in den *Linzgau* – führenden Straße gruppiert, muß beachtet werden: hier liegen *Neerach*, *Bülach*, *Embrach* (im gleichen Raum *Chloten*), *Seuzach*, *Sirnach*, weiter außen *Windlach* und *Weiach*, im Süden *Küs-nach(t)*, *Itschnach*, *Käpfnach*. Am Westende des alem. Vorstoßes finden wir *Bellach*, *Belllach*, *Selzach*, *Ipsach*, *Epsach*, *Kallnach* (in der Nähe *Cherzers!*), *Erlach*, *Grissach*, *Wistenlach*, *Mertenlach* (*Marly*), *Brittenach*, *Montenach* usw. Auch die entsprechenden Basler *ON* liegen im Bereich römischer Durchgangsstraßen. Bemerkenswert ist ferner die längs der *Brünigroute* aufgereihete Namenfolge *Alpnach-Kerns-Sachseln*, die offenbar in *Chirchet* (cf. *VRom.* 3, 77) ihr Schlußglied findet. In der gleichen Gegend zeugen *Tableten*, *Taplet* (cf. unten p. 196), sowie die typische Vertretung *Rubi/Rübi* für rom. \**RUVINA* – mit inlautendem *-b-* gegenüber häufigerem *Rufi* f. (cf. auch *SchwId.* 6, 676) – für relativ frühe Durchsetzung mit alemannischen Siedlern. – Etwas auffällig bleibt, daß es in der Schweiz (m. W.) keinen einzigen *acum*-Namen gibt, der die Lautverschiebung nicht erfahren hätte! In Einzelfällen darf vielleicht eine Art Lautkontamination des gall. Suffixes mit obd. *ach*, ahd. *aha* 'fließendes Wasser' in Rechnung gesetzt werden.

Als Schlußkapitel des ersten Teils bringt Br. eine eigentliche Monographie über «mehrsprachige Ortsnamen», in der die Fragen der Landnahme und die älteren und jüngeren Beziehungen der verschiedenen Sprachgemeinschaften untereinander unter diesem Gesichtspunkt nochmals zur Sprache kommen.

Der zweite Hauptteil des Buches behandelt die *ON* der vier Sprachgebiete, wobei mehr als die Hälfte des Raumes (70 Seiten von 120) dem alemannischen Landesteil gehört, während die *ON* des französischen Sprachgebietes auf 30, die des italienischen und des rätoromanischen Raumes auf je 10 Seiten bedeutend summarischer behandelt werden. Für die welsche Schweiz wird H. Jac-

cards ausgezeichneter und unentbehrlicher *Essai de toponymie*, ergänzt durch die einschlägigen Arbeiten E. Murets und Stadelmanns, ausgiebig herangezogen. Wer sich eingehender mit westschweizerischen Namen befaßt, wird auf diese Arbeiten zurückgreifen müssen; als erste Einführung vermag Bruckners Abriß dabei gute Dienste zu leisten. Gleiches gilt für das Kapitel der italienischen Namen, das vor allem eine Arbeit Gualzatas (*Di alcuni nomi locali del Bellinzonese e Locarnese*, Bibl. dell' Arch. Rom. Ser. II, Bd. 8) heranzieht, ebenso für die kurze Betrachtung der rätoromanischen Namen. Der sechs Seiten umfassende Anhang «Grundsätzliches von den Namen der Flüsse und Berge» scheint mehr der Vollständigkeit halber beigelegt zu sein. – Ein Namenregister erleichtert die Benützung als Nachschlagewerk. Leider ist es nicht ganz vollständig; so sucht man den für die Beurteilung von *Tafleten* (cf. unten) wichtigsten Hinweis der N 1 zu p. 41 vergeblich.

Nach der vorwiegend siedlungsgeschichtlichen Fragestellung des ersten Teils bringt der zweite ein reichhaltiges Inventar des Namenschatzes (im ganzen Buch werden gegen 2000 Namen erwähnt) nach Bedeutungsgruppen, deren Morphologie und «Biologie» kenntnisreich in der Art eines geschickt aufgebauten Kollegs erörtert werden. Besprochen werden die *ingen-* und *ikon-* (*-inghofen*)-Bildungen, die mit dem Genitiv eines PN zusammengesetzten Namen auf *-heim*, *-haus*, *-dorf*, die *wil-* und *wiler*-Namen, die selteneren auf *büren* (*SchwId.* 4, 1512) und *-sellen* (mhd. *selde* 'Behausung'); ferner Namen, die eine Lage bestimmen, wie Aarburg, Seedorf, kirchliche Namen; sodann die aus eigentlichen Flurnamen gebildeten ON, wobei Br. besonders den Resten sprachlichen Lebens in diesen scheinbar erstarrten Formen nachspürt (Gebrauch oder Fehlen des Artikels, Stellenbezeichnungen mit Präpositionen, Wechsel der Kasusform usw.). Der stete Hinweis auf diese kleinen Züge des Lebendigen, wozu auch die Betonungsverhältnisse gehören, zählt zum Wertvollsten und Eigenwüchsigsten des zweiten Teils und vermittelt über den primären Zweck der Namenerklärung hinaus wertvolle Einsichten in das allgemeine Sprachleben. Eine thematisch gegliederte Übersicht über die reichen Bedeutungsinhalte der aus Flurnamen gebildeten ON rundet das Bild ab: Lagebezeichnungen, die in ihrer Gesamtheit ein imponantes Bild der innenkolonialisatorischen Tätigkeit in den ersten Jahrhunderten nach der Landnahme erstehen lassen, denn sie hängen zumeist mit der Rodung zusammen; andere Gruppen spiegeln die Bedeutung der Lage am Wasser (Zuss. mit *au*, *wasser*, *brunn*, *bach* usw.), die Verkehrslage (*brugg*, *steg*, *stad*, *strass*, *stalden*), die Bodenbeschaffenheit im eigentlichen Sinn (*moos*, *ried*, *gfenn*, *schoren*, *schachen*, *schlatt*, *berg*, *grund*, *hubel*, *matt*, *wang*) oder melden das

Vorkommen bestimmter Tierarten. Die meisten dieser Namen sind im *SchwId.* gesammelt und erklärt.

Es sei uns gestattet, im folgenden zu ein paar Einzelfragen noch kurz Stellung zu nehmen:

*Tableten/Tafleten*: p. 36 und 115 wird dieser in der Schweiz mehrfach bezeugte Namentypus<sup>1</sup> als Zeugnis für längeres Verharren einer romanisch sprechenden Bevölkerung und im Zusammenhang mit der «alten Sprachgrenze» erwähnt. Es handelt sich aber bei *Tafleten* gegenüber *Tableten* nicht um eine Stufe «weiterer Entwicklung der romanischen Sprache», die in der Zeit nach der alemannischen Landnahme in der Schweiz erfolgt wäre. So geht auch Br.'s Anmerkung zu p. 41, daß der Übergang *-b- > -v- (f)* nach dem Zeugnis *EBURODUNUM > Iferten* schon vor der Verschiebung des *d > t* – spätestens im 8. Jh. – eingetreten sei, am eigentlichen Problem vorbei. Es stellt sich anläßlich *tableten* vielmehr ein Problem der romanisch-germanischen Lautsubstitution, die chronologische Frage, bis wann rom. *-v-* durch vorahd. (westgerm.) *-b-* substituiert werden konnte. Denn im gesprochenen Vulgärlatein ist seit dem 1.–2. Jh. intervokalisches *-b-* mit *-v-* in einem, zunächst bilabialen, Spiranten zusammengefallen<sup>2</sup>. Nun ist freilich durch die

<sup>1</sup> *Tablat*, *de Tabelat* 1272, östliche Vorstadt von St. Gallen, ferner Name eines Hofes bei Haslen, ca. 7 km südlich St. Gallens (hierzu *Tablatbach*, Zufluß der Sitter) ist möglicherweise klösterlichem Latein entsprungen, auf dessen Rechnung die Restituierung von klass.-lat. *-b-* gesetzt werden könnte. – Weitere Belege sind: *Tablat* (*Ober-*, *Unter-*), Weiler bei Turbental, Kt. Zürich, in alter Urk. *de Tabulat*; *Taffleten* nördlich Bubikon im Zürcher Oberland; *Tableten* bei Sihlwald, Kt. Zürich, cf. H. MEYER, *Die ON des Kt. Zürich* in: Mitt. d. Antiquar. Ges. Zch. VI, 3 (1848) p. 80; *Taflet FN* östlich oberhalb Rufi im Gaster, *Tafleten* (*Ober-*, *Unter-*) Höfe am Berghang westlich von Reichenburg in der schwyzerischen March; *Tafleten*, *guot zer taflaten* 1518, Braunwald, Glarus; gut genannt zur *taflaten* 1533, Hätzingen, Gl.; *Taplat FN* bei Bauen am Urnersee (die inlautende Fortis vor Sonorkonsonant ist dem Urnerdialekt eigen, cf. BSG 17, 164); *tafflædoe FN* bei Attinghausen (cf. CLAUSS in BSG 17, 131); *Tableten* bei Dallenwil Nidw. – Cf. zu *TABULATUM* noch J. JUD, ZRPh. 38, p. 60; W. BRUCKNER im *Sonntagsblatt der Basler Nachrichten* vom 13. 11. 38, p. 183; STALDER, *SchId. I* (1806) p. 254: *Tablet m.*; ferner zu den rätorom. Entsprechungen AIS Karte 1401, in ON: A. KÜBLER, *Die roman. u. dt. Örtlichkeitsnamen d. Kt. Gr.*, Heidelberg 1926, Nr. 1453.

<sup>2</sup> Cf. MEYER-LÜBKE, *Gramm. d. roman. Sprachen I* (Lautlehre) 1890, p. 320 und 370; derselbe, *Einführung in das Studium der*

karolingische Renaissance im Klosterlatein klass.-lat. *-b-* weitgehend wiederhergestellt worden (was z. B. bei der Beurteilung von ahd. *scriban* entscheidend ins Gewicht fallen muß!): bei Wörtern, deren Fortbildungen so ausgesprochen dem bäuerlichen Wortschatz angehören wie die von *TABULATUM* dürfte jedoch die volksmäßige Lautentwicklung dadurch kaum unterbrochen worden sein, vor allem nicht in Berggegenden, die von allen Bildungszentren weitab lagen. Ich habe in der *ZNF*, 19, 158 ss. den Zeitpunkt, in dem der Wandel von westgerm. intervokal. *-b̄-* > *-b-* im Alemannischen der heutigen Ost- und Innerschweiz erfolgte, mit Hilfe der verschiedenen in den Mundarten vorliegenden Entlehnungsstufen von lat. *TABULATUM* und \**CUBULUM* 'Lagerstätte von Tieren unter überhängenden Felsen, Höhle' usw. festzulegen versucht. Von der voraussetzenden altrom. Basis \**CUVULUM* (zu *cubare* 'liegen, ruhen', cf. *cubile*) liegen die drei Entlehnungsstufen *xobal*, *kxofal* und *gufal* vor. Hiervon wird *kxofal* als Zeugnis dafür gelten dürfen, daß vor Abschluß der *k*-Verschiebung *-b̄-* im Altalem. bereits zum Verschluslaut geworden war, roman. *-v-* also nicht mehr (wie *xobal* voraussetzt) durch germ. *-b̄-* substituiert werden konnte, sondern daß dafür jetzt das am ehesten entsprechende germ. *f* eintrat<sup>1</sup>. Den Terminus a quo für spirantische Geltung des postvokalen westgerm. *b* versuchen wir weiter mit Hilfe der Entsprechungen von \**TAVULATUM* zu bestimmen. Sowohl *Tablat/Tableten* als *Taflet/Tafleten* sind nach Abschluß der *t*-Verschiebung entlehnt: doch ist beim ersten Typus offenbar der bilabiale romanische Spirant zunächst noch durch westgerm. *-b̄-* (> *b*) substituiert worden, beim zweiten aber bereits durch das später besser entsprechende germ. *f*. Der Wandel des intervokalischen *-b̄-* > *-b-* scheint also im Altsüdalemannischen im Zeitraum zwischen abgeschlossener *t*-Verschiebung und sich noch vollziehender *k*-Verschiebung stattgefunden zu haben, offenbar im Laufe (möglicherweise in der zweiten Hälfte) des 6. Jhs.<sup>2</sup> Eine ge-

roman. *Sprachwissenschaft*<sup>2</sup>, Heidelberg 1909, p. 144; zu den Verhältnissen in der ehemaligen *Rätia I* cf. R. v. PLANTA, *Die Sprache d. rätorom. Urkunden des 8.-10. Jhs.*, II. Exkurs bei A. HELBOK, *Regesten von Vorarlberg und Liechtenstein*, 1920-25, p. 72.

<sup>1</sup> Vorher war diese Substitution kaum möglich, denn germ. *f* war damals wohl noch (labiodentale?) stimmlose Lenis, entsprach also der inlautenden bilabialen tönenden Spirans in rom. \**CUVULUM* nicht. Cf. hierzu LESSIAK, *Beiträge zur Gesch. d. dt. Konsonantismus*, hg. v. E. SCHWARZ in: *Schriften der phil. Fakultät d. dt. Univ. in Prag*, Bd. 14, 1933, p. 195 s.

<sup>2</sup> LESSIAK, *loc. cit.* p. 200, glaubt, daß im Oberdeutschen inlau-

wisse Unsicherheit bei der Beurteilung von *tablet(en)* entsteht allerdings daraus, daß vom Romanischen her nicht entschieden werden kann, ob den alemannischen Formen die viersilbige oder evtl. eine dreisilbige lat.-rom. Basis \*TABLĀTUM zugrunde liegt (Cf. *REW* 8515, ferner Meyer-Lübke, *Einführung*<sup>2</sup> p. 134 s.). Läge eine dreisilbige romanische Basis zugrunde, dann wäre ihr inlautendes *b* vor Konsonant als unmittelbare Fortsetzung des roman. Verschlußlautes für chronologische Erörterungen in unserem Sinne nicht zu gebrauchen. Die südalem. *f*-Formen allein würden dann wohl auf der viersilbigen roman. Grundlage beruhen, wobei der Zeitpunkt der Entlehnung vom inlautenden Spiranten her nicht bestimmt werden könnte. Ist solche romanische Doppelgrundlage für südalem. *Tablet/Taftel* auf dem umschriebenen engen Raum (cf. besonders die beiden Urnerbelege!) schon an sich recht unwahrscheinlich, so darf wohl aus *Tabelat* 1272 und urk. *Tabulat* bei Turbental, die von ernerisch *taplät* nicht zu trennen sein werden, viersilbige lat.-rom. Grundform mit annähernder Gewißheit auch für die schweizerischen *b*-Formen erschlossen werden. Trifft dies zu, dann wäre die obige zeitliche Fixierung des Wandels von westgerm. *-b̄* > *-b-* in unserer Gegend als erwiesen zu betrachten (Cf. noch Verf., *ZNF* 19, p. 162 N 1). Die spätere Synkopierung zu *tablet* – vor Ende der mhd. Zeit vollzogen – entspricht der alemannischen Regel. – Der Typus *tablet(en)* muß also wohl den frühen Zeugnissen alemannisch-romanischer Berührung in unserem Lande zugerechnet werden, lange vor dem 8. Jh. Die geographische Verteilung widerspricht diesem Schluß kaum: die innerschweizerischen Belege liegen z. B. in der gleichen Zone, in der wir mehrere Namen mit *k*-Verschiebung antrafen<sup>1</sup>.

*Frutigen*: Br. nimmt p. 49 an, daß das Tal von Frutigen «erst etwa seit der Zeit Karls des Großen von Deutschen besiedelt worden» sei. Zu dieser Annahme paßt ihm nicht Hubschmieds Ablei-

tendes *b̄* schon um 610 Verschlußlaut geworden sei; doch sind hier offenbar noch regionale Unterschiede möglich.

<sup>1</sup> *Gubel*, das SCHEUERMEIER (*Einige Bezeichnungen für den Begriff Höhle*, *ZRPh. Beih.* 69, p. 103 s.) in diesen Lautzusammenhang und begrifflich zu *gufel* stellt, wird man heute vielleicht doch wieder eher in der Richtung des *SchwId.* (2, 98–99) zu interpretieren versuchen, da die Erklärung des «archaischen Inlautes» fast unüberwindliche Schwierigkeiten bietet. Also Ableitung des Lautlichen eher durch Begriffskontamination, wobei wohl auch das teilweise Synonym *hubel* den inlautenden Konsonanten mitbestimmt hat. Andererseits gehört *gufer* (*loc. cit.* p. 104) überhaupt nicht in diese Reihe (cf. HUBSCHMIED, *VRom.* 3, 133).

tung des ON von einem burg. PN \*FRUDA, später \*FRUTA (zu got. *frôþs* 'klug'), und er schlägt als vermutliches Grundwort *Frutt* vor. Nun ist aber \*FRUTA nicht, wie Br. meint, schlechthin «in den Gebirgskantonen verbreitet», sondern hat ein klar umrissenes, begrenztes Verbreitungsgebiet südlich und nördlich der Zentralalpen, ungefähr längs der Achse Tessin-Reußtal, wobei letzteres als eigentliche nordalpine «*Frutt-Straße*» bezeichnet werden kann. Die äußere Umgrenzung der Verbreitungszone hat K. Huber (*VRom. 6*, p. 238) neuerdings abgesteckt. Das Diminutiv *Fruttl* (Meiringen) ist m. W. der westlichste im Kt. Bern nachzuweisende Beleg dieses Typus: er überschreitet die Aare nicht und ist bei Meiringen – im Raum, wo Susten-, Joch- und Brünigpaß ausmünden – als Import aus dem innerschweizerischen Hauptverbreitungsgebiet anzusprechen. Br.'s Annahme scheidet wohl schon daran, daß die maßgebende Aussprache *frütigə* lautet, mit langem geschlossenem *ü*, während *frut* offene Kürze hat. Hubschmieds Burgunderthese ist nicht so «völlig ausgeschlossen», wie Br. meint und findet vor allem durch die Streuung der Burgundergräber im Kt. Bern eine gewisse Stütze. O. Tschumi (*Jahrb. d. bern. hist. Museums 24*, 1944, p. 93ss.) kommt in einer reich dokumentierten Studie «Die Grenze zwischen Alemannen und Burgundern im Früh- und Hochmittelalter» zum Schluß, daß die Aare im 6. bis 7. Jh. «von ihrem Ursprung bis nach Solothurn im großen und ganzen die Grenzscheide zwischen Alemannen und Burgundern bildet». Im Oberland sind Gräberfunde natürlich spärlicher, als im weniger den Wildwassern und Rutschungen ausgesetzten Mittelland. Für die Zugehörigkeit des Simmen- und Frutigtales zu Burgund sprechen aber auch die Kirchenheiligen St. Mauritius und St. Theodul; ferner wies H. Rennefahrt nach, daß das Saaner Landrecht außerordentlich stark vom altburgundischen Recht beeinflusst ist. Auch der Hausbau im Simmen- und Saanental zeigt Anklänge an burgundische Gewohnheiten (*loc. cit.* p. 99). Tschumi bringt sodann beachtenswerte Argumente dafür vor, daß die in Kap. 37 der Chronik des Fredegar (*FRB I*, 176) zum Jahr 610 gemeldete Schlacht zwischen Burgundern und Alemannen im Raum von Niederwangen und Oberwangen bei Bern stattgefunden habe, also ziemlich genau an der Grenze des burg. Siedlungsgebietes und nicht in Wangen bei Olten. Übrigens kann *Wangen* (Dat. Pl.) der Herkunft nach wohl ebensogut burgundisch wie alemannisch sein (cf. got. *waggs* m.). Zum historisch-archäologischen Befund lassen sich die sprachlichen Nachweise Hubschmieds über burg. Herkunft der bern. ON *Utzenstorf*, *Riggisberg*, *Guggisberg*, und nun *Frutigen*, gut einordnen; die Linie Frutigen-Riggisberg, Guggisberg-Wangen b. Bern – Utzenstorf deckt sich sogar auffällig mit dem Verlauf der archäologischen Grenzzone.

Frutigen ist Ausgangspunkt der schon in römischer Zeit mit größter Wahrscheinlichkeit lokal begangenen Lötschenroute ins Wallis (cf. Stähelin, *Schweiz in röm. Zeit*<sup>2</sup>, p. 357 s.). Auf der Walliserseite ist nun 1944 in Wyler (Gemeinde Feschel, Bez. Leuk) unweit der alten Pfarrkirche in 1263 m Höhe ein wohlerhaltenes Burgundergrab mit charakteristischen Grabbeigaben entdeckt und ausgegraben worden. Die Fundstelle liegt im Zwischengebiet zwischen den Mündungen von Gemmi- und Lötschenpaß (cf. M. R. Sauter, *L'archéologie burgonde en Valais. Vallesia*, Jahrb. d. wallis. Kantonsbibl. u. Staatsarchive I, Sion 1946, p. 13–20). Inneralpine burgundische Beziehungen vom westlichen Berner Oberland ins Wallis und umgekehrt sind offenbar nicht ausgeschlossen. – Die ganze Burgunderfrage müßte wohl auch vom Standpunkt der schweiz. Mundartforschung aus neuerdings aufgerollt werden, um zwischen außersprachlichem und – zwar längst vermuteten, aber nicht bewiesenen – sprachlichen Spuren die Zusammenhänge zu erhellen. Sollte nicht die wichtigste, den Westen vom Osten scheidende Mundartgrenze, die nicht nur die Pluralbildung des Verbuns, sondern auch zahlreiche lautliche Besonderheiten betrifft, doch mit der Verteilung burgundischer und alem. Siedlungen zusammenhängen? Das Problem sei hier lediglich namhaft gemacht. Schon Boßhart (*Die Flexionsendungen d. schweizerdeutschen Verbuns*, Frauenfeld 1888) hat die Frage gestellt (p. 9, N 1); Bohnenberger schließt (*BSG VI*, p. 35–45) nicht aus, daß im Berner Oberland eine burg. Minderheit von einer alem. Mehrheit absorbiert wurde. Gegen burg. Herleitung der heute deutsch sprechenden Oberwalliserbevölkerung führt er einzig klimatische und wirtschaftliche Argumente an (p. 39 s.), die kaum mehr als stichhaltig anerkannt werden können. Die Frage eines burgundischen Substrats in den Mundarten des westlichen Kts. Bern, des Oberlandes und des Oberwallis bleibt offen und ist nach dem Zeugnis deutsch-bernischer *ON* burg. Ursprungs, der Gräberfunde, Hausbauformen und rechtsgeschichtlicher Eigenart (hierher evtl. das bäuerliche bernische Erbrecht), auf deren Kenntnis sich Bohnenberger noch nicht stützen konnte, (cf. *loc. cit.* p. 44 N 1) neuerdings sehr aktuell geworden. Vielleicht vermögen die Karten des deutschschweizerischen Sprachatlasses einmal den entscheidenden Anstoß zu neuer Untersuchung zu geben.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> *Rotten* und *Sitten*, beide Namen mit verschobenem -t- < -d-, (< *Rhodanus*, *Sedunum*) dürften in der dt. Wallisermundart, wo sie allein zu Hause sind, autochthon sein (der Flußname ist so im Berner Oberland mundartlich nicht zu belegen!) und können also dort nicht später als im 8. Jh. übernommen worden sein. Die früher

*Wichle*: Daß der Alpname *wīxlæ* im hintersten Sernftal (1344 *ze Winchlen*) das «Ergebnis einer rätoalemannischen Sprachmischung» sei (Br. p. 58), habe ich nie behauptet. Das Gegenteil trifft zu: Ich habe diesen alt bezeugten Namen als Beispiel der von rätoroman. Artikulationsgewohnheiten noch unbeeinflußten älteren, rein alemannischen Aussprache zu erweisen versucht und ihn dem rätoalem. Appellativ *wīnkəl* gegenübergestellt (Cf. *Jb. d. hist. Vereins Glarus*, 50, p. 88 ss.). Br. ruft seinerseits als Erklärung eine Walslerwanderung über den Panixerpaß zu Hilfe, wofür indessen keine Anhaltspunkte bestehen. – Dagegen weist das ältere Glarnerische außer *wichle* auch noch andere Merkmale auf, die mit der westlichen schweizerischen Mundartgruppe übereinstimmen und zum Teil vielleicht auf alten Verkehrsbeziehungen über den Klausenpaß beruhen, sofern es sich nicht einfach um bewahrte Altertümlichkeiten und autochthone Entwicklungen handelt: cf. *xnōi* (Kerenzen) und *xnæügrāt* (Großtal) zu 'Knie', germ. \**knēwa* –, *teuf* 'tief' in zahlreichen FN, *Beuge* Fln. (fem. Abstraktum zu einem nicht erhaltenen Vb. *beugen* 'biegen'); ferner die vor allem innerschweizerischen und bernisch-walslerischen Mdaa. eigentümliche Umlautform *öü* (entrundet *ei*; zu ahd. *ouwa* 'Land am Wasser' usw.) in *Nesselocwe* Anf. 14. Jh. (Nessel-au), *nesslöw* 1444, heute *im læü* (cf. Verf. *loc. cit.* Bd. 50, p. 30, 48); sodann die – heute kaum noch wahrnehmbare, vor einer Generation aber noch ziemlich ausgeprägte – Tendenz zur Entrundung im mittleren Glarner Großtal und Mittelland, die noch in *læikəlbaxx* 'Leuggelbach', *æikštə* 'Äugsten', *fræimāl* 'Freudmahl, Taufe' (*BSG VIII*, § 46) zu erkennen ist. Unter den FN stellen *Schopfwand* (Elm und Hätzingen), *Ritzli* (Elm, cf. *SchwId.* 6, 1927 s.) und *Hubeli* (Weißenberge ob Matt, hierzu *SchwId.* 2, 948 s.) neben *Chneu-*, das dem Sernftal fehlt, eine Brücke zum Westen her, während in der Verballexion die bekannten kontrahierten Pluralformen von 'haben' und 'wollen' *hæid*, *wæid* Gl. vom nordöstlichen Schweizerdeutschen sondern (hierzu Verf. *ZMF 14*, 34 ss.). – *Wichle* braucht also nicht bündnerwalslerisch zu sein. Der Typus erscheint übrigens auch am Nordrand der *wīnkəl*-Zone des Gasters in *Wichlen* (1045 *Winechelen*, 1178 *Winchilon*), Weiler zwischen Rufi und Maseltrangen, *Wichelmat*, Maseltrangen, und *Wichelwiesen* am Südfuß des obern Buchbergs. Die ganze Gruppe liegt im Umkreis des alten alemannischen Hofes *Babinchova* 741 (Benken), also offenbar innerhalb einer ehemaligen alem. Sprach-

weitere Verbreitung dieser deutschen Namen in Chroniken usw. (*SchwId.* 6, 1793 s.) braucht nicht auf den internen Walliser Überlieferungen zu beruhen, sondern kann, wie *Martinach*, auf alte Verkehrsbeziehungen über den Großen St. Bernhard zurückgehen.

*insel* im rätoalem. Substratgebiet. Wenige Kilometer weiter südlich, aber schon im alten Churwalchengau, erscheint dann *Winklen* (Schänis).

*Elm*, *Dialma* p. 79 s.: Die mundartliche Aussprache ist nicht «Aelme», wie Br. anführt, sondern im ganzen Sernftal und Großtal *ēlmæ*, was im Anlaut der lautgesetzlichen Vertretung von germ. *ē* in diesen Mundarten entspricht; nur das Glarner Mittelland und Unterland haben dafür *æ*. Die Entlehnung ins Surselvische ist selbstverständlich aus der Elmer Mda. erfolgt. *Ze Elme* Anfang 14. Jh. weist wohl auf einen lokalen Dativ \**ze dem ēlmahe* (zu ahd. *ēlmahi* 'Ulmengehölz'); das anlautende *d* in der rätorom. Entsprechung kann durch alte *Agglutination* der Präposition *ad* (> *a*) zum Dorfnamen entstanden sein, der den Romanen der Surselva schon früh bekannt geworden sein wird (die uralte Verbindung über den Wepchenpaß war schon 1343 Gegenstand eines Handelsvertrages zwischen dem Kloster Disentis und dem Land Glarus). Das offene germ. *ē* unterlag dann offenbar der für die ennetbirgischen rätorom. Dialekte kennzeichnenden Diphthongierung (\**ir ad ēlma* > *ir a[d-iälma]*), die in ihren Anfängen etwa ins 10. Jh. zurückgeht; cf. Th. Gartner, *Rätorom. Gramm.*, Heilbronn 1883, § 35. Die heutige romanische Entsprechung von Elm ist also ein Zeugnis alten Paßverkehrs. – Die – ziemlich gesuchte – Erklärung Bruckners, der (okkasionelle) deutsche Ausruf *die elme!* wäre von einem Romanen als Name aufgefaßt worden (p. 80, N 1), wird ernstlich kaum in Betracht gezogen werden können.

*Stöckeren* p. 129: Das ist doch kaum eine «jüngere Bildung» neben *Stocken* und *Stöcken* analog *-hüsern* neben älterem *-husen*. Unsere Dialekte kennen keinen umgelauteten *r*-Plural von *Stock*. *Stöckeren* dürfte vielmehr in die Reihe der vor allem mit Pflanzennamen gebildeten schweiz. Kollektive auf *-eren* (< rom.-*āria*; cf. Szadrowsky *ZNF* 14, 31-55) gehören, wie *Nesslereren*, *Hanjereren*, *Brüscheren* (zu *brüsch* 'Heidekraut'), *Fäncheren* (zu *fench*, ahd. *phenich*, lat. *panicum* 'Hirse') usw. *Stöckeren* bezeichnet ursprünglich ein frisch abgeholztes Stück Land, in dem noch die Wurzelstöcke stehen.

*Schwamm* p. 139: Die Lautung dieses Rodungsnamens wird von Br. mit einer rätorom. Artikulationsgewohnheit in Beziehung gesetzt: Verklingen des auslautenden *d* von *Schwand* und Wandel des *n* nach labiovelarem Vokal zu *m*. Ich vermag das Lautliche mangels Unterlagen nicht zu beurteilen. Bemerkenswert aber scheint mir, daß, wenigstens im Glarnerland, die Bezeichnung *Schwamm*, die als Synonym von *Rüti* bis ins 19. Jh. hinein noch appellativ gebraucht wurde, ausschließlich im Berg- und Alpgelände erscheint, den ganzjährig bewohnten Talgebieten fehlt, wo überall *Rüti*, *Schwand*, *Schwändi*, *Grüt* usw. herrscht. *Schwamm* scheint hier, wie *Rauti*

(cf. Verf. *Jb. d. hist. Vereins Gl. 50*, p. 55 s.), in der Tat ein Zeugnis der Jahrhunderte dauernden romanisch-alemannischen Symbiose zu sein, ein «rätoalemannischer» Beitrag (über diesen Begriff cf. Verf. *loc. cit.* p. 90) zum späteren Gemeinglarnerischen. Daß *Schwamm* und *Rüti* synonym gebraucht wurden, zeigt hübsch ein Glarner Gerichtsprotokoll von 1558, in dem einem Bergbauern, der in Elm «vff der Schräyen ein *Schwamm* oder *Rüti* vfgethon», die Eigentumsrechte daran zugesprochen werden. – Auffällig bleibt daneben die relativ weit nach Norden reichende Verbreitung dieses Fachausdruckes der Alprodung (*SchwId. 9*, 1854 s.); die lange lebendig gebliebene appellative Geltung kann die Ausbreitung immerhin erleichtert haben.

*Biäsche*, p. 193, N 1: Ob diese Bezeichnung einer ehemaligen Zollstätte und Sust, an der Brücke von Weesen ins Glarnerland gelegen, lig. -ASCA enthält, ist sehr zweifelhaft. Wahrscheinlich hat schon J. J. Blumer richtig vermutet (oder noch etwas gewußt?), wenn er darin fr. *péage* zu erkennen glaubt (*Histor.-geogr.-statist. Gemälde der Schweiz VII*, p. 595, 1846). Die Glarner Söldner in Frankreich, deren es besonders im benachbarten Näfels (der Heimat Gardeoberst Freulers) bis ins 19. Jh. ständig eine größere Anzahl gab, brachten manches Fremdwort in die alte Heimat, das dort schlecht und recht in Mundart umgesetzt wurde. Sollte ein ausgedienter Söldner einmal diese Sust bedient und ihren Namen aufgebracht haben? Das Lautliche böte solcher Erklärung kaum Schwierigkeiten: fremdes anlautendes *p* erscheint als *b*, z. B. in *bētər* 'Peter', *bĭəsə* f. 'großes Stück' < fr. *pièce* (cf. auch *SchwId. 4*, 1704 s. und *BSG VIII*, § 79), Substituierung des hellen fr. *a* durch *æ* auch in *gurčšĭ* n. < fr. *courage*, *bagčšĭ* (neben *bagášĭ*) < fr. *bagage*; diese Parallelen, wozu noch *gánə* 'Spazier-, Bergstock' (< fr. *canne*, cf. *SchwId. 3*, 309), erklären auch das auslautende -ə von *bĭčšə*. – ASCA müßte im Schweizerdeutschen *äsch* lauten (cf. Urnäsch < *Urnasca*, Abläsch, die deutschschweizerische Entsprechung des tessin. *Abiasca* 1171, *Ablesca* 1334, heute *Biasca*). Aus lautlichen und kulturhistor. Erwägungen erscheint also die Anknüpfung an fr. *péage* zweifellos befriedigender als Bruckners ASCA-Hypothese (cf. schon *Basler Nachrichten*, Nr. 44 vom 14./15. 2. 42). Ältere urkundliche Belege von *Biäsche* existieren m. W. nicht. Wesentlich gesicherter als nordalpine ASCA-Bildungen sind – im Raum zwischen den bündnerischen Belegen und Urnäsch – die sechs glarnerischen *Abläsch*, ferner als ernerisches Zwischenstück *Bondascher Thal*, im 18. Jh. noch Bezeichnung des obersten Abschnittes des Schächentales; cf. Verf. im *Jb. d. hist. Vereins Gl. 50*, p. 10 und *NZZ*, Nr. 1589 vom 23. 10. 45.

Eine Ortsnamenkunde, die einen derart umfangreichen, viel-

sprachigen und vielgestaltigen, die ganze Schweiz umfassenden Stoff zu bewältigen hat, wird in Einzelheiten immer unvollständig bleiben und auch vor Irrtümern in Einzelfragen nicht gefeit sein. Als erster Gesamtüberblick auf rein wissenschaftlicher Grundlage und als pädagogische «Einführung», die immer wieder auch auf methodologische Grundfragen hinweist, ist Bruckners Werk, wie eingangs betont, eine meisterliche Leistung und berufen, über die Sprachwissenschaft hinaus anregend und befruchtend zu wirken<sup>1</sup>. Das Buch wird besonders dem Bearbeiter lokaler ON-Probleme, dem Historiker und dem Heimatforscher den unerläßlichen Horizont verschaffen und so hoffentlich der Zusammenarbeit der verschiedenen Disziplinen in der Ergründung wichtigster volkskundlicher Fragen unseres Landes neue Impulse zu geben vermögen.

Langnau (Bern)

Fr. Zopfi.

★

*Versuch über den Zusammenhang von Sprachgeschichte und Geistesgeschichte*, von HANNES MAEDER (Zürcher Beiträge zur Sprach- und Stilgeschichte, herausgegeben von Rudolf Hotzenköcherle und Emil Staiger, Nr. 1).

«Es soll versucht werden, den Zusammenhang von Sprachgeschichte und Geistesgeschichte an einem Beispiel sichtbar zu machen» so umschreibt Maeder in der Einleitung die Absicht seiner Arbeit. Daß Sprachentwicklung und geistige Entwicklung eng zusammengehören und sich gegenseitig bedingen, beim Einzelnen wie bei ganzen Gemeinschaften, das ist seit Herder und Humboldt fast ein Gemeinplatz. Aber wie dieser Zusammenhang im konkreten Fall zu beobachten und wissenschaftlich zu fassen ist, das ist das große Problem, das zu den wichtigsten Anliegen einer richtig verstandenen Sprachwissenschaft gehört, ja das überhaupt historisch unsere Sprachwissenschaft hat entstehen lassen. Den Punkt zu finden, wo Sprache und Geist sich berühren, das war das letzte Ziel für Männer wie Humboldt und Grimm. Um zu diesem Ziel zu gelangen bemühten sie sich ebenso um das sprachliche Kunstwerk,

<sup>1</sup> Leider fehlt dem Buch, das zwar ausdrücklich kein «Handbuch» sein will, eine Bibliographie. Man empfindet dies um so mehr als wirklichen Mangel, als die Publikationen über schweizerische ON in fast beipiellöser Weise zerstreut und oft an schwer zugänglicher Stelle erschienen sind. – Eine vollständige Bibliographie des einschlägigen wissenschaftlichen Schrifttums und aller allgemein zugänglichen Materialsammlungen ist ein dringendes Desiderat der nächsten Zukunft und für die Ökonomie der Forschung unerläßlich.

wie um die Sprache an sich. Humboldt studierte mit gleicher Anteilnahme Goethes Faust wie den Bau amerikanischer Eingeborensprachen; Grimm legte gleiches Gewicht auf den Inhalt wie auf die grammatische Form der ahd. Sprachdenkmäler. Seither haben sich aus diesen Anfängen zwei nach Ziel und Methoden getrennte Wissenschaften entwickelt, die Linguistik und die Literaturwissenschaft. Aus der Verschiedenheit ihrer Methoden – die eine strebe nach allgemeingültiger Exaktheit, die andere sei durch die Weltanschauung des einzelnen Forschers bestimmt – ergibt sich nun nach Maeder eine «unüberbrückbare Kluft» zwischen den beiden Wissenschaften. «Wie sollen sich allgemeine, exakt feststellbare Phänomene der Sprachstruktur deuten lassen durch Untersuchungen, die von der Weltanschauung einer Einzelpersonlichkeit abhängen?» So fragt Maeder (p. 11). In dieser Deutung linguistischer Phänomene durch literaturwissenschaftliche Ergebnisse und Methoden sieht er aber gerade die Möglichkeit, den Zusammenhang von Sprachgeschichte und Geistesgeschichte wissenschaftlich nachzuweisen, und er sucht nun eine Verbindung der beiden Wissenschaften dadurch zu erreichen, daß er die Erscheinungen beider Gebiete von einem neuen, übergeordneten Standpunkt aus betrachtet. Einen solchen Standpunkt findet er in der verschiedenen Erfahrung vom Menschen als solchem in verschiedenen Epochen, speziell in der verschiedenen Raum-Zeit-Erfahrung. Er knüpft hier an dem Phänomen an, daß die Malerei des Mittelalters keine Perspektive kennt, sondern alles auf eine Fläche bringt. Dem stellt er den perspektivischen Raum entgegen, der eine Tiefe sichtbar werden läßt. Dieser Raum, in der Malerei herrschend seit der Renaissance, ist ihm typisch für die Neuzeit. Solche verschiedene Raumzeiterfahrung muß aber auch verschiedene Begriffsbildung und verschiedenes Denken mit sich bringen (16), so folgert er, und die verschiedene Gedankenbildung wird sich in der Sprache zeigen. Zwei im übrigen möglichst ähnliche Texte aus dem Mittelalter und der Neuzeit müßten sich also in der Bildung der Begriffe, Gedanken und grammatischen Formen deutlich unterscheiden, entsprechend der verschiedenen Raumzeiterfahrung dieser Epochen (19).

Als Texte, die seinen Bedingungen möglichst genau entsprechen, wählt Maeder zwei Predigten; beide haben den gleichen Zweck und eine ähnliche Hörerschaft; beide handeln von der Bedeutung des Kreuzes Christi. Aber die eine stammt von Berthold von Regensburg, aus dem Jahre 1263, die andere von Luther aus dem Jahre 1519. In ihrer sprachlichen Prägung sollte also die eine der mittelalterlichen, die andere der neuzeitlichen Raumzeiterfahrung entsprechen.

In den zwei ersten Kapiteln seines Versuchs zeigt nun Maeder die

Stellung des Menschen in diesen zwei Predigten. Bei Luther ist der Mensch ein «betrachtendes, innerlich tätiges Wesen, das einer Wirklichkeit gegenüber steht» (35). Die Wirklichkeit ist ein Geschehen, und durch seine eigene Tätigkeit ist der Mensch mit dieser Wirklichkeit verbunden. Nur was er innerlich tätig (betrachtend oder handelnd) erlebt, ist für ihn wirklich. Luthers Gegensätze sind Oberfläche-Tiefe, Außen-Innen, Leib-Seele, Schein-Wesen, wobei immer das erste das zu Vermeidende, das zweite das Wertvolle, eigentlich Menschliche ist. (39, 45). Wie diese «erlebte Tiefe» das Wesentliche an der Raumerfahrung ist, so ist die innerlich erlebte Zeit die Hauptsache in der Zeiterfahrung, nicht eine mathematisch fixierbare Uhrzeit, oder eine Summe von beliebigen, neutralen Zeitmomenten.

Bei Berthold dagegen geht es nicht um die Erfassung eines bedeutsamen Geschehens, sondern um die Frage, was für «Dinge» der Mensch haben muß, um die ewige Seligkeit zu erlangen. Diese «Dinge» sind die christlichen Tugenden. Sie sind als überzeitliche Größen gefaßt, nach denen der Mensch sein zeitliches Handeln richten soll. Es ist also eine feste, statische Welt, wo die möglichen Handlungen an sich und ihre zeitlichen Realisationen exakt getrennt sind (während für Luther die Wirklichkeit gerade erst in der zeitlichen Realisation, «Verwirklichung» zu finden ist). Berthold erfährt die Wirklichkeit nicht als Geschehen (55), sondern nur als statisches Sein von Dingen und Kräften. Er stellt keine Tiefe dar, sondern nur Fläche, und die Zeit ist für ihn eine Summe von objektiven, unter sich ganz gleichwertigen Jetzt-Momenten (56). (Er kennt freilich das Moment der Tiefe auch. Aber sie ist ihm das Wesen Gottes und nur den Eingeweihten faßbar. Für den Laien, an den die Predigt sich richtet, spielt sie keine Rolle. Diese Tatsache wird unten, bei der Kritik der Maederschen Ausführungen, noch zur Sprache kommen.)

Nachdem durch diese beiden Kapitel aus vor allem inhaltlicher Interpretation der Texte die geistesgeschichtliche Grundlage geliefert ist, rücken Kapitel 3 und 4 näher an die Sprache heran. Sie behandeln die Gedankenbildung in Luthers und Bertholds Predigt. Dabei unterscheidet Maeder Perioden und Sprechakte. Die Periode ist das Sprachganze, das in der Schrift durch zwei Punkte getrennt ist, der Sprechakt die einzelne, ohne Pause gesprochene Redeeinheit. «Zum ersten bedenken etliche das Leiden Christi also, / daß sie über die Juden zornig werden, / singen und schelten über den armen Judas und lassen es also genug sein, / gleich wie sie gewohnt, / andere Leute zu klagen und ihre Widersacher zu verdammen und zu versprechen.» Dieser erste Satz in Luthers Predigt ist eine Periode, die aus 5 Sprechakten besteht. Im Verhältnis der Sprechakte

zur Periode findet nun Maeder eine Hauptverschiedenheit zwischen Berthold und Luther. Bei Luther ist das Ganze durch eine mächtige Spannung zusammengehalten, wie das Beispiel zeigt. Der Gedanke drängt ohne Aufenthalt zum Ende, und alle einzelnen Sprechakte sind ihm untergeordnet. Die Selbständigkeit der Sprechakte wird weitgehend geopfert, damit die Einheit des Ganzen umso mehr hervortritt. Das Verb als Handlungsträger steht im Zentrum (72), alles ist von der handelnden Person aus gesehen (74–75). «Alle diese Gedanken werden durch die Kraft der Verba zu einer einzigen, großen Periode zusammengezogen.» Die Einheit der Person verbindet die Gedanken» (75). «Überall sind sorgfältig syntaktische Brücken geschlagen, die eine fließende Bewegung der Gedanken ermöglichen» (76).

Demgegenüber ist bei Berthold gerade eine starke Selbständigkeit der Sprechakte zu bemerken. «*Der wise Salomón, / dem unser Herre mër wisheit hât gegeben, danne mers griezes, / der hat uns driu buoch gemacht / und an der buoche einem, / dá seit er gar vil von [rouwe:] und an des buoches ende, / da spricht er: . . .* Hier sind sechs Sprechakte unter den Stimmbogen einer Periode gebunden. Auch sie geben von ihrer Selbständigkeit etwas ab, aber viel weniger als die Sprechakte Luthers. Während dort ein Schwung von Anfang bis Ende trägt, gehn wir hier schrittweise von einem Gedanken zum andern: von Salomon und seiner Weisheit zu den drei Büchern, von den drei Büchern zu einem, von diesem einen zum Ende des Buches, und dann setzt das Bibelzitat ein. Die größere Selbständigkeit der Teile zeigt sich auch rein grammatisch: Was von vorherigen Sprechakten zu ergänzen ist, wird meist noch einmal dargestellt durch ein Pronomen oder Adverb. So im dritten Takt: *der* hat uns. . . , im vierten: *da* seit er. . . , im fünften: *da* spricht er. Berthold verweilt beim einzelnen Bild. Das Verb als Träger syntaktischer Spannungen tritt zurück (79). Natürlich fehlen die Verben nicht etwa, aber sie haben statischen Charakter, nicht wie bei Luther dynamischen (81). Einheit und Ziel des Gedankens ist nicht wie bei Luther das fließende, personhafte Geschehen sondern das feststehende, gedachte oder gesehene Ding (85). Demgemäß ist auch die Reihenfolge der Sprechakte und Perioden wie der größeren Abschnitte nicht innerlich bedingt, wie bei Luther. Sie ist mehr oder weniger zufällig und ließe sich umstellen, ohne daß dadurch das Wesen geändert würde. Bertholds Stil bevorzugt denn auch den nominalen Ausdruck; der Name bezeichnet ein Ding. Luther baut seine Gedanken vom Verb aus; das Verb bezeichnet ein Geschehen.

Im fünften und längsten Kapitel dienen die neuen Einsichten zur Erklärung einer Reihe von grammatischen Tatsachen. Maeder

hat hier Erscheinungen ausgewählt, welche das Mhd. vom Nhd., besonders abheben: das mit «werden» umschriebene Futurum im Nhd., den Gebrauch des Genitivs im Mhd., den Gebrauch der Partikel *ge-* im Mhd., die Negation im Mhd. und Nhd., das verallgemeinernde «s» (*swer* usw.) im Mhd., und einen Bedeutungswandel der Kausalpartikel «durch». Alle diese Veränderungen werden mit der Änderung der Raumzeiterfahrung zusammengebracht. Am deutlichsten wird das am Futurum «ich werde gehen.» Solche Formen kommen schon im Mhd. vor; aber sie haben noch nicht die heutige Alleinherrschaft für den reinen Ausdruck der erst kommenden, zukünftigen Handlung. Dazu dienen auch die Umschreibungen mit *soll*, *will*, sowie *wird* + Partizip Präsens. Also: «*Alle die predige, die ir gehôrtet oder iemer mër gehören sull. Din jamertac wil schiere kommen. Die werdent leitlichen zu der rechenunge stên. Daß wir si alle frôliche sehende werden.*» Alle diese Umschreibungen sind nun nach Maeder nicht rein zeitlich, sondern modal (die Art der Handlung betreffend). Der Grundbegriff des Verbs steht überzeitlich fest, und es ist nur die Frage, ob er im Moment schon verwirklicht ist oder nicht. «Die vergangene Handlung bezeichnet das verwirklichte Werk, die zukünftige das, dessen Verwirklichung erst möglich ist» (90). Bei Luther dagegen «unterscheiden sich Vergangenheit und Zukunft wesentlich (da das Geschehen eine Richtung hat). Deshalb kann jetzt ein eigentliches Tempus für den Ausdruck der zukünftigen Handlung entstehen» (93). Es soll nun nicht nur eine andere Modalität der Gegenwart bezeichnet werden (nämlich bloße Möglichkeit, die sich zur Wirklichkeit ebenso verhalten kann wie Zukunft zur Gegenwart). Jetzt will man vielmehr ein Geschehen fassen, das ebenso wirklich und sicher ist wie die Gegenwart, und das sich von ihr nur dadurch unterscheidet, daß es später eintritt. Es geht aus der Gegenwart hervor, es wird aus ihr. Aus dieser inneren Beziehung des «werden» zum nhd. Zukunfts begriff erklärt sich nach Maeder der Sieg der «werden»-Umschreibung gegenüber den mhd. Umschreibungen mit *will* und *soll*, während im Englischen bekanntlich diese beiden sich in die Futurbildung teilen. *I shall go, he will go*, und im Französischen eine Verbindung mit *avoir* zum festen Futurum geworden ist: *je travailler-ai, tu travailler-as* usw.

Der Genitiv ist nach Maeder der Kasus, der das Verhältnis von zwei Objekten oder Dingen angibt, während Dativ und Akkusativ die Beziehungen des Dinges zu einer Handlung bezeichnen. Nun ist eben die Welt des mittelalterlichen Berthold eine Welt von «Dingen», und so kommt Maeder zur Folgerung: «Als Grund für die große Zahl von Genitivverbindungen im Mhd. ist also der statische und flächenhafte Charakter von Bertholds 'Welt' zu erkennen.» (102).

Es fehlt hier der Raum, um auf die übrigen Anwendungen einzugehen, die Maeder vom Gegensatz der Raumzeiterfahrung macht, vor allem auf seine Erklärung der nhd. Negation (Übergang von ne ... icht zu nicht). Maeder sagt zusammenfassend: «Die gegensätzliche Raumzeiterfahrung ermöglicht einen Gesichtspunkt, von dem aus in gleicher Weise geistesgeschichtliche wie sprachgeschichtliche Tatsachen verständlich werden können» (121). Er ersetzt also Humboldts direkte Beziehung von «Sprache» und «Geist» durch ein Schema, das Geistesgeschichte und Sprachgeschichte gleichmäßig von einem zentralen Dritten abhängen läßt: von einer bestimmten Raumzeiterfahrung (123). Er schränkt dann freilich gleich ein: viele Erscheinungen der Sprache haben mit dieser Entgegensetzung nichts zu tun, oder sie fallen außer Betracht, weil sie beiden Epochen gemeinsam sind. «Was wir auf dem beschriebenen Wege erreichen können, ist lediglich dies, daß aus der unübersehbaren, chaotischen Fülle sprach- und geistesgeschichtlicher Tatsachen Gruppen von zusammengehörigen Phänomenen ausgeschieden werden, die sich um eine bestimmte Raumzeiterfahrung gruppieren und uns das Bild einer Epoche vor Augen führen» (123).

Wenn man so am Ende von Maeders Buch angelangt ist, hat man ein merkwürdig zwiespältiges Gefühl. Das behandelte Problem ist brennend – aber man wird des vorliegenden Lösungsversuches nicht recht froh. Die einzelnen Interpretationen sind oft ausgezeichnet, aber viele der daraus gezogenen Folgerungen erscheinen künstlich. Es ist ein vielversprechender Ansatz zu einer tragfähigen Methode vorhanden, aber er wird noch durch viele Unzulänglichkeiten paralyziert. Diese Feststellungen sind keine Vorwürfe, weist doch Maeder selbst deutlich auf das Problematische eines ersten Versuches, wie ihn seine Arbeit darstellt. So mag die folgende Reihe von Bedenken, namentlich methodischer Art, für weitere Versuche vielleicht von Nutzen sein.

Das zentrale Problem ist das Verhältnis von Sprache und Denken. Maeder behandelt es zwar nur knapp referierend in seiner Einleitung, wobei er sich auf die Autorität der Genfer Schule beruft: «Dagegen hat die Genfer Linguistenschule (F. de Saussure, Charles Bally) das Verhältnis von Sprache und Denken sauber gefaßt und wohl endgültig geklärt.» (p. 12, N 1). Wie die Genfer Schule dieses Verhältnis konkret bestimmt habe, sagt Maeder aber nicht. Das fordert dazu heraus, die dem «Versuch» zugrundeliegende Auffassung des Verhältnisses herauszuheben und sie mit den Auffassungen Ballys und de Saussures zu vergleichen.

Maeder spricht oft von «Gedanken», wo wir von «Sätzen» reden würden. Seine Kapitel «Gedankenbildung bei Luther und Berthold» sind – sehr gute – Analysen des Satzbaus. P. 20 heißt es:

«Die Grammatik besteht nicht aus zusammenhängenden Gedanken, sondern aus einem Vorrat einzelner Gedanken-Elemente . . . Diese Ausdrucksweise muß man wohl dahin verstehen, daß für Maeder sprachlicher Ausdruck und Gedanke direkt zusammenhängen, und daß dabei der Gedanke das Prägende, der sprachliche Ausdruck das Geprägte ist. P. 15 sagt er denn auch wörtlich: «Je grundlegender sich die Erfahrung vom Menschen wandelt, desto gründlicher wandelt sich auch das Denken, das ihrer Erfassung dient, und damit auch die Sprache, die ja lediglich ausgesprochenes Denken ist». (Von uns gesperrt.)

Was sagt nun die «Genfer Schule» dazu?

Maeders Auffassung läßt sich belegen aus Bally, *Linguistique générale et linguistique française*. Auch hier wird ein vorgegebenes Gedankensystem, eine «logique» der Betrachtung zu Grunde gelegt; der Ausdruck wird am Gedanken gemessen. In der zweiten Auflage (1944) ist das gegenüber der ersten (1932) weniger betont, wird aber nicht etwa aufgegeben. «Le conditionnement réciproque qui a son fondement en logique, est la raison d'être de tout groupe de signes linguistiques unis grammaticalement, de tout syntagme» (éd. 1932, p. 34). Nur von einem solchen Standpunkt aus kann Bally sagen «une langue dûment constituée . . .» (éd. 1932, p. 77, éd. 1944, p. 53). Daher ergänzt Bally auch ohne weiteres die in einem Satz sprachlich gegebenen Glieder durch solche, die zwar nicht ausgesprochen, aber «implicite» enthalten sind: «Je veux du thé», qui signifie «je veux avoir (boire) du thé», car logiquement un verbe modal ne peut avoir un régime concret . . . (éd. 1944, p. 45). Ausdrücklich bestätigt wird dieses Verfahren p. 287 (éd. 1944), wo Bally schreibt (in der Kritik der Wortabgrenzung): «Ensuite on ne s'attache qu'aux signes positifs, audibles et visibles (dans l'écriture) alors que d'autres, sans représentation matérielle, ont autant de réalité que les premiers, parce qu'ils sont nécessairement pensés et que leur absence dans l'esprit rendrait le discours inintelligible» (von uns gesperrt). Diese Ergänzung des zeichenhaft Gegebenen durch «implicite Enthaltene» ist nun aber für die Sprachforschung außerordentlich gefährlich, da es dazu verführt, mehr in die Sprache hineinzulegen, als man mit sprachlichen Interpretationsmitteln darin finden kann. Im Gegensatz dazu heißt es bei de Saussure in aller wünschenswerten Klarheit (*Cours de linguistique*, 1931, p. 155): «Psychologiquement, abstraction faite de son expression par les mots, notre pensée n'est qu'une masse amorphe et indistincte. Philosophes et linguistes se sont toujours accordés à reconnaître que, sans le secours des signes, nous serions incapables de distinguer deux idées d'une façon claire et constante. Prise en elle-même, la pen-

sée est comme une nébuleuse ou rien n'est nécessairement déterminé.» «Sans le secours des signes...»; das heißt klar, daß das Zeichensystem es ist, welches die Gedanken gliedert und ordnet, und nicht die Gedanken, die das Zeichensystem bedingen und erklären sollten («Il n'y a pas d'idées préétablies!») Es gibt nun aber verschiedene Zeichensysteme; de Saussure beklagt mit Recht, daß es noch keine «allgemeine Wissenschaft von den Zeichensystemen und ihrer Rolle in der menschlichen Gesellschaft» gebe. Eine solche Wissenschaft wäre nach seiner Meinung die wahre Grundlage jeder Sprachwissenschaft (Cours, 33 und 100 ss.). Neben der Sprache als allgemein beherrschtem und alles umfassendem System steht die Mathematik als in sich geschlossenes, widerspruchsfreies System der Größenbeziehungen, und aus Sprache, Mathematik und außerzeichenhafter Erfahrung hat sich dasjenige, nirgends ganz kodifizierte System gebildet, das als Logik unserm Denken mehr oder weniger (meist weniger) bewußt zu Grunde liegt. Denken und Sprache sind also zweierlei! Wohl ruhen sie beide auf Zeichensystemen; aber nur das System der Sprache ist greifbar vorhanden; dasjenige des Denkens ruht wohl im letzten Grund auch auf der Sprache, hat sich aber mit Hilfe mathematischer und anderer Erkenntnis von dieser Grundlage weit entfernt und ist zum größten Teil völlig unbewußt geworden. Vielleicht kann man es daher gar kein System mehr nennen, sondern nur noch einen vielschichtigen Komplex von Erfahrungen und Gewohnheiten. Als solches ist es viel individueller, viel bildbarer, viel unbeständiger als die Sprache. Für die Sprachwissenschaft ist es daher erstes Erfordernis, wie de Saussure meisterhaft begonnen hat, alles aus den rein sprachlichen Zeichen und ihrem Zusammenspiel herauszulesen, und zwar nach den «Spielregeln» des gegenwärtigen, geltenden Sprachsystems, nicht nach denen eines vergangenen Systems, wie sie vom Latein her noch unsere Grammatik beherrschen, und nicht aus den Gesetzen einer Logik, die weit über ihre sprachliche Grundlage hinausgewachsen ist. In diesem Sinne muß eine Methode, wie sie in Maeders «Versuch» angewandt wird (und ebenso in Ballys «Linguistique générale et linguistique française») ständig überprüft werden, ob sie noch rein sprachlich ist, oder ob sich Begriffe und Anschauungen eingeschlichen haben, die aus einem über diese Sprache hinausgehenden Denken stammen. Wie diese Prüfung durchgeführt werden kann, läßt sich hier nicht im Einzelnen angeben; die Möglichkeit dazu ist aber vorhanden. Maeder hat auch fruchtbare Ansätze dazu.

Die Erwähnung des Namens de Saussure führt auf einen weiteren Unterschied von grundlegender Wichtigkeit, der in Maeders «Versuch» sehr zu seinem Schaden fehlt: es ist die Unterscheidung von

Langue und Parole. Die Kapitel 3 und 4 behandeln Probleme der «Parole». Weder Berthold noch Luther haben sich ihre Sprache selbst geschaffen. Sie verwenden eine geprägte, überlieferte Sprache; auch wenn man Luther mit Recht einen «Sprachschöpfer» nennt, so gilt das nur für gewisse neuartige Gebrauchsweisen, für einen größeren Atem der Sätze, eine bessere Wahl von Wörtern. Schon die Prägung von neuen Wörtern ist gegenüber der überragenden Zahl ererbter Wörter kaum von Gewicht, und an den grammatischen Grundlagen des Satzbaus hat Luther praktisch nichts ändern können. Maeder spricht auch für diese beiden Kapitel von «Stil», der untersucht wird (20). Er erklärt zwar, sein Objekt sei «nicht der individuelle Sprachgebrauch Luthers und Bertholds», sondern die «mit dem raumzeitlichen Charakter der dargestellten Erfahrung zusammenhängende typische Gestalt der Gedanken und Gedankenkomplexe». Sein konkretes Objekt sind aber trotzdem die vorliegenden zwei Predigten gerade dieser zwei Männer, mit ihrem besonderen Stil, und dieser Stil, als besonderer, individuell geprägter Gebrauch der von der Allgemeinheit zur Verfügung gestellten Sprache, ist eben «Parole».

Im Gegensatz dazu handelt das 5. Kapitel von Tatsachen der Sprache als System, also von «Langue». Hier sind nun nicht nur Besonderheiten der Parole besprochen, sondern Änderungen, die ins System eingreifen. Maeder versucht nun also, Tatbestände der «Langue» nach der selben Gesetzmäßigkeit zu erklären, die sich oben für Tatbestände der «Parole» als geeignet erwiesen hat. Hier ist nun Vorsicht am Platze. Zwar ist es nicht etwa so, daß die Parole keinen Einfluß auf die Langue hat. Die Veränderungen, die in die Langue eindringen, gehen vielmehr sozusagen alle den Weg über die Parole. Der Gebrauch ändert langsam das System. Aber nicht alle Tendenzen der Parole dringen bis in die Langue. Viele gehen mit dem Sprecher (oder hier Prediger) wieder unter, der sie eingeführt hat. So kann Berthold das Verb als Zustand fassen (statisch) und Luther als Geschehen (dynamisch), ohne daß deswegen die Stellung des Verbs im allgemeinen Sprachgebrauch und damit im System, in der «langue» irgendwie verändert wird. Grammatisch baut auch Berthold seine Sätze vom Verb aus, nicht nur Luther, und auch Luther faßt oft ein Geschehen nominal, nicht nur Berthold. Es fragt sich überhaupt sehr, ob aus dem Stilgegensatz zweier hervorragender, aber auch stark individueller und außersprachlich bedingter Persönlichkeiten auf den Gegensatz des sprachlichen Systems in den beiden Epochen geschlossen werden darf, wie es Maeder in seinem Kapitel 5 sehr stark tut. Dabei wären als weitere «Fehlerquellen» erst noch die besonderen Gesetze der Gattung zu erwähnen. Wie weit ruht Bertholds Stil auf einem latei-

nisch-rhetorischen Vorbild, das man keineswegs als typisch für alle mhd. Sprache betrachten darf? Eine Andeutung macht Maeder, indem er Berthold selber die Erkenntnis der Raumentiefe wohl zuschreibt, sie aber nicht aussprechen läßt, da sie den Laien unzugänglich sei. Hängt nicht die größere Selbständigkeit der Teile bei Berthold und das Übergewicht des Ganzen bei Luther viel mehr damit zusammen, daß bei Berthold die Predigt eher episch ist, bei Luther dramatisch? Und gibt es nicht diese Gattungsunterschiede innerhalb der mhd. Epoche ebenso wie innerhalb der nhd.? All diese Fragen lassen sich von der sprachgeschichtlichen Seite viel klarer sehen und beantworten, wenn der Unterschied von Langue und Parole deutlich gemacht und sorgfältig festgehalten wird. Für eine entsprechende Unterscheidung auf der andern Seite, auf der Geistesgeschichte, müßte man den Kultur- und Kunsthistoriker fragen. Kann man sagen, dem Mittelalter fehle die Raumentiefe, oder wenigstens ihre Erfahrung, nur weil sie in der malerisch-flächigen Darstellung nicht ausgedrückt wird? Wie sind dann die Innenraumgestaltungen der romanischen und gotischen Kirchen zu deuten? Was sagt die Plastik?

Eine weitere Gefahr der im «Versuch» angewandten Methode ist die Beurteilung vergangener Sprachzustände mit «modernen Augen». Aufschlußreich ist hier Maeders Verbindung des häufigen Genitivgebrauchs beim mhd. Verb mit dem statischen Charakter der mhd. Welt (cf. oben p. 208). Wie geht er hier vor? P. 100 versucht er den Wert der obliquen Kasus zu bestimmen. Seine «Beschreibung der wichtigsten Kasus» nimmt dabei «keine bestehenden Meinungen auf, sondern beruht auf Gedankenexperimenten, die jeder neuzeitliche Mensch durchführen und kontrollieren kann». Nach diesen Experimenten, die er leider nicht im Einzelnen beschreibt, liegt im Akkusativ die Beziehung einer handelnden Person auf einen Gegenstand, im Dativ eine Bewegung von Person zu Person, im Genitiv eine Verbindung zweier Objekte («statische Beziehung zweier Größen»). Daraus erfolgt dann die Verbindung: statische Natur von Bertholds Welt . . . häufiger Gebrauch des an sich statistischen Genitivs. Hier liegt nun aber, gerade für einen Bally-Schüler, ein methodischer Fehler. Genitiv, Dativ, Akkusativ usw. sind eben keine überzeitlich-identischen Kategorien, die einen absoluten Wert haben müßten. Es gibt nicht «den» Genitiv, sondern nur den lateinischen, mhd., nhd. usw. Genitiv, und seine Geltung muß jeweils aus dem Sprachsystem seiner Zeit bestimmt werden. Nun ruht Maeders Bestimmung der Fallwerte (die man durchaus annehmen kann) auf «Gedankenexperimenten neuzeitlicher Menschen», wie er selber sagt, und der dadurch gefundene Wert des nhd. Genitivs beweist nichts für den Wert des mhd. Genitivs.

Wenn im Mhd. der Genitiv oft als Objektsfall beim Verb auftritt, darf man also nicht schließen, er beweise damit die statische Natur dieses mhd. Verbs, sondern man muß wohl sagen, er sei eben selber noch nicht so «statisch» und «rein nominal» wie der nhd. Genitiv.

Als letzte Gefahr sei die Mißleitung erwähnt, die von den Begriffen der herkömmlichen Schulgrammatik und -Logik her droht. Diese Begriffe sind eben alles andere als vollkommen, und wer sich auf sie verläßt, wird damit oft von der wirklichen Sprache weggerückt.

Ein deutliches Beispiel ist das mit «werden» umschriebene Futurum. «Wie wird aus der freien mhd. Umschreibung, wo «wollen», «sollen» und «werden» als Hilfsverben nebeneinander stehen, die nhd. Futurform, die nur «werden» als Hilfsverb kennt, eine reine Verbalform ist und in einer Reihe steht mit den Formen «ich komme», «ich kam», «ich bin gekommen», d. h. mit Präsens, Imperfekt und Perfekt?» Das ist Maeders Frage. «Jedes Verb hat ein Präsens, ein Imperfekt, ein Perfekt und ein Futurum» sagt er P. 87. «Sie bilden zusammen das System der nhd. Tempora. Andere Umschreibungen aber (des Futurums), wie z. B. «es will Abend werden», «das soll mir nicht passieren», die auch eine Beziehung auf die Zukunft haben, gehören als modale Varianten nicht zum System der Tempora. Dabei ist aber «er wird schlafen» nur für die Schulgrammatik eine reine Temporalform des Verbs, die nur einen Zeitunterschied ausdrückt; und diese Schulgrammatik steht dabei immer noch unter dem bestimmenden Einfluß der 6 lateinischen Tempora, weswegen sie sogar eine «Vorzukunft» postuliert, die dann heißt «er wird geschlafen haben». In lebendiger Rede bezeichnet aber «er wird schlafen» nicht nur die jetzt entstehende, «werdende» Handlung, wie Maeder für Luther und das Nhd. überhaupt angibt. «Er wird schlafen» ist oft auch rein präsentisch, aber mit modalem Einschlag von Unsicherheit, und dann gleichwertig mit «er schläft wahrscheinlich». Dieser Gebrauch ist nicht etwa nur schweizerisch-mundartlich, wie man meinen könnte, sondern durchaus nhd. und sogar in der Bauer-Dudenschen Grammatik erwähnt (Ausg. 1891, p. 182). Wenn aber die Umschreibung Infinitiv + werden im Nhd. heute noch neben der rein temporalen Zukunft eine modale Gegenwartsbedeutung haben kann, so fällt Maeders ganze Ableitung dahin, die einen Übergang von mhd. vor allem modaler zu nhd. nur temporaler Bedeutung erklären will.

Dieses vermeintlich reine Futurum, das in Wirklichkeit auch ein vermutetes Präsens sein kann, ist nur ein besonders deutlicher Fall der Mißleitung durch die hergebrachte grammatische Einteilung. Feinere, verstecktere, aber dadurch umso gefährlichere Mißleitungen drohen jeder Methode, die mit den überlieferten grammati-

schen Kategorien die Wirklichkeit der Sprache zu fassen versucht. Bevor man daher an die schwere Aufgabe gehen kann, den Zusammenhang von Sprachgeschichte und Geistesgeschichte im Einzelnen zu zeigen, müßte man die Sprachsystematik und darauf ruhend die Sprachgeschichte für sich allein besser begründen. Man müßte, zuerst und vor allem für seine Muttersprache, den Weg zu Ende gehen, den de Saussure so glänzend geöffnet hat: die sprachlichen Einheiten, die sprachlichen Werte und ihre Beziehungen rein aus den sprachlich gegebenen Formen und Funktionen heraus zu bestimmen, ohne jede Einmischung fremder Sprache, ererbter grammatischer Lehre oder logischer Theorie. Dann wird man auch nicht mehr einer «chaotischen Fülle» sprachlicher Tatsachen gegenüber stehen, auch nicht sprachgeschichtlicher Tatsachen, sondern diese Tatsachen werden sich aus ihrer spracheigenen Gesetzmäßigkeit heraus zu Gruppen ordnen, ohne allerdings je volle «Regelmäßigkeit» zu erlangen, da die Sprache stets ein menschlich-unvollkommenes, vielschichtiges, in sich gebrochenes System darstellt. Aber eine deutlich erkennbare Gesetzmäßigkeit zeigt sie doch, wenn man nur nicht mit falschen Gesetzesbegriffen messen will. Aus dieser spracheigenen Gesetzmäßigkeit heraus kann man dann fragen: finden wir in der Gesetzmäßigkeit anderer Zeichensysteme, in ihrer Geschichte, oder in der Geschichte des künstlerischen Ausdrucks etwas, das sich der sprachlichen Entwicklung an die Seite stellen läßt? So verstanden wird nämlich die Sprachwissenschaft und die von de Saussure geforderte «allgemeine Zeichenwissenschaft» (Sémiologie) ein Zweig der allgemeinen Anthropologie oder Lehre vom Menschen und seinen Werken, wie die neuere Literaturwissenschaft es sein will (E. Staiger), und wie die Geschichte in all ihren Zweigen, befaße sie sich nun mit politischer, künstlerischer, wirtschaftlicher oder philosophischer Entwicklung, es seit je gewesen ist. Erst aus dem Zusammenwirken all dieser Bemühungen wird sich dann eine «Geistesgeschichte», d. h. eine Sicht der zentral menschlichen Phänomene und ihrer Entwicklung im Ganzen ergeben, wie sie Humboldt vorschwebte und wie sie auch der in Maeders «Versuch» gezeigte Weg letztlich erstrebt. Dieses Ziel ist freilich weit, aber es ist schon verdienstlich, es überhaupt ins Auge gefaßt und auch nur wenige Schritte darauf hin getan zu haben. Darum ist Maeders Arbeit trotz aller Kritik zu begrüßen und zu schätzen. Sie steht auch mit innerem Recht an der Spitze einer Reihe, welche «Zürcher Beiträge zur Sprach- und Stilgeschichte» ankündigt und damit eine fruchtbare Zusammenarbeit von Sprach- und Literaturwissenschaft verspricht.

Rümlang (Zürich)

*Hans Glinz.*

★

JÜRIG FIERZ, *Die pejorative Verbildlichung menschlicher Körperbautypen im Schweizerdeutschen*. Zürcher Diss. 1943.

Aus Not wurde um den Wortbegriff herum – der, erschüttert durch den Streit um die Priorität von Wort oder Satz, nachgerade so bedenklich ins Wanken geraten war, daß es kaum mehr erlaubt schien, an die Existenz des Wortes zu glauben – die Erkenntnis der Doppelnatur, wenigstens der Doppelfunktion des Wortes geboren: seiner Bedeutungs- und Bezeichnungsfunktion. Sie rettet das Wesen des Wortes als einer realen Einheit innerhalb der Rede. Denn der überkommene Unterschied von Bedeutungsinhalt und -umfang vermag einer modernern, vornehmlich relativistischen Sprachbetrachtung nicht mehr zu genügen. Schon A. Marty ist hier weit über einen ältern Standpunkt hinausgelangt. Seine eindringliche Erforschung der semantischen Kapazität des Wortes mußte zum Schlusse führen, daß die (Begriffs-)Wörter «Vorstellungen» bedeuten, aber Gegenstände nennen. An den dermaßen aufgedeckten Dualismus im Wort knüpfen gleichzeitig und voneinander unabhängig u. a. L. Landgrebe<sup>1</sup> und A. Reichling<sup>2</sup> an. Landgrebes Buch erscheint übrigens bewußt als eine kritische Sichtung von Marty's Anschauungen. Es mag Marty in manchem nicht gerecht werden; mit Recht betont jedoch Landgrebe, daß die Namen ihre Bedeutung ganz für sich, abgesehen vom Zusammenhang der Rede und der Gesprächssituation besitzen, während sie nur im Zusammenhang der Rede etwas nennen. Reichling präzisiert diese zweite Funktion: Das Wort nennt nicht per se all das, was es bedeutet, es nennt eine Sache (die seinem Nennwert die festen Umrisse verleiht). Dadurch werden einerseits sowohl Marty's Synsemantika als Husserl's<sup>3</sup> Auslegung derselben geläutert (Die Wörter können nicht unselbständig bedeuten, aber unselbständig nennen. Unselbständige Wortbedeutung ist eine Kontradiktion!), anderseits auch Bühlers reine «Zeigwörter» abgelehnt.

Auf diesen Dualismus ist auch die vorliegende Arbeit aufgebaut. Was bislang mehr oder weniger Theorie geblieben war, soll in einem begrenzten, sicher faßbaren Sinnbezirk durchgehend untersucht werden: an der bildlichen Bezeichnung bestimmter menschlicher Körperbautypen im Schweizerdeutschen. Als wirklich bedeutsam erweist sich somit schon die Themastellung. Einleitend werden die Grundbegriffe fixiert, vorab eben der der Doppelfunktion des Wortes. Das Wort bedeutet einmal etwas, hat einen bestimmten

<sup>1</sup> *Nennfunktion und Wortbedeutung*. Halle 1934.

<sup>2</sup> *Het Woord*. Diss. Utrecht 1935, bes. p. 437.

<sup>3</sup> Cf. seine *Log. Untersuchungen* <sup>2</sup>II, 1, bes. p. 305 s.

Sinn (*dick* bedeutet «mit besonderer Breitenausdehnung»), sodann bezeichnet es etwas, d. h. weist auf die Gegenstände hin (so *dick* auf die Dinge, denen die genannte Eigenschaft zukommt)<sup>1</sup>. Den inhaltlichen Bereich, zu dem ein Wort vermöge seiner Bedeutungsfunktion, seiner inhaltlichen Bezogenheit gehört, möchte Fierz Bedeutungsfeld nennen (Seine Formulierung ist hier p. 13 nicht einwandfrei, weil man nach ihr meinen könnte, der Verf. führe damit den – z. B. von Ipsen, Porzig und Jolles schon verwendeten – Terminus ein), den Bereich der durch die Gesamtheit der Dinge, auf die sich ein Wort vermöge seiner Bezeichnungsfunktion bezieht, das Bezeichnungsfeld. «Es ist bestimmt durch das Bedeutungsfeld.» – Von diesem prinzipiellen Ausgangspunkt aus wird der Weg in den Stoff sozusagen voraussetzungslos beschritten, auch frei von jeglichem geheimen Wittern einer volkhaften Geisteshaltung, von der man so oft dieses oder jenes Ergebnis schon zum voraus erwartet. Im Gegenteil: Im Anfang ist das Material, aus ihm wird sich zeigen, was für den Sprachgeist dann herauskommt. Das Material ist ausschließlich aus dem *Idiotikon* geschöpft, mit vollem Bewußtsein der Tragweite, die diesem in Hinsicht auf die übernommene Aufgabe zukommt. Und die ist freilich beträchtlich genug! Wie gern sieht man wieder einmal die unschätzbaren Vorteile unseres schweizerdeutschen Wörterbuchs ausgenützt, die sich hier nach zwei Seiten hin aufs glänzendste offenbaren! Das *Idiotikon* birgt einen solchen stofflichen Reichtum, daß ein jahrelanges Abfragen an verschiedenen Orten ihn nicht annähernd hergeben könnte; sodann ist in sehr vielen Fällen dank einer breitausladenden Anlage wichtiger Artikel eine Vertiefung möglich, wie man sie sich bei einem «Wörterbuch» gemeinhin nicht vorstellt. Das Letzte darf man allerdings von keinem Sammelwerk verlangen, auch vom *Idiotikon* nicht, nämlich daß es selbst ein Mensch sei, ein Sprecher seiner Sprache, den man nach Bedarf auf die äußersten wünschbaren Feinheiten reagieren lassen kann und der eine genaue Nachkontrolle des Unsichern oder Fehlerhaften erlaubt. Dank der Ausführlichkeit des *Idiotikons* darf der Verf. aber sogar versuchen, das Verhältnis der bildhaften Bezeichnungen zur geographischen Verbreitung der Ausgangswörter als mitbestimmenden Faktor in seine Untersuchung einzubeziehen. Das ist durchaus zu begrüßen und methodisch richtig, wenn auch praktisch sehr oft – besonders bei Artikeln der ersten Bände des *Id.* – keine Gewähr dafür besteht, daß der Versuch der wirklichen Sprachsituation entspricht (z. B.

<sup>1</sup> Es versteht sich, daß unter diese Gesichtspunkte nur diejenigen Wörter fallen, die etwas bedeuten und bezeichnen können. Solche allein bilden auch den Gegenstand unserer Abhandlung.

gleich für das erste Musterbeispiel *Chnebel* p. 21, dessen Verwendung zur Bezeichnung der gemeinten physischen Eigenschaften nicht etwa auf die nördlichen und östlichen Randkantone Schaffhausen und Graubünden beschränkt bleibt). Es beweist, daß der Verf. das Heft sicher in der Hand hat, wie denn eine sehr anerkennenswerte, gar nicht so selbstverständliche Leistung Fierz' darin liegt, daß er für die Ausbreitung seines Stoffes (auf 110 von 140 Seiten) die bis ins einzelste aus der Aufgabe selbst erwachsene Form gewonnen hat. Sie ist der eigentliche Prüfstein für völliges Erfassen des Sachverhalts sowohl als für dessen überlegene Bewältigung.

Beispielshalber und auszugsweise sei hier das bildliche Bezeichnungsfeld «dicker, fetter Mensch (bes. Weibsperson)» skizziert. Es belieben hiefür I. Gegenstandsbilder: 1. bestimmte Formbilder: a) Gefäße: Rundgefäße: *Chrusle* breitbauchiger Krug, *Boler* bauchig-ovales Fäßchen; Breitgefäße: *Muelt*, *Benne*, *Bütti* Kufe; Langgefäße: *Brungge* langes rundliches Holzgefäß, *Bränte*; b) Tiere: *Hole* große Tauchente, *Mauder* männl. Katze, *Manse* trächtiges Rind, *Wube* Kaninchenweibchen; c) Pflanzen: *Guggummere* Gurke; d) Geräte: *Blüwel* Schlegel, *Stößel*; e) Bilder und Bildungen beruhend auf der pars pro toto: *Fudle* Podex, *Büchli*, *Ranzli*, *Wanst*; 2. unbestimmte Formbilder: *Mocke*<sup>n</sup> großer Brocken, *Bolle*<sup>n</sup> kugeliger Gegenstand (Pferdeexkrement, Pflanzenknolle), *Bloch* Klotz, *Muesle* zu *Mues* Brei, *Blättere*<sup>1</sup> Blase, *Pflaster*, *Tolgge* Klecks; 3. gegenstandsbezogene Bewegungsbilder: *Rolle*<sup>2</sup> walzenförmiger Körper, *Schwappli*, *Waggle*, *Wiege*; 4. reine Bewegungsbilder: *Schmettere* Ohrfeige; 5. Occasionalia: *Pastete*, *Pfundli*, *Fläder* baufälliges Gemach, *Prästanz*, *Zweispänner*; – II. Lautbilder: 1. Anlautstypus *pst-*: *Pflumpf* plumpe Masse, *Pflungg* zähe, klumpig geratene Speise, ähnlich etwa *Pflansch*, *Pflun(t)sch*, *Pfluntere*, *Pflarg*, *Pflartsch*, *Pflüst*, *-e*, *-ere*, *-i*, *Pflüte*, *Pflütz*; 2. *bl-*: *Bloder*, *-e*, *-i*, *Blüdere*, *Blondi*, *Plumpi*, *Plunder*, *Plünsi*, *Bläst*, *-i*, *Blätsch*, *Platschi*, *Plätsche*, *Blotsch*, *Plütsch*, *-i*; 3. *(t)sch*: *Mutsch* Tier ohne Hörner, *Patsch* Schall eines Schlages u. a., *Patschle*, *Bätscher*, *Braschi*, *-li*, *-le*, *Bräschi*, *Brast(l)i*, *Bratschi*, *Brütschi*, *Tösch*, *Totsch*, *Watsch(li)*; – III. Fremdbilder: 1. Bedeutungsfeld «unordentlich»: *Chosi* Gemisch, *Durcheinander*, *Chlüttere* unordentliches Ding, *Flungg* schmutziger Kleidsaum, *Flarz* zerlaufene, breitgetretene Masse, *Flättere* Sudelei, *Flotsch*; 2. «schweratmend»: mehrere auf *Pfn-*: *Pfnäggi*, *Pfnorz*, *Pfnott*, *Pfnüti*, *Pfnusli*; 3. «faul»:

<sup>1</sup> Sind aber *Blättere* und *Bolle*<sup>n</sup> nicht eher zu Gruppe 1 zu schlagen?

<sup>2</sup> Wäre nicht auch *Rolli*, *Id.* VI, 878 (Wagen auf Rollen, Roulette, Butterfaß und fettes Kind, dicke Person) zu nennen?

*Brütt(i)* zu (*ume*)*brüttele* faul umherliegen; 4. «schwatzhaft»: *Baduntle*, *Brodli*, -e; 5. ausgesprochene Schimpfnamen: *Gurre* (Stute, Dirne), *Märe*, *Schnattere* (liederliche Frauensperson), *Challi* zu *Challe*<sup>n</sup> Klöppel oder † *challen* schreien.

Nach einer so genauen, auf solide Methode gestützten Analyse wird es für den Verf. am Schlusse nicht schwer, seine reifen Früchte zu pflücken. Es ergibt sich einmal, was für Gegenstände zu pejorativer Bezeichnung von Körperformen besonders geeignet sind. Runde und breite Gefäßnamen bezeichnen vor allem dicke Weibspersonen; außerdem werden dicke Menschen nach Klumpen und Massen, wackelnden Gegenständen oder mit Hilfe von Schlagbewegungen benannt. Für kleine Menschen gehen Bewegungen (Stoß- oder hastige Kurzbewegungen) den Dingen voran. Beim Typus «dick und klein» sind die unbestimmten Formbilder (Massen, Klumpen, Roll-, Wackel-, Stoßbewegungen) vorherrschend. Hagere Menschen werden gern mit Splintern und Spänen, lange Menschen mit Schwingbewegungen und der Bewegung des Aufschießens, lange und hagere Menschen mit Stangen, Pfählen, Störchen, Schwing- und Schwankbewegungen verglichen. Ferner verbinden sich mit dem Bezeichnungsfeld «dick» die Bedeutungsfelder «unordentlich» und «faul» oder mit «hager-klein» das des «Verkrüppelten» intuitiv.

Es scheint eine Gegensatzwirkung zwischen Bezeichnungsintensität und Bezeichnungspräzision zu bestehen in der Weise, daß einerseits Gegenstandsbilder (z. B. *Stecke*), die präzise bezeichnen, nur schwach pejorativ wirken, während umgekehrt Wörtern mit höchster pejorativer Intensität (eigentlichen Schimpfwörtern) jegliche Präzision abgeht. Ganz neutrale Bezeichnungen wie *breit*, *klein*, *mager*, *lang* zeigen sozusagen keine Pejoration; ihnen kommen am nächsten, als pejorative Grenzfälle, *feiß*, *chlilecht*, *bering*, *spitz*, dann die deutlicher bezeichnenden Maßbilder (*Chnopf*, *Stange*). «Dies Verhältnis hat wohl seinen Grund in dem bald wirklichkeitsnahen, bewußten, bald unbewußten Wahrnehmungscharakter der sprachwichtigen psychischen Funktionen.»

Höchst willkommen sind uns auch, weil wiederum aus einem einwandfreien Stoffkreis herausgeschält und zur Tatsache erhoben, die in sich selbst lautbildlichen Konsonantengruppen. Anlautendes *gr-* z. B. ist in urschöpferischem Sinne bedeutungstragend und bezeichnungskräftig zugleich für das «Verkrüppelte» und hieraus, wie der Verf. wohl richtig folgert, fremdbildlich aushelfend in den sonst ziemlich armen Bezeichnungsfeldern «hager», «klein», «hager und klein», etwa mit *Gräube*, *Gräbel*, *Grädel*, *Grödel*, *Graffel* (Tannengerippe), *Grögel*, *Gräg*, -e, -eli, *Gräggel*, -ele, -lig, *Griggel*, -ele, -eler, *Grangg*, -i, -el, *Gränggi*, -el, *Gringgel*, *Grunggel*,

*Grapp, Gropp, Gröppel, Grüper, Grüplig, Grassele, Gräschel, Gratsch, Gretz, Grotze, Grütz* u. a. Vielleicht darf man weiter gehen und nun geradezu lautbildliche «Wurzeltypen» *gr-d-*, *gr-b-*, *gr-g(g)-*, *gr-rgg-* usw. annehmen. Andere solche Konsonantengruppen sind *pfl*<sup>1</sup>, *bl-*, *chl-*, *-(t)sch* für das Bezeichnungsfeld «dick», *pf-*, *chn-*, für «klein», *chn-*, *chl-*, *pf-* für «dick und klein». Wäre nicht auch ohne Bedenken die Gruppe *st-* (bzw. *st-g-*) für «hager und lang» hierher zu stellen (mit *Stagel*, *-eli*, *Stagere*, *-eri*, *Stagi*, *Stigel*, *-eler*, *Stogel*, *Stogere*, *Stogli*, *Stugele*, *Stügi*, wozu andere mit *stag-* in *Id. X*, 1485)? Dann läge hier vielleicht einer der Fälle vor, von denen einiges Licht auf die Beziehungen rein lautbildlicher Schöpfungen zu Appellativen mit derselben Lautgruppe wie *Stecke*, *Stichel*, *Stange*, *Stud*, (cf. *Stuel*, *Stabelle*, *steif*, *starr*) fallen könnte. Eine lautbildliche Sondergruppe stellt ferner *sp-/spr-* für «hager (lang)» dar. Cf. *spitz* (*Spitzling*, *Spitzgügger*), *spichtig*, *spärs*, *Spagal*, *Spägi*, *Spän*, *Spinggis*, *Spirgel*, *Spiß*, *Späslig*, *Spislig*, *Spirelütter*, *Spinggel*, *Spisse*, *Spil(le)*, *Spinnlig*, *Spirlig*, *Spür*, *-i*, *Spüger*; – *Spriggel*, *Spräng(g)el*, *Sprienggel*, *Spränzig*, *Spränzel*, *Sprigel*, *Sprieß*. Auffallend zahlreich sind aber auch die Bezeichnungen mit anlautendem *sch-* (+ Konsonant): (*schmächtig*, *schmal*) *schmecker*, *schmog*, *Schnitzelti*, *Schnüder*, *Schlämpe*, *Schwängel*, *Schweiber*, *Schwäderlig*, *Schrage*, *Schül*, *Schlüch*, *Schidel*, *Schindele*, *Schindle*, *Schipse*, *Schoß*, *Schützlig*, *Schirbe*.

Fierz hat die Gelegenheit wahrgenommen, das Interesse des Lesers auch auf die Bahnen der Wortbildung hinzulenken, in denen die Pejoration sich vorzüglich auswirkt. Häufig steht neben einem Bildwort noch eine den pejorativen Charakter verstärkende Ableitung, z. B. *Speichlig* neben *Speich(e)*. Für solche Weiterbildung kommen, wie zu erwarten, besonders Diminutiva und Nomina agentis (auf *-i*, *-er*, *-ler*, *-lig* und entsprechende Feminina) in Betracht<sup>2</sup>. Freilich läßt sich – wie so oft in der Wortbildungslehre – das Grundwort zu einer Ableitung nicht immer eindeutig bestimmen. Ist *Watschli* m. (p. 142) wirklich als Diminutiv zu *Watsch* (Ohrfeige, fatter Mensch) aufzufassen und nicht eher als Nomen agentis zu *watschle*<sup>n</sup>?

Diese gediegene und neuartige Abhandlung bringt einen doppelten Gewinn. Sie hat, ohne irgendwo lockenden Versuchungen zu

<sup>1</sup> *pfl-* veranschaulicht eher das Auseinanderfahrende, *pfl-* das Dick-Massige (p. 40).

<sup>2</sup> Mit Gewinn könnte man hier neben W. HODLER auch SZADROWZKY, *Nomina agentis* und H. GUBLER, *Die Liquid- und Nasal-suffixe* usw. (Basler Diss. 1920) an verschiedenen Stellen heranziehen.

forcierten Schlüssen nachzugeben, zu einigen wertvollen Ergebnissen geführt, und sie bietet an mehreren Punkten fruchtbare Ansätze zu weiteren Untersuchungen.

Bern.

W. Henzen.

★

PAUL ZINSLI, *Grund und Grat. Die Bergwelt im Spiegel der schweizerdeutschen Alpenmundarten*. Verlag A. Francke AG., Bern, o. J. (1945).

«Grund und Grat» ist eine Rechtsformel des Alpengebiets, mit der in der urkundlichen Tradition unserer ältern Sprache, verfestigt und zugleich gehoben durch den ehrwürdig-bindenden Stabreim, die Gesamtheit eines alpinen Besitztums umschrieben wird: «der ganze Grundbesitz von unten bis oben, mit allem, was darauf steht und wächst». In der Vorstellung der räumlichen Ganzheit des alpinen Lebensbereichs schwingt aber zugleich ein Zeitliches mit: der feste Bau des Berglands wird zum Sinnbild der Unveränderlichkeit und Ewigkeit, wenn etwa im Davoser Landbuch gesagt ist, die Satzungen der freien Walser sollen bestehen «nit nur etlich Jar, sondern für und für, wylen Grunt und Grat stat». Der Titel, den der Nachfolger Heinrich Baumgartners auf dem Berner Lehrstuhl für Sprache, Literatur und Volkskunde der deutschen Schweiz seinem prächtigen Buch gegeben hat, ist also mehr als ein künstlerisch glücklicher Fund: er führt, indem er Raum und Zeit seines Gegenstandes ausmißt und zugleich das Problem der sprachlichen Gestaltung und ihrer Bedeutung für die Bewältigung der Welt vergegenwärtigt, mitten in die Hauptangelegenheiten des Werks hinein.

Wenn im Vorwort eine möglichst vollständige Sammlung und Sichtung der Berggeländebestimmungen versprochen wird, so stellt sich das Buch zunächst einfach in die Reihe jener in der Schweizer Germanistik leider immer noch nicht allzu häufigen Arbeiten, die den schweizerdeutschen Wortschatz eines bestimmten Lebens- oder Sachbereichs zum Gegenstand einer lexikologischen Monographie machen<sup>1</sup>. Zinslis Buch wäre schon in dieser Beschränkung

<sup>1</sup> Sie dürfen angesichts der zeitlichen und örtlichen Verstreutheit einmal zusammengestellt werden (in chronologischer Reihenfolge): FR. STAUB, *Das Brot im Spiegel schweizerdeutscher Volkssprache und Sitte*, Leipzig 1868. – O. FREHNER, *Die schweizerdeutsche Äplersprache*, Frauenfeld 1919. – A. ZOLLINGER, *Die Grußformeln der deutschen Schweiz*, Freiburg i. B. 1925. – M. EGLI, *Benennungsmotive bei Pflanzen an schweizerdeutschen Pflanzennamen unter-*

auf ein «positivistisches» Ziel, als Sonderfall von «Wörter und Sachen» gewissermaßen, ein willkommener Beitrag zur Kenntnis des schweizerdeutschen und, da schweizerisch und alpin sich weitgehend überschneidet, in diesem Fall sogar alpindeutschen Wortschatzes: wer künftig über die lexikalischen Möglichkeiten des Schweizerdeutschen zur Bezeichnung alpiner Geländeformen, über den genauen Sinn einer solchen Geländebezeichnung oder ihre Etymologie sich orientieren will, findet im ersten (beschreibenden) Teil von Zinslis Darstellung unter dem Titel *Die Alpenlandschaft im Wortschatz des Bergschweizerdeutschen* und dem am Schluß beigegebenen *Wörterverzeichnis mit etymologischen Hinweisen* einen zuverlässigen Führer. Zinsli ist sowohl in der Materialsammlung als in der Darstellung eigene Wege gegangen. In der Materialsammlung, indem er die Schätze der Fachliteratur – wo in vorderster Linie das Schweizerdeutsche Wörterbuch steht – durch Geländeaufnahmen in Bünden, Wallis, Bern und der Innerschweiz ergänzte und präziserte, vor allem aber durch einen jahrzehntelangen engen Kontakt mit Gewährsleuten und Umwelt eines kleinen, aber nun wohlerschlossenen Bereichs, seines bündnerwälderischen Heimatals Safien, dermaßen vertiefte, daß er aus einer Kenntnis und innern Verbundenheit schreiben kann, die jeder Seite den Stempel des Erlebten und Durchdachten, des schlechthin Originalen aufdrückt. Sein zuchtvoller Stil, der sich nicht scheut, im rechten Augenblick beschwingt zu sein, ist der angemessene Ausdruck dieses schönen Verhältnisses zwischen Stoff und Forscher. Man ahnt, daß die Hauptsorge der Darstellung in diesem ersten Teil der Bewältigung der beträchtlichen und in ihrer Differenziertheit oft widerspenstigen Stoffmassen gelten mußte; die Vielheit, Ähnlichkeit und Verflochtenheit der Formen und Begriffe ließ die Gefahr

---

sucht, Bülach 1930. – H. Baumgartner, *Die Schi-Sprache*, Basel 1933. – L. FREI, *Die Frau in der schweizerdeutschen Volkssprache*, Wädenswil 1935. – M. THURNHERR, *Benennungsmotive bei Insekten, untersucht an schweizerdeutschen Insektennamen*, Winterthur 1938. – A. RIBI, *Die Fischbenennungen des Unterseegebietes*, Rüslikon 1942. – J. FIERZ, *Die pejorative Verbildlichung menschlicher Körperbautypen im Schweizerdeutschen*, Zürich 1943. – CHR. LOREZ, *Bauernarbeit im Rheinwald*, Basel 1943. – Dazu die Bärndütsch-Bände von E. FRIEDLI («Bärndütsch als Spiegel bernischen Volkstums») sowie verschiedene Arbeiten über die schweizerdeutsche Soldatensprache, zuletzt H. WANNER im *SchwAV* 42, 179 ss. (mit Angabe der ältern Literatur). Zur Fruchtbarkeit und Problematik der Berggeländeterminologie cf. E. TAPPOLET in *Les données fondamentales des conditions linguistiques du Valais*, *RLiR* 7, 16.

einer bloß analysierenden, aufzählenden Behandlung besonders nah, das Bedürfnis ihr zu entgegen, besonders brennend erscheinen. Die Methode, die gestaltenreiche Fülle der alpinen Geländeformen darstellerisch zu bändigen, fand Zinsli in Anlehnung an die typisierende Betrachtungsweise Goethes. So ist der ganze Stoff nach neun Typen gegliedert: Zacken und Hörner sind im Typus der Pyramide vereinigt; Hügel und Kuppen im Kugelabschnitt; Schneiden und Rücken im liegenden Prisma; Höhlen und Balmen im horizontalachsigen Hohlraum; Mulden und Wannern im vertikalachsigen Hohlraum; Rinnen, Täler, Pässe in der Hohlkehle; Gründe und Böden in der horizontalen Ebene; Wände in der lotrechten Ebene; Hänge in der schiefen Ebene. Sorgfältigste Umschreibungen des Einzelfalls, ergänzt und verlebendigt durch zahlreiche kleine Satz-Kontexte aus dem Mund der Gewährsleute, bilden das glückliche Gegengewicht zu dieser souverän zusammengreifenden Darstellungsweise; die zwei Dutzend Zeichnungen und Linolschnitte und über ein halbes Hundert Photographien, fast alle aus der Werkstatt des kunstsinnigen und kunstfertigen Verfassers selbst, in zielicherer Auswertung der jeder Technik eigenen Vorteile dem jeweiligen Gegenstand angepaßt, bedeuten nicht nur eine treffliche Veranschaulichung des geschriebenen Worts (und damit eine wertvolle Ergänzung des in dieser Beziehung allzu spröden Schweizerdeutschen Wörterbuchs): sie sind eine Augenweide, die das Buch auch manchem nichtphilologischen Bergfreund teuer machen wird. Der aufmerksame philologische Leser findet schon in diesem ersten Teil des Buchs, dem Inventar des bergschweizerdeutschen Geländewortschatzes, eine Fülle von Beobachtungen, die über den engern stofflichen Anlaß hinausweisen. Text, Glossar und Anmerkungsapparat zu diesem ersten Teil belegen erneut und in einer Konzentration auf ein einzelnes Sachgebiet, wie sie bisher wohl nur von der Ortsnamenforschung (mit der sich Zinslis Buch naturgemäß vielfach berührt) und den Studien über die Alpwirtschaftsterminologie erreicht worden ist, die hochgradige Durchsetzung des alpinen Raums mit vordeutschem Wortgut: lateinisch-romanischem, keltischem, vorkeltisch-rätisch- ev. illyrischem. Schichtungsprobleme schließen unmittelbar an, cf. etwa Glossar zu *«Gool, Goolete»*. Sprachgeographisches begegnet auf Schritt und Tritt: sei es, daß Außerdeutsches in den heute deutschen Raum kontaktmäßig oder wandermäßig hineinstößt, z. B. Frankoprovenzalisches ins Oberwallis, s. *«Räje»*, oder mit den Walsersiedlungen nach Bünden, s. *«Furgge»*, *«Guggernüll»*, *«Pletsche»*; sei es im innerschweizerdeutschen Rahmen wie *«Hubel»*, *«Schrofe»* usw. oder mit dem Blick auf Gesamtgermania und Randlandschaftsprobleme, cf. zu *«Fad»*, *«Riije»*, *«Ziime»*. Zum Schicksalsthema der deutschen

Schweiz, Mundart und Schriftsprache, notieren wir uns z. B., was über «Fels», «Höhle», «Hügel», «Tal» gesagt ist; in besonderem Sinn gehören dazu auch die Bemerkungen über die Touristensprache etwa p. 25, 31, 229, 242. All das ist indes mehr am Rande und beiläufig gegeben; Zinsli macht auch kein Hehl daraus, daß er namentlich in Fragen der Etymologie weitgehend aus zweiter Hand schöpft, und der Leser hat es nicht zu bereuen: die reiche Belesenheit, die dem Verfasser im Laufe seiner mehr als zehnjährigen intensiven Beschäftigung mit dem Gegenstand zugewachsen ist, macht Anmerkungsapparat und Glossar seines Buchs zu einem wahren bibliographischen Repertorium seines Themas<sup>1</sup>.

Das Hauptanliegen des Buches liegt freilich auf einer andern Ebene. Das kommt einem zum Bewußtsein, wenn man im Literaturnachweis unter dem Titel *Zur methodischen Grundlegung* auf die Namen Ammann, Bühler, Cassirer, Herder, Humboldt, Husserl, Ipsen, Lévy-Bruhl, Saussure, Schmidt-Rohr, Trier, Weisgerber stößt und im Inhaltsverzeichnis als Überschrift des zweiten (deutenden) Hauptteils liest *Die bergmundartliche Umweltsbestimmung in ihren Wesenszügen* und als Einleitungskapitel dazu *Die Sprache als Bildnerin an der Wirklichkeit*. In unmißverständlicher Zielsetzung heißt es in der Haupteinleitung zum Buch (p. 14): «So sehen wir denn die eigentliche Leistung der menschlichen Rede darin, daß sie uns ein gegliedertes Denken ermöglicht und uns damit zugleich ein gegliedertes, wenn auch sprachbedingtes Weltbild schafft, – daß sie dem Menschen die Wirklichkeit erhellt und gestaltet.» Und (p. 15): «Aus dieser Grundauffassung von dem welterhellenden, wirklichkeitsbestimmenden Gestalten der menschlichen Rede erhält unsre Arbeit erst ihren Sinn, und sie erfüllt damit jene Forderung Humboldts, daß die Grundlage alles Sprachstudiums immer die philosophische sein müsse.»

In seiner kürzlich erschienenen Studie *Engadiner Pflanzen- und Blumennamen*<sup>2</sup> schildert der Zürcher Romanist R. Bezzola anschaulich, wie die heimische romanische Sprache der engadinischen Bauern und Hirten gewissermaßen an der Wald- und Wiesengrenze halt macht: unterhalb voll selbwachsender Kraft und Phantasie in der bodenständigen Benennung der Pflanzenwelt, wird sie nach oben hin spröder und spröder, um schließlich die Aufgabe der Be-

<sup>1</sup> Es sei ein kleiner Nachtrag zu einem Hauptthema des Buchs erlaubt: J. BOSSHART, *Über den Anthropomorphismus oder die Vermenschlichung der Natur im Denken und in der Sprache*, Zürich 1897.

<sup>2</sup> *Festschrift zur 124. Jahresversammlung der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft*. Cf. übrigens auch dazu ZINSLI, p. 304 N 1 und die dort genannte Literatur.

nennung von Blumen und Kräutern ganz der lateinischen Fachsprache der Wissenschaft zu überlassen. Das deckt sich auffällig mit dem, was Zinsli über den bergschweizerdeutschen Geländewortschatz aussagt (p. 213): «Je weiter wir von den bebauten Siedlungsflächen hinaufsteigen in die unfruchtbare, hochgelegene Grat- und Gipfelwelt, um so spärlicher werden die bodenständigen Namen, durch die der Landmann seit alters den Bergraum erschlossen hat»; der Orts- und Flurnamenforscher stellt entsprechend fest, daß die gewachsenen, autochthonen Namen immer mehr vor den willkürlichen einer nicht immer glücklichen Topographie und eines oft modehaften Alpinismus zurücktreten, je höher wir hinaufkommen. Bezzola deutet seine Beobachtung bauernpsychologisch: «Den Bauern interessieren die meisten Blumen nur insofern, als sie zu einem guten oder schlechten Futtergras gehören, oder dann schätzt er sie als Heilkräuter.» Auch Zinsli räumt (mit Cassirer) dieser «teleologischen» Komponente der sprachlichen Umweltbestimmung einen breiten Platz ein. Daß aber diese Zweckgebundenheit doch nicht zu eng, zu utilitaristisch verstanden werden darf, lehren schon jene auch von Bezzola wieder eindrucksvoll belegten Pflanzennamen, die ihre Benennung der Tradition von Kinderspiel und -brauch verdanken (Typus <sup>1</sup> *Chetteblueme*). W. Weber, der neulich die Weinbauterminologie der Nordostschweiz untersuchte<sup>1</sup>, stellte fest, daß am Weinstock nur jene Teile der Pflanze einen sitzenden, d. h. innerhalb einer gegebenen Sprachgemeinschaft traditionellen und verpflichtenden Namen haben, mit denen sich der Weinbauer wirklich beschäftigt, z. B. die Zuchtschoße, während andere, die am Rand oder gar außerhalb seiner Tätigkeit liegen, wie der Stamm, unbenannt bleiben oder bloß okkasionelle und labile Namen tragen. So ist das Entscheidende hier wie dort wohl nicht der «Nutzen» (und sein Gegenteil), sondern die tätige Verbundenheit als solche. «Die Wortinhalte der Sprache erwachsen im einfachen, naturnahen Leben den Mühen des Werchens. Alles was im Bereiche seines täglichen Wirkens liegt und darin seinen Zweck hat, das ist für den urtümlichen Bauern, den Jäger, den Hirten, den Arbeiter in der freien Natur erst eigentlich da; was darüber hinaus noch zu finden wäre, das fällt ihm zunächst nicht auf, und er braucht sich damit nicht auseinanderzusetzen» (Zinsli p. 211). Den Exploratoren unserer Sprachatlanten ist die Erscheinung wohlbekannt: nur häufige, intensive Beschäftigung mit einem Gegenstand führt zu jener differenzierten und sichersitzenden Terminologie, welche den Reiz und die Eigenart unsrer Bauernsprache ausmacht, während die gleiche

<sup>1</sup> W. WEBER, *Die Terminologie des Weinbaus in der Nordostschweiz*; im Druck befindliche Zürcher Dissertation.

Sache an einem andern Ort, zwar vielleicht auch vorhanden aber unwichtiger, lexikalisch vag und labil bleibt (Schlittenterminologie im Flachland, Wagenterminologie im Bergland im Material des SDS).

Sprache ist also sicher nicht bloß Abklatsch der äußern, «objektiven» Wirklichkeit, sondern gesiebte, gewertete, perspektivische Wirklichkeit: so, daß der gleiche objektive Tatbestand je nach Sprache bald so bald anders erscheinen kann. Nach vereinzelt ältern und zum Teil abgedroschenen Beispielen wie dem der immer wieder zitierten Farbbegriffe und nach dem Trierschen Versuch, der sich auf den solcher Fragestellung von vornherein zugänglicheren aber gerade darum auch weniger beweiskräftigen Bereich des Intellektualwortschatzes beschränkte<sup>1</sup>, gibt nun Zinslis Buch hierfür endlich ein zusammenhängendes großes Beispiel aus dem Bereich der konkreten Außenwelt und gestaltet es in überzeugender Verbindung von stoffbeherrschender Kleinarbeit und sprachphilosophischem Weitblick. Das Hauptgewicht liegt zwar durchaus auf der Darstellung der einen Perspektive, die im Untertitel des Buchs angedeutet ist: die alpine Geländeumwelt aus dem Blickpunkt des deutschschweizerischen Bergbauern. Aber es fehlt nicht an erleuchtenden Hinweisen auf Möglichkeiten, diesen gleichen Ausschnitt «Welt» anders zu sehen und sprachbegrifflich anders zu fixieren (Alpinist/Bauer!), und jeder besinnliche Leser ist selbst in der Lage, den Vergleich mit seiner eigenen Mundart oder mit der Schriftsprache im ganzen oder von Fall zu Fall zu ziehen.

Von hier aus erhellt auch die Bedeutung dieses umweltgestaltenden Charakters der überlieferten Sprache für den in sie hineinwachsenden Menschen. Die Welt selbst muß ein anderes Aussehen haben für den, der in eine die nahe räumliche Umwelt fein gliedernde Sprache hineinwächst, als für den, dessen Muttersprache für diese Dinge keine oder nur allgemeinste Bezeichnungen zur Verfügung hat. Die Muttersprache hebt aus dem Chaos der Erscheinungen heraus, was einer gegebenen Sprach- und Lebensgemeinschaft wichtig ist, sie «ergliedert» die Umwelt von einem ganz bestimmten Standpunkt aus und zwingt damit dem sie Erlernenden gerade diesen Standpunkt und gerade diese Sehweise auf.

Wer solchen Gedankengängen folgt, sieht sich schließlich mit dem Verfasser dieses Buchs fast zwangsläufig vor die Frage gestellt, welches denn im vorliegenden konkreten Fall, der schweizerdeutschen Bergmundart, die Richtlinien dieses wertenden Auslesens und Bestimmens seien. Zinsli hat darauf wohl gründlicher, als es bisher je geschehen, geantwortet. Statt sich, wie dies früher wohl

<sup>1</sup> JOST TRIER, *Der deutsche Wortschatz im Sinnbezirk des Verstandes*, Heidelberg 1931, und die Arbeiten seiner Schule.

etwa und sicher nicht ohne wissenschaftliche Berechtigung gemacht wurde<sup>1</sup>, mit einer aufzählenden «Motivik» der Benennungen seines Arbeitsbereichs zu begnügen, rückt er auch diese Frage mit allen Einzelheiten, die sie aufrührt, in einen weiten anthropologischen Rahmen hinein. Wir erleben mit ihm in anschaulicher Weise, wie der Bergbauer vom engsten Kreis seines körperlichen Ich her über seine tägliche Arbeitsverbundenheit mit Mitmensch, Vieh, Werkzeug, Haus und Stall die nähere und dann weitere Bergwelt sprachlich und begrifflich erobert; wir sehen Phantasie und Mythos als Kräfte der sprachlichen Umweltbestimmung wirksam in einer Urtümlichkeit und Unmittelbarkeit, die der metaphernflinke Städter kaum mehr zu begreifen vermag; wir erkennen, wie die fast mythische Gefühlsverbundenheit des Bergmenschen mit seinem Boden seine Sprache bis in Einzelheiten hinein prägt. In diesem Zusammenhang findet nun eine Reihe von Erscheinungen ihre Erklärung, die im ersten Teil rein empirisch dargestellt waren. Was hier über lexikalisch-semasiologische Probleme wie Fülle, Konkretheit und Differenziertheit des alpinen Wortschatzes gesagt ist, über Bedeutungsverengung, -erweiterung und -verschiebung, Überschneidung von Raum und Zeit, Gegensinn, lautsymbolisches Zusammenfassen und Differenzieren, Entstehung bestimmter Familien- und Flurnamentypen; über syntaktische Probleme wie Adverbienhäufung und enumerative Redeweise, Genus und Genuswechsel; über Probleme der Wortbildung wie Abstraktentwicklung und Neigung zum kosend-einverleibenden Diminutiv – das repräsentiert eine eigentliche Strukturanalyse und -deutung unserer Bergmundarten. Wenn Zinsli hiebei nicht nur die wortschatzmäßige, sondern auch manche morphologische und syntaktische und sogar lautliche Eigenart unserer schweizerdeutschen Bergmundarten als Relikte urtümlicher Sprachgestalt und Zeugnis nachlebender urtümlicher Welterkenntnis, wie sie die geistige Welt der Naturvölker kennzeichnen, deuten zu dürfen glaubt, so verkennt er keineswegs die Möglichkeit, daß manches dieser Relikte eben – Relikt sein könnte, nicht mehr lebendige Wirklichkeit zu bedeuten brauche; aber die Summe des genau erforschten vielen Einzelnen, die tiefe Verbundenheit des Verfassers mit dem Denken und Fühlen des alpinen Menschen und nicht zuletzt das Zeugnis benachbarter Forscher und Forschungszweige<sup>2</sup> geben ihm zweifellos das Recht, von einem im

<sup>1</sup> A. PAULSSON, *Terräng- och naturbetecknande substantiv i Momålet*, Skrifter utg. av Institutet för ortnamns- och dialektforskning vid Göteborgs Högskola II 47 ss. – und die meisten oben p. 221 N genannten Arbeiten.

<sup>2</sup> Cf. z. B. E. RENNER, *Goldener Ring über Uri*, Zürich 1941.

großen und ganzen doch noch lebendigen Nachklängen «primitiven» Weltverhaltens im Bergbauern und seiner Sprache zu reden<sup>1</sup>. Von einem Nachklängen freilich nur: auf den letzten Seiten seines Buchs zeigt Zinsli eindringlich, wie die Struktureigenart unserer schweizerdeutschen Bergdialekte nicht so sehr in diesem Nachleben urtümlicher Denk- und Benennungsweise liegt als vielmehr in dem Neben- und Ineinander dieser anschauungsgesättigten, dem Nahen und Konkreten verhafteten, den sinnlichen Einzeleindruck heraushebenden «primitiven», urweltlichen Denk- und Sprachart mit der Fähigkeit entwickelteren Denkens und Benennens zu abstrakt-gedanklicher Weltbewältigung. So steht unsern Bergmundarten beispielsweise nicht nur die reich differenzierte Skala der Bezeichnungen für die einzelnen Arten und Zustände des Schneiens und des Schnees zur Verfügung, welche an die isolierende Struktur primitiver Naturvolksprachen gemahnt, sondern auch das jenen fehlende zusammenfassende, abstrahierende Wort «schneien», «Schnee»; und über der verwirrenden Fülle der fein unterscheidenden Geländebezeichnungen, die Zinsli im ersten Teil seines Buchs ausbreitet, erhebt sich doch immer wieder die übergeordnete Formbezeichnung, die dem Typus nahesteht.

Es ist wohl keine Übertreibung zu sagen, daß dieser Versuch sprachphilosophischer Einordnung eines dialektologischen Stoffkomplexes einen wesentlichen Beitrag zur Wissenschaft von der Sprache darstellt. Die Sachlichkeit und Bescheidenheit, mit der er vorgetragen ist, steht in wohltuendem Gegensatz zu dem in diesem Fragenkreis neuerdings gern angeschlagenen großspreizigen Ton; sie bezeugt jene Reife des Denkens und Forschens, die allein wirklicher Leistung eigen ist.

Zürich

R. Hotzenköcherle.

★

ADOLF RIBI, *Die Fischbenennungen des Unterseegebietes*. Mit dem erstmaligen Abdruck des Fischbüchleins von Gregor Mangolt nach den Original-Handschriften 1557. Baublatt AG. Rüslikon 1942.

Als bloße Vorarbeit und Teil zu einer größern Untersuchung über die Fischereiterminologie des untern Bodenseebereichs ist diese eindruckliche Arbeit entstanden, – aber der Teil rundet sich zum Ganzen und bietet das geschlossene Bild eines eigenartigen, bodenstän-

<sup>1</sup> Der Schreibende bekennt in diesem Zusammenhang gern, daß er nach der Lektüre von Zinslis Buch seine eigene Beurteilung der differenzierten Orts- und Richtungsbezeichnung *BSG 19*, § 85 für zu skeptisch hält.

digen Kulturkreises. Die Rede der Fischer am Untersee ist der helle Spiegel dieses Lebens und Wesens!

Indem A. Ribi ihre mannigfachen Benennungen für die heimischen Fische aufzeichnet, kennzeichnet er wirklich die ganze Sprache jener naturverwachsenen Berufsfischer am nordöstlichen Grenzufer unserer Heimat, – und eben nicht nur ihre Sprache: auch die Menschen werden in ihrem sprachlichen Ausdruck sichtbar, ihr unbestechlicher Blick, ihr Wirken in Sturm und Wetter, ihre Leidenschaften beim geduldigen Harren im Boot, beim glückhaften Fang oder bei beuteloser Heimkehr.

Der Sprachbereich, der da untersucht wird, ist ja nicht irgendein Stück des Fischereiwortschatzes; es ist recht eigentlich sein Herzstück, seine Mitte. Denn diese Ausdrücke bezeichnen die Dinge, an die das ganze Dasein der Fischer geknüpft ist, von denen ihr Wohl und Weh abhängt, – ihre Beute, das tägliche Brot!

Kein Wunder, daß dies lebenswichtige Stück Wirklichkeit in der Rede dieser werktätigen «Seeleute» sprachlich besonders vielfältig «bearbeitet» ist. Eine Jahrhunderte alte Berufserfahrung hat da den Fischbestand durch eine Fülle von Ausdrücken aufgeteilt. Wo wir Landratten vielleicht nur ein paar augenfällige Arten zu unterscheiden wüßten, hat der schärfer blickende Seeanwohner feiner, eindringender beobachtet und auch weniger augenfällige Verschiedenheiten in immer neuen Namen festgelegt.

182 mundartliche Fischbezeichnungen hat A. Ribi seinen dem Waidwerk auf dem Wasser ergebenden Gewährsleuten abgelauscht und aufgezeichnet. Die bloße Namensammlung und genaue Wiedergabe der Laute und Lautvarianten aber konnte ihm nicht genügen! Die bunte Fülle mußte zunächst gegliedert und inhaltlich bestimmt werden, Wort und Sache mußten eindeutig aufeinander bezogen werden!

Dies Ordnen und sachliche Bestimmen ist die erste große Arbeit in Ribis Werk. Der Verfasser hatte sich dazu nicht nur selbst den Blick und die Erfahrung der Fischer anzueignen, er mußte sich auch im umfassenden Wissensgebiet der Ichthyologie auskennen, um die wechselnden Benennungen der Mundarten und der Schriftsprache an den eindeutigen Begriff des Naturforschers zu binden. Nicht nur die verwirrende Vielfalt bodenständiger Namen machte ihm das Sichten schwer, sondern auch die Tatsache, daß derselbe Fisch an verschiedenen seeanliegenden Orten oder gar im selben Dorf verschiedene Benennungen tragen kann. Was für «Wacken und Klötze» aus dem Wege geräumt werden mußten, vermag man jetzt kaum mehr zu ermessen, da in der Arbeit die vielen Ausdrücke so selbstverständlich und klar ausgebreitet sind und im sichtenden Verzeichnis rasch nachgeschlagen werden können. Dem Leser ohne Sach-

kenntnis im Fischereiwesen wird es freilich auch so noch nicht leicht, sich das Heer dieser köstlichen Kaltblüter wirklich vorzustellen; ihm könnten da nur Abbildungen und Sachbeschreibungen helfen, und nur an ihnen könnte er auch die zuordnende Arbeit Ribis einigermaßen beurteilen. Wie verwickelt die sprachlichen Verhältnisse sind und wieviel Vorsicht der gewissenhafte Explorator aufwenden mußte, mögen uns ein paar Beispiele aus dem Buch zeigen: Über das Vorkommen des als *Neunauge* bekannten kleinen Fisches im untern Bodensee ist nichts Sicheres bekannt. Einmal glaubte Ribi das seltsame Tierchen aus den Erklärungen der Namen *Wasserööterli* durch seine Helfer in Berlingen und *Seeööterli* in Oberzell für dies Gewässer nachweisen zu können. Genauere Untersuchung jedoch ergab, daß die beiden Ausdrücke auf einen Wurm, das Wasserkalb, oder gar auf die Jugendform der Ringelnatter bezogen werden müssen. So durfte er aus dem Namen *Stichling* in der Fischersprache auch nicht gleich schließen, daß der eigentliche *Stichling* (*Gasterosteus aculeatus* L.), der bisher in der Schweiz nur bei Basel festgestellt worden ist, nun in den Untersee gelangt sei. Ribi vermutet, daß hier kleine Barsche gelegentlich so bezeichnet werden.

Derselbe Fisch hat also häufig mehrere Namen, die seine verschiedenen Altersstufen bestimmen. Besonders aufschlußreich ist diese sprachliche Aufteilung z. B. bei den Felchen: die halbwüchsigen heißen *Sandgangfisch* und *Halbfelchli*, die viertelpfündigen *Felchstötzli* und *Felchööterli*, andernorts auch *Schnitzli* und *Rekel*, die ganz kleinen, noch fast körperlosen, werden meist pluralisch, weil sie ja nur in Scharen vorkommen, *Seelə* oder deutlicher *Felch-seelə* genannt. Bei der Äsche heißen die Jungfischelein nicht bloß mit dem Diminutiv *Eschli*, *Eschlig*, *Escherli*; sie tragen auch die eigenständigen Namen *Jöörlig* (Jährling) für einjährige, *Bo(l)äugli*, *Iiser*, *Chnebli*, zu Oberzell aber auch *Seel*, eindeutiger *Eschəseel*, *Eschəseeli*.

In solchem Aufteilen eines einheitlichen Wesens, hier des Fisches, in seine Entwicklungsformen durch verschiedenartige Bezeichnungen, schimmert noch etwas durch von urtümlichem Sprachdenken. Dies auch sonst in einfachen Verhältnissen noch bruchstückweis erhaltene sprachliche «Suppletivwesen» weist zurück in Zeiten, wo die Erscheinungen noch anders gegliedert waren als in unserm heutigen begrifflich-diskursiven Erkennen, wo das Benennen und Erfassen der Welt noch viel stärker im Einzelnen, im bloßen Eindruck verhaftet blieb.

Urtümlich naturverbunden aber mutet uns noch heute überhaupt die Beobachtungsschärfe an, die sich in diesen mannigfaltigen Ausdrücken der Fischersprache kundtut. Da öffnen uns Ribis

Wortsammlungen und Erklärungen wirklich erst recht die Augen für die bunte und formenreiche Welt der zu Unrecht als eintönig-dumpf verschrieenen Flossentiere. Mit der Rede der Fischer lernen wir etwa nicht bloß Karpfen, große und kleine, kennen; diese Tiere erscheinen abwechslungsreich in den Unterarten des *Spiegel-*, *Rüssel-*, *Schuppenkarpfen*, die einjährigen sind *Setzlinge*. Und der Aal ist je nach Standort durch seine abgewandelte Farbe kenntlich als *Lettaal* (vom unbewachsenen, lehmigen Grund), als *Chrutaal* (aus Gewässern mit reichem Kraut-, Pflanzenbesatz) und als *Müßaal* (aus flachen Seeteilen mit Charazeenbeständen). Wo der Laie bloß Weißfische, *Wißfisch*, sieht und unterschiedslos als Backware kauft, da hält der Berufsfischer eine Vielzahl von Arten, die *Rööteli*, *Rotfederli*, *-schwänzli*, die *Furn*, *Förnli*, *Stinker* und andere auseinander. Auch dort kennt der Fischer gelegentlich noch verschiedene «Arten», die ihre eigenen Mundartnamen haben, wo die Wissenschaft bisher bloß eine feststellt, – hier kann gewiß die Beobachtungsschärfe der Fischer und ihr sprachlicher Ausdruck den Zoologen wichtige Hinweise bieten! Freilich nicht alles betrachten die Gewährleute Ribis mit gleicher Liebe und Sorgfalt: so ergibt etwa die Benennung der *Güster* (*Blicca Björkna* L.) nur ein «unscharfes und verschiedenartiges Bild». Dieser Fisch wird von den Bodenseeanwohnern, wissenschaftlicher Erkenntnis entgegen, nicht als eigene Art, sondern als Jugendstufe oder Bastard des *Abramis Brama* empfunden. Er teilt deshalb manche Namen mit dem *Blei*. Aber auch diese Fehldeutung als *Pasterli*, Bastard, weiß doch der Fischer wieder mit achtbaren Gründen aus der Beobachtung herzuleiten; denn *Blei* und *Blicke* sehen sich tatsächlich im Jugendalter außerordentlich ähnlich.

Die Beobachtungsschärfe der Fischersprache, und das heißt die Beobachtungsfreude des Fischers, hört aber offensichtlich da auf, wo der wirtschaftliche Nutzen geringer wird. So schwinden die Bezeichnungen der Jungfische, seit eine einsichtige Gesetzgebung deren Fang verbietet und Vorschriften über Jagdzeiten und Maschenweite der Netze erläßt. Wo noch eine größere Zahl solcher Jungfischnamen erhalten ist, werden sie jetzt oft ungenau und bedeutungslos. Auch wenn der Fischer den Unterschied des Geschlechtes in Sonderbenennungen festhält, ist damit zugleich ein Wertunterschied «mitgemeint». Die männlichen Brachsen, die *Milchner*, *Milcher* sind eben ertragreicher, während die weiblichen *Roger*, *Wiibli*, *Braksmawiber* nur ganz dünne, fleischlose Bauchwände haben. Die geschlechtliche Form der *Grundforelle* und die sterile *Seeforelle* hält der Fischer dagegen nur auf Grund sachlicher Beobachtung auseinander; denn beide Formen werden von ihm gleich geschätzt.

Mit der eben geschilderten Arbeit des Zuordnens und Bestimmens von Wort und Sache begnügt sich aber A. Ribi in seinem Werk immer noch nicht. Den Schüler Ch. Ballys fesseln im Sprachleben nicht nur die rationalen Bezüge, ihn zieht auch die gefühlsmäßig-willentliche Seite in ihren Bann. Der seelischen Kundgabe, dem Ausdruckhaften geht er denn mit gleichem Eifer und mit derselben Sorgfalt nach wie den begrifflichen Wortbedeutungen. Und wieviel Einblicke in das urchige Wesen seiner Gewährsleute erschließt uns erst diese neue Betrachtungsweise! Wo für einen Fisch verschiedene Bezeichnungen vorliegen, sind es eben nur zum kleinen Teil gleichwertige intellektuelle Ausdrücke, Synonyma im engsten Sinn; meist unterscheiden sich solche Namen durch den Ton des Gefühls, durch den Wechsel der innern Teilnahme am bezeichneten Wasserwesen. Ist auch das neutrale Wort *Hecht* am ganzen Seeufer geläufig, der Fischer nennt seinen Fang, auch das ausgewachsene Exemplar, doch gern ein *Hechtli* oder ein *Schnebeli*; sogar ein Sechspfänder ist noch immer ein Schnäbelein. « In dieser Benennung des stolzen Fisches mit einem formalen Diminutiv schwingen Gefühle der Vertrautheit und zugleich Scheu mit, geradezu etwas, das mit dem bekannten Tabu zu vergleichen wäre », stellt Ribi fest. Kosend klingen die Hechtnamen *Spitzli*, *Schiffli*, *Tröölli* (Drähtlein), *Zinckli*, *Rankerli*. Ein auffällig großer Hecht aber wird in Ermatingen expressiv als *Chlobe* 'Kloben' benannt; ein ungewöhnlicher, 18-20pfündiger mit besonders kräftigem Ausdruck gar als ein *Kamel*. Allgemein verständlich in ihrem vertraulichen Klang ist etwa die Bezeichnung *Müüsli* 'Mäuslein' für die kleinen Schleien.

Mit einem Diminutiv, das keines mehr ist, heißt die Forelle am Untersee noch *Förmlü*. Zärtlicher Nebenton haftet dagegen den Namen für die Kleinen dieses geschätzten Fisches an, den *Sprützerli*, *Schnaperli*, *Gooperli*, *Flüügerli*, *Brachteli*. Oft freilich spricht dann auch ein Ton des Bedauerns mit, nur solch ein kleines Forellein erwischt zu haben. Enttäuschung hört Ribi etwa in dem Ausdruck *Baarbel*, mit dem der Fischer in seiner Beute nur eine wenig wertvolle Barbe, einen *Baarbe* erkennt. Geringschätzung wird deutlich, wenn es bloß ein *Trigeli*, ein ganz kleines Exemplar ist; dagegen ist ein großer *Schnäuzer* schon willkommener. Abneigung gegen den schlangenartigen Aal spricht aus seinen Namen *Blindschliicherli*, *Ööterli* (kleine Otter), *Schlengli* oder gar *Wurm*. Auch der Diminutivform kann in solchen Ausdrücken ein abschätzender Beiklang anhaften. Das trifft etwa zu bei den *Schmaalekerli* genannten geringen Fischlein, deren Name sich von der verhaßten Zehntabgabe an die einstigen Herren von Smalnegge herleitet. An verächtlichen Namen ist die Fischersprache ja nicht arm: *Judafisch*, *-forellä*, *-chaarpfä*, auch *Puuräforellä*, *Dreckfisch* heißt die Nase, *Schiißhüslü*

*chaarpf* der Alet, *Stinker* die Plötze, und *Hex* nennt man in Hemmenhofen ein minderwertiges Fischlein, weil man nach einer solchen Beute wie verhext den ganzen Tag nichts Rechtes mehr fange. Geradezu ein Kollektiv für minderwertige Fische ist der Ausdruck *Wiißfisch: e so Wiißfischli* 'solche (nichtsnutzige) Weißfischlein' sind bloß *Armə-Lüta-Fisch* 'Arme-Leute-Fische', oder *Baschkert-züüg* 'Bastardzeug', *Lumpəzüüg* u. ä.

Wer will es dem geduldigen Fischer verargen, wenn er bei solcher Beute oder wenn er gar «kchan Schwanz», kein Schwänzchen, gefangen hat, in einen Schwall von Flüchen ausbricht, dessen wohlgestufte Tonleiter uns A. Ribi auch nicht vorenthält.

Aus der lebendigen Gegenwart führt uns der Verfasser im zweiten Teil seiner Arbeit noch in die Mitte des 16. Jahrhunderts zurück und breitet vor uns die damals in der Unterseegegend geläufigen Fischnamen aus. Aufgezeichnet hat sie der Humanist Gregor Mangolt in seinem Fischbüchlein, das 1557 in der Offizin Andreas Geßners zu Zürich erschienen ist. A. Ribi druckt uns aber zum erstenmal die originale Handschrift ab, die er in der Zürcher Zentralbibliothek gefunden hat und hier nun in vorzüglicher Weise herausgibt und erklärt. Eine gründliche Zusammenfassung über das Verhältnis des heutigen Fischnamenbestands zu jenem in Mangolts Fischbüchlein und andern alten Dokumenten schließt Ribis Werk über die Fischbenennungen des Untersees ab. Mit diesem aus geschichtlichen Quellen bis in die althochdeutsche Zeit zurück belegten Teil vertieft und ergänzt sich das Bild vom Leben und Wesen des heutigen Bodenseefischers zu einer Darstellung der jahrhundertalten Fischereikultur in dieser Landschaft.

Zwei außergewöhnlich ertragreiche Fischzüge hat A. Ribi hier in den Strom der Sprache getan: im ersten hob er das beuteschwere Netz mit den heutigen Fischnamen und im andern, es tiefer führend, die um die Mitte des Reformationszeitalters lebendigen Bezeichnungen. Welche Fülle er da gehoben und wie er kundig seine Sprachfischlein geborgen, sortiert und den Ertrag bereitgelegt hat, das vermag freilich erst die Lektüre des Buchs eindrücklich zu erweisen!

Bern

Paul Zinsli.

★

MARIE-LOUISE MÜLLER-HAUSER: *La mise en relief d'une idée en français moderne*. 291 p. (RH 21, Genève et Erlenbach-Zurich, 1943).

De nos jours, et sous l'influence de la stylistique, la science linguistique attache une importance toujours plus grande aux éléments affectifs du langage, aux phénomènes qui, dans les langues

des peuples civilisés, tendent à rétablir un équilibre rompu au profit des éléments intellectuels de l'expression. Il y a là un progrès évident, dont les résultats se font sentir dans tous les secteurs de la linguistique. On peut le reconnaître sans fermer les yeux, pour autant, à certains dangers que présente cette évolution. L'étude du langage affectif, qui appartient à la fois à la *langue* – instrument de la collectivité – et à la *parole* – forme que l'individu imprime au système constitué, mis à sa disposition par la communauté – n'est du ressort de la linguistique que dans la mesure où elle reste limitée à la langue. Étendue à la parole, elle devient psychologie. Il est donc malaisé parfois de faire le départ entre ces deux aires d'investigation, et c'est en ce sens que M. Henri Delacroix a pu dire: «Il n'y a pas de psychologie du langage sans linguistique» et «Une partie de la linguistique s'achève en psychologie»<sup>1</sup>. Cela est vrai. Cependant, il convient de mettre en garde contre ces chevauchements, lorsqu'ils ont pour conséquence de rendre imprécises les limites que leur définition impose aux deux sciences en question. C'est à la faveur de semblables confusions que les perspectives se faussent et qu'apparaissent les généralisations hâtives... On comprend dès lors qu'en linguiste averti, M. Ch. Bally ait jugé bon d'insister sur le fait que la stylistique, partie intégrante de la linguistique, étudie les «aspects affectifs et expressifs du langage *de tout le monde*»<sup>2</sup>, et non pas ceux de la parole individuelle.

Ce préambule, destiné seulement à rappeler une distinction fondamentale, n'a pas pour but de mettre en doute la valeur de l'ouvrage dont il va être rendu compte. Il convient, au contraire, de louer sans réserve Mme Müller-Hauser d'avoir su éviter les écueils de son sujet, de s'en être tenue strictement à l'étude de la langue de tout le monde, et de n'avoir jamais cédé à la tentation (qui devait être grande chez un auteur dont le français est la langue maternelle) de se fier aux seules lumières de son sentiment personnel pour apprécier les nuances souvent insaisissables du langage affectif.

Le problème de la mise en relief a déjà été traité à maintes reprises sous l'un ou l'autre de ses aspects par les grammairiens et les linguistes; certains phénomènes – comme l'expression *par exemple!* – ont même suscité des discussions passionnées dans le monde savant; mais les moyens dont un Français dispose aujourd'hui pour faire ressortir n'importe quel élément du langage n'avaient encore jamais fait l'objet d'une étude d'ensemble systématique, et le travail de Mme Müller représente la première tentative sérieuse en ce sens.

<sup>1</sup> *Le langage et la pensée*<sup>2</sup>, 1930, p. 25 et 26.

<sup>2</sup> *Le langage et la vie*<sup>2</sup>, 1935, p. 216.

L'auteur, qui a d'emblée renoncé à toute comparaison avec d'autres langues ou avec les états antérieurs du français, a concentré toute son attention sur la description des procédés de mise en relief qui avaient cours entre 1935 et 1940 environ. Pour en dresser l'inventaire, il a dépouillé plus de soixante pièces de théâtre parues dans la *Petite Illustration* (on sait que la littérature dramatique est une de nos sources les plus précieuses du langage affectif de tous les temps), complété cette enquête par l'observation directe de la langue parlée à Paris et en Suisse romande, et par l'interrogation de sujets qualifiés, soumis enfin les abondants matériaux ainsi recueillis à une interprétation aussi fine que minutieuse. Plus encore qu'à ses autres qualités, c'est peut-être bien à cette solidité des fondements philologiques que le travail de Mme Müller devra de s'imposer comme un document de premier ordre pour l'étude du français de notre génération.

Le plan général de l'ouvrage découle du classement des phénomènes étudiés, qui se répartissent en trois catégories principales:

1° *La mise en relief implicite* (ou phonétique), qui comprend l'accent d'insistance, la séparation en syllabes, et la pause phonétique (p. 1-36). — Le français, dont le débit est très régulier, ne recourt pas volontiers à l'accent d'insistance, qui présente dans notre langue un caractère essentiellement individuel et régional. Néanmoins, les pages que Mme Müller lui consacre montrent la multiplicité des nuances qu'il permet d'obtenir, seul ou combiné avec les autres procédés de la mise en relief implicite. L'auteur, dont les recherches sont basées avant tout sur des textes, a renoncé à tirer des conclusions générales des faits examinés dans ce chapitre; il lui eût fallu procéder à cet effet à un vaste complément d'enquête, fondé surtout sur les données de la phonétique expérimentale, et dépassant le cadre de son travail.

2° *La mise en relief explicite*. (p. 37-239). C'est de beaucoup la partie la plus importante et la plus intéressante de l'ouvrage. Mme Müller y a redressé ou mis au point plus d'un jugement énoncé par ses prédécesseurs, mais il est impossible, dans un simple compte rendu, de donner une idée même sommaire des résultats obtenus.

La mise en relief explicite embrasse un grand nombre de procédés: procédé de *répétition*: répétition simple (p. ex. mais non! mais non! — entrez, mon garçon, entrez!) ou renforcée (il est mort, oui, mort);

de *posifion* (plus de vingt fois, il refusa. — c'est le meilleur morceau, et de beaucoup);

de *contraste* (à vous, oui. Pas à lui);

de *renforcement* (lui seul pourra vous le dire. — bien sûr que non. — allons, dépêche-toi! — ça, par exemple, il est fou!)

de *construction*: segmentation (votre femme, qu'a-t-elle dit? – il y en a aussi, des fleurs), emploi de présentatifs (c'est... qui. – ce qui lui manque, c'est... – voilà de fidèles amis. – il y a dix ans que...), d'isolants (quant à..., pour ce qui est de...), d'exclamations (oh! Henri, ce que tu es drôle!), recours à l'ellipse (j'ai un mal de tête!) etc.

Comme ces divers procédés n'ont pas tous la même vitalité, un chapitre spécial, ainsi qu'un tableau très complet relatif aux pièces de théâtre dépouillées par Mme Müller, fournissent des renseignements très précis sur la fréquence de leur emploi. Nous apprenons ainsi que, sur les 19385 cas de mise en relief étudiés, plus de la moitié se rapportent aux procédés de construction, et que, parmi ceux-ci, la segmentation et le présentatif *c'est* fournissent le plus grand nombre d'exemples. Un résultat inattendu est représenté par la fréquence de la mise en relief par répétition: il se trouve même que, dans certains textes, ce moyen l'emporte sur les procédés syntaxiques. En outre, dans ces derniers, la phrase segmentée se rencontre plus souvent que le présentatif *c'est*, qui, dans les grammaires courantes, est considéré comme le procédé de mise en relief par excellence.

On s'étonnera peut-être que les conclusions de cette étude, où foisonnent les pénétrantes analyses de détail, tiennent en deux brèves pages (p. 268–269), et plus d'un lecteur regrettera que Mme Müller n'ait pas tenté de dégager les résultats généraux de ses patientes recherches en une synthèse qui n'eût pas manqué d'apporter dès maintenant quelques aperçus nouveaux. Pourtant, dans l'état actuel de la question, il semble bien qu'il importait avant tout de mettre à la disposition des linguistes des matériaux dûment contrôlés, interprétés et classés. Sans cette base solide, toutes les études ultérieures seraient compromises par avance, en particulier la comparaison des procédés français de la mise en relief avec ceux des autres langues. C'est dans cette direction, en effet, que les recherches devront s'orienter maintenant, et Mme Müller nous donne déjà, dans un chapitre spécial qui réunit «quelques observations sur la traduction des procédés de mise en relief dans des textes français traduits en allemand» (p. 253–267), un échantillon des découvertes qui attendent les savants dans ce vaste domaine. En poussant plus avant dans cette voie, on s'apercevra peut-être que la méthode qui consiste à confronter un texte original avec sa traduction en une langue étrangère quelconque n'est pas la plus sûre pour établir les caractères respectifs des idiomes considérés (on devra plutôt recourir à des enquêtes préalables, analogues à celle que Mme Müller nous donne pour le français, qui rendront possibles une comparaison dégagée de tout caractère subjectif ou

fortuit), néanmoins, ces quelques pages laissent entrevoir tout le profit que la linguistique pourra tirer de travaux de ce genre, pourvu seulement qu'ils soient conduits avec la prudence et la minutie indispensables.

\*

Voici, pour terminer, quelques remarques de détail, qui permettront peut-être de mettre en lumière certaines particularités des problèmes étudiés par Mme Müller.

p. 42 (mise en relief par la répétition de l'adverbe): il semble bien que, parfois, et indépendamment de son caractère affectif, la répétition supplée à une insuffisance de la langue. Ainsi *beaucoup*, *beaucoup* et *bientôt*, *bientôt* remplacent les superlatifs élatifs (et non pas relatifs comme Mme M. l'écrit à deux reprises) *\*très beaucoup* et *\*très bientôt*, inexistants en français, mais familiers à l'allemand.

p. 55 (renforcement au moyen de *mais*): *mais* n'a-t-il pas souvent une valeur correctrice? Dans la phrase *ah! j'éprouve un dégoût, mais un dégoût. . .*, p. ex., la mise en relief ne réside pas tant dans l'emploi de la conjonction *mais*, que dans l'ellipse d'un adjectif, signalée graphiquement par les points de suspension. *Mais* ne fait qu'introduire une précision, qui n'est finalement pas exprimée.

p. 88 (verbe en tête): Mme M. rejette avec raison l'explication fournie par la grammaire Larousse du XX<sup>e</sup> siècle § 100, 5 à propos de la phrase de Bossuet: «Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne.» Il ne saurait être question ici d'une mise en relief du verbe *rester*.

p. 124 (renforcements qui s'ajoutent sans lien syntaxique): à propos du renforcement au moyen de l'impératif du verbe *aller*, Mme M. souligne que *va*, *allons*, *allez* dans les tournures du type *elle le sait, va; allons, dépêche-toi! allez, viens!* renforcent «sans la moindre nuance de leur signification primitive». Cette observation est corroborée par le fait que, dans certaines parties de la Suisse romande, en particulier dans les vallées du Jura neuchâtelois, *allez* se prononce avec *e ouvert* dans un tel cas, tandis que dans *allez-vous-en* on a un *e fermé* comme dans tous les impératifs de la 2<sup>e</sup> pers. du plur. *Allez* prononcé *alle* a donc cessé d'appartenir au verbe *aller*. C'est un exemple frappant de ce «retour aux moyens d'expression de l'homme primitif» dont parle M. Jeanjaquet dans sa remarquable monographie consacrée à l'étude de *par exemple!* (cf. Mme M., p. 132).

p. 160: «Le sujet ajouté après coup, sur un ton descendant, porte facilement une nuance dépréciative, comme ici les pronoms démonstratifs: . . . *Comment, il est revenu, celui-là?*» Cette remarque est

justifiée, mais on constate que la nuance dépréciative ne réside pas nécessairement dans le fait de la post-position; elle subsiste dans la phrase – plus rare, il est vrai –: *celui-là, il est revenu?*, mais est absente de *celui-là est revenu?* *Celui-là* n'a donc cette nuance dépréciative que dans la phrase segmentée, quelque soit l'ordre dans lequel les segments se succèdent. Cela revient à dire que, dans ce cas, le procédé syntaxique de la segmentation a exercé une influence sur la valeur sémantique d'un élément de la phrase. Il serait intéressant de rechercher si cette constatation se vérifie dans d'autres exemples.

\*

On pourrait aisément multiplier les remarques suggérées par la lecture du livre de Mme Müller-Hauser, et les quelques points que nous avons soumis à un examen rapide n'ont d'autre but que de donner une idée des richesses qu'il renferme et des vastes possibilités qu'il ouvre aux chercheurs.

Neuchâtel

André Labhardt.

★

ARNO ZIPFEL, *Die Bezeichnungen des Gartens im Galloromanischen*. Diss. Leipzig 1943, Druckerei Robert Noske, Borna-Leipzig (mit einer Karte).

Der Lehrer des am 8. August 1943 bei Janova gefallenen Verfassers, W. von Wartburg, hat die 1939 eingereichte Dissertation begutachtet; ein ungenannter Freund hat das hinterlassene Manuskript im Druck überwacht. Wir dürfen ihm für diesen Dienst am Kameraden dankbar sein.

Eine onomasiologische Studie über den Garten gliedert sich natürlich in zwei Teile: in einen sprachlichen Abschnitt und in einen andern über die Geschichte des Gartens als Teil des Bauernhofes, als Teil der in Mauern eingeschlossenen Stadt, der feudalen Burg und des auf seine Selbstversorgung bedachten Klosters. Die erste Aufgabe des Verf. war wohl, die gedruckten Urkunden und Güterverzeichnisse seit dem 9. Jahrhundert durchzusehen, um sich von der ökonomischen Bedeutung des Gartens in den verschiedenen Regionen Frankreichs und des normannischen Englands ein klares Bild zu verschaffen. Diese sachlichen Querschnitte – auf Grund nicht literarischer Quellen – hätten uns für das 9., 12. und 15. Jahrhundert eine erste sichere Grundlage verschafft. So ist es wichtig, zu wissen, ob bei Vergabungen und Verkäufen in den Urkunden der Garten rechtlich im «mansus» einbezogen oder als getrenntes

Rechtsobjekt betrachtet wird. Was vermag ferner die Baugeschichte der französischen Klöster und der Burgen über die Gartenanlagen des Mittelalters auszusagen? Erst sekundär durfte man die literarischen Quellen heranziehen, über deren Wortbestand hinsichtlich des Begriffes Garten der Verf. (p. 81–82) einen willkommenen Überblick gibt, wobei es aber z. B. auffällt, daß der wirklichkeitsnahe Roman de Renard – nach den Branchen aufgeteilt – mit Belegen zu fehlen scheint. Eine bloße Einsicht in ein 1195 abgefaßtes Testament von Clermont-Ferrand – dessen Text Brunel, «*Les plus anciennes chartes*» uns zugänglich gemacht hat – zeigt z. B., daß die Ertragsteile von Gärten (*ort*, zum Teil mit *PN* oder *ON* näher bezeichnet) vermacht wurden (Nr. 282, 5, 28, 32, 38, 42, zweimal werden dieselben Gärten erwähnt). Zweimal werden auch Ertragsanteil von *verdir* (= *verger*), die mit *PN* verbunden sind, genannt. Hier bietet uns also die Urkunde eine chronologisch und örtlich genau fixierte Grundlage. In dem Urkundentext Nr. 95, 22 desselben Bandes wird vergabt ein feu (= *fief*), locals es l airals del barri (= *terrain du faubourg?*) e l'orts<sup>1</sup> de la broa del valat el casal d'aqui meteis detras lo castell (: die Gärten an der Böschung des Grabens im Bauernhof von ebenda, hinter dem Schloß): also auch hier ein konkreter Sachverhalt. Ebenso ließe sich aus den für eine prägnante Anschauung der nördfranzösischen Bauernwirtschaft grundlegenden *Documents de la Champagne et de la Brie* (éd. Longnon), die Zipfel offenbar im Glossar eingesehen, aber wohl nicht genügend durchgesehen hat, eine konkretere Vorstellung gewinnen hinsichtlich dessen, was man unter *courtil*, *jardin*, *verger* zu verstehen hat. Mit solchen aus den Urkundentexten gewonnenen konkreten Unterlagen müßte das Bild des Gartens verglichen werden, das sich aus Prosatexten und aus dichterischen Texten des französischen Mittelalters erschließen läßt. Die provinziellen Bezeichnungen des Gartens in den konservativen und peripheren Mundarten Frankreichs setzen zum Teil jene konkrete Sachlage und den alten Wortbestand fort, wie er in den mittelalterlichen Urkunden zu verfolgen ist. Der Wortgebrauch der Dichter und der Literarische der höheren Schichten verlangt – hinsichtlich der Bezeichnung des Gartens – eine besondere Untersuchung: eine Tatsache, über die der Verf. sich nicht genügend klar geworden ist.

Des Verfassers Interesse ist vor allem der Etymologie und den seit dem 7. Jahrhundert erfolgten Veränderungen im Bedeutungsfeld des Gartens zugewandt. Mit dem einzigartigen, zum Teil noch ungedruckten Zettelmaterial des *FEW* ausgerüstet, hat er sich methodologisch tüchtig umgesehen; allerdings ist er hie und da ge-

<sup>1</sup> Warum Plur. des Subst. mit Artikel des Sg. oder Nom. Sg.?

neigt, sicherer aufzutreten, als es die Materialien zulassen. Mit besonderer Liebe bespricht er die germanische Gartenbezeichnung GARDO (afr. *jart*, *jardin*<sup>1</sup>), *bigard*, das lat. VIRIDIARIU *verger* und das gall. OLCA fr. *ouche*. Hier hat der Verfasser manches richtig gesehen, aber auch allerlei Tatsachen nicht genügend Rechnung getragen. So sucht der Verfasser z. B. für fränk. *bigard* an Hand der ON die alte Verbreitungszone des fränkischen Wortes zu rekonstruieren: *Biard*, *Biarge* (< BIGARDIU) wird man gewiß gerne hierherstellen, wozu auch L. Ricouart, *Noms de lieux du Pas-de-Calais*, p. 220 einzusehen ist. Aber *biard* des Val d'Illicz (Wallis; genauer: *byä*, Vionnaz *byä* 'troupeau') mit BIGARDUM zu verknüpfen, ist semantisch gewagt, da *-art* in der Westschweiz auch auf das gallische koll. Suffix *-ARETO* (cf. *somart* 'jachère' < SOMARETO) zurückgehen kann. Innerfrankoprov. Anknüpfungspunkte wären *bia* 'cri par lequel le berger appelle les moutons', sav. *bīa* 'chèvre' (GPSR 2, 334, 382). Wenn aber weiterhin aus dem Haut-Dauphiné: *piarda* 'terre en culture, champ travaillé' beigefügt wird, so mußte zunächst dessen Verhältnis zu *piarda* 'pioche' (Terres-Froides) wie auch zu dem bei Du Cange belegten *piarda* Oberitaliens abgeklärt werden. Letzteres wird durch das 1937 erschienene *Glossario latino emiliano* von Sella *spiarda* mit der Bedeutung 'sponda di fiume, non compresa l'arenile' und durch das Zipfel 1939 noch nicht zugängliche *Glossario lat. dello Stato di Chiesa* von Sella, cf. *piarda* (für das Veneto) bestätigt. Zudem wäre, bei Annahme von fränk. *bigard* der Fall des intervokalen *-g-* im Veneto und in der Emilia (*piarda*), da wo LIGARE als 'legar' auftritt, nicht ohne weiteres verständlich.

Ein Exkurs (p. 57–80), in dem Zipfels Begabung am besten zum Durchbruch kommt, ist dem galloromanischen OLCA > *ouche* Problem gewidmet. Der Aufsatz liest sich wie ein erster Entwurf zu einem FEW Artikel: *olca*. Nach Zipfel sind in den Urkunden folgende spätlat. und mlat. Formen belegt:

1. *olca* (762–1160) in Ostfrankreich: Champagne, Lorraine, Bourgogne, Ain; in Südfrankreich: Auvergne, Valentinis; in Westfrankreich: Orléanais, Bretagne, Poitou, Anjou.

2. *occa* Ostfrankreich: Champagne, Bourgogne; Frankoprov.: Neuchâtel, Savoie; Westen: Vermandois, Normandie.

3. *olicā* in den *Formulae Senonenses* und in zwei Belegen, die

<sup>1</sup> Nach ZIPFEL wäre *jardin* aus einer Kreuzung von *jart* (< GARDO) + COHORTINU hervorgegangen, aber letzteres ist nur im Rätoromanischen Graubündens belegt (surselv. *curtgin*). Man darf auch fragen, warum \*COHORTILE, das in Frankreich lebte, nicht sich eher hätte mit *gardo* kreuzen sollen (cf. vaud. *jordil*).

H. Jaccard, *Essai de Topon.*, s. *oche* aus dem 10. und 11. Jahrhundert beibringt.

4. *osca*<sup>1</sup>, das Zipfel in Übereinstimmung mit *R 48*, 451 ansetzt für die Champagne, Ile de France, das Anjou, Limousin. Die Form *osca* glaubt Zipfel mit dem Hinweis auf den Nebenfluß der Sàone: *Ouche* < OSCARA (a. 584) und auf den Ortsnamen *Ochey* (Dép. Meurthe-et-Moselle, 1033 *capella Oscadis villae*) stützen zu können. Doch man fragt sich, welches ist die Bedeutung dieser abgeleiteten OSCA-ON?

Die von Grégoire de Tours gegebene Bedeutung von *olca* 'campus tellure fecundus' kann als Ausgangspunkt für fast alle heute noch nachweisbaren Bedeutungen im Galloromanischen (enclos de bonne terre, chenevière, jardin potager, verger) angesetzt werden. Welches ist nun das lautliche Verhältnis der vier Varianten? *olca*, das durch das portug. *olga*<sup>2</sup> (cf. L. Spitzer, *ZFSL* 44, 254), ferner, wie Zipfel, p. 59, glaubt, durch den nordspan. ON *Ottaviolca* bei Ptolemaeus gestützt ist, dürfte die älteste Form sein, da nach Grégoire de Tours *olca* ebenfalls bei den Remi in Nordgallien üblich war. Die Form *occa* als *olca* (LC > cc) zu interpretieren, ist etwas schwierig, da die vorröm. Wörter *dolsa*, *dolva*, *balco* (*VRom.* 2, 4) keine Angleichung des L aufzuweisen scheinen. *Olica* könnte eine falsche Latinisierung sein nach Vorbild von altroman. *domenche*: DOMINICA, aber für *osca* sehe ich keinen Weg, der zu *olca* führt, cf. vorröm. *susca* 'suie', das den ostfr. frankoprov. Formen zugrunde liegt; (L. Gauchat, *Tabl. phon.*, 175), *rusca* 'Rinde', *\*tusca* 'Gebüsch', *ladasca* 'tigne de mouton', *mesigu* 'mègue', *sesca* 'Schilf', wo keine -l-Formen bekannt sind. Ich hatte s. Z. (*R 48*, 450) auf die Existenz von *o(s)che* 'entaille qu'on fait avec un couteau sur un bâton pour servir de marque' (afr. *oschier*, aprov. *oscar* 'entailler, ébrécher') hingewiesen, das mit engl. *notch* zu lat. *osca* 'Spinnkerbe', galic. *osca*, astur. *güezca*, galic. *oca* neben *osca* (span. *muesca*) weit verbreitet ist (cf. García Diego, *RFE* 11, 341 und A. Kuhn, *RLiR* 11, 98): alle diese Formen scheinen eine Grundform \**ösca*<sup>3</sup> vorauszusetzen. Da bask. *oskatu* eine weitere Bedeutung aufweist ('mordre, fendre' neben 'faire une entaille'), so könnte man versucht sein, die

<sup>1</sup> Ein *osca* auch BRUNEL, *Les plus anc. chartes*, 261, 267 (Rouergue).

<sup>2</sup> Es wäre wünschenswert, wenn ein Mitarbeiter der eben mit dem 1. Faszikel herausgekommenen *Revista portuguesa de filología* uns über die Bedeutungen und Verbreitung des port. *olga* eingehendere Auskunft geben würde.

<sup>3</sup> Diese Form muß wohl gallisch sein: zum Stamm *osc-* 'entaille, coupure', cf. J. LOTH, *RC* 41, 398.

neben *olca* später belegte Nebenform *osca* auf Einwirkung von \**osca* 'entaille' zurückzuführen (also der vom gesamten Ackerland des Dorfes abgespaltene beste Ackerstreifen beim Haus). Aber die Verbindungsbrücke zwischen den beiden *osca*<sup>1</sup> ist noch zu wenig gestützt. Wünschbar wäre, die Bezeichnungen für den mit besonderer Sorgfalt bebauten Acker in der Nähe des Hauses, der nicht nur mit *ouche*, sondern auch mit *verchère*, cat. *barguera* (Z. f. Schweizer Gesch. 2, p. 448) benannt wurde, in ganz Frankreich zu sammeln. Dabei darf man sich nicht damit begnügen, die Belege bei Du Cange einzusehen, sondern die Belegstellen müßten im Zusammenhang in den gedruckten Urkunden nachgelesen werden. Wenn heute 'ouche' auf einer approximativen Grenzlinie Belfort<sup>2</sup>-Cherbourg Halt macht, so zeigen die mittelalterlichen Urkunden Belege bis nach Lothringen und in die Picardie hinauf (cf. das früher im deutschen Moselgebiet belegte *olke* 'Weinberg', das Zipfel beibringt). Die Verknüpfung von *olca* mit deutsch *Felge*<sup>3</sup> 'Brachacker' (< indogerm. *polk*) bleibt solange zweifelhaft als nicht nachgewiesen ist, daß das mit *ouche* bezeichnete 'beste Ackerland in der Nähe des Hauses' der Brache unterworfen wurde und solange uns nicht erklärt wird, wie gall. *olka* mit der supponierten Bedeutung 'Brachacker', zu dem kein Verb *olcare* 'brachen' vorliegt, sich verhält zu den gallischen Wörtern für 'brachen': *somart*, *jachère*, *senart*, die in Nordfrankreich belegt sind auf dem nordfr. *olca* : *osca* Gebiet<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Die Typen *osca* und *olca* sind bei Zipfel nicht genügend in den modernen Formen auseinandergehalten: so lautet im Dép. Hautes-Alpes 'tosca' 'Gebüsch' in den *ON Touisse*, aber die *ON Oche* gehen (mit alten Urkundformen) auf *OLCA* zurück. In Barcelonnette steht *touissa* 'buissons qui entourent un champ...' einem *ON Aoucha*, *-chella* gegenüber. In Blonay zeigt *utsè* (pl.) hinsichtlich der Konsonantengruppe dasselbe Ergebnis wie *MUSCA* (> *molse*), nicht aber im Tonvokal, ebenso in Certoux und Bournois wie in Châtenois: also wohl überall < *osca*. Das champen. *hoche* 'carreau de terre, couvert de gazon, brûlé pour être converti en engrais' (ZIPFEL, p. 71) muß in die Familie von liég. *hotchet*, namur. *otchet* eingereiht werden, cf. J. HAUST, *Etymol.* p. 156.

<sup>2</sup> Châtenois *ouêche* (Vautherin) ist nicht < *HORTA* (Zipfel, p. 12), sondern *osca*, gleich behandelt wie *MUSCA* > *moûêche*.

<sup>3</sup> Zum Sachlichen SPERBER, *WS 6*, 26.

<sup>4</sup> Etliche Bezeichnungen für Garten wären noch nachzutragen: Yonne *bagneau* 'verger, enclos'; mess. *chikè*, *jèrè* 'petit jardin, verger'; neuch. *bregot* 'jardin potager'; montbél. *rentchotte* 'petit jardin attenant à la maison'; Blonay *rékwa* 'petit verger', usw.

Von Arno Zipfel, der sich über eine gute Schulung und über geistige Beweglichkeit ausweist, hätten wir zweifellos noch weitere tüchtige Arbeiten erwarten dürfen.

Zürich

J. J.

★

PIERRE NARDIN, *Lexique comparé des fabliaux de Jean Bedel*, Paris, E. Droz 1942.

Jean Bedel bezeichnet sich als Verfasser von 8 fabliaux. Ist er identisch mit dem Dichter der «chanson des Saisnes» und des «jeu de Saint Nicolas», also mit Jean Bodel aus Arras? Diese Frage sucht der Verfasser – in einem Anhang (p. 242–257) – durch Vergleich typischer sprachlicher Metaphern und an Hand gewisser bevorzugter Reimwörter wie einiger typischer lexikologischer Übereinstimmungen in positivem Sinne zu beantworten, ohne indessen sich über die Tragfähigkeit seiner linguistischen Argumente Täuschungen hinzugeben. Die Arbeit zeigt alle die vorzüglichen Eigenschaften einer Dissertation, die unter Mario Roques Leitung ausgearbeitet wurde. Zunächst ist zu loben das Verzeichnis aller Verbalformen, dessen Bedeutung für Linguisten mit morphologischer Orientierung nicht weiter zu betonen ist. Unpraktisch erscheint mir, daß beim Verbum *estre* die einzelnen Verbalformen alphabetisch verzettelt sind: *sont* unter *s-*, *estes* unter *e-* usw. Erst zufällig entdeckt man nachträglich, daß unter *est* 3 alle Formen von *estre* mit Verweisen auf die einzelnen Formen zusammengestellt sind. Sehr willkommen sind die Artikel, die den anderswo vernachlässigten Präpositionen, Konjunktionen und Adverbien reserviert sind. Stilistische Feinheiten der altfranzösischen Umgangssprache erläutert der Verfasser mit unleugbarem Geschick. In den Artikeln: *si* (adv.); *en* (prép.); *li* (pron. pers.); *se* (conj.), hat der Rezensent manches Neue in rebus syntacticis hinzugelernt. Hinsichtlich der Wörter<sup>1</sup>, die dem konkreten und ortsgebundenen Wortschatz angehören, wären noch allerlei ergänzende Angaben beizufügen: so bei *cenailles* mit der Bedeutung 'garde-manger'; 'garde-manger' hat nach dem *DG* zwei Bedeutungen: 1. 'lieu où l'on conserve des aliments'; 2. 'petite armoire formée d'un châssis tendu de toile

<sup>1</sup> Der Beleg für *s'en esgoheler* 's'en réjouir' (*esgaluer* in einem anderen Fabliau) verdiente einen Hinweis – dies gilt auch für andere seltene Wörter! – auf GODEFROY, cf. *esjoeler*, *joeler*, wozu jetzt auch TOBLER-LOMMATZSCH, cf. *esjoeler* (3. Pers. *czgoelle*) einzusehen ist. Nur so kann ein selteneres afr. Wort in die richtige Umwelt versetzt werden.

métallique laissant passer l'air où l'on conserve les aliments'. Der Artikel CENACULU des *FEW* – das soviel ich sehe, trotz seiner vielen altfranzösischen und dialektalen Belege von Nardin kaum benützt zu sein scheint – gibt *chenailles* (a. 1295), das bei Godefroy aus der Bibelübersetzung von Guiart des Moulins mehrfach belegt ist, und ein weiterer Beleg (*ceneille*), aus der im 16. Jahrhundert entstandenen Bibelübersetzung von Lefèbvre d'Étaples<sup>1</sup>. Guiart gibt folgende Erklärung: *chenaille* ou sale, en lequele il done ses mengiers. Hier ist also *chenaille* wohl mit 'Eßsaal' zu übersetzen, während das *FEW chenaille* auffälligerweise mit 'garde-manger' wiedergibt. Der Beleg bei Nardin, der ebenfalls mit 'garde-manger' übersetzt, figuriert im Fabliau de Barat et de Haimet (v. 150). Diebe sind ins Haus eingebrochen: s'esgardent l'estre<sup>2</sup>, les angles et les repostailles, n'i remest celier ne cenailles, tout regardent de chief en chief.

Es ist offenbar, daß die Ausplünderung des Hauses im Keller beginnt und bis unter die Räume des Daches fortgesetzt wird: dort ist das Fleisch zum Trocknen und Räuchern aufgehängt. (Baras dreça amont son chief, s'a veu entre II bracons<sup>3</sup> = contre-fiche dans une toiture nach Cochet, *Patois de Gondécourt*), penduz y estoit li bacons. Es handelt sich wohl um 'grenier à paille, mansarde' (cf. *FEW* 3, 577). – Ein altpic. *garas* 'fagot' findet sich bei Godefroy, s. *garas* nicht belegt. Wäre demnach bei Nardin nicht beizufügen, daß Godefroy *garas* unter *warat* registriert? Bedeutet *estuire* wirklich 'bûcher'? Der Text: prent de la busche en l'estuire verlangt keineswegs die Übersetzung durch bûcher; *estuire* ist nach G. Paris, *Mélanges*, p. 271, die Nebenform von *estu(i)de* (cf. *envie* – *envire* < INVIDIA; *Gide* – *Gire* < ÆGIDIU). Laut Levy bedeutet aprov. *estui* 'réservoir a poissons, huche, réduit, cachette'; ebenso afr. *estui*. Im obigen Text könnte also *estuire*<sup>4</sup> 'réduit' (= Nische, Standort des Holzes) bezeichnen, das als bûcher im Hause aufgestapelt liegt. – Auch bei dem seltenen Wort wie *rigot* 'bourse attachée à la ceinture' wäre der Leser für einen Hinweis auf R 8, 100 dankbar.

Ein Verzeichnis aller Reime, endlich ein « Index des mots relatifs à la vie courante » sind willkommene Zugaben des Verfassers.

Zürich

J. J.

★

<sup>1</sup> Es ist auffallend, daß HORST KUNZE in seiner Studie über den Wortschatz der Bibelübersetzung, Leipzig 1935, nur *cenacle*, nicht *ceneille*, erwähnt.

<sup>2</sup> Anlage und Einrichtung des Hauses.

<sup>3</sup> Woher hat Nardin die Übersetzung 'solive'?

<sup>4</sup> Zur Redensart: à *estuire* zuletzt E. GAMILLSCHEG, *ZFSL* 54, 383.

LOUIS REMACLE, *Les variations de l'h secondaire en Ardenne liégeoise*. Librairie E. Droz, Paris 1944.

In welchen romanischen Mundarten bildet das gehauchte *h* noch heute ein konstitutives Element des Lautbestandes? Es sei gleich betont, daß es sich um die noch hörbare Spirans im Deutschen 'hören, haben', im gasc. *hił* (< FILIU), *gahá* 'empoigner' (< languedoc. *gafà*) und nicht um das sogenannte verstummte *h* von französisch *haut*, *hier* und ebensowenig um das anlautende *h-* von span. *hacer* handelt. Zweifellos gehört die wallonische Mundart des Liégeois (Lüttich und dessen Umkreis) zu denjenigen romanischen Mundarten, die einen auffallend reichen Vorrat von Wörtern mit anlautenden und inlautenden Spiranten aufweisen. Die periphere Lage des Liégeois in der Nordostecke der Galloromania könnte den Gedanken nahe legen, die Bewahrung der Spirans sei dem jahrhundertalten Kontakt mit dem ebenfalls «spiransreichen» Fränkischen und Niederdeutschen zuzuschreiben. Die methodisch glänzend durchgeführte Untersuchung des belgischen Romanisten, der den Lesern der *VRom.* bereits als Verfasser der vorbildlichen Sachmonographie «Le parler de La Gleize» (*VRom.* 4, 216) vorgestellt wurde, führt aber gerade den Nachweis, daß der auffallende Reichtum der gehauchten *h* im Liégeois keineswegs der sprachlichen Symbiose mit den germanischen Nachbarn zu verdanken ist.

Vor einer Zusammenfassung der Ergebnisse des Buches von Remacle seien hier einige Gesichtspunkte hervorgehoben, deren strikte Beobachtung dem Verfasser als besonderes Verdienst angerechnet werden darf. Remacle ist in erster Linie Mundartforscher, der ins Gelände hinausgeht, um die auf den ersten Blick verwirrende Fülle der Tatsachen bei Patoisants verschiedenen Alters<sup>1</sup> zu beobachten und aufzuzeichnen. Er ist ein geschworener Feind jener oberflächlichen Vereinfachungen, die so oft in Handbüchern als angeblich festgestellte Tatsachen von einer Generation zur anderen weitergeleitet werden. Auf Grund einer Liste, in der möglichst viele *h*-Wörter in Sätze eingekleidet waren, vermag der Mundart-

<sup>1</sup> Jene Dialektologen, die immer noch im Wahne befangen sind, ausgerechnet diejenige Mundartformen, die sie selber bei einem oder zwei Patoisants aufzeichneten, repräsentiere die für das ganze Dorf gültige Standardform, während die von anderen Exploratoren aufgezeichneten abweichenden Formen selbstverständlich «falsch» seien, mögen die Ergebnisse von Mundartaufnahmen REMACLES (p. 180–188) sich genauer ansehen: Zur Frage der «unité du parler d'une commune» ist hier vertiefte Einsicht zu gewinnen für jeden, der die Tatsachen sehen will wie sie sind, und nicht wie er sie zum Voraus zu sehen wünscht.

explorator Remacle den Zerfall der Spiranten in einer ganzen Reihe von Dörfern seines Untersuchungsgebietes plastisch uns vor Augen zu führen. Der Leser erlebt also die sprachliche Ebbe und Flut, er erlebt einen Ausschnitt aus dem biologischen Umwandlungsprozeß der Lütticher Mundarten im Kreise der anderen wallonischen Mundarten. Ausgezeichnete Karten erleichtern zudem dem Leser die Orientierung und die Kontrolle.

Der Verfasser arbeitet nicht nur mit den sogenannten Normalwörtern, sondern bietet uns das gesamte lexikologische Material, das anlaut., inlaut., auslaut. *h* aufweist. Mit der gleichen Gründlichkeit setzt er sich mit dem Material synchronisch und diachronisch auseinander. Synchronisch, indem er die *h*-Wörter räumlich zu situieren versteht, innerhalb der ganzen Wallonie, diachronisch, indem er die *h*-Wörter in der geschichtlichen Überlieferung durch die wallonischen Texte des Mittelalters bis heute verfolgt. Besonders aufschlußreich erweist sich das Studium der Graphien der in Urkunden aufgezeichneten alten Formen von *FN*, die für die Chronologie und Verbreitung bestimmter Lautvorgänge wichtige Unterlagen liefern. Dank seiner experimental-phonetischen Schulung legt sich der Verfasser ständig Rechenschaft ab über die verschiedenen Etappen, die von mancherlei Frikativlauten zur stimmhaften und stimmlosen Spirans führen können (p. 44–60). Die Feststellung der Zwischenphasen bei der Verstummung der Aspirata (p. 347–356, 387–389), die Reproduktion von Palatogrammen, die den Unterschied der Bildung des *s* und *š* im Wallonischen und Französischen illustrieren (p. 398), geben Einblick in Vorgänge, die der Verfasser zum ersten Mal gründlich diskutiert. Wie wichtig es ist, hinter dem einheitlichen Schriftzeichen *h* der offiziellen Orthographie des Liégeois den tatsächlich gesprochenen Laut zu erfassen, zeigt uns folgendes Beispiel. Das *h* im liég. *hawe* 'houe', *dîh* 'dix', *couhène* 'cuisine', *pouhî* 'puiser' *prihon* 'prison', *bahî* 'baisser', *mohe* 'mouche' ist eine wirkliche Aspirata, aber das in der üblichen Orthographie, wie sie das *Dict. liégeois* verwendet, geschriebene *h* in *cohe* 'branche' (< *κοχη*), *ouh* 'porte' (< *οστῖον*) entspricht annähernd einem *ach*-Laut (dtsh. *Sache*).

Da viele *h*-Wörter des Liégeois dunkler und umstrittener Herkunft sind, muß der Verfasser auch zu deren Etymologie Stellung beziehen. Im Allgemeinen erfolgt diese Prüfung selbständig und umsichtig, wobei allerdings das bewunderswerte *Dictionnaire Liégeois* des Lehrers von Remacle, Jean Haust, sein ständiger und vertrauenswürdiger Berater war.

Die Aspirata des Liégeois ist mannigfacher Herkunft. Remacle unterscheidet ein *h*<sup>1</sup> und ein *h*<sup>2</sup>: Ersteres, *h*<sup>1</sup>, ist in erster Linie germanischer Herkunft, dagegen ist *h*<sup>2</sup> romanischer Herkunft.

Das  $h^1$  in Wörtern fränkischen, mittel-neuniederländischen und niederdeutschen Ursprungs teilt das Liégeois mit der frühmittelalterlichen Galloromania: HAGA: liég. *háya* 'haie', HNAPP: liég. *hèna*, afr. *hanap*.  $h^1$  tritt ferner in einer Menge von jüngeren Wortentlehnungen auf, die oft nur in den nördlichen und östlichen peripher gelegenen Mundartregionen Belgiens, Frankreichs und der Westschweiz sich einzunisten vermochten. Mit Recht betont Remacle, daß die Etappen bei der Verstummung der germanischen Aspirata in Nordfrankreich noch sehr unvollkommen bekannt sind. Was die Handbücher hier bieten ist in der Tat wenig genug<sup>1</sup>. Über diesen lautlichen Vorgang vermöchten die ON in ihrer urkundlichen Überlieferung aus verschiedenen Teilen Frankreichs gewiß mehr Licht zu bringen<sup>2</sup>. Remacle gelingt es, die Vorgänge, die zum Verstummen des  $h^1$  führen, in Romanisch-Belgien chronologisch besser aufzuhellen. Nach Angaben seines Kollegen M. Piron lassen sich im Namurois bereits im 18. Jahrhundert sechs Belege für verstummtes  $h$  beibringen, aber was noch wichtiger ist, das Liégeois – nach den Handbüchern ein sicherer Hort des erhaltenen germanischen  $h^1$  – zeigt bedeutsame lokale Ansätze zur Verstummung des germanischen  $h$ . Gerade hier vermag Remacle – an Hand selbst beobachteter Schwankungen innerhalb einzelner Gemeinden (p. 340–351) – uns eine lebendige Vorstellung vom wirklichen Ablauf des Verstummens der Aspirata zu vermitteln, eine der biologischen Einsichten, die dem Buch Remacles die Aufmerksamkeit jedes Linguisten zu sichern vermögen.

Hat sich im Liégeois das germanische  $h$  infolge starker altfränkischer Besiedlung und dank der Rückendeckung durch das heutige

<sup>1</sup> Immerhin sind die Angaben von THUROT, *La prononciation française* 2, p. 391 ss. zu beachten, der Zeugnisse aus dem 16.–18. Jh. mit Angaben über die provinzielle Aussprache des  $h$  beibringt. Es ist bemerkenswert, daß nach DOLET und GUILLAUME DES AUTELS (16. Jahrhundert) die Gaskogner kein  $h$  germanischer Herkunft aussprechen, während REMACLE (p. 362) auch für Wörter germanischer Herkunft Aussprache des  $h$  im Gascognischen anzunehmen scheint. Die Durchsicht der Karten des ALF – abgesehen von *en haut* (K. 685), wo ein Fall sui generis vorliegt – zeigt Verstummen des germanischen  $h$ , mit leichter Regenerationsfähigkeit nach französischem Vorbild, da eben das Gask. ein anderes vitales  $h$  (< lat.  $\text{r}$ ) besitzt.

<sup>2</sup> So bieten z. B., soweit ich sehe, die gaskognischen Urkunden bei BRUNEL, *Les plus anciennes chartes*, kaum Anhaltspunkte für die Erhaltung des  $h$  germanischer Herkunft. Man vergleiche zum Beispiel den Namen *Uc* aus HUGO.

germanische *h*-Gebiet besonders lange in der Aussprache zu halten vermocht? Dieser bei Romanisten vielfach vertretenen Auffassung stellt Remacle die andere gegenüber: das *h* fränkischer Herkunft hat sich im Liégeois – im Gegensatz zum Namurois und Luxembourgeois – bis heute zu halten vermocht, weil die Vitalität der alten Aspirata germanischer Herkunft, durch das Aufkommen einer jüngeren Aspirata *h*<sup>2</sup>, romanischer Herkunft, eine beträchtliche Stärkung erfahren hatte. Remacle dürfte mit seiner Auffassung Recht behalten, die erhöhte Widerstandskraft des germanischen *h*<sup>1</sup> sei einer ganz besonders gearteten phonologischen Situation dieser Mundartgruppe zuzuschreiben, doch möchte ich das Moment der Stützung durch das benachbarte Deutsche<sup>1</sup> nicht ganz außer acht lassen. Zwar könnte auch für die französisch-lothringischen Grenzmundarten, die bis heute das *h* germanischer Herkunft bewahren, die eben skizzierte Auffassung von Remacle zutreffen, nämlich, daß das Verstummen des *h*, das als innerfranzösischer Vorgang vom Zentrum Frankreichs ausgestrahlt ist, an der Peripherie (Wallonie und Lorraine) sich noch nicht durchgesetzt habe. Doch mag in diesem Zusammenhang auch auf die bündnerromanischen Verhältnisse hingewiesen werden. Germanisches wie altalemannisches *h* scheint in den bündnerromanischen Mundarten zunächst keine Spuren hinterlassen zu haben. Die im Surselvischen heute durchaus lebendige Aspirata tritt nur auf bei Lehnwörtern des späteren Mittelalters und der Neuzeit, z. B. *halumbard* = Hellesbarde, *hanlegiar* = handeln, *hassegiar* = hassen (AIS 4, 734 Leg.). Es ist nun interessant, daß das älteste surselvische Wörterbuch von De Sale für das im Inneren Bündens gelegene Surset (Oberhalbstein, Surmeir) *assegier* = hassen, *andlegiar* = handeln als *h*-lose Formen verzeichnet. Demnach wäre im Surselvischen, das mit den deutschen Mundarten in ständigem Kontakt stand, im 17. Jahrhundert das deutsche *h* stärker verwurzelt gewesen als in dem vom deutschsprechenden Gebiet ferner abliegenden Surmeir. Daß in Lüttich im Mittelalter der Laut *h*, dank der ausgesprochenen Grenzlage der Stadt häufiger vom Ohr des wallonischen Patoisant perzipiert werden konnte als etwa vom Ohr eines Parisers,

<sup>1</sup> Im Anschluß an Feststellungen von GROTAERS betont L. REMACLE die auffallende Tatsache (p. 365), daß nördlich des Namurois auch eine geographisch sich anschließende flämische Zone die Spirans *h* verstummen läßt. Er ist geneigt, den nördlich und südlich der Sprachgrenze eingetretenen Schwund des *h* so zu erklären: «l'*h* s'affaiblit et tombe de lui-même, cédant à une inclination véritablement congénitale.» Aber damit ist doch wohl die Gleichzeitigkeit und Verbundenheit des Vorgangs nicht genügend erklärt.

darüber kann kaum ein Zweifel bestehen. Längs der Sprachgrenze sind dem deutschsprachigen wie dem romanischen Nachbarn fremde Lautserien passiv durchaus vertraut, wobei immer wieder zum Teil unvollkommene Entsprechungsgleichungen<sup>1</sup> zwischen den eigenen und den fremden Lauten hergestellt werden. So wird z. B. ständig fr. *ž* mit schwzdtsh. *š* (als Lenis gesprochen!) gleichgestellt: *gêner* : *scheniere*, *gilet* : *schilè*, *joli* : *scholi*. So ist sich denn auch der Surselvaner meistens der Tatsache bewußt, daß dem allgemein alemannischen *ü* der deutschen Lehnwörter in seiner Mundart ein *i* entspricht: *hilla* = *Hütte*, *hisli* 'Abtritt' = *Hiisli*, *stebli* = all. *stübli*, *cletg* = Glück, *stir* 'Liebesgabe' < all. *stür* (deutsch Steuer), *bietigot* < *BEHÜT DICH GOTT*). Dieselbe Entrundung von *ü* zu *i* teilt das Surselvische mit den im vorderen Rheintal gesprochenen deutschen Walser Mundarten (cf. dazu Hotzenköcherle, *Multen* § 64), wie auch mit der nordwestlich angrenzenden all. Innerschweiz (Uri, Unterwalden): es besteht also hier eine über die Sprachgrenze hinausgreifende lautliche Solidarität der romanisch-deutschen Mundarten, die in weitem Umfange die palatalen *ü* und *ö* entrunden. Übrigens sollte die Geschichte des germanischen *h* einmal parallel mit der Erhaltung des germ. *w-* in der romanischen Grenzzone Frankreichs und Italiens untersucht werden.

Wenden wir uns nun dem für das Liégeois charakteristischen *h*<sup>2</sup> zu, dem Remacle mit Recht den größten Teil seines Buches widmet. Die hauptsächlichsten Quellen dieser altromanischen Aspirata sind nach Remacles eingehender Prüfung folgende (cf. p. 67 ss., 198): 1) altgallorom. *-is(s)*: *noix*: afr. *nois*, liég. *neüh*; *saison*: *sâhon*; *baisier*: *bâhî*; *graisse*: *crâhe*; (h)uis : *ouh*; *cuisse*: *cohe*; *fiscu* > *Feix* (n. de lieu), *Fêhe*; *vaisseau*: *wahê*. 2) lat. germ. *sc<sup>A</sup>*, *sc<sup>O</sup>*: afr. *eschiele* : liég. *hâle*; afr. *escouter*, liég. *hoûter*; *esclore* : liég. *hlôre*. 3) isolierte Fälle: *FOSELLA*: liég. *fohale*; afr. *singe* : liég. *hème*; afr. *isle* (< *isclè*), liég. *ihè*. Dem liég. *-is* (mit stimmhaftem *s*) und dem liég. *-iss* (mit stimmlosem *s*), wofür die Lautformen oben zusammengestellt sind, entsprechen aber in der übrigen Wallonie *ž*, *š*-Formen (cf. Remacle, p. 92–93), so daß diese letzteren Mundartvarianten, wie Haust und Remacle überzeugend darlegen, in etymologisch umstrittenen Wörtern, die im liég. *h* aufweisen, für die Herkunft des Wortes die Entscheidung bringen können.

Wie verhält sich nun genetisch französisches *-is-*, *iss-* zu *-ž-*, *-š-* der westwall. Mundarten und zu dem einheitlichen liég. *h*? Welches

<sup>1</sup> Zu diesem Problem E. TAPPOLET, *Alemannische Lehnwörter I*, p. 59; E. STEINER, *Die französ. Lehnwörter in den alem. Mundarten der Schweiz*, p. 98 ss.

sind die lautlichen Zwischenstufen, die zwischen  $-ž-$ ,  $-š^{-1}$  und liég.  $-h-$  liegen?

Hier hat Remacle durch Einsicht in parallele Vorgänge des Spanischen (*cereža* > *cereja*, *bašar* > *bajar*), ferner durch scharfsinnige Analyse des Vorganges der Palatalisierung von arom.  $-sɿ-$ , endlich durch genaue Nachprüfung der in der konservativen Mundart des liég. zum Teil noch nachweisbaren älteren Vorstufen der einheitlichen Aspirata *h* die wahrscheinliche Lösung gefunden:  $sɿ$  (von CERESSEA) erreicht zunächst die den Mundarten Süd- und Nordfrankreichs gemeinsame Phase  $-iz-$ , wobei in einem großen Teil des Ostens die enge Verbindung des *j*-Elementes mit *s* sich einstellt, ähnlich wie im surselv. *čarižža* (Kirsche). Ebenso wäre die Entwicklung verlaufen bei VASCELLU, CRASSIA zu anc. fr. *vaissel*, *craisse*, die nicht nur im surselv. *vaši*, *graša*, sondern auch in Nordfrankreich und in der Wallonie  $-š-$  ergeben (altwall. *vašel*, *baši*). Die weitere Etappe von  $-š-$ , der stimmlose *Ach*-Laut, ist noch heute in Mundarten des Liég. feststellbar und durch die ständige Verwendung eines besonderen graphischen Zeichens  $xh$  in altwall. Texten für das Mittelalter gesichert. Der Übergang von  $-χ-$  zur reinen Aspirata  $-h-$  wurde, nach Remacle, erst während des 17. Jahrhunderts im Liég. vollzogen, ist also ein junger Lautvorgang, wenn auch heute dieses junge  $h^2$  zugleich mit dem alten noch hörbaren  $h^1$  germanischer Herkunft, als eines der charakteristischen Merkmale des Liég. gilt.

Merkwürdig bleibt der Gegensatz der Entwicklung des anlautenden  $sk-$  bei der Gruppe  $sca^2$ : afr. *eschiele* ( $-sč-$ ), aber liég. *höl*, namur. *šöl*; afr. *escume*, liég. *hòm*, namur. *šim*, afr. *escorchier*,

<sup>1</sup> Diese Zwischenphasen sind, wie REMACLE, p. 284–286, auf Grund der Karten nachweist, besonders in ostfr. Md. und in der heutigen Picardie weit verbreitet. Die Karten hätten an Genauigkeit gewonnen, wenn REMACLE für die Westschweiz die *Tableaux phonétiques* des Glossaire (z. B. *saison*, QUIETIARE > *coisier* 'se taire'), ferner die Lauttabellen von ZIMMERLI, *Die deutschschweizerische Sprachgrenze* (cf. *ceresea*, *ratione*, *coxa*) oder für die Landes den Atlas von MILLARDET (cf. *cuisse*, *maison*) herangezogen hätte.

<sup>2</sup> Warum erfährt das betonte *a* nach Palatal im Wallon. und Fr.-Lothring. nicht dieselbe Behandlung wie im fr.  $scala$  > *eschiele*? Warum wird *pala* und *scala* gleich behandelt (liég. *pal*, *höl*, mess. *pal*, *χāl*)? Die Zone von *pale*, *eschale* reicht übrigens – nach ALF – auch in Westfrankreich bis an die Loire hinauf, cf. Belege von *eschale* in altwestfr. Texten (TOBLER-LOMMATZSCH, s. *eschiele*: Roman de Thèbes, Sermons poitev.).

liég. *hwèrsi*, namur. *šwarši*; afr. *mosche*, liég. *moʒ*, namur. *moš*. Was noch auffallender ist, daß im Falle von  $sc^A > š$ , ein Wandel, der allgemein nordfranzösisch ist – natürlich mit Ausnahme des altpic. und normannischen *k*-Gebietes –, der selbe Wandel von  $š > h$  nicht nur im Liég., sondern auch in französisch-lothringischen Mundarten auftaucht (cf. Karte bei Remacle, p. 295). Nach ihm wäre für das heutige liég. *h* (*hol* < *SCALA*) die älteren Vorstufen  $-ʒ-$ ,  $-š-$  (*eschale* > *exale* > *hol*) anzusetzen, wobei  $š$  lautlich behandelt worden wäre wie  $-š-$  in altwall. *vašel* (< *vaissel*) > *vaxel* > liég. *wahé*. Im Falle von  $sk + o, u$ : afr. *escorchier*: namur. *šwarši*, liég. *hwèrsi* 'écorcher', afr. *escume*: namur. *šim*, liég. *hôm* glaubt R. (p. 215, 299, 397) die Palatalisierung  $sk- > š-$  >  $ʒ-$  dem Einfluß eines dem Wallon. eigentümlichen alveolaren *s* zuschreiben zu dürfen, wobei mir allerdings noch unklar bleibt, weshalb das *-k-* vor *o, u* den Verschluß aufgibt. Remacle verweist mit Recht auf ähnliche Erscheinungen im frankoprov. Gebiet, die A. Duraffour für Montana *èhuva* < *SCOPA* belegt. Montana verlegt R. (p. 246) aus Versehen in die Savoie statt ins romanische Oberwallis: die Einsicht in die *Tableaux phonétiques* des Glossaire (Nr. 97) hätte gezeigt, daß die oberhalb Sitten (Sion) gesprochenen Oberwalliser Mundarten nebeneinander für *SCOPAT*: *exouve, efüe, houve* aufweisen, die Ausnutzung der in den Lauttabellen von Zimmerli, *Die Sprachgrenze*, t. 3 (Tabelle Nr. XV) verzeichneten Formen von *AUSCULTARE*, *EXCORTICARE*, des Materials in den Mundartmonographien von W. Gerster für die Mundart von Montana (§ 176–187), von Leo Meyer für das Val d'Anniviers (p. 150), von Lavallaz für Hérémente (§ 236) hätte das Gesichtsfeld wesentlich erweitert. So zeigt diese konservative Mundartgruppe nicht *\*motsə* 'mouche' (< *mostsə* < *mosci*) wie viele frankoprov. Mundarten, sondern *mošsə* (mit Ausmerzung der dentalen Affrikata) gleichwie namur. *moš*, liég. *moʒ* sich, nach Remacle, p. 296, 333, aus älterem *moscə* (über *mosšə*?) erklären: in beiden Fällen wurde der Verschluß aufgehoben und die beiden Reibelaute einander angeglichen<sup>1</sup>.

Bei dieser Gelegenheit mag die Bemerkung erlaubt sein, daß die *Belgique romane* wie die Westschweiz heute zu den besterforschten Mundartgebieten der Galloromania gehören. Der nahe Kontakt der Forschergruppe von Liège mit derjenigen, die das *GPSR* als Zentrum betrachtet, liegt eigentlich sehr nahe, um so mehr, als manche ostfranzösische Mundartprobleme, wie Horning, Duraffour und neuerdings K. Lobeck zeigten, in den westschweizerischen Mundarten wieder auftauchen.

<sup>1</sup> Im namur. auf einer älteren Stufe: *scé*, im Oberwallis auf einer fortgeschritteneren Phase: *sts*.

Der Referent hatte schon in der *VRom.* 2, 295 auf die Notwendigkeit hingewiesen, Fragen der Symbiose in deutsch-romanischen Grenzmundarten in Belgien und in der Schweiz gegenseitig zu durchleuchten. So durfte von vornherein erwartet werden, daß zur Herkunft des *-h-* im wallonisch-niederdeutschen-flämischen Sprachkreis die Einsicht in schweizerische Verhältnisse mancherlei Nutzen bringen könnte. Daß westschweiz. *s-* vor Konsonant einst eine Phase *-χ-* durchlief, zeigt die Wiedergabe von altfreiburgisch *castelan* im bernischen Familiennamen Tschachtlan, wo also romantisches *-st-* von den benachbarten Alemannen als *-χ-* perzipiert wurde. Dasselbe gilt vom alemannischen Familiennamen *Tschachtli* aus altfreiburgisch *castel* und neulich hat an der Oberwalliser Sprachgrenze E. Tagmann<sup>1</sup> einen ähnlichen Fall nachgewiesen im *ON AUGUSTANA > valais. otanna*, während die deutschschweizerische Form noch *oxtana* lautet.

Remacle ist geneigt, als unmittelbare Vorstufe der dem liég. eigentümlichen Aspirata *h<sup>2</sup>* einen *χ*-Laut anzusetzen, der in den mittelalterlichen Texten mit *xh* wiedergegeben wurde (p. 31–32). Ein ähnlicher Entwicklungsgang läßt sich in den *Tableaux phonétiques de la Suisse romande* (Nr. 90) für das fr. 'dressé' in den westschweizerischen Mundarten verfolgen: *š̃ > χ* (ich-Laut). Noch frappantere Übereinstimmungen bestehen mit gewissen Mundarten des Rheintales unterhalb Chur. Hier geht intervokal der typisch hochalemannische Laut *χ* (*Wuche* = Woche) zu *-h-* über (*Wuhe*) (cf. P. Meinherz, *Mundart der Bündner Herrschaft*, p. 26). Die benachbarten Rätoromanen, d. h. die Sursilvaner und Suttisilvaner haben dieses *h* und nicht das alemannische *-χ-* übernommen, also surselvisch *strihār* (aus allem. *striχə* = streichen), *schlihar* (aus allem. *schliχə* = schleichen) usw. Da die Sursilvaner sich der Tatsache bewußt waren, daß ihr *-h-* der eben genannten Wörter bei den deutschsprachigen Nachbarn um Chur einem Hauchlaut *-h-*, aber bei den übrigen deutschsprachigen Nachbarn nördlich und östlich einem *χ* entsprach, stellten sie für ihren Hauchlaut Entsprechungsgleichungen auf. Das intervokale alem. *-χ-* entspricht also im Surselvischen einem *-h-*. Dies führt nun dazu, daß im Gegensatz zu ihren unmittelbaren deutschsprachigen Nachbarn nördlich von Chur<sup>2</sup> und allen alemannischen Mundarten der Ostschweiz die Sursilvaner auch im Anlaut das alem. *χ-* mit *h-* wiedergeben: alem. *χegel* : surselv. *heigel* 'Kegel', *χugel* : *hucla*

<sup>1</sup> *Toponymie et vie rurale de la région de Miège (RH 26)*.

<sup>2</sup> Diese brauchen also im Anlaut *χ-* (*χind* = Kind, *χessel* = Kessel) für germ. *k-* wie die meisten übrigen alemannischen Mundarten der deutschen Schweiz.

'Kugel', *χantə* : *honta* 'Kanne', *χorhemd* : *horəm*, *χridə* : *rīda* 'Kreide' usw.<sup>1</sup>

Die eingehende Besprechung mag dem Romanisten von Lüttich ein ausreichender Beweis sein, wie hoch der Referent sein Werk einschätzt und wie er dessen Kenntnisnahme und eingehendes Studium durch die Romanisten und Germanisten als dringend wünschenswert betrachtet.

Zürich

J. J.

★

KONRAD HUBER, *Über die Hist- und Speichertypen des Zentralalpengebietes*. RH 19. Eugen Rentsch Verlag, Erlenbach-Zürich 1944.

Immer wieder versuchen namhafte Forscher in die Geheimnisse der Entstehungsgeschichte bäuerlicher Wohn- und Wirtschaftsgebäude einzudringen. Dabei lassen sich heute hauptsächlich zwei Strömungen unterscheiden. So sucht H. Brockmann-Jerosch in seinem Werk, *Schweizer Bauernhaus*, Anlage und Bauformen von rein wirtschaftlichen Faktoren abzuleiten, während die Darstellungsart J. Hunzikers in seinem achtbändigen Werk, *Das Bauernhaus in der Schweiz*, den völkischen Gedanken stark betont. Beide Forscher verfallen oft in allzu große Typisierung. Bauformen sind anfänglich Zweckformen und ursprünglich, wenn auch primitiv, von praktischen und wirtschaftlichen Gesichtspunkten beherrscht. Dies aber nicht ausschließlich! Denn auf freiem Boden des *pur suveran*, wo der Sohn Hab und Gut seinem Sohne in langer Tradition und ungestört weitergibt, wachsen die Formen je nach der Prosperität der ganzen Gemeinschaft und des Bestehens eines kräftigen Handwerkerstandes über das sachlich Notwendige hinaus. Der Verfasser hebt die Bedeutung jener fast übernatürlichen Macht der Überlieferung im Hausbau und der Betriebsführung des Alpenbauers mit Recht hervor. Wie schwer ist es, an Hand der heute so mannigfaltig ausgebildeten Bauformen retrospektiv auch nur eini-

<sup>1</sup> Prinzipiell dürfte für REMACLE interessant sein, nachzulesen, was L. BRUN für die Mundart von Obersaxen (*Beitr. zur schweizerdeutschen Grammatik* 11, p. 114) über die Schwankungen der Frikativ- und Hauchlaute festgestellt hat; ebenso bietet BOHNENBERGER, *Die Mundart der deutschen Walliser* (*ebenda*, 6, p. 73 ss.) mancherlei Bemerkenswertes. Für das Verständnis des Verhältnisses der stimmhaften und stimmlosen *χ*-Laute wäre die Auseinandersetzung mit den Ausführungen von A. STEIGER, *Contribución á la Fonética del Hispano-árabe*, p. 59, 218–250 besonders naheliegend.

germaßen vollständige Zwischen- und Bindeglieder zu rekonstruieren! Die verborgen wirkenden Kräfte aufzuspüren und in ihrer jeweiligen Intensität richtig einzuschätzen gelingt nur selten restlos, da oft Bastardformen zufällig in den Vordergrund treten und den logischen Ablauf der Entwicklung hemmen oder verbiegen.

Konrad Huber versucht nun, gestützt auf bereits Bekanntes, das Problem von allen Seiten her neu anzupacken. Dies tut er mit genauer Zielsetzung, wobei er von der Fragestellung L. Gauchats ausgeht: «Welches sind die kulturellen Zusammenhänge innerhalb der viersprachigen Schweizeralpen, und wie weit ist diese primitive Kultur durch die verschiedenen aufeinanderfolgenden Siedlerwellen beeinflusst worden?»<sup>1</sup>

Der Verfasser, der in jugendlichem Elan ein großes Gebiet rings um den Gotthard bereiste und durch unmittelbare Beobachtung den notwendigen Einblick in die reichen Wechselbeziehungen zwischen Mensch, Behausung und seiner Arbeit als Ausdrucksformen uralter Selbstversorgung erhielt, war überdies sprachlich gründlich vorbereitet. Besonders mit Hilfe sprachlicher Argumente gelingt es dem Verfasser, zu Resultaten zu gelangen und Rückschlüsse zu ziehen, die für die weitere Forschung von großer Bedeutung sind. Daneben standen dem Verfasser reichhaltige Materialien aus den vier nationalen Wörterbüchern zur Verfügung. Trotz der Beschränkung des Themas auf die Haupttypen der Korn- und Garbenspeicher des Zentralalpengebietes, waren die persönlichen Erhebungen und Erkundigungen räumlich bedeutend weitergezogen, und auf Schritt und Tritt sind auch diese Erkenntnisse, durch reiche Literaturangaben untermauert, zur besseren Klärung des Gesamtproblem es herangezogen worden.

In einem ersten Teil, *Die Grundlagen*, werden Klima und Vegetation, dann die Wirtschafts- und Betriebsformen erörtert als Ausgangspunkt und Grundlage für die Ausbildung der verschiedenen landwirtschaftlichen Gebäude zu Gebäudekomplexen. In einem zweiten Teil geht der Verfasser von ausgebauten, fertigen Bauformen aus, die noch heute bestehen und zum großen Teil noch heute voll verwendet werden. Es sind Ausgliederungen eines einheitlichen primitiven Typus, die sich in gewissen Gegenden bereits durch weiteren Ausbau zu einem neuen Einzweckgebäude zusammenfanden. Gerade durch sprachliche Fakta vermag der Verfasser Bauveränderungen der Vergangenheit aufzuzeigen und zu deuten, die dem nicht linguistisch orientierten Hausforscher entgehen müßten.

So gelangt der Verfasser zur wichtigen Einsicht, daß die Korn-

<sup>1</sup> ASNS 127, 345.

histe, das freistehende Korngerüst (in romanisch Graubünden meist *caschner* genannt) früher viel verbreiteter sein mußte als heute. Entwicklungsgeschichtlich sekundäre Formen des Korngerüstes, die nicht selten immer noch *caschner* heißen, und zwar an Orten, wo die freistehende Histe verschwunden ist, bezeugen diese Tatsache. Die wichtigste sekundäre Form des freistehenden *caschner* ist das an der Scheunenwand angebaute Trockengerüst (in der Surselva meist *talina* genannt). Die Zusammenschumpfung des alten *caschner* – 'Hist'-Gebietes und dessen Zurückdrängung auf die höchsten Talstufen oder Schattenhänge geht, wie der Verfasser sieht, auf eine besonders wichtige bauliche Neuerung im Innern der Scheune zurück. Es ist dies die Einfügung der Tenne in den Bau des Heugadens, so daß das Dreschen im Freien und auf freier mit Korntüchern bedeckter Erde in der Nähe der Kornhistengruppen aufhörte. Dank dieser Verlegung des Dreschplatzes wären, nach der Auffassung Hubers, auch die Histten näher an die mit einer Tenne ausgestatteten Heugaden verlegt worden, bis sie schließlich mit der Scheune organisch verbunden wurden. Die freistehenden *caschner*-Gruppen auf den Feldern wurden also dezentralisiert, wodurch eine neue Einheit von Trockengerüst und Dreschort im Heugaden hergestellt wurde. Diese Entwicklung ist überall dort bereits längst abgeschlossen, wo das Korn ohne besonders ausgiebige Lufttrocknung kurz nach dem Schnitt schon gedroschen werden kann. Man möchte sich fast zu der Frage berechtigt fühlen, weshalb früher an solchen Orten so gewaltige zeit- und holzraubende Gerüste erstellt wurden. Wurde etwa auch in der Surselva, wie Scheuchzer für das Blenio berichtet, eine zweite Frucht ausgesät, die den Schnitt des Kornes vorzeitig verlangte? Wohl war die Histe bedeutend kleiner und gar nicht zu vergleichen mit den mächtig ausgebildeten Korngerüsten des Tujetschs. Es wäre natürlich wertvoll, etwas Genaueres über den Zeitpunkt des Einbaues der nicht so einfachen Tenne bis hinauf in die obersten Talschaften zu erfahren. Besonders dort, wo heute keine Spur mehr vorhanden ist von der eigentlichen Histe (Foppa Lumnezia usw.) wird das Verschwinden der Histe wahrscheinlich kaum den Einbau der Tenne abgewartet haben. Man könnte sich gut vorstellen, daß z. B. in der Foppa, wo auch Mais vortrefflich gedeiht und reift, früh *talinas* neben der absterbenden Histe bestanden haben, ohne daß die eingebaute Tenne schon vorhanden gewesen wäre. Man hätte dann nach alter Sitte, trotz des Verschwindens der Histe, weiter im Freien gedroschen. Der dann wuchtig einsetzende Einbau der Tenne machte viel schnellere Fortschritte bis in die höchsten Regionen, als dies der Fall war für den Umbau des freistehenden *caschner* zur *talina*, die an die Scheunenwand gebunden ist. Gerade in den Hochtälern war das Dreschen

im Freien beschwerlich und oft kaum möglich. So überholte zeitlich der Einbau der Tenne den Umbau des *caschner* zur *talina* und die beiden Tendenzen kreuzten sich auf halber Höhe, wo zur Austrocknung und Ausreifung des Kornes der *caschner* sich besser eignete als die *talina*. In Medel und Tujetsch haben wir noch heute teilweise die räumliche Trennung von Trockengerüst und der längst eingebauten Tenne.

Bereits vor Huber wußte man, daß zwischen dem freien und dem an der Scheune angebauten Trockengerüst enge Beziehungen bestehen. Ein Blick auf die verschiedenen, noch heute vorherrschenden Entwicklungsstadien des Korntrockengerüsts veranlaßte einsichtige Beobachter, zwei Möglichkeiten ins Auge zu fassen: entweder hätte sich die Histe aus dem Heugaden zur *talina* und dann zum *caschner* entwickelt, oder die *talina* sei von außen her aus der freistehenden Histe entstanden. Huber fällt das Verdienst zu, einwandfrei bewiesen zu haben, daß die Histe (*caschner*) das Primäre ist. Es bleiben allerdings besonders konstruktiv-technische Bedenken, die erst das Aufzeigen der verschiedenen Entwicklungsphasen beseitigen würde.

Daß nun dem bereits vor Hunderten von Jahren eingebauten Tenn in Tujetsch und Medel erst jetzt die *talina* nachzufolgen scheint (in Flond ist die Entwicklung schon weiter fortgeschritten: eine große Gruppe von Histern und dazu fast an jedem Heugaden eine *talina*), ergibt sich zum Teil aus der dringenden Notwendigkeit, freistehende *caschners* zu benützen, ist aber auch begründet in einem außerordentlich konservativen Zug der Bevölkerung überhaupt. Interessant ist, daß auch tennlose Scheunen eine *talina* besitzen können, und auffallend ist ferner, daß besonders in Sedrun und Rueras die *talina* als Bindeglied zwischen *caschner* und *latti* (aus dünneren Rundhölzern bestehender schmaler Boden ob und längs des ganzen Tennes) überhaupt wegfällt. Man hat begonnen, die Dorfscheunen so auszubauen, daß über dem Tenn oder den verschiedenen Heuböden ein richtig ausgebauter zweiter Boden Platz hat. Dort wird nun sämtliches Korn auf Latten oder gespannten Drähten rittlings oder nach alter Art aufgehängt. Große verlattete oder vergitterte Öffnungen an beiden Giebelseiten sorgen dafür, daß das Korn nicht erstickt. Dieser modern ausgebaute *latti* (in Tujetsch *gebel* genannt), der besonders in der unteren Surselva verwendet wird, kann viel dazu beitragen, die *caschners* überflüssig zu machen. Die *lattius*, wie der Bau von *talinas*, nehmen stark zu.

In Tujetsch bestehen heute gleichzeitig fünf verschiedene Arten von Trockengerüsten nebeneinander: das sind bestimmt Zerfallserscheinungen. 1) größere und kleinere, zum Teil bis zur Hälfte und mehr zusammengeschrumpfte Histengruppen. 2) vereinzelte frei-

stehende alte Histén. 3) etwa 20, mittels Streben an den Heugaden lose befestigte Histén (wie noch häufiger in Medel). 4) eine geringere Anzahl ganz oder recht primitiv mit der Scheunenwand verbundene *talinas*. 5) Latten- oder Drahhisten im Dachboden der Scheune (*gebel*) in besonders für diesen Zweck ausgebauten Scheunen. (In der Foppa ist dieser Dachboden besonders häufig; in Ladir z. B. wurde der *laltiu* nach dem großen Brand in den neunziger Jahren eingeführt.)

Hubers Beweis, daß die *talina* aus dem *caschner* entstanden ist, stützt sich besonders auf die Feststellung, daß die Bezeichnung *caschner* an bestimmten Orten auf das angebaute Trockengerüst (*talina*) übertragen wurde. Eine hübsche Parallele aus jüngster Zeit konnte ich in Tujetsch feststellen. Sowohl in Selva wie in Rueras wurde von zwei sehr zuverlässigen Gewährsleuten besonders hervorgehoben, daß die einfachen, zweipfostigen Histén besser *geinas* (eigentlich eine etwa zwei Meter breite Feldgattertüre, auch schmalere Gartentüre) genannt würden. So sagt man in Rueras: *caschners sempels cun dus posts vegnan pitost numnai giainas ed ussa era mess encunter in bietg*. 'Einfache Histén mit zwei Pfosten nennt man eher *giainas* und jetzt sind sie auch etwa an einem Bau angemacht.' In Selva sagte man mir: *sis caschners ain aunc empai, siat ain i aint; ussa vainsa anqual «giaina» ancunter al clavau*. 'sechs Histén stehen noch, sieben sind verschwunden; vereinzelt trifft man auch *giainas* an den Heugaden angebaut.' Es handelt sich hier durchaus nicht um die mittels Streben angelehnten Kornhistén, die auch drei- und vierpfostig sein können. Wir sehen also vorerst schön die Übertragung des Namens *geina* (< lat. JANUA) auf eine einfache freistehende Histe, deren Bezeichnung dann weiterleben wird in der Form des an die Scheunenwand angebauten Korngerüsts (anderwärts *talina* genannt).

Wir haben hier aus der Fülle der von Huber behandelten Fragen nur das Problem *caschner-iral-talina* streifen wollen. Die etymologische Herkunft der verschiedenen Ausdrücke für die Histe konnte auch in dieser Arbeit nicht endgültig aufgeklärt werden. Huber sieht selbst, daß noch weitere Monographien die Materialien liefern müssen, um eine endgültige Lösung zu finden. Beim Hauptproblem, bei der Kornhiste, sieht der Verfasser, daß *caschner* und deutsch Histe sprachlich nicht zusammengehören, wohl aber *rascana - ra(s)card*. Eine sprachliche Deutung bleibt aus und oft muß gerade dort halt gemacht werden, wo das Problem erst eigentlich beginnt. Die dunkeln Bezeichnungen surselv. *caschner*, tessin. *rascana*, valais. *rascard* beweisen aber auch das sehr hohe Alter des Korngerüsts. Der Verfasser erhebt gegen die Verknüpfung von *caschner* mit *casa* den Einwand, daß im Romanischen keine Ableitungen von *casa*

mit der Bedeutung 'Haufe' bestehen und daß *casa* auch nicht für Aufschichten von Holz usw. verwendet wird. *Far caset* ist nun aber sehr verbreitet für das Aufschichten des Brennholzes, besonders des Backofenholzes in viereckiger Bauform. Auch der Baumeister und der Waldarbeiter kennen den Ausdruck. Sedrun: *fa si caset cun lenna da paun ch'i schigi*, 'in viereckiger Art aufschichten, damit das Backofenholz austrockne'. Dardin: *per tener la rasena sin plauncas stoins far caset*, 'um die Holzrolle an Halden zu sichern, muß man «im Gewett» aufschichten' (unten). So auch bei großen Herdholzbeigen. *Caset* ist auch ein Ausdruck der Kinder beim Spiel. Aber auch mit dieser Berichtigung kommt man nicht viel weiter in der Lösung des Problems *caschner*. Jünger scheinen die Bezeichnungen für die konstruktiven Bestandteile der Histe<sup>1</sup> zu sein. Es wird wohl auch so sein, daß, wie in Blenio und in Jugoslawien, die Hauptpfosten überhaupt in die Erde eingerammt waren und daß sie ohne Stützen sein konnten. Die primitiven Korngerüste waren wohl auch sehr niedrig, und erst die in größeren Dimensionen gebauten Korngerüste verlangten Stützen und weitere technische Vervollkommnungen. Die Stützen erst machten das Einrammen der Pfosten überflüssig. Die primitiven Histen mögen so ausgesehen haben wie noch heute die kleinen Gerüste zum Trocknen des Heues in Medels.

Besonders wertvoll ist die sprachgeographische Untersuchung, um die ehemalige Ausdehnung von *caschner* wieder deutlich zu machen. – Sehr interessant ist auch die Untersuchung über *TORBA* und *TORBACE* mit ihren vielen Nebenbedeutungen. In Anlehnung an Erkenntnisse von F. Fankhauser und J. Jud stellt Huber eine semantische Parallele auf zwischen *timmer* 'Bauholz', das im deutschen 'Zimmer' weiterlebt, und tessin. *torba* 'Hütte, Dreschraum, Zimmer' (urverwandt mit *TRABS* 'Balken').

Huber verlangt vom Leser tüchtiges Mitdenken. Die vielen kühnen Brücken, die er baut, bestehen vorerst aus schwebenden Baumriesen als Strebebalken, die erst nach und nach aus der Tiefe der Schlucht herauf, von den abschüssigen Seiten her, gestützt, verstrebt und unterbaut werden müssen, um so den Übergang und die Verbindung mit den Brückenköpfen zu sichern. Es ist wirklich so, als ob Huber vor der Abfassung des Buches intuitiv die großen Linien erfaßt, die Grundbalken gelegt, und dann Stück um Stück, Stein um Stein mühevoll herbeigetragen hätte. Dadurch wurde der klare Aufbau der Arbeit durch den für die Forschungsarbeit außerordentlich begabten jungen Philologen eher etwas beeinträchtigt.

<sup>1</sup> Immerhin ist *areisen* < *ERISMA* schon griechisch-lateinisch und altes Wortrelikt, cf. *DRG* I, 398.

Die ganze Arbeit ist anregend und wirft überall neue Gesichtspunkte in die Diskussion. Aber auch neue Arbeiten dürften die Grundfesten der Huberschen Erkenntnisse kaum mehr erschüttern. Mit Spannung wird man nun die Ergebnisse der Schweizerischen Bauernhausforschung erwarten dürfen, die von der *Schweiz. Gesellschaft für Volkskunde* in Angriff genommen worden ist.

Chur

A. Maissen.

\*

AHLBORN, GUNNAR, *Le patois de Ruffieu-en-Valromey (Ain)*, Göteborg, Wettergren & Kerberg Förlag 1946.

KJELLÉN, OSKAR, *Le patois de la région de Nozeroy (Jura)*, Elanders Boktryckeri Aktiebolag, Göteborg, Librairie E. Droz, Paris 1945.

Deux Suédois viennent d'offrir à la dialectologie francoprovençale le fruit de leurs savantes recherches, résultat d'enquêtes patientes et soignées sur le terrain: M. Oskar Kjellén, *Le patois de Nozeroy (Jura)*, et M. Gunnar Ahlborn, *Le patois de Ruffieu-en-Valromey (Ain)*. Tous deux ont donc choisi comme champ d'études des régions de caractère nettement francoprovençal<sup>1</sup> – soit du groupe septentrional, soit du groupe méridional –, tous deux sont passés par la merveilleuse école d'A. Duraffour qui, approfondissant, développant en eux le sens de l'investigation dialectologique, et raffinant les méthodes de travail, leur inspira au plus haut degré l'amour du pays à enquêter et celui de ses habitants. L'état du patois est, je pense, à peu près le même dans les deux villages explorés, à en juger d'après ce que disent M. K. p. 23 et M. A. p. 5. Ce sont des patois voués à la mort dans un avenir assez proche et les personnes qui les parlent encore purement, appartiennent à la génération née vers 1880. Je signalerai ici le fait qui m'a vivement frappé lors de mes enquêtes en 1935–1936 que, plus on descend de la région de Besançon vers la Bresse, mieux le patois s'est conservé. Il paraît que la lente désagrégation du patois a commencé dans le nord une génération plus tôt que dans le sud.

L'intérêt de M. K. à étudier sur place un patois frprov. a été éveillé en premier lieu par le parler du Sauguet qui, en effet, à cause de quelques évolutions phonétiques très caractéristiques (comme CAPRA > *tsira*, LUNA > *lra*) et un vocabulaire archaïque (p. ex.

<sup>1</sup> A condition qu'on ne considère plus le traitement de *á* comme seule caractéristique du francoprovençal.

「courater」 = chasser), occupe une place à part dans l'ensemble des patois de la Franche-Comté et est considéré par les habitants de la région comme «du vrai patois». Je me rappelle bien que, lorsque, en 1935, j'avais commencé mes enquêtes à Mouchard pour me diriger vers les montagnes du Jura, tous mes témoins me conseillaient vivement d'aller dans la région de Montbenoît – comme plus tard dans la plaine bernoise on me recommandait d'aller à Trub –, comme si ce n'était que là que je puisse encore trouver du patois bien conservé. C'est, chance inespérée, à Montbenoît que M. K. a fait la connaissance de M. Duraffour qui l'a orienté vers l'étude du patois de Nozeroy. Cette étude se base sur des enquêtes personnelles faites dans les années 1935–1938, le séjour total de M. K. s'élevant à un an environ: durée largement suffisante pour que nous accordions confiance aux matériaux. Après avoir donné une bonne introduction géographique et historique, M. K. décrit sa méthode d'enquête (p. 21 ss.) où il discute, entre autres, la question de savoir si l'enquête d'un patois vivant doit être faite par un savant du pays ou par un étranger. La solution que M. K. donne à ce problème, doit être, à mon avis, approuvée. Je dirais même, en allant un peu plus loin, qu'il y a plus de chance pour un étranger que pour un «indigène» de bien percevoir et transcrire la nature réelle des sons. Combien de fois n'ai-je pas regretté, dans mes promenades dialectologiques à travers la Suisse alémanique, de trop bien connaître les mots non seulement en eux-mêmes, mais dans leur habit phonétique. Je regrette seulement (tout en espérant que M. A. donnera quelques indications là-dessus dans la continuation de son travail) que M. K. ne précise pas les difficultés de transcription (plus ou moins grandes selon les sons, cela va sans dire) qu'il a rencontrées, et qu'il ne dise rien des changements de perception survenus au cours de ses différents séjours. Je m'explique en choisissant des exemples dans les patois de la Suisse alémanique. En automne 1944, j'arrive à Glaris et le premier mot que j'entends prononcer par un habitant de cette ville, c'est *bũ<sup>o</sup>χbindr* 'Buchbinder', où je suis frappé de ne pas entendre *-ũə-* (comme en général dans les patois de chez nous), mais *-ũ<sup>o</sup>-* (dont le second élément, malgré la réduction et la faiblesse de la prononciation, a nettement gardé la valeur du timbre *-o-*); cette impression auditive *-ũ<sup>o</sup>-* n'a pas tardé à s'effacer devant *-ũə-*, de sorte que plus tard j'avais de plus en plus l'impression d'entendre *-ũə-* comme partout ailleurs. De même à Glaris, le timbre de *-ĩ-* et *-y-* très ouverts, dans des mots comme *ksĩ* gewesen, *gy* gehen, que j'ai d'abord perçus comme *-e-* et *-ø-* très fermés (ce qu'ils sont dans mon dialecte appenzellois «typisé»), je les ai entendus par la suite comme *-ĩ-* et *-y-*, pour revenir plus tard (printemps 1945) plu-

tôt à -e- et -o-. Ces exemples pourraient être multipliés et je suis certain que M. K. et M. A. ont fait des constatations analogues. p. 29 ss. M. K. nous donne des récits en patois; ils ont pour objet de nous offrir des spécimens de la langue parlée dans un discours suivi et de nous familiariser avec la mentalité et le milieu des patoisants, et, à ces points de vue, ils atteignent leurs buts. Cependant je ne cacherai pas que des récits recueillis sur la bouche des patoisants ont quelquefois l'inconvénient d'être un peu lourds (p. ex. p. 37 «Quelques jours après, on va acheter, c'est-à-dire que les fiancés et leurs parents vont ensemble à la ville pour acheter les meubles...») et ils peuvent aussi avoir le tort de traiter un sujet d'une façon insuffisante du point de vue de la chose envisagée (p. ex. le conte de Longcochon, p. 43, sur la panification [cf. la description plus détaillée avec mention des outils nécessaires, dans Egloff, *Le paysan dombiste*, p. 29]; ou celui d'Arsure, p. 47, qui, à part la naïveté extraordinaire dont il fait preuve, peut donner une idée nettement fausse: «Si elle [sc. la vache] n'a pas pris, on la vendra»: Je ne pense pas que les paysans jurassiens aient si peu de patience qu'ils vendent leurs vaches déjà après la première saillie infructueuse. Quelquefois des explications plus poussées auraient été les bienvenues, des renvois aux planches (p. ex. pour le «brise-caillé», fig. 59), des recettes de cuisine (pour «bolon» p. ex., p. 35 et p. 149, dont je ne comprends pas très bien l'emploi dans la soupe; ou pour «gaudes», p. 35), d'autant plus que les dictionnaires patois, comme celui de Vaudioux, en donnent encore moins de détails. Je dis en passant que des études de folklore auraient été des plus tentantes (à côté du fait que le veau nouveau-né est essuyé par le paysan – c'est là la coutume générale aussi en Suisse alémanique – il y a encore l'habitude de faire essuyer le veau par la vache en le léchant), mais il est évident que M. K. a dû y renoncer pour ne pas se perdre dans les détails. p. 51–69 M. K. dresse le tableau des matériaux morphologiques. L'opinion qu'il avance que *lũ* (art. masc. sg.) serait plus vieux que *lě*, est certainement juste; elle est du reste confirmée par n° 559 de ma thèse sur «Die frprov. Dialektgrenze...» qui donne *lu* pour la plupart des localités avoisinantes. Les p. 70–139 nous donnent une étude historique consciencieuse des sons<sup>1</sup>, avec quelques cartes de géographie linguistique. La partie la plus épineuse, celle qui était à éclaircir et celle à laquelle M. K. s'est attaqué particulièrement, est évidem-

<sup>1</sup> Je ne trouve pas «lasine» dans LITTRÉ, p. 103 de M. K.; la définition du terme *māsēlō* (p. 108 et p. 186) n'est pas claire (ni le LAROUSSE ILLUSTRÉ ni LITTRÉ n'ont enregistré le mot «le prenant du collier»).

ment le problème de *-á-* latin. En l'abordant de tous côtés, M. K. cherche à jeter une lumière nouvelle sur ce problème délicat, en étudiant le résultat *-á-* dans les différentes positions, en comparant et en rapprochant les résultats de Nozeroy de ceux d'autres régions frprov., en scrutant soigneusement les théories avancées par d'autres savants. Et si, d'après nous, malgré le grand effort et la multiplicité des points de vue, cet examen n'a pas eu le résultat qu'il aurait mérité, cela tient à la nature même de la question; on sera certainement à même de relever plus de détails quant au fonctionnement de cette palatalisation, mais je ne crois pas qu'on arrive jamais à résoudre définitivement ce problème. Toutefois l'étude de M. K. mérite d'être signalée comme la plus détaillée qui ait été faite jusqu'à présent. La partie la plus riche de cette thèse est représentée par le vocabulaire; on y trouve non seulement les termes du village de Nozeroy, mais encore ceux de plusieurs localités environnantes. Il contient le vieux patrimoine lexicologique à côté d'expressions plus récentes, avec des renvois aux §§ de la phonétique historique. Il aurait été souhaitable de renvoyer aussi aux planches (le mot *ětělǔ* p. ex. ne devient clair que quand on consulte la planche XV) et, quelquefois, de donner des définitions plus détaillées, p. ex. s. v. *tǔmǔ* sorte de fromage d'hiver (mais laquelle?), s. v. *ě'sǔm'ǔ*; il manque les mesures (vu que les fig. 43 et 44 ne sont pas très claires) et la précision de son emploi. Des index très soignés, une bibliographie très riche, deux cartes et plusieurs planches terminent le beau livre de M. Kjellén.

La région étudiée par M. Ahlborn est déjà connue par les travaux de Vingtrinier et Philipon, et surtout par ceux de M. Duraffour. Cependant, par quelques traits particuliers comme l'emploi de la forme *ěv* pour les imparfaits d'avoir et d'être, le patois du Valromey occupe une position particulière parmi les patois bugesysiens. La thèse sur «Le patois de Ruffieu-en-Valromey» n'est, d'après ce que dit l'auteur dans la préface, que la première partie d'une étude d'ensemble sur les parlers du Valromey, conçue sur une échelle des plus vastes: de 1926 à 1942 M. A. a passé cinq ans dans ce village, se familiarisant d'abord avec les sons patois, interrogeant des personnes de toutes les générations, ayant l'oreille attentive et le crayon en main en toute occasion. Les matériaux qu'il recueille ainsi sont de toute confiance: pendant son long séjour, M. A. ne cesse pas de vérifier des formes qui lui paraissent peu sûres ou suspectes, et il est étonnant de voir avec quelle maîtrise et quel sens des réalités linguistiques M. A. arrive à dégager l'influence du français littéraire, à étudier l'influence et la formation du français local, à montrer les différences de langages entre les jeunes et les vieux. Et ces différences, cette épreuve de force, où saurait-on

mieux les saisir sur le vif qu'en étudiant la syntaxe? La partie la plus intéressante et la plus nouvelle pour le francoprovençaliste, c'est celle qui est consacrée à la construction, p. 47-133. (La phonétique est traitée d'une manière sommaire, mais tout à fait suffisante, p. 6-16). Ce qui étonne tout de suite le lecteur, c'est le grand nombre d'exemples qui illustrent les faits grammaticaux: en ce qui concerne l'omission de l'art. dans le groupe verbe + subst. (p. 48) il y en a une vingtaine, quant à l'omission du pronom-sujet (p. 56-58) une soixantaine, etc., tous recueillis sur la bouche des patoisants, avec des renvois à d'autres dialectes frprov. de France ou de Suisse, ou au provençal. Maintes fois on est tenté de faire des rapprochements avec des parlers de la Suisse alémanique où nous retrouvons des tendances analogues, que cela soit sous la même forme qu'en frprov. ou sous une autre: l'emploi du pronom réfléchi «se» à la 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> pers. du pl. a son pendant chez nous, où «wir waschen sich» est certainement plus vieux que «wir waschen uns». Si à Ruffieu le pronom relatif *ke* (p. 68-70) remplit aussi la fonction d'adverbe de lieu, nous avons en Suisse alémanique (et non seulement là) l'adverbe «wo» comme pronom relatif à tous les cas. A l'expression *alâ a lez âpe* (p. 107) correspond encore le suisse-allemand «in die Himbeeren gehen». Et, fait encore plus curieux, le mot «très» éliminant «bien» (p. 96) ne rappelle-t-il pas de loin celui de «sehr» se substituant à «gar»? Ou bien quand nous lisons (p. 80) que la périphrase «être après faire qc» tend à miner les formes verbales conjuguées, nous sommes aussitôt enclins à voir un phénomène parallèle dans la Suisse alémanique, où l'auxiliaire «tun» conjugué suivi du verbe à l'infinitif atteste la même évolution. D'autre part, nous constatons bien des cas où le français régional de la Suisse romande suit la même voie que le parler de Ruffieu, cf. p. ex. W. Plud'hun, *Parlons français*<sup>1</sup>, p. 56 «être après faire qc» (considéré par l'auteur comme un fribourgeoisisme), p. 48 «d'abord» = bientôt (A. p. 106), p. 37 «trempe, enfle, gonfle, courbe» = trempé, enflé, gonflé, courbé (cf. A. p. 87 ss., le participe tronqué, qui est un chapitre d'une richesse prodigieuse). Tous ces faits nous montrent que des tendances analogues<sup>2</sup> se rencontrent sur une grande étendue et qu'il est du plus haut intérêt de les étudier de près et dans leur ensemble dans un dialecte déterminé. Les p. 134-173 nous fournissent des textes patois, des proverbes, des fragments de récits, des chansons et des rimes; ces tex-

<sup>1</sup> Edition Atar, Genève, s. d.

<sup>2</sup> Quant à la phonétique, je me contente de relever que *-r-* non étymologique (A. p. 12) entre dans un nombre considérable de mots exactement comme en Suisse allemande.

tes sont bien choisis et nous donnent une bonne impression générale, d'autant plus que M. A. les a enrichis de nombreux renvois bibliographiques. Le vocabulaire occupe plus de la moitié du livre, p. 174-377. M. A. a eu soin de bien expliquer les termes (cf. p. ex. s. v. *akrõ* ou *bwÿya*; ou bien s. v. *baÿi*, *bokõ*, *fåre* où un grand nombre d'exemples précisent l'emploi de ces mots), d'indiquer (s'il y a lieu) des différences de sens dans les villages voisins (p. ex. s. v. *adobâ*) ou de fixer la valeur stylistique (s. v. *fõtze* «même les dames âgées s'en servent»). Sans doute, la partie lexicologique sera complétée plus tard par des esquisses ou des photographies, afin de renseigner le lecteur du point de vue technique. On souhaiterait encore que M. A. donne un petit aperçu sur les gestes: ce sont là des problèmes dont l'étude ne demande pas excessivement de temps, mais qui mériteraient d'être abordés. Nous dirons en terminant que le travail de M. Ahlborn est des plus soignés<sup>1</sup> et nous souhaitons vivement qu'il continue ses études sur le Valromey.

Paris

K. Lobeck



M. SCHMOLKE-MELLWIG, *Das Wirtschaftsleben eines Hochgebirgsortes im romanischen Wallis (Evolène, Eringertal)*. VKR, XV. Jahrgang, 1./2. Heft, p. 1-146, Hamburg 1942.

Die Reihe westschweizerischer Ortsmonographien ist um ein wertvolles Stück bereichert worden. Einer Anregung Louis Gauchats folgend hat sich Frau Schmolke-Mellwig 1935 nach Evolène begeben, um die dortige Sachkultur näher zu untersuchen. Das nun vorliegende Werk «soll Einblick gewähren in das bäuerliche Wirtschaftswesen eines wallisischen Hochgebirgsortes der romanischen Schweiz». Ursprünglich als Gesamtdarstellung geplant, umfaßt die Arbeit jedoch nur die allerwichtigsten Sachgebiete: Bodenwirtschaft, Viehhaltung, Alpwirtschaft, Milchprodukte und Textilserzeugnisse.

In der Einleitung (p. 8-16) wird vorerst das Wallis kurz charakterisiert als Rückzugsgebiet, das sich den neuzeitlichen Einflüssen bis jetzt erfolgreich entzogen hat. Innerhalb dieses konservativen Gebietes zeichnen sich die Täler von Anniviers und Hérens durch ihre archaische Kulturstufe ganz besonders aus und sind daher heute noch lohnend für Sprach- und Sachforschung. Die vorliegende Abhandlung will jedoch lediglich Ortsmonographie sein; die im Val d'Hérens teilweise recht bedeutenden Unterschiede zwischen den einzelnen Dörfern werden daher nicht berücksichtigt.

<sup>1</sup> Corrigez passim MEYER-LÜBKE (et non M.-LÜBKE).

Das Interesse konzentriert sich nicht etwa auf das ganze Tal, sondern ausschließlich auf dessen Hauptort Evolène. Gelegentlich werden allerdings andere Talschaften zum Vergleich herangezogen, doch geschieht dies in allzu großer Anlehnung an die Abhandlung von Medicus<sup>1</sup>. Die zahlreichen Hinweise auf das Val d'Anniviers, welche der Darstellung Jegerlehners<sup>2</sup> entnommen sind, dürfen nach meiner Erfahrung nur mit Vorsicht interpretiert werden.

Auf wirtschaftlichem Gebiet ist die Selbstversorgung des Val d'Hérens noch ziemlich weitgehend erreicht; Viehzucht und Ackerbau halten sich das Gegengewicht, wobei allerdings, wie überall im Wallis, ein deutlicher Rückgang des Getreidebaus festzustellen ist. Die terrassenförmig angeordneten Äcker reichen am Südhang bis 1900 m; sie sind im allgemeinen größer und weniger steil als im Val d'Anniviers und können daher auch mit Pflug und Egge bearbeitet werden. Die Beschreibung der Feldarbeiten ist ausführlich; interessant ist die Tatsache, daß in Evolène bei der Ernte keine Garben gemacht werden; das Getreide wird in Transporttüchern zum Stadel gebracht. Bemerkenswert ist ferner die Erwähnung vereinzelter Histen oder Feldharfen, die inzwischen von Konrad Huber<sup>3</sup> ausführlich beschrieben worden sind. Der in anderen Monographien zu Unrecht ignorierte Gartenbau erfährt hier eine aufschlußreiche, wenn auch kurze Würdigung. Die im Wallis unerläßliche Bewässerung wird eingehend behandelt; leider ist die grundlegende Arbeit von Eichenberger<sup>4</sup> nicht verwertet worden. Die diesbezügliche Bibliographie ist zu wenig vollständig; statt der etwas überholten Studie von Blotnitzki<sup>5</sup> würde besser die sehr reich illustrierte Darstellung von A. Vautier, *Au pays des bisses*<sup>6</sup> empfohlen. – Die Düngung der Wiesen wird insofern mit der Bewässerung verbunden, als der Mist in die «bisses» geworfen und vom Wasser nicht nur transportiert, sondern auch regelmäßig verteilt wird.

Der Abschnitt über Viehhaltung entbehrt der Hinweise auf

<sup>1</sup> L. W. MEDICUS, *Bemerkungen über die Alpen-Wirtschaft auf einer Reise durch die Schweiz*. Leipzig 1795.

<sup>2</sup> J. JEGERLEHNER, *Das Val d'Anniviers nebst einem Streifzug ins Val d'Hérens*. Bern 1904.

<sup>3</sup> KONRAD HUBER, *Über die Histen- und Speichertypen des Zentralalpengebietes*. RH 19, Genève, Erlenbach-Zürich 1944.

<sup>4</sup> E. EICHENBERGER, *Beitrag zur Terminologie der Walliser «bisses»*. Aarau 1940.

<sup>5</sup> L. BLOTNITZKI, *Über die Bewässerungskanäle in den Walliser-Alpen*. Bern 1871.

<sup>6</sup> A. VAUTIER, *Au pays des bisses, avec 42 dessins et 32 planches*. Lausanne 1928.

die beiden grundlegenden Werke von Weiß<sup>1</sup> und Frödin<sup>2</sup>. Die rein administrativen Probleme der Genossenschaftsalpen werden unter Herbeiziehung von Alpstatuten sehr ausführlich und lebendig beschrieben, wogegen die Kuhkämpfe zu summarisch und wenig überzeugend geschildert werden. Bei der Behandlung der Eringerasse wie überhaupt im ganzen Kapitel der Viehzucht fällt die ungenügende Erfassung der gerade auf diesem Gebiet äußerst reichen bäuerlichen Terminologie auf.

Erfreulich ist, daß sich die Verfasserin bei der Behandlung der Textilerzeugnisse eingehend mit dem Hanfanbau befaßt. Im Val d'Anniviers seit mehr als fünfzig Jahren verschwunden, hat sich der Hanf in Evolène wenigstens in beschränktem Umfang noch halten können. Die einer Frau sicher gut liegenden Gebiete des Spinnens und Webens sind ausgezeichnet dargestellt, wobei die nur noch als Relikt vorgefundene Spindel Erwähnung verdient.

Auf sachlichem Gebiet drängt sich die Richtigstellung einiger Ungenauigkeiten auf. So ist im Arbeitsturnus (p. 14–16) der Weinbau im Rhonetal so gut wie vollständig übersehen worden. Wohl stimmt es, daß Evolène nur sehr wenig Reben besitzt, aber ihre Existenz sollte trotzdem nicht einfach übergangen werden. – Der p. 17 erwähnte Wechsel im Anbau ist in der Praxis wohl etwas konsequenter durchgeführt und wird in erster Linie zwischen Winterroggen und Kartoffeln stattfinden. Als hauptsächlichste Getreideart gilt, wie in anderen hochgelegenen Anbaugebieten, der Winterroggen, denn der Sommerroggen kann bei der kurzen Vegetationszeit nicht völlig ausreifen. – Bei der Ernte werden die Verwendung von Sichel und Sense angegeben (p. 23), was dahin zu ergänzen ist, daß die Halme mit der Sense geschnitten, nachher aber mit der Sichel aufgenommen werden. Es wäre interessant zu vernehmen, ob man in Saint-Martin im Gegensatz zu Evolène auch heute noch Garben bindet. – Bei der Bewässerung tritt die häufig vertretene, irriige Behauptung auf, die «bisses» würden nur Gletscherwasser führen (p. 32), wobei doch die Bewässerung hauptsächlich mit dem Wasser der Bergbäche (Firn- oder Quellwasser) erfolgt. – Die Düngung der Wiesen geschieht neben dem Ausschwemmen auch durch bloßes Ausbreiten des Mistes mit der Gabel.

Der Beschreibung der Kuhkämpfe (p. 64–66) mangelt die eigene Beobachtung, das ganze Problem ist zu tiefgründig, als daß man es schematisch behandeln könnte; so stimmt es beispielsweise nicht,

<sup>1</sup> RICHARD WEISS, *Das Alpwesen Graubündens*. Erlenbach-Zürich 1941.

<sup>2</sup> JOHN FRÖDIN, *Zentraleuropas Alpwirtschaft*, 2 Bde. Oslo 1940–1941.

daß es die Aufgabe der Leitkuh ist, die Herde anzuführen<sup>1</sup>. – Der Fettgehalt der Hauskäse oder «tommes» wird widersprechend angegeben (p. 90); diese für den Eigenbedarf bestimmten Käse sind meist voll- oder halbfett, nur selten ganz mager. – Es ist bedauerlich, daß die Herstellung der Walliser Nationalspeise, die «raclette», nicht zutreffend beschrieben wird (p. 91); man schneidet nicht Scheibe um Scheibe, sondern man schabt Schicht um Schicht der in der Hitze geschmolzenen und daher flüssigen Käsemasse ab. (Dieser Irrtum ist Frau Schmolke um so eher zu verzeihen, als er bei einem Walliser selbst sich wiederfindet; cf. M. Zermatten, *Das Wallis*, Photo p. 39). – Als Beweis für den Rückgang des Hanfanbaus hätte der Hinweis auf Saint-Martin dienen können, wo man den Hanf nur noch zur Herstellung von Säcken, vor allem Mistsäcken, verwendet.

In bezug auf die Dialektformen wäre zu sagen, daß *vogrēŋ*<sup>2</sup> (p. 28) bestimmt nicht mit 'il ne vaut rien' übersetzt werden darf. Der Ausdruck bezeichnet die überreifen Getreidekörner, die ins Transporttuch fallen; es handelt sich wohl um afr. 'beau grain', was schon daraus hervorgeht, daß besagte Körner als Saatgut Verwendung finden. – Für 'ernten' (p. 25) wäre neben *fere lo bla* die Variante *levā lo bla* 'lever le blé' beizufügen. – *kuks* 'Wassermenge eines Tages' (p. 34) hängt als fem. nicht mit 'coup' zusammen, seine Bedeutung wird erst im Ausdruck *eržyē la kuks* 'arroser son tour' klar. – *puks* (p. 41) gilt vorab als Bezeichnung für das Dreschprodukt der Saubohne und kann wohl kaum für Emd verwendet werden. – *alēvyē* (p. 79), mit Akzent auf der letzten Silbe, bedeutet 'gamins, écoliers'; die in Anniviers geläufige Bedeutung von 'Aufzuchtvieh' scheint in Hérens zu fehlen. – Die Ziegenherde (p. 82) heißt natürlich *tšyęvrerik* 'chèvrerie', der Ziegenhirt *tšyębrī* und nicht 'berger des chèvres' (p. 84). – Die Handvoll Wurzeln zum Seihen der Milch trägt den Namen *panošā* (p. 88), das Material dagegen, d. h. die Wurzeln selbst, heißen *gramoŋ*. – Der Wandbelag der Sennereigeräte (p. 97) würde besser mit *kroða* 'croûte' wiedergegeben, denn *pīra* bezeichnet eher den Weinstein. – Schließlich bedeutet *kodir*<sup>3</sup> (p. 116) nicht etwa den Fadenanfang, sondern einfach ein Stück Faden, 'une aiguillée de fil'.

<sup>1</sup> Ich habe die Kuhkämpfe im Val d'Anniviers eingehend behandelt in dem Jubiläumsband des *Schweizerischen Archivs für Volkskunde* 43, 176–209.

<sup>2</sup> Zu diesem Wort cf. ANT. THOMAS, *Mélanges*<sup>2</sup>, p. 214, 239.

<sup>3</sup> Cf. ANNEMARIE BODMER, *Spinnen und Weben im französischen und deutschen Wallis*. RH 16, Genève, Erlenbach-Zürich 1940, p. 113.

Vom sprachwissenschaftlichen Standpunkt aus vermißt man einen kurzen Überblick über die sprachlichen Eigentümlichkeiten des behandelten Gebietes und dessen Stellung innerhalb der frankoprovenzalischen Mundarten. Die im Gegensatz zu Anniviers auffallenden Pluralbildungen auf *-s* und *-š* (*tsā* sg. – *tsāš* pl.) hätten Erwähnung verdient. Der den Dialektformen beigegebene etymologische Kommentar ist sehr aufschlußreich und enthält Hinweise auf benachbarte Dialektformen, wobei allerdings der *Dictionnaire* von Pierrehumbert<sup>1</sup> nie zitiert wird. Die oft in ihrer Bedeutung nicht scharf genug definierten Formen selbst sind insofern knapp gehalten, als sie die äußerst vitale Diminutivbildung überhaupt nicht berücksichtigen und nur isoliert, d. h. nie in Redewendungen oder gar Sätzen, wiedergegeben werden. Das rund 600 Wörter umfassende Register (p. 125–130) stellt wohl kaum einen Zehntel des gesamten Wortschatzes dar.

Der Bildteil ist als mustergültig zu bezeichnen. Die mit guten Erläuterungen und Maßen versehenen fünfundsiebzig Skizzen erleichtern das Verständnis der beschriebenen Werkzeuge und Geräte; zwanzig ausgesuchte Photographien betreffen vor allem Alpwirtschaft und Hanfkultur. Für die Karte von Evolène (p. 133) wäre die Einbeziehung des ganzen Tales mit den Rebgebieten im Rhonetal willkommen gewesen.

Zusammenfassend darf man sagen, daß die Verfasserin in den zwei Monaten ihres Aufenthaltes im Gebiet erstaunlich viel Material gesammelt und sorgfältig verarbeitet hat. Es ist schade, daß sie sich nicht mehr Zeit hat nehmen können, denn ein an bäuerlicher Kultur so außergewöhnlich reiches Tal hätte eigentlich eine Darstellung größeren Rahmens verdient<sup>2</sup>. Es wäre daher sehr zu begrüßen, wenn ein weiterer Bearbeiter die hier übergangenen Gebiete noch in Angriff nehmen und zu einer Gesamtdarstellung vereinigen würde. Eine solche Arbeit würde so das Pendant zu der demnächst erscheinenden, alle Sachgebiete umfassenden Monographie über das Val d'Anniviers (*RH 18*) bilden und den zweifellos höchst aufschlußreichen Vergleich zwischen den beiden interessantesten Tälern des Kantons Wallis ermöglichen.

Chandolin (Valais)

Willy Gyr.

★

<sup>1</sup> W. PIERREHUMBERT, *Dictionnaire historique du parler neuchâtelois et suisse romand*. Neuchâtel 1926.

<sup>2</sup> Ein sehr ausführliches Glossar der Mundart von La Sage und Villa (Val d'Hérens) hatte der leider zu früh verstorbene Dialektforscher F. JAQUENOD (cf. *VRom.* 6, 401 s.) angelegt. Die Materialien sind heute im Besitze von E. Schüle, Crans-sur-Sierre.

J.-E. DUFOUR, *Dictionnaire topographique du Forez et des paroisses du Lyonnais et du Beaujolais formant le département de la Loire*. Tables des formes anciennes et des matières dressées par Marg. Gonon. Mâcon, Imprimerie Protat frères, 1946.

Die Serie der *Dictionnaires topographiques de la France* beginnt mit dem Jahr 1862 (Dép. Meurthe und Yonne). Die zwei letzten ausgedruckten *Dictionnaires topographiques* stammen von 1911 (Dép. Ain) und 1941 (Dép. Vosges). Im Ganzen verfügen wir heute – mit Einschluß der außerhalb der Serie gedruckten Ortsnamenbücher<sup>1</sup> – über das toponomastische Inventar von 32 Départements (also etwas mehr als  $\frac{1}{3}$  der gesamten 90 Départements). Schlecht sind wir informiert über die Gascogne, das Bas-Languedoc, das Rhonetal und Südwestfrankreich (Saintonge, Poitou). Daß die innerhalb achtzig Jahren erschienenen Bände in der zahlenmäßigen Berücksichtigung der FN und der alten Urkundformen sehr große Unterschiede aufweisen, ist naheliegend. Wollen wir also die Leistung des neuen *Dictionnaire topographique* von J.-E. Dufour richtig einschätzen, so dürfen wir weniger den 1907 erschienenen *Dict. top.* des benachbarten Dép. de la Haute-Loire zum Vergleich heranziehen als die hervorragende Bearbeitung des Dép. de l'Ain durch E. Philipon (1911).

Wie Philipon hat auch Dufour Tausende von gedruckten und ungedruckten Urkundformen ausgezogen: sie defilieren in chronologischer Reihenfolge vor dem Benützer, der die Überlieferung der alphabetisch geordneten ON überschauen will. Geschichtlich führende Ortschaften werden historisch eingehender gewürdigt. Der Verfasser bestimmt deren politische und kirchliche Zugehörigkeit in der Vergangenheit; Münz- wie Inschriftenfunde werden ausdrücklich hervorgehoben. (Man lese z. B. den Artikel: Moingt.) Die solid fundierte und überlegen redigierte Einleitung von Dufour zeichnet die 2000jährige Geschichte der politischen Landschaft des Forez nach. So kann sich der Dialektologe glücklich schätzen, in dieser Einleitung einem absolut zuverlässigen Führer zu folgen, wenn er etwa die Frage der historischen Begründung der Südgrenze des Frankoprovenzalischen wieder aufnehmen möchte.

Gegenüber der offiziellen Serie der *Dict. top.* zeigt das Werk von J.-E. Dufour die willkommene Neuerung, daß für eine Anzahl von ON zwei mit der Mundart des Forez vertraute Mitarbeiter, Mgr Pierre Gardette und Mlle Marg. Gonon, die ortsübliche Dialektform in phonetischer Umschrift beigezeichnet haben, wobei die mit den ON verwendete Präposition stets beigegefügt wird. So lautet der offi-

<sup>1</sup> Vgl. zum *Dict. historique de la Champagne méridionale des origines à 1790* von A. ROSEROT *VRom.* 6, 382.

zielle *ON Frien* in der Mundart: *vé frè*. Willkommen ist auch die Neuerung, unter einem bestimmten Stichwort wie fr. *rond* den Verweis auf alle *ON* zu finden, die dieses Adjektiv in einer Zusammensetzung verwenden: *champ rond*, *bois rond*. Eine für den Forscher bedeutsame Zugabe ist ferner der Sachindex, in dem unter bestimmten Stichwörtern gewisse *ON* und *FN* vereinigt sind. So figurieren unter «moulins» alle die ortsüblichen Bezeichnungen einer Dorf- mühle, unter «pèlerinages» alle Wallfahrtsorte und unter «voies et chemins» eine Aufzeichnung aller Belegstellen, die einen Weg erwähnen. Wie oft bedauerte der Benützer der amtlichen Serie der *Dict. top.* das Fehlen einer topographischen Karte des Département: hier ist dieses Desideratum erfüllt.

In einem Punkte stehen alle *Dict. top.* Frankreichs zurück hinter einem Werke wie dem *Rätischen Namenbuch* von Planta und Schorta. (Cf. *VRom.* 5, 248.) In den ersteren fehlt die direkte Aufzeichnung durch einen mundartlich geschulten Explorator, der die Gesamtheit der heute lebenden *FN* eines Dorfes an Ort und Stelle aufgezeichnet hätte. Das in den *Dict. top.* so vieldeutige Erklärungswort «écart» ist im Namenbuch durch präzise Angaben wie «Wiese, Weide, Acker» usw. ersetzt. Infolge der alphabetischen Anordnung der *ON*, so praktisch sie auch für die *Dict. top.* sein mag, wird es dem Siedlungshistoriker fast unmöglich gemacht, aus einem *Dict. top.* den Flurnamenbestand einer Gemeinde zu rekonstruieren. Ich habe von zehn Gemeinden des Dép. Loire, deren Namen mit A beginnen: Aboën, Ailleux, Ambierle, Amions, Andrézieux, Apinac, Arcinges, Arcon, Arthun, Avezieux die Weiler-, Bach- und Flurnamen, soweit sie unter dem Buchstaben A–B registriert sind, zusammengestellt. Nach einer eingehenden Berechnung wären im *Dict. top. de la Loire* für jede Gemeinde durchschnittlich ca. 30 *FN* inventarisiert. Vergleichen wir damit den von Ant. Duraffour für die Gemeinde Vaux (Dép. Ain) aufgenommenen Bestand von ca. 150 *FN*, so gewinnen wir einen annähernden Maßstab für die Zahl der *FN*, die im Dép. Loire nur durch eine persönliche Enquête an Ort und Stelle noch festzustellen wären.

Daß die Urkundenformen für die chronologische Fixierung der Lautvorgänge in der mittelalterlichen Mundart des Forez, das keine älteren literarischen Sprachdenkmäler zu besitzen scheint, wichtig werden können, ist naheliegend. Der *ON Bonlieu* lautet heute *bôlwè*: wie alt ist nun der Diphthong *wè*? Unter dem *ON Beaulieu* (C<sup>ne</sup> de Riorges) findet man im *Dict. top.* für das Jahr 1289 die Form *Bellue* bezeugt. Die Form *lue* < *Locu*, die Devaux, *Essai*, p. 474 beibringt, stammt aus den *Comptes consulaires* von Grenoble (1338–1340), ist also 150 Jahre jünger. – Ein anderes Beispiel: Der *ON Saint Martin la Plaine* (C<sup>on</sup> Rive de Gier) ist bereits

1201 als *Sanctus Martinus la Plainni* belegt, das auf einer -EU-Ableitung von PLANA beruht. Die bei Vincent, *Toponymie de la France*, § 498 angeführten PLANIA-ON haben alle jüngere Urkundenformen. Wie weit reicht nun nach Norden der Ortsnamentypus *Plagne*, dessen letzter Vertreter *Plagne* (Courtelary, Jura bernois) zu sein scheint? – Ein ON wie *Saint Martin-l'Estra* (< STRATA) erscheint 1184 als *Lestrada*, aber 1225 *l'Estra*; also wird man den Fall des -d-<sup>1</sup> zwischen 1000–1225 ansetzen dürfen, während der Fall des vorkonsonantischen -s- offenbar durch die 1388 bezeugte Form *Leytra* gesichert ist. – Wie alt ist der Wandel des vortonigen -e- zu -i- im altgallorom. *reont* aus ROTUNDU zu frankoprov. *riō*? Der ON Saint-Médard (Dép. Loire) lautet in der Mundart *sā myár*, das bereits 1256 als *Miart* belegt ist. Aber die mit «rond» gebildeten ON zeigen im frankoprov. Gebiet des Dép. Loire stets die französische Lautung, also r(e)ont-Formen. Mit Ausnahme eines einzigen: *Sagne-riande* (1400 Saigni Raonda), das durch die heutige Patois-Form *sañi riāda* gesichert ist: also bestand offenbar auch im Dép. Loire die allgemeinfrankoprov. Form *riōda* (< ROTUNDA). – Auch die Geschichte des Suffixes -ARIU > -air > -ier ließe sich an Hand der ON genau nachzeichnen.

Für lexikologische Fragen ist der *Dict. top. de la Loire* nicht weniger ergiebig. Der ON *Ventegicle* (< *venta* + prov. *giscle*), der bereits 1260 Verstummung des s vor -cl- zeigt, ist zugleich der älteste frankoprov. Beleg des Verbums *giclar*. – Warum stehen dem einzigen *Verchère* ON im Canton Yssingaux des Dép. Haute-Loire nicht weniger als 11 *Verchère* ON im Dép. Loire gegenüber? Warum machen die Ortsnamen *Blaches* (cf. *VRom.* 2, 4) Halt an der südlichen frankoprovenzalischen Grenze? Die 20 *Barge* ON bezeugen eine nach Westen vergrößerte Zone des heute noch in Westfrankreich lebendigen *barge* «meule, grenier à foin», das z. B. in ON des Dép. Ain zu fehlen scheint, aber wieder in der Westschweiz einzeln auftritt (cf. *R* 46, 468). Welche Fülle von Material findet der Toponomastiker im *Dict. top. de la Loire* für das Studium der Bezeichnung des mit dem gleichen Stamm benannten Bach- und Ortschaftnamens! *Anzieux* «écart, ruisseau», *Anzon* «vill. et ruisseau», *Brevenne* «hameau, rivière», aber Urkundform: *vallis quae dicitur Bevronica* (< BEBER-ONNA), *Caillat* «ruisseau, hameau» usw.

All das sei hier nur angedeutet um zu zeigen, welche Anregungen dieses in mehr als 20jähriger Arbeit gereifte Werk dem kundigen Forscher zu spenden vermag. Der «équipe forézienne»: J.-E. Du-

<sup>1</sup> *Saint-Sauveur-en Rue* ist 1190 als *Sant Salvaor*, der pagus *Rodanensis* ist 1097 als *Roienneis* bezeugt: hier wäre der Fall des -d- bereits früher anzusetzen.

four, der ein Quellenwerk bereitstellte, Marg. Gonon, die die gediegenen Indizes uns schenkte und mit Mgr Pierre Gardette mundartliche Ortsnamenformen beisteuerte, Georges Guichard, der als großzügiger Mäzen den Druck in schwerster Not ermöglichte, bleiben die Forscher in dauernder Dankbarkeit verpflichtet.

Zürich

J. J.

★

JULES GUEX. *La montagne et ses noms*, Librairie F. Rouge & Cie, Lausanne 1946.

Im Juni 1946 erschien dieses Werk als 5. Band der «*Collection Alpine*», im Verlag der Librairie F. Rouge, Lausanne. Der Verfasser hat darin seine verschiedenen, in der Monatsschrift des Schweizerischen Alpenklubs, *Les Alpes*, zwischen 1929 und 1942 veröffentlichten Arbeiten über alpine Orts- und Flurnamengebung vereinigt<sup>1</sup>. Einige jener Aufsätze sind für den vorliegenden Band umgearbeitet worden. Der Autor schlägt u. a. für eine gewisse Anzahl von *FN* neue etymologische Deutungen vor. Etliche *FN*, die er in den oben erwähnten Aufsätzen behandelte, ließ er in der neuen Fassung weg und ersetzte sie durch andere.

In diesem Sammelbande gibt J. Guex vor allem einen Einblick in die toponomastischen Verhältnisse der Vallée du Trient, des Val d'Entremont, des Val de Bagnes und des Val d'Hérens. Auf zahlreichen Wanderungen durchstreifte er diese links der Rhone gelegenen Täler des Unterwallis. Dabei wurde er nicht nur mit Land und Leuten bekannt, sondern auch auf die interessanten Orts- und Flurnamen jener Gegend aufmerksam. Das hier besprochene Werk ist das Ergebnis jahrelangen Forschens. Guex ist im wesentlichen mit wissenschaftlichem Ernst und kritischem Bewußtsein ans Werk gegangen. Er verließ im allgemeinen nicht den Boden der für die Ortsnamenforschung unbedingt zu beachtenden sicheren Tatsachen. Dazu zählt er: Kenntnis von Land und Leuten; die Erfassung der *ON* und *FN* in der örtlichen Aussprache, in der sie verankert sind; urkundliche Formen und schließlich die feste Überzeugung, daß weitaus die meisten *ON* und *FN* aus den natürlichen Gegebenheiten (Boden, Lage, Vegetation, usw.) und der vor allem bäuerlichen Lebens- und Arbeitsweise

<sup>1</sup> Cf. J. GUEX, in der Monatsschrift des SAC, *Les Alpes*, Jahrgänge 1929, p. 267; 1930, p. 27, 318; 1931, p. 67, 107; 1932, p. 76, 330; 1933, p. 392, 427; 1935, p. 431; 1937, p. 69, 107; 1938, p. 355; 1940, p. 147, 197; 1941, p. 395, 427, 445; 1942, p. 29 (wozu auch einzusehen ist *VRom.* 6, 377).

der Bevölkerung der betr. Gegend heraus erklärt werden müssen. Immer wieder geht Guex darauf aus, darzulegen, wie die Namensgebung der von ihm erforschten Gegend innig mit deren Natur und dem Leben der Bewohner verbunden ist. Gerade weil sich der Verfasser meistens streng an die vorhandenen Tatsachen hält, verfällt er selten in den Fehler, der Laien nur zu leicht unterläuft, um jeden Preis einen jeden *ON* und *FN* deuten zu wollen. Ob der Ortsnamenforscher aber mit dem sichern Sinn für die Wirklichkeit allein auskommt, bleibt allerdings eine andere Frage. Gerade diejenigen Orts-, Fluß-, Bach- und Bergnamen, die am schwierigsten zu deuten sind, reichen in eine Epoche zurück, über deren natürliche, kulturelle und sprachliche Verhältnisse wir wenig oder gar nichts wissen. Zur Deutung solcher Namen benötigt der Ortsnamenforscher in hohem Maße eines starken Einfühlungsvermögens in die Zustände einer vergangenen Zeit. Zu welchem grundsätzlich verschiedenen Resultaten die Ortsnamenforschung gelangen kann, je nachdem der Forscher sich nur an die realen Gegebenheiten hält, oder aber die Intuition in den Dienst seiner Forschungsarbeit stellt, zeigt das Kapitel «*Cervin ou Servin?*» (p. 195 ss.). Darin kreuzt Guex die Klinge mit J. U. Hubschmied<sup>1</sup>. Es sind zwei Forscherwelten, die sich in diesem Kapitel auftun: Einerseits die erdgebundene Betrachtungsweise von Guex, andererseits die intuitive, aber streng auf linguistischen Überlegungen basierende Forschungsmethode von J. U. Hubschmied, der versucht, uralte Namen von Flüssen, Bächen, Bergen und Siedlungen unseres Landes aus den geheimnisvollen mythologischen Vorstellungen der keltischen Bevölkerung heraus zu deuten. Für Guex ist der Bergname «Vierge» 'Jungfrau' eine «*métaphore claire et fréquente dans toutes les Alpes*». Ob Hubschmied darin auch nur eine «*métaphore claire*» sehen kann, ist wohl mehr als zweifelhaft. J. Guex scheint doch zufolge seiner stark betonten realen Einstellung zur Frage der Namengebung ein wenig zu übersehen, welche Bedeutung die irrealen Erscheinungen im Leben einer Bevölkerung erlangen konnten – und immer noch können. Wer mit Land und Leuten im Wallis vertraut ist, wird vielleicht etwas überrascht die Frage lesen, die Guex (p. 146) stellt: «*Où apparaissent donc ces 'superstitions' qu'on prête si volontiers au montagnard valaisan?*» Wie stark sich die Phantasie auch des Walliser Bergvolkes mit Dingen beschäftigt, die ins Gebiet von Glauben und Aberglauben gehören, kann jeder hören und erfahren, der von diesen Bergleuten ins Vertrauen gezogen wird. Es wäre wünschenswert, wenn ein Linguist sich einmal an die Auf-

<sup>1</sup> Cf. J. U. HUBSCHMIED, *Sprachliche Zeugen für das späte Aussterben des Gallischen*, in *VRom.* 3, 66 ss.

gabe heranwagte, eine Arbeit über Glauben und Aberglauben im Spiegel der frankoprovenzalischen Walliser Mundarten zu verfassen. Eine schwierige Aufgabe, da die Menschen im allgemeinen in nichts so unnahbar sind, wie eben in Fragen des Glaubens und Aberglaubens!

J. Guex wendet sich, wie er selbst sagt, mit seinen «études» nicht speziell an die Linguisten vom Fach, sondern an ein weiteres Leserpublikum, dessen legitime Neugierde er befriedigen will. Er selbst stellt das Fehlen eines einheitlichen Planes bei diesem Sammelband fest. Die einzelnen Kapitel stellen eine Art Wanderung dar, auf der der Autor den Leser durch die verschiedenen Täler begleitet und ihm, sozusagen «chemin faisant», einen Einblick in die Herkunft und Bedeutung der am Wege liegenden *ON* und *FN* zu geben sucht. Guex ist sich bewußt, daß nicht alle seine Deutungen der Namen frei von Irrtümern sind. In einzelnen Fällen, da er die Grundlage eines *FN* in einem lateinischen Appellativ zu sehen glaubt, gibt er sich aber nicht Rechenschaft darüber, daß dieses betr. lateinische Appellativ in der von ihm angenommenen Bedeutung überhaupt nirgends verzeichnet ist. So leitet er z. B. den *FN Paneyrossa* (p. 30) aus lat. 「PANELLA」 'Wand' ab. Dieses lat. Appellativ ist aber weder in *Georges* lateinischem Wörterbuch, noch im *REW*, noch bei Du Cange vorhanden. Es kann sich also im besten Falle nur um ein rekonstruiertes lat. Appellativ handeln. Es ist darum kaum anzunehmen, daß ein solches Appellativ sich ausgerechnet im Wallis eingebürgert haben kann, wo, so viel dem Ref. bekannt ist, das lat. Appellativ 「PARIETEM」 in der Form *parék* für den Begriff 'Wand' weiterlebt. Den *FN Bonatschessa* (p. 44) leitet Guex aus 「BONA CAPSA」 ab, wobei er 「CAPSA」 die Bedeutung 'Hütte' zuschreibt. Weder im klassischen, noch im mittelalterlichen Latein ist 「CAPSA」 in dieser Bedeutung erwähnt (zu *CAPSUS*, cf. *REW* 1660). In andern Fällen wäre es wünschenswert, wenn Guex neben der offiziellen Form des *FN* die örtliche Aussprache dieses Namens angegeben hätte. Gerade dort, wo Zweifel über die von Guex vorgeschlagenen Etymologien auftauchen, wäre dies sehr wertvoll. Der *FN Rowouire* (p. 128) bezeichnet für den Verfasser einen Ort «où croît le rouvre» 'Steineiche, Wintereiche'. Er bringt «*Rowouire*» in Zusammenhang mit der Form «*Rewoère* (sur les cartes: Ravoire, usw.)» Guex gründet die von ihm vorgeschlagene Etymologie auf die Graphie «*Rowouïre*». Diese Graphie mit *-o-* ist wohl ein Versuch, den zwischen *-a-* und *-ö-* liegenden Laut zu umschreiben. *Rowouire* und *Ravoire* gehören wohl beide zum Stamm 「RAY-」 und bezeichnen einen Ort, der von Runsen 'ravines' durchzogen ist. Unter dem *ON Brigue* (p. 177) erwähnt Guex die urkundliche Form *Brüga* von 1418 und glaubt darin das deutsche Wort 'Brücke' er-

blicken zu dürfen. Dieses *Brüga* ist wohl ganz anders zu erklären. Bekanntlich ist in der alemannischen Mundart des Oberwallis ein hochdeutsches *ü* zu *i* entrundet worden, z. B. Kühe > *χíə*, Füße > *fiəg*, usw. Dem Schreiber der Form von 1418 muß diese Tatsache bewußt gewesen sein. Er erblickte im *-i-* von *Briga* – es ist dies die übliche urkundliche Form für *Brig* während des ganzen Mittelalters – die Entrundung eines von ihm angenommenen ursprünglichen *-ü-*, das aber in Wirklichkeit gar nie bestanden hatte<sup>1</sup>. Es sei an das noch heute existierende Parallelbeispiel *Bürchen* = *Birchen* aus dem Oberwallis hingewiesen. Diese paar Beispiele mögen zeigen, daß es unbedingt notwendig ist, die lautlichen Verhältnisse einer örtlichen Mundart stets in Berücksichtigung zu ziehen, um sich bei der Deutung von *ON* und *FN* vor Fehlschlüssen zu bewahren. In dieser Hinsicht war Guex nicht immer vorsichtig genug. Er schickt zwar, zu seiner ihm als Nichtlinguist eigenen Entschuldigung, im Vorwort voraus, daß die Lösung der zum Teil sehr schwierigen toponomastischen Probleme nicht immer gelingen könne.

Meine Einwände verfolgen indessen nicht die Absicht, den Gesamtwert dieses Sammelbandes zu schmälern. Der Verfasser wollte mit seinem Werke das Interesse eines weiteren Leserkreises für die Zusammenhänge zwischen den *ON* und *FN* und dem Leben der alt-eingesessenen Bauernbevölkerung der von ihm durchwanderten Unterwalliser Bergtäler wecken. Er möchte, daß eine solche Wanderung durch die Täler des Unterwallis nicht nur ein touristisch-sportliches Ereignis bleibe, sondern zu einem menschlichen Erlebnis werde. Aus den *ON* und *FN* heraus sei der Pulsschlag des Lebens einer Landschaft hörbar. So verstanden, kann die Toponomastik aus einer reinen Fachwissenschaft zu einem menschlich wertvollen Erlebnis werden. Und so gesehen ist die Arbeit von J. Guex als wertvoller Beitrag zur Erschließung des schweizerischen Namengutes zu begrüßen.

Zürich

Erwin Tagmann

★

SIEGFRIED HEINIMANN, *Wort- und Bedeutungsentlehnung durch die italienische Tagespresse im ersten Weltkrieg (1914–1919)*, volume 25<sup>o</sup> della collana *RH*, Eugen Rentsch Verlag, Erlenbach-Zürich, 1946.

Le guerre, che nei campi militare politico ed economico disu-

<sup>1</sup> Zur richtigen Etymologie cf. J. U. HUBSCHMIED, *VRom.* 3, 105.

niscono i popoli, o almeno li dividono in gruppi avversi, nel campo linguistico li costringono ad avvicinamenti singolari.

L'Autore del libro che prendiamo in esame, oggettivando l'influsso che la stampa quotidiana, apportatrice o confermatrice di neologismi di provenienza straniera, ebbe sul patrimonio linguistico italiano durante la prima guerra mondiale, perseguì un triplice intento: di mettere in luce l'importanza del giornale come buon conduttore di forestierismi, di fornire un contributo alla storia di parole nate in un passato ancora recente, e di conseguire nozioni che chiariscono certi trapassi linguistici e ne rivelano l'influsso sulla normale struttura dell'italiano.

Nella prima parte dell'opera, le voci straniere entrate nella lingua italiana per il tramite dei giornali, o per lo meno da essi confermate e diffuse, sono individuate ad una ad una, possibilmente dal loro primo apparire. E perché una tale registrazione di parole non sia affidata al caso, esse sono preventivamente e razionalmente suddivise. In primo luogo vengono costituiti due gruppi fondamentali: quello delle voci straniere riguardanti il campo militare, e quello delle voci straniere riguardanti il campo politico.

Poi, per quanto si riferisce al campo militare, vengono distinti altri cinque gruppi, che prendono in considerazione rispettivamente: a) i termini con cui, durante la guerra in questione, venivano definiti i popoli, i soldati stranieri, e le formazioni o gli elementi caratteristici delle contrapposte strutture militari (da *poilu*, *Tommy*, *boche*, ecc. a *landwehr*, a *Berta*, ecc.); b) i termini con cui si chiamarono le armi di origine straniera adoperate anche in Italia, e quelli con cui se ne indicò l'impiego (da *aeroplano osservatore* a *Tank*, ed alle espressioni indicanti le loro funzioni); c) i termini di certe particolari nozioni strategiche e tattiche (da *terra di nessuno* a *fuoco di sbarramento* a *falciare le truppe*, ecc.); d) i termini di varie espressioni che definivano gli avvenimenti militari, la propaganda di guerra, la vita al fronte e nelle retrovie (*materiale umano*, *spedizione punitiva*, *imboscato*, ecc.); e) i termini con cui la guerra fu definita (*guerra europea*, *guerra mondiale*, ecc.).

Per quanto si riferisce ai forestierismi del campo politico, vengono distinti altri quattro gruppi che prendono in considerazione rispettivamente: a) i termini con cui si definirono i raggruppamenti delle diverse potenze in lotta, e talune organizzazioni politiche straniere (*Intesa*, *Potenze centrali*, *Sinn Fein*, ecc.); b) i termini riguardanti la rivoluzione russa (bolseevico, Soviet, ecc.); c) quelli riferentisi alla Conferenza della Pace e alla Società delle Nazioni (*Trattato di Versaglia*, *autodecisione*, ecc.); d) i termini riguardanti i rovesciamenti politici nella vinta Germania (*Reich repubblicano*, *castello di carte*, ecc.).

Tutto ciò è svolto nella prima parte dell'opera. Nella seconda parte, le voci raccolte e selezionate nei precedenti capitoli divengono materiale di analisi e sono oggetto di osservazioni diverse. Vengono in primo luogo distinti in tre gruppi i motivi dell'adozione nei giornali italiani: a) *motivi intellettuali*, in quanto si accoglieva la voce straniera o perchè si era privi di vocaboli italiani esattamente corrispondenti a istituzioni, affermazioni, congegni, ordigni stranieri (p. e. *honvéd*), o perchè la voce straniera era dotata di perpicuità maggiore di quella della espressione italiana più o meno corrispondente (p. e. *lanciamine* da *Minenwerfer*, invece di *cannone-mortai*); b) *motivi affettivi*, in quanto si soddisfaceva lo stato passionale del momento (p. e. *Kartoffel* per *tedesco*); c) *motivi di trascuratezza*, in quanto incoscientemente o semiincoscientemente spesso si subiva la voce straniera quando pure esisteva anche una espressione italiana equivalente (non troviamo nel testo dello Heinemann esempi che, a questo proposito, ci risultino evidenti; quelli che egli dà come tipici sono da noi discussi più oltre; potremmo citare *come già pubblicato* da *wie bereits bekannt gegeben*, dove però, come dice anche lo Heinemann, non si tratta di esclusiva trascuratezza).

In seguito viene esaminata l'adozione — che può accogliere il termine straniero tale e quale esso è, o leggermente alterato, oppure adattato in una specie di calco — sotto l'aspetto appunto della forma, la cui scelta è ancora derivante dalle tre ragioni sopra citate: intellettuale, affettiva, di trascuratezza (valgono gli esempi sopra indicati, considerati eminentemente sotto l'aspetto formale).

Il processo di assimilazione di un termine straniero nel giornale italiano viene poscia esaminato ancora sotto i seguenti più o meno ulteriori aspetti (va da sé che in queste analisi non era possibile non ritornare qua e là sul già detto): a) *assimilazioni ossequienti al carattere grafico*, che conservano più o meno integralmente il termine straniero originale (*honvéd*, *landwehr*, ecc.); b) *assimilazioni a carattere morfologico*, che alterano il termine straniero italianizzandolo, specialmente con l'uso di tipici suffissi (*sabotare* da *saboter*); c) *assimilazioni interessanti anche agli effetti del genere che la parola assume in italiano*, genere che di solito resta quello della lingua da cui il forestierismo deriva, se quella lingua ha distinzione di generi (p. e. *il Bürgerrat*), o almeno rimane quello della lingua mediatrice, per lo più il francese, attraverso la quale certi forestierismi, particolarmente inglesi e ungheresi, sono stati adottati (p. e. *il weekend*), o cambia in seguito a varie ragioni, quali l'esistenza di un termine equivalente in italiano, o l'interdipendenza dal termine che lo sussidia (p. e. *la Kultur*, voce che è influenzata da *la cultura*, *la Maginot* voce che sottintende *la linea Maginot*); d) *assimilazione*

*in seguito a vere e proprie traduzioni (p. e. materiale umano da Menschenmaterial).*

In un capitolo seguente, sempre appartenente a questa seconda parte dell'opera, viene anche presa in considerazione la prolificità dei forestierismi, che spesso danno luogo a forme derivate (p. e. oltre a *lanciamine* si ebbero *lanciasiluri*, *lanciaspezioni*, *lanciagas*, ecc.), e viene anche considerato il loro influsso sulla normale struttura italiana (p. e. pronunciata fu la forza penetrativa dell'aggettivazione, derivata dal francese, del sostantivo preceduto dal prefisso *anti*: per cui da *antitank*, *anticarro* si passò a *antifrizione*, *antinebbia*, *antipolvere*, ecc.).

Infine l'Autore, sulla base delle varie constatazioni, definisce quanto considerevole sia stato l'influsso della stampa quotidiana sulla introduzione dall'estero e sull'adozione in Italia di nuove forme linguistiche, fossero esse singoli vocaboli o interi costrutti.

Il merito fondamentale dell'opera è di aver affrontato, per prima, i non indifferenti compiti che questi nostri semplici accenni orientativi appena richiamano, e di aver ordinato in un ben distribuito e conseguente complesso, in un quadro a suo modo esauriente, tutto l'interessante materiale che, se era in buona parte già noto, rimaneva tuttavia disperso nei diversi vocabolari e in qualche pubblicazione non strettamente scientifica. Ne è risultato un capitolo di effettiva storia della lingua italiana del nostro secolo, un capitolo nutrito, uno dei più legati. E questa è non piccola benemerita. Né mancano al volume ulteriori meriti spiccioli, quali: a) l'anticipazione di alcune delle date d'origine sino ad oggi note, cioè di quelle fornite sopra tutto dal *Dizionario moderno* del Panzini: così per *atterrare*, per *terra di nessuno*, ecc.; b) l'esame esauriente di certi processi di assimilazione, come ad esempio quello interessante il genere che la parola assume in italiano (si vedano gli esempi sopra ricordati); c) l'analisi fine sia della formazione o dell'evoluzione di una determinata voce, come è il caso per *tankodromo*, per *bolscevico*, ecc., sia dell'influsso esercitato da talune forme straniere sulla struttura normale dell'italiano, come è il caso degli aggettivi col prefisso *anti* sopra ricordati; d) il ritrovamento di parole che come, confessiamo, erano svaporate dalla memoria nostra (una, ad esempio, *menscevico*), così non saranno rimaste molto vive in quella di ogni altro essere umano.

E questi meriti prendono ancora maggiore rilievo quando si pensi che il lavoro fu compiuto in condizioni alquanto precarie, cioè in un'epoca nella quale fu giocoforza rinunciare quasi totalmente alle fonti orali, né fu forse possibile di prendere in considerazione tutti quei giornali che sarebbero stati necessari perché l'esame giungesse a maggior compimento. Per fare un esempio, fra i giornali

che costituiscono le fonti di questo lavoro (annate ed annate, e tuttavia, dati i propositi di una tal opera, non interamente sufficienti), manca totalmente *L'Avanti*, cioè l'organo di sinistra, importante sotto vari aspetti.

Ad onta dunque delle limitazioni, causate anche dalle circostanze, il lavoro è pregevole. Ma, ben s'intende, oltre che passibile di qualche maggiore sviluppo, non va nemmeno esente da qualche difetto; da difetti di piuttosto piccola entità, non intaccanti la sostanza e la struttura complessive, le quali ci sembrano notevoli, anche se la seconda, come già notammo, costringa a qualche pressoché inevitabile ritorno.

Cominciamo ad indicare alcune inesattezze, riservandoci di segnalare in seguito qualche presunta omissione. Diciamo «presunta», in quanto dovrebbe trattarsi di parole pubblicate sulla stampa quotidiana del tempo, e in merito ad una realmente avvenuta pubblicazione, non siamo in grado di effettuare una diretta verifica.

In una seconda edizione del libro, bisognerà evitare in primo luogo che fra le sue pagine si affaccino refusi della natura di *iridiate* – per iridate –, *istituerete*, *technici*.

L'espressione *me ne frego* indicata dallo Heinimann fra quelle sorte in trincea (p. 84), sebbene indubbiamente in trincea si sia affermata ed in trincea abbia per così dire gettato le basi della sua ulteriore diffusione, è di data molto anteriore. Vecchia «tipica espressione romanesca» (come già dichiara il *Dizionario moderno* del Panzini) di quei paciosi e pazienti romani che fecero professione di indifferenza, era già viva almeno nella seconda metà del secolo scorso, dato che risulta registrata nella raccolta dei *Proverbi romaneschi* di Giggi Zanazzo pubblicata a Roma dal Perino nel 1886, e più precisamente nel proverbio «Noi Romani l'aria del *me ne frego* l'avemo imparata a Cristo».

A proposito della voce *Versaglia*, l'Autore (p. 116 e segg.) riprende, ma fraintendendo alquanto, una interpretazione del Pasquali, il quale (*Lingua nostra*, 1940, p. 91), sentendo in essa «intonazione spregiativa», dice: «probabilmente il popolo ha riaccostato questo nome alla serie spregiativa in *-aglia*: *canaglia*, *gentaglia*, *marmaglia*». Secondo il Pasquali, «interessante è la differenza che si è recentemente stabilita nell'uso tra la forma francese *Versailles* e la forma letteraria tradizionale (carducciana, ecc.) *Versaglia*». Ed è qui che lo Heinimann fraintende poiché, pur richiamandosi al Pasquali, afferma: «Die französische Form des Ortsnamens war in der italienischen Literatur vorher schon gebräuchlich. Sie findet sich u. a. bei Carducci.» Ora, il Pasquali intende notare, come effettivamente è, che nel Carducci, e in altri «letterati», si trova appunto

la forma italianizzata *Versaglia* (nell'epodo «Versaglia» – in *Giambi ed epodi* – che è del 1871), non quella francese. Cosa da nulla, ma che ci induce ad aggiungere altro. A nostro modo di sentire, e contrariamente a quanto ritiene il Pasquali, non è affatto detto che la forma *Versaglia*, anche se fu adoperata e fatta entrare nell'uso da Mussolini, che pronunciava un tal nome con disdegno, contenesse, per gli italiani, intonazione spregiativa. A nostro avviso, come il Carducci per ragioni letterarie, così Mussolini, forse semplicemente per ragioni che definiremmo di ostentazione antiforestieristica, o ancor più semplicemente per rientrare nella norma, italianizzò il nome della città straniera. E poichè l'italianizzazione dei nomi di città straniere, in Italia è non solo frequente ma quasi costante, chi sentiva dire *Versaglia* invece di *Versailles* non pensava ad altro che ad una delle molte italianizzazioni in uso; tanto più che, accanto ai nomi spregiativi in *-aglia*, il popolo italiano adopera quotidianamente numerosissimi altri nomi pure in *-aglia* e assolutamente non spregiativi (quali *paglia*, *maglia*, *scaglia*, *vaglia*, *muraglia*, ecc.), e sa anche che *uomo di vaglia* significa *uomo di valore* (cioè che vi sono persino nomi in *-aglia* i quali risultano addirittura ammirativi), e – che cosa si vorrebbe di più? – dice, già da molto prima del fascismo, *Biscaglia* invece di *Biscaye*, allo stesso modo che dice, ben s'intende senza nessun accento spregiativo, *Bregaglia*, per indicare una regione che è addirittura linguisticamente italiana. L'asserzione del Pasquali, raccolta dal Nostro, ci sembra per lo meno molto dubbia.

Insisto un po' su questo argomento, perché ad esso si ricollega anche l'osservazione generale con cui lo Heinimann (p. 117) accenna alla tendenza che avrebbe avuto «das neue Italien» (leggi: l'Italia fascista) «fremde geographische Namen, die oft gebraucht werden, zu italianisieren». È vero che quella «nuova Italia» esagerò in questo campo, italianizzando artificialmente ed artatamente anche nomi, vivi nelle loro forma straniera, di piccoli e piccolissimi centri italiani (e così Courmayeur divenne *Cormaiore* – p. 117 – Oulx divenne *Ulzio*, Sauze d'Oulx *Salice d'Ulzio*, Salbertrand *Salabertano*, Exilles *Esille*, ecc. ecc.); ma è altrettanto vero che, per i nomi di città straniere «die oft gebraucht werden», l'italianizzazione non fu per nulla una peculiarità dell'Italia di quel periodo. Già qualche tempo prima (pensiamo a documentazioni del Cinquecento, e persino al testo dantesco che dice *Parisi* e non *Paris*, *Bruggia* e non *Bruges*, ecc.) quei nomi venivano italianizzati, non altrimenti da quanto tutt'oggi avviene in altri paesi, ed anche nel nostro, dove si tedeschizzano o si francesizzano i nomi delle città italiane, così da dire *Mailand* o *Milan* invece di *Milano*, *Florenz* o *Florence* invece di *Firenze*, e così via. Cosa risaputa ma che, in

non grave contrasto con lo Heinimann, fa concludere che non avvenne niente di inconsueto quando il nome *Stalingrad*, nell'epoca fascista, «bei Anlaß der epischen Kämpfe um diese Stadt», fu cambiato in *Stalingrado* (p. 117): l'italianizzazione, al primo impegnativo accostamento, si sarebbe avuta certamente anche nell'Italia non fascista che, come disse *Pietroburgo*, così disse *Pietrogrado*, *Leningrado*, *Belgrado*, ecc. (nomi che qualunque vecchio atlante o libro di geografia italiani documentano).

L'indicazione (p. 64), derivata dall'*Enciclopedia Hoepli*, della data del 1916, come di quella in cui al più tardi, si effettuò l'acquisizione dal francese della forma *imbottigliare*, nel senso di sbarrare un transito (*imbottigliare una flotta, una strada, ecc.*), deve a nostro avviso essere anticipata di molto, tanto da togliere anche una tal voce alla serie dei neologismi frutto della prima guerra mondiale. Non ci viene sottomano nessun testo con cui comprovare questa asserzione, ma abbiamo ben netta nella memoria la curiosa impressione che, all'epoca della guerra russo-giapponese (1904-1905), cioè quando ancora eravamo bimbi e ci trovavamo in Italia, destava in noi il sentir parlare dell'*imbottigliamento di Port Arthur*. Anche se *imbottigliare*, nell'accezione ora ricordata, non risulta registrato nei dizionari precedenti la prima grande guerra, siamo convinti che sfogliando i giornali del 1905, specialmente il *Corriere della sera*, con le allora famose corrispondenze che Luigi Barzini mandava da quel fronte di guerra (corrispondenze poi raccolte nel volume *La guerra russo giapponese*) il termine sarebbe già reperibile.

Di altre lievi inesattezze (o semplici sfasamenti) del testo, se ne potrebbero notare varie. Ne indicheremo soltanto ancora qualcuna. A proposito di *abbattere (un aeroplano)*, che l'Autore ritiene derivi dal francese *abattre (un avion)*, e per chiederci se la forma italiana non sia, almeno virtualmente, anch'essa di molto preesistente alla prima grande guerra, senza ricordare la comune derivazione dei verbi *abbattere* e *abattre* dal latino *ad-batuere*, ricordiamo quanto sia vecchia e viva non soltanto la forma *abbattere un albero o una statua* o magari *un governo*, ma anche – riteniamo – la forma corrispondente *abbattere un falco, un aquila*, insomma un uccello in volo. È vero che i dizionari non la registrano (nemmeno quello dell'*Accademia d'Italia*, che pur fornisce numerose accezioni di questo verbo già usato da Dante), ma ci par sottinteso che essa rientra nel significato generico di *abbattere*, che, come il Petrocchi (*Nuovo dizionario universale della lingua italiana*, Milano, 1894) diceva, è «buttar giù, atterrare». In qual modo si potrebbe indicare altrimenti l'azione relativamente tanto frequente del cacciatore che colpisce in volo e fa precipitare a terra un volatile? La forma *abbattere un uccello in volo*, che virtualmente già contiene quella *abbattere un aeroplano*,

deve essere per lo meno altrettanto vecchia quanto l'espressione «le chasseur abat bien du gibier» (adoperabile anche per «le gibier à plumes») elencata, ad esempio, dal Littré. Il vecchio Tommaseo, nel suo *Nuovo dizionario dei sinonimi* (di cui consultiamo l'edizione del 1852) dice: «Abattere è buttar giù quel che stava elevato», e più oltre «L'azione dell'abbattere è più o meno volontaria, più o men forte; s'abbatte anche d'un colpo». Fatte queste osservazioni, ci domandiamo poi anche se; per caso, la forma *abbattere un aeroplano* non possa essere stata adoperata già all'epoca della guerra italo-turca (1911-1912), durante la quale l'Italia impiegò in Libia, sia pure a scopo prevalentemente o esclusivamente esplorativo, i primi aeroplani militari.

È proprio assodato che (nota a p. 55) «der biologische Terminus *mimetismo* (Panz. 05) ist die Italianisierung von fr. *mimétisme* (1874, Bloch, *DE*), das seinerseits engl. *mimicry* übersetzt»? Ci sorgono dei dubbi pensando a certe piante della famiglia delle proteacee che in italiano presero il nome di *mimete* appunto in quanto nella forma del loro fogliame quelle piante ne imitano altre: vecchia denominazione che risale certo a secoli andati, e che noi troviamo indicata, ad esempio, in un *Dizionario enciclopedico* pubblicato da Antonio Bazzarini a Venezia nel 1832. Nello stesso vecchio dizionario troviamo pure l'aggettivo *mimetico*, per quanto adoperato solo nel senso di «imitatorio, da mimo o commediante». Il già citato e non giovane dizionario del Petrocchi indica esso pure l'aggettivo *mimelico*, e distingue nettamente due accezioni, una che accolla questo aggettivo all'arte drammatica, l'altra che lo pone in funzione puramente e semplicemente «imitatoria».

Il primo esempio che l'Autore, occupandosi della forma *sabotare* (p. 86), ci fornisce di *sabotatori della guerra* è del 1917. Se egli, fra i giornali presi in esame (fra i quali ci pare abbia avuto la prevalenza quasi assoluta il *Corriere della Sera*, prevalenza non del tutto giustificata, se si pensa che nel periodo in questione, a differenza del periodo fascista, i giornali italiani erano notevolmente diversi, veramente distinti, l'uno dall'altro) avesse potuto esaminare anche *L'Avanti*, avrebbe probabilmente trovato esempi precedenti, almeno quello che ora indicheremo e che rifletteva un uso anteriore sufficientemente esteso. Ci riferiamo al verbo *sabotare* contenuto nella frase «Noi non *saboteremo* la vostra guerra» di un discorso che il deputato socialista Filippo Turati pronunciò l'8 agosto 1916, del quale non può non esservi traccia nell'*Avanti*, organo del partito socialista. E forse si troverebbero esempi ancor più lontani, dato che (secondo quanto afferma Giuseppe Fumagalli, *Chi l'ha detto?*, Hoepli, Milano, 8ª edizione, p. 584) lo stesso pensiero del Turati sarebbe stato espresso, nella formula «Non approvare né *sabotare*

la guerra», da Costantino Lazzari già nel Convegno Socialista di Bologna del 16 maggio 1915 (di cui però la stampa non avrebbe pubblicato che un brevissimo comunicato).

A proposito dell'*Avanti*, ricordiamo qui che esso avrebbe indubbiamente fornito qualche forse interessante documentazione anche per quanto riguarda *Soviet, bolscevico*, ecc. A conferma della nostra supposizione, sta il fatto che, fra l'altro, l'*Avanti*, certamente a seguito di precedenti articoli, pubblicò nel 1919 dei fascicoli intitolati *Documenti della Rivoluzione* (la rivoluzione di quella che viene chiamata «la Repubblica socialista federale dei Soviet di Russia»).

Poco persuasivi ci sembrano gli accenni dello Heinimann a certe autentiche insufficienze di singoli giornalisti, che possono aver scritto *annexe* invece di *annesso*, o addirittura *orfelini* invece di *orfani*, senza con questo aver attuato altro che svarioni privi di avvenire. Quei loro forestierismi sono legati ad una troppo grossa insufficienza personale, per poter essere qui considerati: dato il loro carattere di estrema eccezionalità, non ci sembra che essi contribuiscano a spiegare il modo col quale possono sorgere certi neologismi i quali, pur essendo dovuti a trascuratezza, non dovrebbero essere confusi con gli svarioni più pacchiani.

In quanto alle disquisizioni su *il fronte e la fronte* (p. 68 e segg.), noi staremmo con Isidoro del Lungo che nel 1917 (*La difesa della lingua italiana in Nuova Antologia*, Vol. CXCI della raccolta CCLXXV) diceva: «I nostri figliuoli sono al fronte, a combattere la guerra santa; e il popolo non dice altrimenti che *il fronte*, in attesa di baciarli *sulla fronte* tornati: e lo scrupolo puristico del francesismo, e la coincidenza con esso dello essersi fin dal Trecento detto e fino al Botta scritto *la fronte*, fa dubitare della legittimità di quel mascolino militare, ancoraché la parola abbia, e sempre abbia avuto nella varietà de' suoi significati anche il genere mascolino.»

La forma *lanciare la fanteria* che l'Autore (p. 63) constata non essere registrata nei vocabolari italiani, non potrebbe venire riportata alla forma riflessiva *lanciarsi* (cioè *lanciare sé* con impeto, con veemenza, all'attacco, all'assalto) che, naturalmente, è registrata su tutti i buoni vocabolari? Comunque, le basi su cui, nel testo dello Heinimann, poggia l'attribuzione al francese dell'espressione *lanciare la fanteria* dovrebbero essere rafforzate, visto che nella documentazione, di cui egli fornisce per così dire gli estremi, il testo italiano è poi anteriore a quello francese. Perché non indicare, oltre al bollettino italiano del 14, X, 1915, anche i bollettini francesi che precedentemente avrebbero adoperato quell'espressione? Ne è indicato uno, che però è del 15, V, 1916.

Poco convincente ci sembra pure la spiegazione di G. Mele (semplicemente riferita dallo Heinimann) a proposito di *salesiani*, cioè

di *imboscati* (nota a p. 85), spiegazione fondata su basi riflessive e approssimative molto vaghe. A nostro avviso, gl'imboscati furono detti anche *salesiani* (soltanto in ambiente ristretto e piuttosto colto), in base allo spirito più strenuamente fredduristico italiano, quasi che gl'imboscati fossero entrati nell'ordine fondato precisamente dal Bosco (Don Bosco, allora Beato, poi santificato). Ci spieghiamo? entrando nell'ordine del *Bosco*, si erano *imboscati*, e quell'ordine si chiama appunto dei *Salesiani* (da F. de Sales). Complicato? non tanto, per chi sappia come, quando ci si metta in vena di freddure, ci si spassi volentieri con simili giuochi di parole.

Fatte queste osservazioni, occorre confermare: anche se in tutti i sovraesposti casi, le nostre osservazioni fossero in tutto giuste, esse non infirmerebbero affatto il valore complessivo, né tanto meno la serietà degli intenti dell'opera del nostro giovane studioso. Ma indubbiamente lo Heinemann sarebbe giunto a risultati più saldi e più completi, se avesse potuto estendere le sue ricerche, quanto il vastissimo tema del suo lavoro esigea. Certo non sarebbe stato inopportuno che volgesse la sua attenzione anche oltre i pochi libri più o meno letterari, troppo pochi, che egli, accanto ai vocabolari e alle trattazioni scientifiche, pur prese in esame (Mussolini, *Scritti e discorsi*, Panzini, *Diario sentimentale*, Soffici, *Kobilek*, e cinque altri elencati a pagina 9) e che pur gli fornirono parecchi preziosi elementi di giudizio. Ben più vasta di quella da lui consultata è la letteratura di guerra, anche se ridotta esclusivamente alla ristretta cerchia che avrebbe potuto risultare di effettivo grande ausilio alla stesura di un così determinato lavoro. Fra i testi dallo Heinemann tenuti in considerazione, è citata *La collura italiana* di G. Prezzolini: francamente, non sappiamo vedere l'importanza, se non del tutto esteriore, che poté avere, agli effetti di questo studio, un tal libro del resto interessantissimo; mentre invece, ben diversa efficienza avrebbe assunta la consultazione di altre opere. Ad esempio, dell'antologia *Tutta la guerra* dello stesso Prezzolini (Firenze, 1918) in cui, fra l'altro, c'è un breve articolo di Antonio Baldini intitolato *Gergo di guerra*, ricco di indicazioni, e delle altre seguenti opere di cui, già che ci siamo, stendiamo un piccolo elenco: Luigi Gasparotto, *Diario di un fante*, Milano, 1916 e *Rapsodie*, Milano 1922; Paolo Monelli, *Le scarpe al sole*, Bologna 1921; Agostino Gemelli, *Il nostro soldato*, Milano 1917; Attilio Frescura, *Diario di un imboscato*, Bologna 1919; Giuseppe de Rossi, *Gli aneddoti della nostra guerra*, Bologna 1916; A. della Torre, *L'arrotino*, Perugia 1924; Decio Carli, *Le noterelle di un fante*, Napoli 1919; Enrico Caviglia, *Vittorio Veneto*, Milano 1920; Reginaldo Giuliani, *Gli arditi*, Milano 1926; G. Sironi, *I vinti di Caporetto*, Milano 1928; Gino Rocca, *Su da noi*, rivista «*Comoedia*»,

Milano, anno XIII, Nr. 4; Umberto Fracchia, *La stella del nord*, Milano 1929. Abbiamo citato alla rinfusa e sappiamo che questo non è un elenco completo. Utile sarebbe riuscita anche la consultazione, oltre delle riviste più diffuse, dei vari giornali di trincea, che furono numerosi, e di cui citeremo almeno *L'Astico*, curato da Piero Jahier, che scrisse pure *Con me e con gli alpini* e *Canti di soldati*, libri anch'essi di guerra, nei quali però di dati interessanti il nostro studio non se ne rintraccerebbe quasi nessuno. Indubbiamente di notevole utilità sarebbe risultata la consultazione dell'articolo *Il gergo di guerra italiano* di F. Guercio (nella rivista *Il giornale di politica e di letteratura*, Roma, novembre 1932), dal quale deriveremo qualcuna delle nostre aggiunte. Lo stesso articolo fornisce anche l'indicazione di alcuni testi che forse avrebbero potuto essere affiancati a quelli consultati dallo Heinimann in merito alle espressioni francesi e inglesi: F. Déchelette, *L'argot des poilus* (Jouve et Cie., Paris 1918); G. Esnault, *Le poilu tel qu'il se parle* (Editions Bossard, Paris 1919); E. Fraser & J. Gibbons, *Soldier and sailors words and phrases* (G. Routledge and Sons, London 1925); E. Partridge, *The slang and the poilu* (Quarterly Review, April 1932).

Ma così siamo entrati nel campo delle omissioni, almeno presunte. Ed allora ripetiamo: siamo convinti che se le ricerche dello Heinimann, per quanto riguarda la stampa quotidiana già vastissime, avessero avuto modo di estendersi anche ad altri giornali, o almeno alle intere annate di guerra di tutti i giornali citati, gli si sarebbero imposte parecchie aggiunte che, in una loro forse ancor minima parte, ci proponiamo di... divinare. Si sa quanto fallaci possano essere le doti divinatorie degli uomini in genere e di noi in particolare; ma qui si tratta di scoprimenti che (confermati o no, quali effettive omissioni, dalla stampa quotidiana del tempo), aggiungeranno sempre qualcosa all'argomento in esame.

In primo luogo, dato che lo Heinimann prende in considerazione l'espressione *spedizione punitiva* derivata dal tedesco *Strafexpedition*, sarà forse interessante conoscere che i soldati italiani per conto loro, sulla base di una lepida contaminazione fra il senso violento attribuito alla voce tedesca *Strafe* (*Expedition*) e il prefisso italiano *stra*, conferirono al verbo *strafare* il preciso significato di infliggere una dura punizione, cioè più o meno il significato di *Strafexpedition*. L'espressione che pare trovasi in una corrispondenza dal fronte inviata da A. Baldini alla settimanale *Illustrazione italiana* (ed anche nella citata antologia del Prezzolini, *Tutta la guerra*, p. 275), non si sarà affermata anche nella stampa quotidiana? Questa domanda, cui qui non siamo in grado di rispondere e che non ripeteremo in tutti i casi seguenti, rimanga di volta in volta sempre sottintesa.

È forse il caso di ricordare un'altra espressione scherzosa che

probabilmente trovò vita anche nei giornali, limitatamente al periodo del disastro di Caporetto. Siccome in quel grave momento – anche se subito vi furono coloro che cercarono di preparare i giorni migliori di Vittorio Veneto –, molti furono quelli che procurarono di imboscarsi, e particolarmente nei numerosi uffici di retrovia di Bologna, ecco che tutto il complesso degli uffici militari e militarizzati bolognesi fu chiamato *le bois de Bologne!* (Vedasi A. Monti, *La canzone degli imboscati* nel *Corriere della sera* del 16 agosto 1930).

Parola evidentemente italiana è *quattrocentoventi*, anche nella forma sostantivata *il quattrocentoventi*, ma che forse, grazie alla sua indubbia derivazione dal calibro dei grossi mortai tedeschi, e grazie anche alla sua grande diffusione in Italia (e all'uso che di essa fu fatto su tutti i giornali del tempo), poteva dar luogo ad una aggiunta, almeno là dove lo Heinemann parla della *Berta*. *Il quattrocentoventi* era entrato nella lingua, tanto che accadeva di sentire ad esempio «il tale è un quattrocentoventi», se il designato «tale» emergeva in qualche campo (oratoria, finanza, o che so io). Esisteva persino, almeno dall'epoca della prima grande guerra sino a non molti anni fa (esiste forse ancora?) un diffuso settimanale umoristico, che pretendeva di raccontarle più grosse di qualsiasi foglio concorrente, intitolato appunto *Il quattrocentoventi*.

Il cannone da settantacinque millimetri aveva presso i soldati vari nomi: fra gli altri quello di *carlino* (indicato anche dal Panzini). Non potrebbe un tal nome spiegarsi come una alterata derivazione da *Charlotte* che i francesi adoperavano per indicare appunto lo stesso pezzo di artiglieria? Così crede di poter affermare il Guercio, nell'articolo succitato.

Le presunte omissioni cui accenneremo d'ora innanzi derivano appunto dall'articolo del Guercio e sono state tutte accolte anche dal *Dizionario moderno* del Panzini.

Per indicare i proiettili di grosso calibro, e quasi sempre in rapporto col rumore con cui essi preannunciavano il loro arrivo, fra le altre espressioni si adoperò *marmitta* che, oltre ad essere voce di per sé stessa francese, risulta essere stata adoperata in quel medesimo senso dai soldati francesi che chiamarono *marmite* i grossi calibri.

L'essere fatto prigioniero era reso dagli italiani con l'espressione *andare a Mathausen* (il Panzini giustamente corregge *Mauthausen*, ma ricordiamo perfettamente che la forma corrente in Italia è sempre stata *Mathausen*), da Mauthausen, presso Vienna, dove già nella prima guerra mondiale si trovava un grande campo di concentramento, di prigionieri italiani.

Quando al fronte c'erano giornate di «azione», di aspro combattimento, le si chiamavano *calde*, e si diceva anche *fa caldo*, dal francese *ça chauffe*.

Nell'agosto del 1914 venne in Italia un deputato socialista tedesco, di nome Sudekum, a fare propaganda perché l'Italia rimanesse neutrale. Dopo di allora, almeno per un certo tempo, presumibilmente all'incirca sino all'entrata dell'Italia in guerra (23 maggio 1915), furono chiamati *sudekumizzati* coloro, in particolare i socialisti, che sostennero la necessità che l'Italia restasse neutrale.

Dalla forma francese *filleur de guerre* e dalla conseguente *marraïne de guerre* derivarono le corrispondenti forme italiane *figlioccio di guerra* e *madrina di guerra*; e ci sembra di dover escludere che i giornali non abbiano avuto la loro grande parte nella diffusione di queste forme.

E qui ci fermiamo. Simili ricerche si potrebbero certo prolungare ancora, forse di parecchio, ma non è nostro proposito andare oltre i limiti di una semplice recensione. Quanto abbiamo detto basti a confermare l'importanza che attribuiamo alle proficue indagini dello Heinemann.

Vorremmo soltanto ancora notare che, dopo essere stati così indotti a valutare le numerose forme che, durante il primo grande conflitto mondiale, la lingua italiana accolse dalle lingue straniere, sorge in noi molto vivo il desiderio di poter avere, un giorno, anche uno studio che prenda in valida considerazione, non più le forme straniere, ma quanto di originale ebbe, e talvolta tramandò ad altri campi, il gergo di guerra italiano, uno studio da affiancare a questo, che superi i vari articoli già noti, e costituisca un vero e proprio secondo capitolo della storia della lingua italiana di quel periodo.

San Gallo

Reto Roedel

★

FEDERICO TOLLEMACHE S. J. *Le parole composte nella lingua italiana*. Roma, Edizioni Roes di Nicola Ruffolo, MCMXLV. VII, 316 pp.

Die Behandlung der Zusammensetzung in Diez' Grammatik war allzu knapp und zu summarisch, die in Meyer-Lübkes Italienischer Grammatik zwar ausführlicher, aber doch auch etwas schematisch. Einen großen Fortschritt bedeutete die bekannte Abhandlung A. Darmesteters «*Traité de la formation des mots composés en français*, Paris 1874 (2. Aufl. 1894); der Einteilung Darmesteters folgt im allgemeinen Meyer-Lübke im II. Bande seiner Romanischen Grammatik. Der Verf. des vorliegenden Bandes tadelt bei aller Anerkennung des vielen Neuen, das dieses Werk bietet, doch dessen Behandlung der «Zusammenfügungen», die an Klarheit zu wünschen übrig lasse und die nicht immer einwandfreie Deutung

der einzelnen Wortprobleme. Die einzige Arbeit, die sich bisher eingehender mit der Zusammensetzung im Italienischen befaßt hat, ist Giuseppe Bologna, *Sui nomi composti nella lingua italiana*, Catania 1907; in ihr wird ausschließlich die Bedeutung zugrunde gelegt, während die grammatikalischen Kategorien, die formalen Fragen gänzlich ausgeschlossen werden; auch andere Schwächen weist dieses andererseits verdienstliche Buch auf, das jedenfalls den großen Reichtum der italienischen Sprache auch auf diesem Gebiete aufgedeckt hat.

Der Verf. des neuen Buches über die italienische Zusammensetzung ist bestrebt, die von Diez, Meyer-Lübke und Darmesteter aufgestellten Gesichtspunkte zu ergänzen und zu vertiefen, wobei er in jedem einzelnen Falle Form und Bedeutung in gleicher Weise berücksichtigt und vor allem Wert darauf legt, die Beziehungen, die zwischen den einzelnen Teilen der Zusammensetzung bestehen, zu untersuchen. Tollemaches schöne Arbeit zeichnet sich durch Klarheit und strenge Logik aus, enthält und deutet ein ungemein reiches Material und ist ohne Zweifel ein überaus wertvoller Beitrag zu einer zukünftigen neuen historischen Grammatik des Italienischen und damit des Romanischen.

Überall geht der Verf. von den klassischen Sprachen aus und untersucht, welche Bildungen sich aus dem Lateinischen ins Romanische hinübergerettet haben, welche durch gelehrten Einfluß nachgeahmt wurden und welche auf romanischem Boden entstanden sind. Auch werden zum Vergleich nicht nur andere romanische Sprachen (allerdings nur das Französische und das Spanische), sondern auch das Germanische und das Slawische gelegentlich herbeigezogen.

Wir können uns hier nicht auf die Einteilungsprinzipien im einzelnen einlassen und können nur sagen, daß wir sie für vernünftig halten.

Nur zu zwei allerdings sehr wichtigen Kapiteln möchten wir uns äußern. An verschiedenen Stellen (p. 40, 51 und ausführlich p. 67 ss.) spricht der Verf. von den Adjektiven vom Typus des lat. *capripes*, die im Italienischen nicht durch viele, aber doch charakteristische Bildungen (*alinero*, *bocchiduro*, *codimozzo*, *occhinerio*, usw.) vertreten sind. Er hält sie, ebenso wie die spanischen für gelehrte Adjektive, da sie alle das analogische lateinische *i* enthalten. Im Falle von *altisonante*, *lungimirante*, usw. kann allerdings an dem gelehrten Charakter kein Zweifel sein; aber diese *i* finden wir auch in vielen volkstümlichen Wörtern, wie den zuerst genannten, und daß diese volkstümlich sind, gibt auch Tollemache (p. 67) zu. Nach ihm liegt keine Schwierigkeit vor, sie sich zu erklären: «si tratta di una *i* che per analogia ai composti latini si sostituisce a una vocale atona

pretonica: abbiamo quindi, come si è già detto, affievolimento pretonico a imitazione latina.» Den gelehrten Charakter dieser Zusammensetzung hatte schon Meyer-Lübke, *RG II*, 588 angenommen; er meinte, «es handle sich dabei nicht um volkstümliche Überlieferung, sondern um Nachahmung schriftlateinischer Bildungen (wie *ignicomus*), Nachahmungen, deren Häufigkeit von der jemaligen stilistischen Richtung abhängt».

Die Bildungen sind besonders im Spanischen und Portugiesischen sehr zahlreich (die halbe Seite, die Meyer-Lübke, *RG II*, 588 ihnen widmet, gibt keinen richtigen Begriff von diesem Reichtum); Beispiele wie *rabigalgo* usw. tauchen schon bei Schriftstellern des 14. Jahrhunderts auf; vom 15. an werden sie Legion. Aber auch in Sardinien begegnen solche Bildungen schon von den ältesten Denkmälern, also vom 11. Jahrhundert an, und zwar sind es solche, die durchaus keinen gelehrten Anstrich haben. Gewöhnlich handelt es sich um Beinamen von Personen nach ihren körperlichen Merkmalen: *Gosantine Pulli abvu* (*CSP* 148); *Foline Ocli ruuiu* (*ib.* 150); *Petru de Serra Digiti truncu* (*ib.* 209); *Dorgotori Pithiruvu* (*ib.* 284); *Petru de Serra Ossirosu* (*ib.* 309). Derartige Bildungen sind bis heute volkstümlich geblieben und dienen noch heute mit Vorliebe zur Kennzeichnung von Personen und Gegenständen, man kann sie sogar nach Belieben bilden; ich führe unter Tausenden aufs Geratewohl an: *pilibundu*, *pilialloricatu* 'dai capelli arricciati'; *ogidrottu* 'guercio', *konkimannu* 'dalla testa grossa'; *okrigáttinu* 'dagli occhi di gatto, chi ha occhi cerulei o grigi' usw. Da das Sardische keinerlei auf lateinischem Einfluß beruhenden derartigen Bildungen besitzt (es wären denn spätere Italianismen) und solche vom 11. Jahrhundert an volkstümlich waren und geblieben sind, kann man schwerlich annehmen, daß gelehrter Einfluß sie hervorgerufen habe. Es ist richtig, daß das Lateinische selbst nicht allzu viele Bildungen dieser Art aufweist, aber die überlieferten (*oridurius*, *oripulidus*, *naripulidus*, mittellat. *barbirasus*, cf. Menéndez Pidal, *Manual*<sup>6</sup>, p. 241) machen durchaus keinen gelehrten Eindruck und es ist sehr wahrscheinlich, daß das gesprochene Latein von diesen Bildungen einen viel größeren Gebrauch machte als es uns die schriftliche Überlieferung verrät. Ich glaube daher, daß man in diesen Bildungen, besonders denen des Sardischen und Spanischen eine direkte Fortsetzung des vulgären lateinischen Gebrauchs sehen darf und wahrscheinlich auch in den volkstümlichen italienischen vom Typus *bocchiduro*, und möchte noch bemerken, daß dieselben und ähnliche Bildungen auch im Korsischen überaus häufig sind. Ich will nur aus den «*Racconti e leggende di Cirnu Bella*» von Domenico Carlotti, Livorno 1930 anführen: *a merla pizzichi-gialla* (4); *capiliggiara* (5); *una vecchietta schinchi-secca e colli-torta* (6);

*capi-rossu e occhi-grigiu* (22); *leccie... fusti-bianche* (24); *pedi-rosse* (58); *capi-gialle* (71); *diti-troncu, ma visi-pietosu* (117). Das Korsische geht hier mit dem Sardischen überein, und es wird sich dabei um eine alte Gemeinsamkeit handeln. Was bisher den Glauben an den gelehrten Charakter der Bildungen erweckte, war die Tatsache, daß Literatursprachen wie das Italienische und das Spanische zahlreiche zweifellos gelehrte Bildungen kennen, daher hat man angenommen, daß diejenigen volkstümlichen Charakters wie *bocchiduro*, span. *patitieso*, usw. analogisch nach solchen gebildet worden seien. Die Notwendigkeit dieser Annahme sehe ich nicht ein, und im Falle des Sardischen angesichts der frühen Beliebtheit des Typus und seiner Beschränkung auf durchaus volkstümliche Bildungen, und ebenso im Falle des Korsischen, und ich möchte mit Einschränkung auf die wirklich volkstümlichen Beispiele sagen, auch des Spanisch-Portugiesischen und Italienischen, ist die Annahme der analogischen Nachbildung gelehrter Typen weder wahrscheinlich, noch zwingend.

Ein umstrittener Zusammensetzungstypus ist auch derjenige, bei dem ein verbales Element mit einem als Subjekt oder Objekt fungierenden Substantiv verbunden wird; sie sind allen romanischen Sprachen gemeinsam und überall durch unzählige Bildungen vertreten. Der Streit geht hier um die Auffassung des verbalen Elements. Diez, Darmesteter, Meyer-Lübke und andere sahen hierin den Imperativ; Pagliaro sagt, daß das Verbum in diesen Bildungen ein «puro tema verbale, che affiora nella coscienza linguistica libero da qualsiasi elemento sintattico» sei (Sommaro di linguistica arioeuropea, Roma 1930, p. 161); Migliorini meint «in questi perciò potremo dire che si ha un tema verbale, o un 'imperativo narrativo', ciò che è lo stesso che il tema verbale, se intendiamo questo non come un'astrazione grammaticale, bensì come il popolo lo concepisce, permeato d'affettività». Übrigens hatte auch Meyer-Lübke (RG II, 581) in dieser Hinsicht schon ein Zugeständnis gemacht; er sagt: «Die Anfänge dieser Bedeutungsverschiebung (von handelnden Personen auf Gegenstände) sind weiter nicht auffällig, sofern sie sich ja auch bei entsprechenden Ableitungen zeigen, daß sie aber hier weiter gegangen ist als bei den Suffixen, erklärt sich wohl daraus, daß im Laufe der Zeit das Sprachbewußtsein, des Ursprungs der Bildung uneingedenk, in dem ersten Teile nicht mehr einen Imperativ sondern einfach den Verbalstamm gefühlt hat, daher sie ihr zur Bezeichnung lebloser Gegenstände geeigneter schien als zur Benennung lebender Personen.» Die dritte Theorie sieht in dem verbalen Element den Indikativ, und für diesen tritt Tollemache mit aller Energie ein. Wenn Diez, Darmesteter und Pagliaro diese Annahme ablehnen, so geschieht es besonders deshalb, weil in den

Zusammensetzungen mit verbalen Elementen der 2. und 3. Konjugation ein *-i* erscheint (*battistrada*, *rompicollo*), das nicht der Endung der 3. Person *-e* entspricht. Tollemache sieht dagegen hier keine Schwierigkeit; dieses «analogische» *i*, das nach ihm bei den Bildungen vom Typus *bocchiduro* vorliegt, «in tipi dove meno s'aspetterebbe l'influsso del latino», könne genau so «in un tipo italiano che tanto somiglia a un tipo tematico latino» vorliegen (p. 182). Wie schon oben gesagt, ist es fraglich, ob wirklich die Bildung nach Art von *bocchiduro* nur analogische Nachahmungen gelehrter Bildungen sind, und daß solche nun die ganz anders gebauten von Verb + Substantiv beeinflußt hätten, will mir auch nicht allzu wahrscheinlich vorkommen. Was Tollemache vor allem veranlaßt, in dem verbalen Element den Indikativ zu sehen, ist die Bedeutung, die diesen Bildungen zukommt; ein *arrotaforbici* ist «uno che arrota le forbici», ein *parafulmine* ein «oggetto che para i fulmini». Er bringt auch noch einige andere Momente vor, die ihm für seine Annahme zu sprechen scheinen (z. B. die Existenz von *batteloro* neben *battiloro*, usw.).

Auch in diesem Falle ist es angebracht, das Sardische heranzuziehen, denn bekanntlich bleibt im Sardischen das *-t* des Ausgangs der 3. Person bewahrt. Wenn also der Indikativ zugrunde läge, würde man im Sardischen erwarten, daß eine Zusammensetzung von *kógere* 'kochen, braten' und *pétta* 'Fleisch' entweder *kogedébétta* oder von der isolierten Form *kóget* aus mit Assimilation des Endkonsonanten *kogeppétta* lauten würde; in Wirklichkeit lautet die Bildung aber *kogebétta*, d. h. es tritt nicht nur keine Doppelung ein, sondern der intervokalisches werdende Anlautskonsonant von *pétta* wird erweicht. Dies gilt für alle diese im Sardinischen nicht weniger als in anderen romanischen Sprachen zahlreichen Beispiele in allen Dialekten: *ferrigónka* (Séulo) 'Fledermaus' aus *ferriri* 'schlagen' und *kónka* 'Kopf'; *umprigúba* (Dorgali), *umprigubédđus* (camp.) 'Trichter' von *umprire*, *-i* 'füllen' und *kúba*, *kuβédđu* 'Faß'; *sulavógu* (camp.) 'Blasebalg', von *sulai* 'blasen' und *fógu* 'Feuer', usw. Auch in den Zentralsdialekten, in denen die intervokalisches Stimmlosen erhalten bleiben, tritt gleichwohl keine Verstärkung ein, während man *kanta bbéne*, *ténne ppétta* usw. sagt (HSL, § 337). Daß die Bildungen auch im Sardischen alt sind, bezeugt z. B. *Ithoccor de Thore Calca-farre* als Beiname im CSP 337.

Daß also im Sardischen gewiß nicht der Indikativ geföhlt wird, dürfte aus diesen Beispielen erhellen, und das macht dieselbe Annahme für die anderen Sprachen fraglich, da man doch kaum annehmen kann, daß das Sardische eigene Wege gegangen sei. Persönlich möchte ich daher der von Meyer-Lübke formulierten und oben angeführten Auffassung den Vorzug geben, die auch von Pa-

gliaro und Migliorini geteilt wird, nämlich der Annahme eines zum Verbalstamm herabgesunkenen Elements, wobei ich nicht sagen möchte, daß dieses immer und in jedem Falle ursprünglich als Imperativ empfunden wurde. Es ist auch durchaus möglich, daß dem Sprechenden heute so etwas wie ein durch Ellipse entstandenes Gebilde aus der 3. Person des Indikativs + Substantiv (Subjekt oder Objekt) vorschwebt. Sehr zutreffend bemerkt Migliorini an der angezogenen Stelle, daß das Volk den Verbalstamm (gleichgültig, welches wirklich sein Ursprung war) nicht als «astrazione grammaticale» ansehe, sondern als einen Affektträger, der erlaubt, treffende und bildhafte Zusammensetzungen nach Belieben zu schaffen.

Wie wir eingangs hervorhoben, zeichnet sich Tollemaches Buch durch strenge Logik aus, aber die strenge Logik birgt allzu leicht die Gefahr in sich, in starre Logik auszuarten, und dieser Gefahr ist der Verfasser vielleicht nicht immer entgangen. Die Sprache erlaubt sich manche Seitensprünge, die zur strengen Logik im Widerspruche stehen, und selbst mit Aufwand allen Scharfsinns ist es nicht immer möglich, die Urgründe einer Erscheinung aufzudecken.

Aber der Verf. hat jedenfalls das Mögliche getan, die Probleme von allen Seiten her zu beleuchten und es ist ihm nebenher gelungen, manches kleine Wortproblem aufzuhellen, so wenn er *albo-greco* 'escremento del cane adoprato anticamente come medicamento' als eine volkstümliche Umdeutung von *album excretum* erkennt (p. 34) oder *ambracane* 'ambra grigia', das Meyer-Lübke, *RG* II, § 545 als ein wohl mittelalterliches *ambra canis* ansah, als eine weitere Umdeutung aus *ambarum canum*, und *capogallo* 'Schwindel der Pferde und auch des Menschen' aus *caput captum* erklärt (*ib.*), usw. P. 44 heißt es anlässlich *cannamele*, es sei meistens weiblichen Geschlechts, sei aber in der alten Sprache männlich gewesen, 'come lo è nell'odierno spagnolo'. Doch das trifft nicht zu; span. *cañamiel* ist fem. und wird von allen maßgebenden Wörterbüchern (Akademie, Alemany, Pequeño Larousse, Slabý) mit diesem Geschlecht verzeichnet.

Coimbra

M. L. Wagner

★

F. A. UGOLINI, *Testi antichi italiani*, Torino, Chiantore 1942.

Der in Turin wirkende, in der Schule von Giulio Bertoni ausgebildete Romanist, hat sich die Aufgabe gestellt, in einer Neuauflage die ältesten vulgärsprachlichen Texte zu veröffentlichen, die, was wichtig ist, neuerdings mit den Handschriften zuvor verglichen worden sind. Im Anhang werden zwei sardische Urkunden, ferner der älteste bekannte bündnerromanische Text aus der Ein-

siedler Handschrift und ein Brief aus Zara (altdalmatisch) abgedruckt. Ob für den alt-rätoromanischen Text die Einsiedler Handschrift und nicht die Photokopie herbeigezogen wurde, wird leider nicht mitgeteilt. Wertvoll ist besonders die Neukollation der sogenannten «sermoni subalpini», die in den *Romanischen Studien*, t. 4 schwer zugänglich sind. Auch andere Texte haben, wie ein Vergleich mit früheren Ausgaben lehrt, durch Ugolini entschiedene Verbesserungen erfahren. Der Verfasser stellt einen zweiten Band in Aussicht, der ein ausführliches Glossar enthalten soll. Wie im altfranzösischen Übungsbuch von Foerster geht jedem Text eine Zusammenfassung der früheren Ausgaben und der auf den Text bezüglichen Literatur voraus. Dazu bietet der von Ugolini veröffentlichte *Atlante paleografico romanzo*, fasc. 1, 1942 eine wertvolle Ergänzung, mit Tafeln einer Anzahl der in den testi antichi veröffentlichten Sprachdenkmäler.

Man kann sich fragen, ob der Verfasser auch über einige andere Fragen, die mit dem Text in Zusammenhang stehen, sich etwas eingehender hätte äußern sollen. So wäre dem Leser der «sermoni subalpini» gewiß ein Dienst geleistet mit dem Hinweis, daß Foerster gerade zu diesem Text (*RSt.* 4) ein gutes Glossar beigesteuert hat. Bei der «Omelia ladina» von Einsiedeln (Nr. 35) durfte der heute noch alle späteren und früheren Aufsätze weit überragende Artikel von R. v. Planta, *ALLG* 15, 391 nicht fehlen. Zitiert man Spitzers Aufsatz *ZRPh.* 36, 477, so darf man seinen Nachtrag *Lbl.* 1933, 99 nicht vergessen. In diesem Zusammenhang ist auch merkwürdig das Fehlen eines Hinweises auf Mario Roques, *R* 37, 501. Was den Text der Einsiedler Homelie anbetrifft, wird man mit Spannung der Begründung gewisser Textstellen entgegensehen dürfen. Z. B. sua virtù fos oculi (l. 6); [qu]-are [tu]tilo seulo (l. 3), wo v. Planta: . . . tare . . . ecllo seulo liest. Auch die Lesung *diavolus* (l. 5), wo der ausgezeichnete Inschriftenkenner v. Planta *liavolus* las (kein *diavolus*! fügt er ausdrücklich bei) wird gerechtfertigt werden müssen, da M. Roques, *loc. cit.* sich der Auffassung v. Plantas ausdrücklich anschließt.

Man möchte ferner den Wunsch aussprechen, daß der Herausgeber für diesen schweren rätoromanischen Text im Kommentar eine italienische Übersetzung beifüge, zu der der Referent dann gerne Stellung beziehen wird.

Auf jeden Fall hat Ugolini der Forschung ein Arbeitsinstrument geschenkt, für das, sofern der Kommentar und das Glossar mit Eigenamenindex des 2. Bandes die Lektüre und Interpretation der Texte wesentlich erleichtern, ihm alle seine Fachkollegen verpflichtet sind.

Zürich

J. J.

★

*Il Diatessaron in volgare italiano, testi inediti dei secoli XIII–XIV, pubblicati a cura di V. TODESCO, ALBERTO VACCARI, MARCO VATTASSO. Città del Vaticano, Bibliot. apostolica vatic. 1938.*

Die sogenannte Evangelienharmonie (Diatéssaron) des Tatianus in der lateinischen Bearbeitung des 6. Jahrhunderts wird uns hier in zwei vulgärsprachlichen Fassungen zugänglich gemacht: Die erste ist redigiert in der alten Schriftsprache Oberitaliens, also Altvenezianisch, die andere liegt vor in einer toskanischen Übertragung. In einer knappen linguistischen Einleitung (p. 7–22) stellt V. Todesco die wichtigsten lautlichen, morphologischen Erscheinungen des altvenezianischen Textes zusammen. Dazu fügt er einige kurze syntaktische Bemerkungen bei. Ebenso werden die charakteristischen Merkmale der zweiten Übersetzung an Hand der aus verschiedenen Gegenden der Toskana stammenden Handschriften hervorgehoben (p. 199–201). Zwei Glossare geben uns die typischen altvenezianischen und alttoskanischen Wörter mit Belegstellen.

Für den Linguisten ist der venezianische Text insoweit interessant, als er eine werdende tosکو-venezianische Schriftsprache widerspiegelt. Wer einmal die Geschichte der altvenezianischen Schriftsprache vom 13.–17. Jahrhundert nachzeichnen wird, darf an diesem Text nicht vorbeigehen, in dem die Toskanisierung des in der Kirche üblichen Venezianischen deutlich verfolgt werden kann. Insbesondere ist auffallend, wie in persönlichen Exkursen des Übersetzers oder in den realitätsnahen Gleichnissen von Jesus ein bodenständigeres Venezianisch sich durchsetzt. Aber tosکو-venezianische Formen wie *sapudo* statt *savudo*, *guadagnato* statt *guadagnado*, *nasse* neben *nasce*, *ogne* neben *ogni*, *fradel* neben *fratre* sind doch relativ häufig. Andererseits treffen wir hier eine Fülle von schönen Beispielen, die uns helfen, die gegensätzliche Struktur des Venezianischen und Toskanischen zu beleuchten, wofür sich ganz besonders die Parabel des *Figliuol prodigo* eignet, die hier in der Fassung des 14. Jahrhunderts vorliegt. Dazu kann man dann vergleichen die um 1860 entstandenen venezianischen und toskanischen Übertragungen derselben Parabel, die Salvioni aus dem Nachlaß von Biondelli uns zugänglich gemacht hat. Aus diesem eben erwähnten Gleichnis des verlorenen Sohnes sollen hier einige Merkmale hervorgehoben werden, die man in Übungen mit Studenten an denselben Wörtern illustrieren kann:

Lautliches: *mangiavano*, – *van*; *figliuoli*: *fioli*; *padre*: *pare*; *gio-vane*: *zovene*; *cittadino*: *zitadino*; *pascere*: *passere*; *porci*: *porzi*.

Morphologisches: *ebbe*: *avè*; *vivendo*: *vivando*; *essendo*: *sando*;

Artikel: *i porci, li porzi*; Pronomen: *gliene dava, gen dava; tuo figliolo, una villa sua*, aber *to figliolo, una soa villa* (venez. bet. und unbet. pronom. Form in gleicher Stellung).

Lexikologisches: *ragunato: adunado; incontanente: viazo; calzamenti: calzari; il figliuolo di più tempo: fiol so antigo*.

Syntaktisches: *che cose sono queste? che cose è queste?* (è = 3. und 6. P.).

Die toskanische Fassung ist uns in einem Dutzend von Handschriften überliefert. Der Übersetzer stellt sich als ein Florentiner vor, der den Anspruch erhebt, übertragen zu haben *il libro dei vangeli rehati di grammatica in volgare fiorentino*. Besonders interessant ist aber die Tatsache, daß mehrere Handschriften dialektale Abweichungen zeigen. Ein Manuskript weist sogar einen deutlichen römischen Einschlag auf. So braucht der florentinische Übersetzer das typische *serocchia, sirocchia* 'Schwester', *sezzai* 'ultimo' (< SETIUS), während der altsenesische Abschreiber, dem wir die beste Handschrift verdanken, die florentinischen Wörter durch *suoro, posciaio* ersetzt. Als lautliche Varianten sind bemerkenswert: altsen. *arboro, arbolo* 'albero' (290, 296), altflor. *chiedere*, aber sen. *cherete* (297), statt *ferirlo*: sen. *ferirlo*. Häufig wird *anche, ancora* durch sen. *anco* ersetzt, *la reda* durch *lo hereda* (289), *da lungi* durch altsen. *dilunga, da longa* (298, 299, 302), *aguale* 'adesso' durch altsen. *ora* (296). Das florent. Verb *pigliare* ist ersetzt durch *prendere*. Dem flor. *vado* steht gegenüber sen. *vo* (303) *RLiR* 8, 299; dem *piovè* das sen. *piobbe* (326). Interessant ist das Schwanken zwischen alter und neuer Pronominalstellung (acc. dat. > dat. accus.): *la mi darete, me la darete; darlovi, darvelo*; ferner *venissi* 1 neben *venisse* 1, *diece* neben *dieci* (248), *compiere* neben *compire* (248), *mangiatori* neben *manicatori* (256). Nicht weniger aufschlußreich sind die lautlichen, morphologischen und lexikologischen Merkmale des römischen Kopisten. Einige lexikologische Eigenheiten dieser Handschrift hat der Herausgeber p. 375 zusammengestellt. Manches wäre noch beizufügen: *foglie*: röm. *frondi* (296), 269 *reddire* ersetzt durch *ritornare* (304), *ubbriachi: imbriachi* (326), *scalpitati: calciati* (250); *diveliate: scarpate*.

Diese wenigen Hinweise mögen genügen, um die sprachliche Ergiebigkeit dieser Texte für die Erforschung des Altitalienischen ins richtige Licht zu setzen.

Zürich

J. J.

A. LOMBARDI, P. BACCI, F. IACOMETTI, G. MAZZONI, *Raccolta di voci e modi di dire in uso nella città di Siena e nei suoi dintorni*. Siena, Reale Accad. degli Intronati 1944.

Die vier Verfasser, die vorerst ein senesisches Wörterbuch zu veröffentlichen gedachten, beschränkten sich schließlich auf die Registrierung des charakteristischen Wortschatzes der Stadt Siena und seines «Contado», wo aber kein Wort genau lokalisiert ist. Daher darf die Wortsammlung in keiner Hinsicht etwa mit den Regionalwörterbüchern von Nieri für das Lucchesische oder von Malagoli für das Pisanische (cf. *VRom.* 5, 315) verglichen werden; die Verschiedenheiten der Aussprache zwischen Siena und Florenz (z. B. offenes und geschlossenes *e* und *o*) sind nicht angemerkt. Der in der *Raccolta* aufgezeichnete mundartliche Wortschatz zeigt ausgesprochen städtischen Charakter: nur wenigen Ausdrücken der typischen Bauernsprache wurde Gastrecht gegeben. Ein Vergleich mit Petrocchi zeigt, daß von 63 Wörtern, die mit *ba-* beginnen, bei Petrocchi nur 7 als senesisch gekennzeichnet sind: *babajola*, *bàchera*, *baccoc(c)a*, *bafarella*, *bandile*, *batalone*, *battigi*. Das Wort *banfa*, das unser Wörterbuch als senesisch bezeichnet, wird bei Petrocchi nur dem Lucchesischen und Florentinischen zugewiesen; *balso* 'manna' und *bastare* 'durare (di generi alimentari)' werden bei Petrocchi nicht lokalisiert. Lobend ist hervorzuheben, daß z. B. die Bedeutungsangabe für *baciucchio*, *battilicia* präziser als bei Petrocchi ist. Die typischen senesischen lautlichen Merkmale, wie sie in Handbüchern figurieren, sind in der Stadt Siena durch den florentinischen Lautstand weithin ausgelöscht worden. Ein sen. *sembola*, statt it. *semola*, ein sen. *lassare* statt it. *lasciare* sind auch pisanisch; *i tua* (= *i tuoi*) gehört bekanntlich auch dem Altflorentinischen an. Die Kontrolle der im Wörterbuch als senesisch registrierten Wörter, soweit sie vom konkret eingestellten Fragebuch des AIS erfaßt worden sind, hat der Referent für die Buchstaben L, N, O an Hand der senesischen Punkte 552 (Siena città), 551, 553 (contado des AIS) durchgeführt. Ich teile hier das Ergebnis mit, um so neuerdings die Gültigkeit der Atlasmaterialien zu überprüfen.

Sen. *lòiola* 'favilla', *ombuto* 'imbuto', *oprire* 'aprire' werden durch einen oder mehrere sen. Punkte des AIS bestätigt; für das im Wörterbuch registrierte *leppole* 'ciglia' kennen P. 552: *lépoli*, P. 553: *lempali*; für *lellera* 'edera': P. 551: *lillera*, P. 553: *gliémèra*; für *naspatioio* 'aspo': P. 551: *naspo*; für *nebbio* 'ebbio': P. 551: *i lebbi* pl. Das Verb *lassare* 'lasciare' hat kein Informator der sen. Punkte gegeben, wohl aber derjenige des P. 571 (Gavorrano). Zwar fehlt *nisciòlo* 'foruncolo', aber das daneben im Wörterbuch verzeichnete

synonyme *frignolo* ist P. 552 ebenfalls bezeugt, außerdem aber noch das im Wörterbuch nicht verzeichnete *brisciolo* (P. 553). Die nach dem Wörterbuch üblichen Bezeichnungen *oro regio*<sup>1</sup>, *orbaco*<sup>2</sup> 'alloro' fehlen im AIS 3, 598, aber auch bei Penzig, *Flora pop. it.* und bei Petrocchi. Gehen wir zur Gegenprobe über. Der Explorator des AIS, P. Scheuermeier, lädt die Verfasser des sen. Wörterbuches ein, beim Kamin die Terminologie des Feuers zu prüfen, wie er sie in den drei sen. Punkten 551, 552, 553 aufgezeichnet hat: P. 551: *foharile*, das dem *focarile* des *Wtb.* entspricht, aber Siena und P. 553 kennen außerdem noch den Typus 'focorale'. Die beiden Ausdrücke *lòiola* 'favilla', *brústa* 'brace' figurieren im sen. Wörterbuch, nicht aber *jailla* (551) noch *lučča* (553), ebensowenig *braža* 'brace', *tréspite* 'treppiede'. Die Bezeichnung 'lesca' 'esca' (P. 551, 553), 'furiggine', 'ferriggine' 'fuliggine' (P. 551, 553), 'capifochi' für alare (P. 551, 553), das für das sen. Städtchen Montepulciano bei Petrocchi verzeichnete *spingere* 'spegnere', das aber im sen. Wörterbuch fehlt, lebt nach AIS auch in der Stadt Siena, im P. 551 sogar mit älterem mundartl. Tonvokal 'spengere'.

Machen wir einen kurzen Abstecher zu der Fauna des Contado senese. Es fehlt im Wörterbuch *amarro* 'ramarro'; neben der im senesischen Wörterbuch verzeichneten Stadtform *luccignolo* 'orbettino' kennt die Campagna auch *luccignola*; neben dem stadtsenesischen 'tartucca' lebt im contado 'bezzuga', 'bizzuca'; 'ombrico' statt lombrico ist im Punkt 553 bezeugt. Wir stellen also fest, daß die Karten des Sprachatlases und das Wörterbuch der Akademiker sich prachtvoll ergänzen, sobald der Linguist den Reichtum nicht nur des städtischen Wortinventars des Wörterbuches, sondern auch den von der städtischen Oberschicht losgelösten Wortvorrat der Dorfmundarten kennen lernen will. Die vier *accademici* wären sicher gut beraten gewesen, wenn sie einen Teil der 1600 Karten des AIS einmal durchblättern hätten.

Wer die eigenartige Lagerung des regional-toskanischen Wortschatzes kennt, wäre der *Accademia degli Intronati* besonders dankbar, falls sie den in den Urkunden und Texten ungehobenen alt-senesischen Wortschatz erschließen würde. Der sprachliche Zusammenhang der Südtoskana mit Mittel- und Süditalien würde so in eine neue Beleuchtung gerückt werden.

Zürich

J. J.

★

<sup>1</sup> Eine besondere Species des laurus: *laurus regius*?

<sup>2</sup> Wirklich die Bezeichnung des Baumes?

ALBERTO MENARINI, *I gerghi bolognesi*. Modena, Società topogr. moden. editrice 1942.

In der «Serie di studi e testi dell'Istituto di filologia romanza» erscheint dieser gewichtige Band, in dem ein ganz modern geschulter Explorer beim häufigen Verkehr mit Trägern der Geheimsprache der Stadt Bologna das Wortmaterial und auch zusammenhängende Texte phonetisch aufgezeichnet hat. Es handelt sich um den *gergo* der bolognesischen Unterwelt, ferner um die Berufsargots der Maurer, der Vagabunden und der Pferdehändler. Starke bolognesische Einschlüge zeigt das *Vocabolario della malavita e dei muratori*. Dagegen ist der *gergo* der Vagabunden und Pferdehändler den übrigen *gerghi* Italiens stärker verpflichtet. Neu ist, wie die Vitalität dieser bolognesischen *gerghi*-Varietäten vom Verfasser eingehend geschildert wird, wobei auch einige charakteristische Gesten (p. 27), die im Milieu der verschiedenen Kreise der Unterwelt gebräuchlich sind, Erwähnung finden. Innerhalb der Zunft der «ladri» vermag der Verfasser sogar soziale und örtliche Varianten des *gergo* festzustellen (*gergo dei ladri comuni, gergo carcerario e gergo dei borsaiuoli*). Was aber das Buch von Menarini von ähnlichen früheren Sammlungen wesentlich unterscheidet, ist das vom Verfasser befolgte Prinzip, die *gergo*-Wörter in Sätze einzukleiden, die stets im richtigen Umkreis lokalisiert werden. Etymologien sind vom Verfasser nur diskret angedeutet. Bei der Lektüre des Buches darf der Leser allerlei Überraschungen erleben: p. 144 z. B. die originelle Bedeutung von bolognesisch *totèl* (it. totale), das im *gergo dei ladri* 'la totale infermità di mente' bedeutet; von *tri dè* (p. 145, = tre giorni): 'oggi, domani e sempre, condanna a vita', oder die Übernahme der deutschen intensiven Affirmationspartikel *jawohl* (p. 129, im *gergo dei muratori*) als: *vōl* (= sì). Vermerkt sei auch die nicht alltägliche Bedeutung von *telefono* in der Diebessprache in der Bedeutung: 'catinella che taluni usano per assicurare i porta-fogli al panciotto o alla giacca onde evitare smarrimenti e furti' (p. 141). Versteckwörter für Betrüger beim Kartenspiel sind besonders gut vertreten. Das Verständnis der phonetisch transkribierten Berichte und Dialoge in bolognesischer Mundart, die mit *gergo*-Wörtern gespickt sind, wird durch eine italienische Übersetzung erleichtert.

Alberto Menarini hat also ein örtlich und zeitlich genau begrenztes Quellenwerk für einen *gergo cittadino* uns geschenkt, wie es in solcher Vollständigkeit und Zuverlässigkeit in Italien kaum seinesgleichen findet. In der *Bibliografia* vermisse ich einzig den Aufsatz von O. Keller, *VKR* 7, 55.

Zürich

J. J.

★

GIULIA PORRU, *Saggio di uno studio sul lessico sardo*, in: *Studi Ital. di Filologia Classica* XIX (1942), p. 103-124.

Die Verf. sagt in den einleitenden Worten, sie wolle in diesem Artikel nur von denjenigen lateinischen Bestandteilen sprechen, die ausschließlich im Sardischen erhalten sind, wobei sie sich auf die ersten drei Buchstaben des Alphabets beschränkt und die Wörter in alphabetischer Anordnung bringt. Sie glaubt, daß eine solche Zusammenstellung lehrreich sei, da sich ergebe, daß diese dem Sardischen allein eigentümlichen Wörter mit der «vita interna» der Insel zusammenhängen.

In Wirklichkeit ist diese Aufzählung weiter nichts als eine Zusammenstellung der Wörter, für die im *REW* nur eine *sardische* Entsprechung verzeichnet ist. Irgendeine kritische Stellungnahme macht sich nicht bemerkbar. Dafür gibt die Verf. ausführlich die etymologischen Erklärungen wieder, die andere von diesen Wörtern gegeben haben; das meiste stammt aus meinem «Ländlichen Leben»; sie verweist zwar jedesmal gewissenhaft auf diese Originalarbeiten, aber ohne irgend etwas Neues hinzuzufügen und ohne sich irgendwie kritisch zu äußern. Man hätte wenigstens erwarten können, daß sie als gebürtige Sardin die eine oder andere Kleinigkeit beisteuern würde; leider ist auch das nicht der Fall. So mag die Arbeit zwar als bequeme Zusammenstellung nicht ganz unnütz sein, aber darüber hinaus bedeutet sie keinen Fortschritt.

Zudem ist nicht gesagt, daß die Wörter, die Meyer-Lübke als ausschließlich sardisch angibt, es auch alle in Wirklichkeit sind. Nur einige Beispiele:

AB ist keineswegs nur sardisch, auch DE + AB nicht;

CERVICULA bildet sard. nuor. *iskerviyatōriū*, log. *iskerbiga-đōrdzu*, *iskerbiyadōrdzu* 'dirupo', dem begrifflich gask. *escherbigadé* usw., arag. *xerbigadero* 'précipice' (Rohlf's, *Le Gascon*, p. 36) entspricht. Die Verf. sagt: «il senso di alog. *kerviklia* non appare mai»; aber, wie Meyer-Lübke, *Alllog.*, p. 59 gezeigt hat, ist der Sinn unzweifelhaft 'Gewalt', wie die Stellen klar ergeben; offenbar im übertragenen Sinne; heute log. *kerbiya* 'cervice'. Denn daß die lateinische Bedeutung von CERVICOSUS 'halsstarrig' darin weiterleben soll, wie die Verf. meint, ist wenig glaubhaft.

CETRA: Daß das Wort nicht nur sardisch ist, habe ich *ZRPh.* 63 (1942), 197 gezeigt; es lebt auch im nordspan. *zarda*, -u weiter.

CONARE kommt auch im Sizil. als *konata* 'sforzo di vomito' (Traina) vor, cf. *SSW* 130.

CUNEARE ist, wie die Verf. selbst mit Hinweis auf das von mir verglichene rum. *incuia* angibt, nicht nur sardisch, gehörte also nicht hierher.

In anderen Fällen ist die Verf. nicht hinreichend unterrichtet:  
 CHLORIO: Der Einfall Subak's (*ZRPh.* 33, 480), das sard. camp. *kulirǵóni* 'piviere' entspreche diesem lateinischen Vogelnamen, ist schon lautlich unhaltbar, wie ich *ASNS* 160 (1931), 238 gezeigt habe. Schon im *CSP* 49 begegnet ein PN CULIRIONE.

CORNĪCEN: die von Meyer-Lübke angenommene Ableitung von log. *korriginare* 'muggire' von diesem Worte ist höchst fraglich; daneben steht *borriginare*, *börriare*, *orriare*, alle in gleicher Bedeutung; nuor. *korrikinare*; Désulo *barruinare*. Alle diese Bildungen müssen als lautmalend angesehen werden; Ableitungen auf *-iginare* sind überaus häufig.

Anderes ist fraglich:

ABERRARE: daß log. *cerrare* darauf zurückgeht, ist nicht sicher; in der ersten Auflage hatte es M.-L. als Neubildung angesehen, und das wird richtiger sein; zahlreiche Verben kommen in Doppelformen, mit und ohne *a-* vor.

ATTERMINARE: auch in diesem Falle können die sard. Formen *attremenare* usw. ebensogut innerhalb des Sardischen entstanden sein, zumal das lat. ATTERMINARE nur einmal und nicht einmal sicher bezeugt ist.

\*AFFIDICARE: wenn log. *affikkare* auf diesem lat. Worte beruhte, müßte es *-igare* haben, wie in zahlreichen anderen Bildungen; aber eine solche Form existiert nicht, dagegen neben *affikkare* auch *affinkare*, und das ist altspan. *afincar*, *afinco* (neuspan. *ahinco*); cf. *HLS*, §§ 326, 477.

AGASO: Die Bemerkung «La Sardegna è una delle zone nelle quali anche EQUUS si conserva» ist unrichtig. Es gibt, wie anderwärts nur EQUA. Da EQUUS > ECUS wurde, kann das nur in Sennori gebräuchliche *ébbu* nur eine Neubildung von *ébbu* aus sein; cf. *LLS* 31, *REW* 2882.

\*ANNODULARE: diese Basis kann nicht log. *annoyare* zugrunde liegen. Vorauszusetzen ist *-ICULARE*, wie bitt. *annoikrare*, log. *annoigare*, *annograre* beweisen; *annoyare* gehört dem Gebiete an, in dem *bikru*, *bigru*: *btyu* entspricht, d. h. es ist eine nordlog. Form (*HLS*, § 352); NODICARE ist auch sonst romanisch vertreten (*REW* 5944).

APER: VERRES ist auch sardisch: *bérre*, *érre*. Zu *sirǵóni* cf. *RLiR* 4, 61; die Zugehörigkeit zu APER ist zudem fraglich.

\*CLUSIARE; log. *kuyare* 'cicatrizzare' ist eher \*CUTICULARE von CUTICULA 'Haut'.

CORTICULUS: Es ist höchst auffallend, daß das Wort für 'Korkrinde': *ortigu* nirgends, weder in log., noch camp. Mundarten mit *k-* auftritt. Daher scheint mir die Ableitung von CORTEX zweifelhaft. Der Artikel Guarnerio's, *Misc. Ascoli*, p. 238, den die Verf. so bewun-

dert, ist im Gegenteil recht schwach begründet und nicht genügend überdacht. Wahrscheinlich liegt ARTICULUS in Hinsicht auf die in Gliedern abgelösten Rindenstücke vor. Im nuor. *forttku* hat eher FORTE als FUSTE eingewirkt.

Die Verf. trägt zu wenig dem Umstand Rechnung, daß gewisse Bildungen auch Neuerungen innerhalb des Sardinischen sein können, wie schon im Falle *aerrare*, *attremenare* bemerkt; so braucht log. *enárdzu* nicht auf ein lat. AVENARIUM zurückzugehen, zumal im Lat. nur das Adj. AVENARIUS 'zum Hafer gehörig' überliefert ist; es kann ebensogut eine Bildung von *éna* aus sein, wie zahlreiche ähnliche erst im Sardischen entstandene Bildungen, z. B. *erbárdzu* 'luogo erbosu'. Auch *bidórdzu* braucht nicht \*BIBITORIUM zu sein, sondern kann von *biere* aus gewonnen sein, wie *yunkidórdzu* 'luogo dove si aggioga', *sikkadórdzu* 'luogo dove si secca'. Auf jeden Fall muß man solche Möglichkeiten erwägen, bevor man ein Wort als alleinigen Abkömmling eines lateinischen erklärt. *Boinare* ist nuor. für 'rubar buoi'; die Verf. leitet es von lat. BOVINARE ab; dieses lat. Wort, eigentlich BOVINARI, bedeutet aber 'schreien, schimpfen' und hat, wie die Verf. selbst sagt, nichts mit BOVE zu tun (cf. jetzt *Walde-Hofmann* I, p. 113, nach dem übrigens die genaue Bedeutung des Wortes nicht einmal feststeht). Das nur im Nuor. gebräuchliche Wort ist gewiß eine Ableitung von *bóinu*; das REW 1247 bringt es unter BOVINUS; aber es ist eher als sard. Ableitung von *bóe* mit dem beliebten Suffix *-inu* anzusehen, wonach dann auch *boinárdzu* 'Ochsenhirt'.

Aus alledem ergibt sich, daß sowohl die Belesenheit, als die kritische Einstellung bei der Verf. sehr zu wünschen übrig läßt. Auch sind keineswegs alle Wörter, die in Betracht kommen würden, von der Verf. verzeichnet, da sie sich eben ganz und gar auf das REW stützt. Und mindestens ebenso wichtig würden die besonderen Bedeutungen sein, die oft lateinische Wörter im Sardischen bewahrt haben; wenn COLLECTIONE im nuor. als *kođdeđóne* im Sinne von 'Gruppe aufgestellter Garbenbündel' erhalten ist und NEGOTIUM in ländl. Camp. *neóttu*, *njóttu*, *nóttu* in einem ganz speziellen Sinne «la quantità di grano pattuita che il contadino deve corrispondere dopo il raccolto per i vari servizi prestatigli» (M. Atzori, *Studi Sardi* IV (1940), p. 136 und N), wo also die ursprüngliche Bedeutung des lat. NEGOTIUM noch durchschimmert, aber dann erweitert wurde, so ist das vielleicht wichtiger und interessanter als anderes, auch wenn z. B. NEGOTIUM auch sonst romanisch in besonderen technischen Bedeutungen fortlebt (REW 5881).

Eine im wirklichen Sinne kritische Sichtung der im Sardischen und nur im Sardischen erhaltenen lateinischen Wörter und zugleich ihre Beurteilung vom kulturhistorischen Gesichtspunkt aus, würde

ein ganz anderes Wissen und Können zur Voraussetzung haben, als es der Verf. zur Verfügung steht. Das einzige, was an dieser Arbeit gelobt werden kann, ist, daß sie sich in einzelnen Fällen bemüht hat, der lateinischen Überlieferung nachzugehen.

In der Einleitung sagt die Verf., daß sie diese Arbeit nur als einen «saggio preliminare» ansieht; sie beabsichtige, die verschiedenen Probleme des sardischen Wortschatzes in seinen Beziehungen mit dem lateinischen in einer größeren Arbeit darzustellen, deren Plan sie so umreißt: «Dovrebbe precedere ad esso un' introduzione storica sulla latinizzazione della Sardegna; dati cronologici fondamentali, colonie latine, ordinamento amministrativo dell'isola. Vorrei quindi far seguire lo studio dei legami della Sardegna colla vita dell'impero, tenendo conto in particolar modo dei fatti linguistici volgari: studio degli elementi del vocabolario latino conservati dal sardo in accordo con ciascuna delle lingue neolatine, studio dei rapporti esistenti fra il latino di Sardegna e il latino africano. Sarebbe infine interessante fare in ognuno di questi gruppi delle divisioni, così da vedere quale campo (amministrativo, agricolo, botanico, familiare; ecc.) sia maggiormente rappresentato in ciascuna regione.» Wie man sieht, ein weitgestecktes Programm! Wenn es die Verf. verwirklichen will, darf sie sich über die Schwierigkeiten des Unterfangens keinen Täuschungen hingeben und müßte, wenn man die vorliegende Arbeit als Maßstab ansehen soll, auf jeden Fall noch eingehende Studien machen und sich zu einer Selbständigkeit des Urteils aufschwingen, die man einstweilen bei ihr leider vermißt.

Coimbra

M. L. Wagner.

★

RAMUN VIELI, *Vocabulari tudestg-romontsch sursilvan*, Stamparia del Bündner Tagblatt, Cuera 1944.

RETO R. BEZZOLA e R. OLAF TÖNJACHEN, *Dicziunari tudais-chumantsch ladin*, Samedan, Engadin Press, 1947.

Im rätoromanischen Gebiet Graubündens verfügen die beiden Schriftsprachen, das Surselvische und das Engadinische, seit zwei Jahren über zwei praktische, moderne deutsch-romanische Wörterbücher, die den doppelsprachigen Rumantschen die Beherrschung ihrer Muttersprache erleichtern und deren Verwendung in der Schule und im praktischen Leben energisch fördern sollen. Die Ligia romontscha, welche die lebendigen Kräfte der *Romania grischuna* unter ihrem Präsidenten Stiafen Loringett zusammenfaßt, hat 1922 dank der Initiative des früheren Präsidenten der Ligia,

Giachen Conrad, drei einheimische Philologen mit der keineswegs leichten Aufgabe betraut, den örtlich stark variierenden Wortschatz der Surselva und des Engadins gewissermaßen so zu stabilisieren und zugleich zu erneuern, daß der schriftsprachliche Wortschatz den billigen Anforderungen einer weltoffenen Sprachgemeinschaft genüge. Reto Bezzola und Olaf Tönjachen, die Verfasser des deutsch-engadinischen Wörterbuches, besaßen einen wesentlichen Vorsprung vor dem surselvischen Bruder; denn sie durften aufbauen auf der bedeutsamen Leistung des deutsch-romanischen Wörterbuches von Pallioppi (1901). Sie durften ferner an die ausgezeichneten Kenner des Unterengadinischen wie Chasper Pult und Nuotaporta Gaudenz appellieren. Endlich ist ja nicht zu leugnen, daß die Schatzkammer des großen nationalen Wörterbuches, des *Dicziunari rumantsch grischun*, für das Engadinische besonders gut ausgestattet war. Dagegen mußte Ramun Vieli für das deutsch-surselvische Wörterbuch weit ausholen und grundlegende Vorarbeit leisten, da ein brauchbares deutsch-surselvisches Wörterbuch überhaupt fehlte. Zudem ist die Literatursprache der Surselva stärker in der religiösen Sphäre verankert als die des Engadins, wo die Fesseln der kirchlichen Bindung früher gelockert wurden.

Der Aufbau von neuen normativen schriftsprachlichen Wörterbüchern erfordert vorausgehende Klärung von prinzipiellen Problemen und rasche Entscheidung in Tausenden von Einzelfragen. Man gestatte mir, hier einige anzudeuten. Die rasche Verbreitung gewisser kultureller und technischer Eigenschaften verlangt heute eine rasche Bereitstellung neuer Bezeichnungen. Diese Nachfrage ist nur durch Übernahme von Wörtern möglich, die in anderen Sprachgemeinschaften vorher ausprobiert worden sind. So wandern heute zweifellos die Bezeichnungen für Spezialärzte von einer Schriftsprache in die andere. Die dem Italienischen: *oculista, dentista, urologo, dermatologo, psichiatra, chirurgo* zugrundeliegenden Formen treffen wir mit geringer formaler Abänderung in allen romanischen Sprachen, wobei das Irradiationszentrum dieser Neubennungen ärztlicher Spezialisten noch keineswegs einwandfrei bestimmt ist: zum Teil sind manche technische Wörter lateinisch-griechischer Bildung außerhalb der Romania (in England, in Deutschland, in Amerika) geschaffen worden. Natürlich vollzieht sich ein solcher Austausch innerhalb der romanischen Sprachen, an dem das Surselvische wie das Engadinische teilnehmen (cf. surselv. *oculist, dentist, psicolog, chirurg*), ohne große Schwierigkeiten. Viel schwierigere Probleme hat eine Sprache zu lösen, die, wie das Rätoromanische, zwischen drei Schriftsprachen (Deutsch, Italienisch, Französisch) eingekeilt ist, wobei das Deutsche in der Leichtigkeit der Wortbildung das Romanische weit übertrifft. Da heute

der Rätoromane Bündens zweisprachig ist, ständig Deutsch liest und sich sein Bildungsgut in deutschen höheren Schulen erwirbt, ergibt sich für ihn die eigenartige psychische Zwangslage, die eigenen Ausdrucksmittel der Muttersprache mit denen des prestigemäßig angesehenen und lexikologisch gut ausgebauten Deutsch ständig zu vergleichen. Der Rätoromane steht hier unter demselben lexikologischen Druck einer anders gebauten Schriftsprache wie der keltisch sprechende Bretone gegenüber dem Französischen, der kymrisch sprechende Waliser gegenüber dem Englischen, der Baske gegenüber dem Spanischen, der französischsprechende Kanadier gegenüber dem Englisch-Amerikanischen. Natürlich besteht *mutatis mutandis* eine ähnliche psychologische Position auch für den Sarden gegenüber dem Schriftitalienischen, für den Korsen und Gaskogner gegenüber dem Schriftfranzösischen, wobei immerhin zuzugeben ist, daß im letzteren Fall die Einbürgerung der anders gebauten schriftsprachlichen Kulturwörter und Redensarten in den mundartlichen Wortschatz dank der strukturellen Verwandtschaft der romanischen Mundart mit einer romanischen Schriftsprache geringere psychische Widerstände zu überwinden hat. Prüfen wir z. B. den Ausdruck *boy-scouts*, das, wie Panzini zeigt, im Italienischen scherzweise als *biscotti* rezipiert wurde, aber dann rasch mit *esploratore* italianisiert wurde. In Frankreich ist heute *boy-scout* durch *éclaireur* noch nicht verdrängt. Dem Deutschen ist zweifellos mit seinem etymologisch durchsichtigen 'Pfadfinder' eine glückliche Wiedergabe des englischen *boy-scout* gelungen, wobei das deutsche Pfadfinder gegenüber *it. esploratore* (1. Erforscher, 2. Erforschungsreisender, 3. Pfadfinder) und *fr. éclaireur* (1. soldat éclairer, 2. bateau éclairer, 3. éclaireur = *boy-scout*) den Vorzug semantischer Eindeutigkeit besitzt. Wie sollte die rätoromanische Schriftsprache den Pfadfinder bezeichnen? Da der Stamm des Wortes «*éclaireur*» als Worttypus in Bünden fehlt, greift Vieli, wohl in Anlehnung an *it. esploratore* zu *exploratur*, während Bezzola-Tönjachen, die durch das deutsche eindeutige Pfadfinder beeindruckt waren, eine von jungen Pfadfindern vorgeschlagene Neuprägung adoptierten, nämlich *battasenda*, eigentlich Pfadläuter (cf. *batter la senda*). Ein anderes Beispiel: Das im Deutschen so vitale Substantiv: *Leistung* (eines Staates, eines Heeres, eines Arbeiters, eines Schülers, einer Maschine) begegnet bei der Wiedergabe im Französischen und Italienischen sehr beträchtlichen Schwierigkeiten. Die Übertragung eines Satzes wie: «diese Leistung wird nicht anerkannt» durch *fr. ces travaux ne sont pas appréciés* genügt nicht, weil das wichtige Moment der erfolgreichen Arbeit im *fr. «les travaux»* fehlt. Die Wiedergabe des Wortes *Leistung* im Satz: «die Leistung einer Maschine» durch *effet de la machine, quantité*

*du travail de la machine* bleibt ebenso unbefriedigend. Dem Durchschnittsfranzosen, der einsprachig ist, wird der Mangel eines dem deutschen Leistung entsprechenden Wortes kaum bewußt. Nur ein berufsmäßiger Übersetzer wird die Schwierigkeit der Übertragung des deutschen Substantives «Leistung» und des deutschen Verbums «leisten» nicht ignorieren können<sup>1</sup>. Einem doppelsprachigen Romanischbündner aber wird sich immer wieder die Wiedergabe des ihm geläufigen deutschen Ausdruckes «Leistung» und des Verbums «leisten» durch ein entsprechendes romanisches Substantiv und Verbum aufdrängen: in der Tat haben das rätoromanische *prestaziun* und das Verbum *prestar* unter der Einwirkung des deutschen Substantivs und Verbums eine Bedeutungserweiterung erfahren, die den anderen romanischen Sprachen größtenteils fremd ist. Welche Gefahr diese innere Wechselwirkung zweier im Bewußtsein ständig verfügbarer Gebrauchssprachen für den Wortschatz des bodenständigen Rätoromanischen bedeutet, dessen wurden sich die drei Verfasser bei der Redaktion ihrer Wörterbücher immer stärker bewußt. Sie mußten daher unablässig darauf bedacht sein, das traditionsverwurzelte Sprachgut aus den Mundarten und aus älterem Schrifttum in der heutigen Schriftsprache neu zu beleben und zugleich ihrer Bildung nach einwandfreie Neologismen zu schaffen. So wurde der Gallizismus surselv. *gara*, Bahnhof, das mit keinem Verbum *garar* (cf. aber fr. *garer*) verbunden werden kann, durch *staziun* ersetzt. Große Anerkennung verdient die Tatsache, daß die Verfasser der beiden Wörterbücher sich öfters auf die gleichzeitige Einführung gleichlautender Neologismen zum Voraus geeinigt haben. Cf. z. B.: surselv. *implont electric*, *interpresa electrica*, engad. *implant electric*, *impraisa electrica* usw. Auch die Latinismen (cf. *reptil*, *sector*, *sectur* gegenüber it. *rettile*, *settore*) wurden gemeinsam bald nach französischem, bald nach italienischem Vorbild (cf. *telefonar* im Engadinischen mit it. *telefonare* gegenüber fr. *téléphoner*) behandelt.

Das engadinische Wörterbuch mit 1140 Seiten ist erstaunlich reich an Wörtern wie an Redewendungen: das Wortinventar trägt Rechnung den notwendigen Ausdrucksmitteln für die wichtigsten Begriffsgebiete des ländlichen und städtischen Lebens. Dagegen ist das Wörterbuch von Vieli stärker an den lebendigen Sprachgebrauch der bäuerlichen Kernlandschaft, der Surselva,

<sup>1</sup> Die semantische Lücke im französischen Wortschatz für den Begriff Leistung ist übrigens manchem gebildeten Franzosen durchaus bewußt, daher die häufige Verwendung des englischen Lehnwortes *efficiency* = Leistung in technischen Zeitschriften Frankreichs, ja sogar in einer Rede von de Gaulle.

gebunden. Beide Wörterbücher berücksichtigen in weitem Umfange den romanischen juristischen Wortschatz, der in Graubünden auf eine jahrhundertalte Überlieferung zurückgeht, die allerdings im 19. Jahrhundert – infolge des Verlustes der politischen Autonomie der Talschaften und der Dorfgemeinden – zum Teil verschüttet worden ist. Der phraseologische Wortschatz ist im Engadinischen stärker ausgebaut als im Surselvischen. Wer weiß, mit welcher Zähigkeit und Systematik der um seine Muttersprache hochverdiente Ramun Vieli die besten Vertreter des surselvischen Wortschatzes ständig ausgehört hat, muß daher die relative Armut der Redensarten im Surselvischen auf das Konto der nüchternen Denkart des surselvischen Bauern setzen. Um die Leistung der drei Verfasser der beiden Wörterbücher beurteilen zu können, muß man ferner wissen, daß sie im Laufe von 20 Jahren Aufgaben zu bewältigen hatten, die in anderen größeren Ländern Akademien oder einem Stab bewährter Lexikographen, die auf den ausgezeichneten Wörterbüchern bedeutender Vorgänger weiterbauen dürfen, anvertraut sind. Man bewundert das wache Einfühlungsvermögen der drei Verfasser in die Ausdruckswerte ihrer Muttersprache wie den klug beherrschten Willen zum notwendigen Ausgleich innerhalb einer Sprachlandschaft, in der selbstbewußte Vertreter von Dorfmandarten nur schwer der Festlegung einer für alle verbindlichen Normalform zuzustimmen vermochten.

Die Einheit der Schriftsprache ist in der Surselva weiter fortgeschritten als im Engadin, wo das Wörterbuch die eifersüchtig verteidigte Eigenart zweier Regionalvarianten (Ober- und Unterengadinisch) zu respektieren genötigt war.

So hat das rätoromanische Volk Graubündens, der Surselva und des Engadins, dank des vorbildlichen Einsatzes der drei ihrer Verantwortung bewußten Lexikographen die dringend notwendigen Gebrauchs-Wörterbücher erhalten, die von nun an den schriftsprachlichen Usus immer stärker normieren werden. Für den Linguisten erschließen diese zwei Wörterbücher einen ungeahnten Reichtum romanischen Wortgutes, der in den bisherigen romanisch-deutschen Wörterbüchern nur teilweise Aufnahme gefunden hatte. Ich wähle zwei Beispiele: ich wünsche, die mit dem «Wagenrad» verbundene sachliche Terminologie zu kennen und finde bei Vieli und Bezzola-Tönjachen unter «Rad» die Ausdrücke: Radachse surselv. *ischel*; engad. *aschigl* – Radfelge surselv. *gavegl*, coll. *gaveglia*; engad. *giavagl*, coll. *giavaglia* – Radgeleise surselv. *rudera*, *carrera*; engad. *rodera*, *rodeda*, *schlerna* – Radmacher surselv. *runder*; engad. *roder* – Radnabe surselv. *miesel*, *mosel*; engad. *mözel* – Radnagel surselv. *pissi*; engad. *passè* – Radschuh surselv. *pala*, *fiergia*, *cadenatsch*; engad. *soula*, *s-charpa da rouda*, *füergia* – Radspeiche sur-

selv. *fis, spada della roda*; engad. *spail, raz da la rouda*. Oder man sehe den Artikel «Schnee» und Zusammensetzungen an; man staunt über den Reichtum des rätoromanischen Wortschatzes, der zum Teil noch etymologischer Deutung harret. Beide Wörterbücher sind auch mit Konjugationstabellen (der regelmäßigen und unregelmäßigen Verben) und mit Verzeichnissen der romanischen Personen- und Ortsnamen ausgestattet.

Die zwei Wörterbücher gehören also in jede wissenschaftliche Handbibliothek. Demnächst wird der engadinisch-deutsche Ergänzungsband in Angriff genommen, während die Neubearbeitung des 1938 erschienenen *Vocabulari scursaniu romontsch-tudestg* von Ramun Vieli (cf. *VRom.* 4, 205) bereits tüchtige Fortschritte verzeichnet.

Zürich

J. J.

★

ALFONS MAISSEN: *Werkzeuge und Arbeitsmethoden des Holzhandwerks in Romanisch Bünden*. Die sachlichen Grundlagen einer Berufssprache. *RH 17*. Erlenbach b. Zürich, Rentsch-Verlag.

Die vorliegende Arbeit ist entstanden als Dissertation der Universität Zürich und stellt einen weitem Beitrag der sachkundlichen Studien der Zürcher Romanistenschule dar. Nach einer Einleitung, die einen geschichtlichen Überblick über die Entstehung des Handwerks in Graubünden gibt, bietet uns der Verfasser auf rund 250 Seiten ein eindruckliches Bild aller Einzelheiten der Holzverarbeitung. Sämtliche Werkzeuge, von der Fällaxt bis zum Putzhobel werden uns vorgestellt und deren Verwendung wird uns anschaulich beschrieben, wie dies nur jemand tun kann, der selber alle die Werkzeuge gehandhabt hat. Eng an diesen sachlichen Teil schließt sich der sprachliche. Schon bei der Beschreibung eines Werkzeuges und seiner Anwendung werden die entsprechenden Ausdrücke eingestreut. Am Schlusse eines jeden Kapitels wird nochmals das gesamte Wortmaterial zusammengestellt in genauer Transkription mit Angabe des Aufnahmeortes. Dabei werden uns nicht nur einzelne Wörter und Termini geboten, sondern es sind ganze Wendungen und Satzteile aus dem Gespräch mit den Handwerkern festgehalten worden. Wir staunen über die Fülle von sprichwortähnlichen Ausdrücken, die da von den Lippen gewöhnlicher Berufsleute notiert wurden. Solche Funde sind natürlich nur zu machen, wenn der Explorator im Stande ist, auf gleich und gleich mit seinen Gewährsleuten zu verkehren. Dies war hier in doppeltem Sinne möglich, da der Verf. selbst nicht nur lange Jahre in einer

Schreinerwerkstatt und einer Sägerei gestanden hat, sondern das Romanische des Vorderrheintales seine Muttersprache nennt. So erklärt sich, daß wir auf Schritt und Tritt in der Darstellung das wirkliche Leben hinter diesen Beschreibungen fühlen. Das ganze reiche Material ist vom Verf. nicht weiter philologisch untersucht und bearbeitet worden und es wäre sicher interessant, in einer spätern Publikation des Verf. die sprachlichen Ergebnisse dargestellt zu sehen. Gewiß würde eine genauere Untersuchung der vielen deutschen Entlehnungen noch manches Problem erhellen. Auch würden die sehr interessanten einleitenden Ausführungen des Verf. dadurch wohl in mancher Richtung noch präzisiert.

Im Folgenden erlaube ich mir nun, einige Einzelheiten herauszugreifen und die Verhältnisse Graubündens mit denjenigen zu vergleichen, die mir von meiner Materialsammlung für das *GPSR* aus der Westschweiz vertraut sind. P. 10 untersucht der Verf. das Problem der Herkunft der eigentümlichen Waldhacke, die heute allgemein verbreitet ist und die nach Ansicht Maissens nicht einheimisch ist. Engadin und Rheintal sind die natürlichen Einmarschrouten dieses Werkzeugs. Dabei bleibt aber unerklärt, warum diese deutsche Waldhacke einen romanischen Namen trägt, *zapin*, und zwar auch im schwd. Offenbar hängt das Wort mit dem it. und rätischen *zappa* 'Hacke mit Zinken', zusammen. Auch in der Westschweiz erhält man den Eindruck, daß diese Waldhacke nicht einheimisch sei. Alle meine Gewährleute scheinen sich zu erinnern, daß man früher ohne dieses Werkzeug, allerdings weit mühevoller, die Transporte der Stämme bewerkstelligte. Auch der Name *sapi*, *tsarpi*, *charpi*, läßt sich nicht trennen von den Ausdrücken in Graubünden und der deutschen Schweiz.

In einem ausgezeichneten Kapitel, das deutlich den Fachmann verrät, erklärt Maissen Seite 33 den Unterschied zwischen Axt und Beil. Nicht die Form des Eisens ist ausschlaggebend, sondern einzig die einhändige oder zweihändige Verwendung. Graubünden geht dabei die gleichen Wege wie die deutsche Schweiz. Es wäre allerdings noch zu untersuchen, ob diese Unterscheidung erst durch das Deutsche hervorgerufen worden ist. *Sigir*, *cuntschadiala* und *manera* bezeichnen doch hauptsächlich die eigentliche Axt. Für Beil setzt sich nach den Materialien des Verf. immer mehr das dt. Lehnwort *biala* durch. Damit werden die Attribute, die man zur Unterscheidung vielfach verwendete, überflüssig. Eine so scharfe Trennung von Beil und Axt kann man in der Westschweiz nicht feststellen; zwar bestehen Ansätze zu einer Unterscheidung, indem der Typus *DENTRALIS* meist für die Axt, Ableitungen von *HAPJA* für das Beil auftreten. Das Simplex 'hache' wird fast auf dem ganzen Gebiet für die breite Zimmermannsaxt, ein Werkzeug des Fach-

mannes, verwendet. Eine andere Unterscheidung zwischen zwei ganz ähnlichen Werkzeugen wird an einigen Orten der Westschweiz gemacht, von der ich in den Materialien des Bündnerlandes nichts finden kann: Neben der gewöhnlichen Axt, westschweiz. «l'hachel», verwendet man eine ähnliche Axt mit weit stärkerem Gehäuse, «le merlin», mit der die schweren Holzkeile in die zu spaltenden Stämme eingeschlagen werden. Aber auch hier ist es weit mehr die Verwendung des Werkzeugs, die die Unterscheidung veranlaßt hat, als die äußere Form des Eisens.

Bei der großen Vielfältigkeit der Sägen, von der die vorliegende Arbeit ein eindruckliches Bild vermittelt, fällt auf, daß fast alle mit dem allgemeinen Ausdruck *resgia* bezeichnet werden. Zur Unterscheidung der verschiedenen Typen dienen Attribute. Gleich liegen die Verhältnisse in der Westschweiz. Nur im Wallis wird die große Waldsäge sprachlich von der gewöhnlichen Scheitersäge grundsätzlich unterschieden. Aufschlußreich mag dazu der Ausdruck von Lens (Wallis) sein, wo die Waldsäge «tirola» genannt wird. Vielleicht dürfen wir in dieser Bezeichnung einen Hinweis auf das Herkunftsland sehen. So sieht auch Maissen im Namen der großen Gattersäge «il trentin», noch die Erinnerung an das Ursprungsland. Diese alten Sägen findet man vereinzelt auch noch in der Westschweiz; allerdings wäre es schwer, die genaue Arbeitsweise aus der Erinnerung der Leute zu rekonstruieren. Umso aufschlußreicher ist die Bemerkung Maissens, mit dieser Säge sei in einer schwungvollen Doppel-S-Figur gearbeitet worden. Diese Bewegung erklärt uns den in der Westschweiz allgemein bekannten Namen für diese Sägen «bambana», was sonst eine Art Schaukelbewegung ausdrückt (cf. *FEW* I, 228).

Ganz allgemein darf wohl festgestellt werden, daß die Westschweiz in der Spezialisierung von der Bauern-Handwerkssprache zur eigentlichen Handwerkssprache schon weiter fortgeschritten ist als Graubünden. Bei dieser Entwicklung verarmt die Bauernsprache; viele Werkzeuge werden nicht mehr gebraucht, sondern ihre Anwendung wird ganz dem Handwerker überlassen. Damit hört der Bauer auch auf, diese Werkzeuge genau zu bezeichnen (Sägen, Beile). Die Handwerkssprache spezialisiert sich weiter, für jedes neue Spezialwerkzeug schafft oder entlehnt sie den entsprechenden Ausdruck. Sie verliert dadurch an Allgemeinverständlichkeit und wird somit als Berufssprache empfunden. Am wenigsten weit entwickelt in dieser Hinsicht ist das Wallis, aber auch dort schon können wir eine Bauern-Waldarbeiter-, eine Bauern-Zimmermann-, eine Bauern-Sägersprache unterscheiden, die sich bei weiterer Entwicklung ganz von einander trennen werden. Genaue Aufschlüsse über diese Verhältnisse dürfte wohl aber erst eine Enquête

bei den Berufsleuten der Westschweiz zu Tage fördern. Für das rätoromanische Gebiet ist dieser Versuch nun gemacht. Dank der vorliegenden Arbeit sehen wir schon recht klar in die komplizierten Verhältnisse gegenseitiger Beeinflussung von Berufssprache und Allgemeinsprache hinein. Es wäre eine verlockende Aufgabe, im Sinne Bally's festzustellen, wie weit Bilder aus der Berufssprache, wie sie beispielsweise auf Seite 70 oder Seite 162 aufgezeichnet sind, noch als solche empfunden und verwendet werden, oder wie weit solche Wendungen bereits zum versteinerten Gut der Alltagssprache geworden sind.

Die ganze Arbeit gestattet auch immer wieder Ausblicke auf das weite Gebiet der Volkskunde, vor allem bieten die zusammenhängenden Texte am Schluß des Bandes eine reiche Fülle folkloristischen Materials.

Abschließend darf wohl gesagt werden, daß wir es bei Maissens Studie mit einem wertvollen Versuch zur Erschließung eines ganz neuen Gebietes zu tun haben. Mit Vorteil wird man in Zukunft dieses «Handbuch der Holzbearbeitungswerkzeuge» bei andern sachlichen Studien zu Rate ziehen.

St. Gallen

W. Egloff.

★

*Rätoromanische Volkslieder*, Erste Folge: Die Lieder der *Consolaziun dell'olma devoziusa*, I. Teil: Die Melodien, herausgegeben von ALFONS MAISSEN und WERNER WEHRLI, II. Teil: Kritischer Text, herausgegeben von ALFONS MAISSEN und ANDREA SCHORTA (Basel 1945, Band 26 und 27 der Schriften der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde).

Allem zufolge sah das romanisch sprechende katholische Graubünden im 17. Jahrhundert eine Blüte des geistlichen Volksliedes. Dies gilt freilich auch von anderen Gebieten des katholischen Mitteleuropa; man braucht nur das bekannte Werk von W. Bäumker, *Das katholische deutsche Kirchenlied in seinen Singweisen* in die Hand zu nehmen, um zu sehen, mit welcher Liebe das geistliche Lied z. B. im deutschen Süden und Westen gepflegt wurde. Doch war in Graubünden eines bemerkenswert: die bedeutende Stellung, die sich das geistliche Lied in der Volkssprache auch in der Liturgie erobert hatte, obgleich es nur ein «nicht-liturgischer» Bestandteil des Gottesdienstes war. «Ihren Ehrenplatz hatten unsere Lieder im Hochamt, der *Messa gronda*, und zwar nach der Wandlung... Da stimmten die *cantadurs* und *cantaduras*... das Lied auf das Fest oder auf die Heiligen an, die das Kirchenjahr an diesem Tag zu

feiern gebot, und die ganze Gemeinde sang aus Leibeskräften mit... Dieser allgemeine Gesang hat vielfach die beiden letzten Teile des Ordinarium Missae, das Benedictus und das Agnus dei, verdrängt » (cf. p. XXXI im 1. Band der vorliegenden Publikation). Die Erklärung für diese Erscheinung ist vielleicht im dörflichen Charakter der Kultur dieses abgelegenen Berglandes zu suchen: von der Kunstmusik der damaligen Zeit war man abgeschnitten, aber man wollte den Gottesdienst nach dem Besten der vorhandenen Kräfte ausschmücken. Offenbar war in diesen abgeschiedenen Tälern auch der Priester mehr mit dem Volk verwachsen als sonst; manches deutet darauf, daß örtliche Geistliche einen bedeutenden Anteil an der Dichtung dieser Lieder hatten; sogar ein Hort der Mönchskultur wie das Benediktinerkloster Disentis war mit der Bewegung verknüpft, ist doch die 1. Ausgabe der *Consolaziun*, die von 1690, anscheinend von einem dortigen Mönch zusammengestellt worden (cf. p. VIII im 2. Band). Aber die gleichen Lieder wurden auch außerhalb der Kirche gesungen (cf. p. VII im 2. Band): Die « *Consolaziun dell'olma devoziusa* », der « geistliche Seelentrost », galt während mehrerer Jahrhunderte als das bedeutendste und wichtigste Erbauungs-, Gebets- und Gesangbuch der romanischen Bevölkerung katholisch Bündens. Diese doppelte Bedeutung... machte es zum beliebtesten, immer wieder neu verlangten Büchlein. Die 9 alten Ausgaben brachten in steter Vermehrung ausschließlich die Texte, und zwar nach dem Kirchenjahr geordnet... Die Weisen wurden in unheimlich reicher und lebendiger Art von Generation zu Generation und von Mund zu Mund weitergegeben, ohne daß sie aufgeschrieben oder auch nur eigentlich gelernt oder eingeübt worden wären. Man nennt sie gerne, im Gegensatz zu den nach Noten erlernten... Gesängen, *canzuns veglias* oder *canzuns buca empridas* ».

So ist es denn folgerichtig, daß der Rückgang der Pflege des geistlichen Volksliedes im 19. und in unserem Jahrhundert mit dem Überhandnehmen der Ausstrahlungen der Stadtkultur parallel ging. Das Streben der für die Pflege des Gesanges verantwortlichen Stellen geht nunmehr darauf, es den Gesangsvereinen in den Städten gleichzutun. Andererseits ist die Orgel, die nunmehr auch in kleinen Orten in der Kirche Eingang findet, ein Element, das die Bequemlichkeit in Sachen des Gesanges fördert. Drittens kamen dazu die jetzt energischer durchgeführten kirchlichen Bestrebungen nach Vereinheitlichung und « Säuberung » der Liturgie, infolge wovon das geistliche Volkslied vom Hochamt ausgeschlossen und auf die Nebengottesdienste verwiesen wurde (cf. p. XXXI), – was allerdings für das Volkslied nicht ein tödlicher Schlag hätte sein müssen, wenn seine Lebenskraft nicht sonst schon untergraben gewesen wäre; und zu den liturgischen Vereinheitlichungs-Bestrebungen gehört

auch das Hinstellen des gregorianischen Gesanges in der von den Benediktinern «restaurierten» Form als Muster des Kirchengesanges: eine Bewegung, die einerseits etwas Hochachtbares darstellt, aber doch auch wieder ein Produkt der Stadtkultur ist und, wie der Schreiber dieser Zeilen gelegentlich im Tessin beobachten konnte, zur Verdrängung von wirklich interessanten und in ihrer Weise ehrwürdigen Produkten des kirchlichen Volksgesanges (nicht-vatikanische Ordinarius-Melodien) führt.

Unter diesen Umständen war es in der Tat hohe Zeit, daß, was an Denkmälern des geistlichen Volksgesanges im romanischen Graubünden noch vorhanden ist, geborgen wurde. Die *Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde* hat den Anfang mit den Liedern der *Consolaziun dell'olma devoziusa* gemacht, d. h. mit Liedern zu Gedichten, die in den verschiedenen Ausgaben jener Sammlung enthalten sind: Texte, die ehemals alle gesungen wurden, zu manchen, von welchen aber heute bereits keine Melodien mehr aufzutreiben waren. Von diesem Kern aus wird die Sammlung und, wie man hoffen muß, die Veröffentlichung des Materials weiter ausgreifen. Wenn der Schreiber dieser Zeilen hier eine Meinung äußern darf, so scheint ihm besonders erwünscht, daß die ehemals vom Volk gesungenen Melodien zu lateinischen, also kirchlichen Hymnen-Texten veröffentlicht werden, ist doch eine der bemerkenswertesten Melodien der vorliegenden Sammlung (N. XXIX, 1) nichts anderes als eine Variante zur Melodie des Karfreitags-Hymnus *Vexilla regis prodeunt*<sup>1</sup>.

So bedeutet die vorliegende Ausgabe eine für die Erforschung des Volksliedes in der Schweiz sehr wichtige Erscheinung. Gleichzeitig dürfen wir vermerken, daß sie mit aller wünschenswerten Sorgfalt ausgeführt ist. Dies gilt besonders von den melodischen Varianten, deren reichhaltige Anführung, wie die Einleitung selbst (p. LXXXVII und VII) hervorhebt, die Möglichkeit bietet, «die volkstümliche Umbildung einer Melodie, das Zersingen einer Melodie Schritt für Schritt mit überzeugender Anschaulichkeit zu verfolgen»; hier ist «eine Fülle und Dichte der Aufnahmen erreicht, die überhaupt selten sein dürfte» und etwa an das erinnert, was neuerdings unter Leitung des rumänischen Volksliedforschers C. Brăiloiu im Dorfe Dragus erreicht wurde.

Auch was die Niederschrift betrifft, in der uns die Melodien dargeboten werden, sind wir der Kritik eigentlich enthoben, da die Arbeit des leider inzwischen dahingegangenen musikalischen Herausgebers Werner Wehrli von dem auf dem Titelblatt nicht genannten Mitredaktor der Sammlung, Karl Meuli, ausführlich ge-

<sup>1</sup> Die Berührung ist bereits in der Ausgabe vermerkt.

würdigt wird (p. LXXXIII ss.). Seine Aufgabe war es in erster Linie, die von verschiedenen Sammlern teils aus dem Munde der Sänger, teils nach Plattenaufnahmen aufgezeichneten Melodien zu überprüfen und für die Einheitlichkeit ihrer Darbietung zu sorgen. Allem Anschein nach hat er diese Aufgabe mit sicherem Takt (und dies im buchstäblichen Sinn: handelt es sich doch besonders um Fragen der Taktstrich-Setzung) gelöst. Als überflüssig erscheint nur, daß er gelegentlich glaubte, Winke für die harmonische Analyse geben zu müssen (Tonika, Dominante, Modulation). Gern würde man ihn ferner gefragt haben, weshalb das eine Lied in Es-dur, ein anderes in A-dur, andere in C-dur geboten werden, ob dies wirklich auf eine gewisse Konstanz der Überlieferung im Sinne der absoluten Tonhöhe («absolutes Gehör») deutet (was im breiteren Rahmen nicht wahrscheinlich ist), oder ob es nur ungefähre Tonhöhen, «Tonlagen» bezeichnen soll. Bekanntlich sind in bezug auf die Melodie-Wiedergabe in dieser Beziehung die Meinungen noch ziemlich verschieden; einiges ließe sich jedenfalls für die Meinung anführen, daß – wenigstens im Bereich einer rein einstimmigen Melodik – die angemessenste Form der Wiedergabe die vorzeichenlose ist, – wobei man aber beifügen sollte, in welcher absoluten Höhe man das Lied gehört hat (bei vorzeichenloser Aufzeichnung hätte auch das Melodienregister einheitlich mit den nicht als absolute Tonhöhen genommenen Bezeichnungen *c d e f g a h* durchgeführt werden können, etwa mit der Variante *gis* für das Moll; aber eigentlich hätten sogar bei verschiedener Vorzeichensetzung daneben die Tonbuchstaben auch in ihrer relativen Bedeutung verwendet werden können, – oder man hätte in diesem Fall die Solmisationssilben mit der Variante *sol*<sup>1</sup> für Moll verwenden können; indessen sei ausdrücklich erwähnt, daß das Melodienregister seinen praktischen Zweck durchaus erfüllt).

Bei dieser Reichhaltigkeit und bei der einwandfreien Qualität des Materials kann man in der Tat, wie es die Einleitung tut, die Aufforderung an die Spezialisten richten, diese Melodien einer historischen Betrachtung zu unterziehen. Hier wird sich, was die ältere Schicht betrifft, in erster Linie die Frage nach der Abhängigkeit dieses Liedkomplexes vom deutschen geistlichen Volkslied stellen. Für die quantitativ stark überwiegende jüngere Schicht hat bereits der musikalische Herausgeber manche Anklänge an das neuere weltliche Volkslied des deutschen Sprachkreises mit seinem ausgesprochenen Dur-Charakter vermerkt, – wobei auffällt, wie häufig Anklänge an gewisse besonders bekannte (und, gestehen wir es, etwas triviale) Melodien vorliegen. Doch zunächst wird es

<sup>1</sup> = sol-dièze.

wohl darauf ankommen, festzustellen, welche Melodieformen etwa schon in der Zeit der Zusammenstellung der Sammlung, im 17. Jh., gesungen wurden, und welche Änderungen hierauf eingetreten sind. Hierbei wird sich der Musikhistoriker selbstverständlich gern an den Literaturhistoriker anlehnen. Indessen scheint leider die historische Betrachtung der Texte in diesem Betracht noch mehr in den Anfängen zu stecken als die der Melodie.

Im Sinne eines vorläufigen Eindrucks möchte der Schreiber dieser Zeilen ein paar Melodien herausgreifen, die ihrem Charakter nach an mittelalterliche nicht-liturgische Lieder erinnern: N. VIII, 6, N. XXX, 1, N. VIII, 2 und N. LXVI, 1 (zu den beiden letzteren vergleiche man das *Wene herze, wenent ougen* in der Festschrift für K. Nef, Beilage, N. 6; wieso steht übrigens N. LXVI, 1 im Melodienverzeichnis unter den Durmelodien?). Die Melodie N. XII, 2 weist wenigstens eine deutliche Verwandtschaft mit der einen bekannten Melodie des *Puer natus in Bethleem = Ein Kind geboren in Bellehem* (Bäumker N. 53) auf. Und noch einige Randnotizen: 1. der alternierende Vortrag der aufeinander folgenden Strophen durch zwei Chorthälften (p. XXXI) könnte damit zusammenhängen, daß dies die Vortragsweise der kirchlichen Hymnen war; 2. wie ein kurioes Mißverständnis mutet es an, daß im einen Dorf das Falsettsingen als *falze bordone* (eine Art Mehrstimmigkeit!) bezeichnet wurde (p. XLIII); 3. die vom Herausgeber mit Recht nicht korrigierte «Vergewaltigung» des Sprachakzents in N. XXX ist wohl eine altertümliche Erscheinung.

Und nun: *vivant sequentes!* Musikalisch ist der Schreiber dieser Zeilen, wie gesagt, auf die Hymnensammlung besonders gespannt, wenn auch die weltlichen Lieder folkloristisch ein größeres Interesse bieten mögen<sup>1</sup>.

Basel

J. Handschin

★

BAPTIST GUETG, *Das Rind im Hornjochzug*. Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde der veterinär-medizinischen Fakultät der Universität Zürich. Zürich 1944.

Durch die vorliegende Arbeit wird die Frage, welchen Einfluß der Hornjochzug auf die Kopf- und Thoraxmasse des Rindes hat,

<sup>1</sup> Für den Linguisten darf auf das ausgezeichnete Glossar des älteren Surselvischen hingewiesen werden, das wir den gemeinsamen Bemühungen von A. SCHORTA und A. MAISSEN verdanken (2, 271–302).

abgeklärt. Der Verfasser ist im Oberhalbstein (Graubünden) aufgewachsen und führt seit einigen Jahren eine eigene Praxis in seiner Heimatgemeinde Savognin. Er bestätigt aus eigener Anschauung den ständigen Rückgang des Hornjochzuges. Daß an dieser rückläufigen Entwicklung zum Teil auch Gründe des Tierschutzes maßgebend sind, habe ich in *RH 13*, p. 41 dargelegt.

Den Sachforscher interessiert besonders der zweite Teil der Arbeit, in dem Guetg zuerst einen Überblick über die Geschichte des Hornjoches gibt. Es ist begreiflich, daß sich der Verfasser nicht ausgedehnten Quellenstudien hingeben konnte, sondern sich auf die in der Arbeit des Rezensenten gewonnenen Resultate stützte. Zu bedauern ist hingegen, wie Guetg, besonders in diesem Kapitel, zitiert. Von einer wissenschaftlichen Arbeit darf man wohl einen wissenschaftlichen Apparat verlangen, der es dem Leser durch genaue Zitate ermöglicht, die Quellen ohne weiteres zu überprüfen und Fremdes von Eigenem zu unterscheiden.

Folgende Zitate aus *RH 13* sind entstellt:

P. 10: «Damit mußten die Ägypter auch die neue Bespannungsart einführen, nämlich das Joch, das auf Nacken oder Brust lag.» Bei Schäfer, *Priestergräber*, p. 170 heißt es aber: «... das auf Nacken und der Brust ruht» (so auch in *RH 13*, p. 15).

Unangenehm sind angeblich genaue Quellenverweise, die sich als Abschreib- oder Lesefehler entpuppen. Die bei Columella erwähnte Stelle über das Vorkommen des Hornjoches in einigen Provinzen wird als Columella 11 Cap. 2 (sic!) zitiert, währenddem es sich um Columella II 2, 22 handelt. Das Zitat bezieht sich auf die bei Blümner, *Die römischen Privataltertümer*, 561 angegebene Ausgabe und bedeutet bekanntlich Liber II, cap. 2, Alinea oder Paragraph 22 (die betr. Ausgabe ist in Zürich nicht vorhanden und konnte von mir nicht nachgesehen werden).

P. 11 wird die Verwendung lederner Geschirre (= Kummetspannung) ungefähr ins 4. Jahrhundert angesetzt. Ich habe in meiner Arbeit, p. 30, N 4 diese bei Braungart und Schrader-Nehring vertretene Auffassung in Zweifel gezogen, weil sie sich auf die m. F. unsicheren Abbildungen aus Ginzrot berufen. Guetg läßt dabei außer acht, daß es sich um die Kummetspannung beim Pferde handelt; ich schenke den Angaben von Lefebvre, der das Auftreten dieser Bespannung ins 10. Jahrhundert verlegt, mehr Vertrauen.

Das beschreibende Kapitel (p. 11–20) stellt besonders durch Beigabe von sieben Abbildungen eine wertvolle Ergänzung meines veröffentlichten Bildmaterials dar, das nur eine beschränkte Anzahl Abbildungen aus dem Formenreichtum der Jocharten und ihrer Bestandteile geben konnte. Die Abbildungen und Skizzen 1, 3 und 4 (Längsschnitt des Doppel- und des einfachen Hornjoches,

Jochkissen) sind mit den genauen Maßen versehen und wecken eine sehr gute Vorstellung, da sie nicht am Tiere aufgenommen sind. Wenn Seite 12 die beiden «bogenartigen Aushöhlungen, Kopfstücke genannt» und die «rechteckige Öffnung, der sogenannte Durchlaß» erwähnt werden, so könnte diese Formulierung die Anschauung hervorrufen, daß diese Ausdrücke vielleicht den (deutschschweizerischen) Mundarten entnommen seien. Tatsache ist aber, daß diese Terminologie nicht aus dem Volksmunde stammt, sondern von mir zur wissenschaftlichen Bezeichnung dieser Jochteile geschaffen wurde.

Die Erwähnung des Gabeldeichsel im Zusammenhang mit dem Amblaz und dem konischen Eisennagel (p. 13) ist irreführend. Gemeint ist die Deichsel, denn Gabeldeichsel ist z. B. nach dem Neuen Brockhaus die «Doppeldeichsel des Einspanners aus zwei Bäumen, zwischen denen das Pferd geht». Für den Ausdruck Gabeldeichsel habe ich in meiner Arbeit durchgehend den mundartlichen Terminus «die Landen» übernommen.

Ungenau nach Zitat und Sinn ist endlich die Anmerkung p. 13: «Mörgeli leitet das Wort Amblaz von Ambilatium ab, dessen vorromanischer Ursprung ebenfalls auf den alten Bestand des Hornjoches (durch mich gesperrt) hinweist.» Wohl bemerke ich auf Seite 159, daß gall. \*AMBILATIUM für das hohe Alter der Sache spreche, wobei natürlich der Amblaz gemeint ist. Es lag mir aber fern, daraus einen Schluß über Alter und Verbreitung der Jocharten im Altertum zu ziehen!

Im 3. und 4., veterinär-medizinischen Teil der Arbeit werden die Ergebnisse der an 100 trainierten Zugkühen und 100 zugewohnten Kühen vorgenommenen, vergleichenden Körpermessungen mitgeteilt. Guetg hat einen Filmopérateur beigezogen, um mit kinematographischen Aufnahmen die Bewegungstechnik von Kopf und Vorderkörper beim Zug im Hornjoch nach der neuen wissenschaftlichen Meßtechnik zu erfassen. Abschließend kann uns der Verfasser die beruhigende Versicherung geben, daß «diese Zugart bei trainierten Kühen und Ochsen trotz verminderter Bewegungsfreiheit nicht als ausgesprochene Tierquälerei angesehen werden kann. Zur Abwehr der Insektenplage im Sommer werden den Tieren aus Schnüren geflochtene Netze um die Stirne gebunden und der Kopf sowie der übrige Körper mit stark riechenden, ätherischen Ölen, sog. Bremsenöl, eingerieben. Diese Zugart hat sich besonders auf unwegsamen Pfaden sehr gut bewährt, da sie den Tieren festen und sicheren Halt gibt und dadurch die Unfallgefahr wesentlich vermindert.»

Angesichts dieser für manchen Bauern und die Freunde des Tier-schutzes überraschenden Tatsache wäre eine mit den gleichen

technischen Hilfsmitteln durchgeführte Untersuchung über die Verhältnisse beim Halsjoch und Kummet sehr aufschlußreich. Ich erinnere mich gut, daß diese beiden Zugarten bei einem Teil der Bergbauern – besonders in den Kontaktzonen zwischen Horn- und Halsjoch bzw. Kummet – ungünstig beurteilt werden, weil sie nach ihrer Auffassung stark auf Brustkorb und Atmungsorgane drücken. Jedenfalls darf B. Guetg das Verdienst für sich in Anspruch nehmen, in Bezug auf das Hornjoch aufklärend gewirkt zu haben. Wesentliche Arbeit ist schon dadurch geleistet, daß er persönlich im Gebiete seiner Praxis – das Oberhalbstein stellt immer noch ein Widerstandszentrum des Hornjoches dar – die von den Tierschutzvereinen her geäußerten Bedenken ruhigen Gewissens zerstreuen kann.

Zürich

W. Mörgeli

★

H. GABATHULER, *Die Orts- und Flurnamen der Gemeinden Wartau und Sevelen*. Buchs 1944.

Der schmucken Sammlung von 28 Wartauer Sagen in mundartlichem Gewande (Separatabdruck aus dem Werdenberger und Obertoggenburger, 1938) läßt der unermüdliche ehemalige Arzt von Sevelen nun auch eine zweite Auflage seiner *Orts- und Flurnamen der Gemeinden Wartau und Sevelen* folgen. Während die erste Auflage (1928) die deutschen Flurnamen, «die ohne weiteres verständlich sind» unberücksichtigt ließ, bietet vorliegende völlig umgearbeitete Ausgabe alle Namen, deren der Herausgeber habhaft werden konnte, rund tausend. Daß sich der Verfasser bemühte, alle vorkommenden Aussprachevarianten wiederzugeben, sei besonders hervorgehoben. Nebenformen wie *Vergásis*, *Zergásis* zu *Crgásis*, *Verštásis* zu *Crštásis*, *Hinnarin*, *Hellarina* zu *Arin*, *Ača*, *Ašga* und *Račabach* zu *Bargačabrünneli*, *Bonagáls* zu *Bonadáls*, *Vilšnára*, *Velšnára*, *Veršnára* zu *Valšnára* und viele andere sind sehr aufschlußreich; man wird sich besonders diejenigen Varianten merken, die sich lautlich nicht erklären lassen und sich bei der Etymologie nicht zu starr und einseitig an das Wortbild klammern.

Die Transkription der Namen ist einfach, aber im Ganzen ausreichend. Der Tonvokal ist wie im *Rätischen Namenbuch* fett gedruckt. Vokalqualität und Quantität blieben unberücksichtigt. Nicht recht einzusehen ist, warum für *sch* und *tsch* die Zeichen *š*, *č* eingeführt wurden; die traditionelle Schreibart hätte genügt.

Den Mundartformen folgen knappe aber klare Angaben über die Lage, Bodenbeschaffenheit und Nutzungsart, die viel zum Ver-

ständnis des Namens beitragen. Die urkundlichen Formen sind für recht viele Namen erstaunlich zahlreich. Leider aber fehlt die Quellenangabe immer, in den meisten Fällen auch die Jahrzahl.

Der Verfasser hat sich bemüht, den Namen jeweils eine etymologische Erklärung beizugeben. Die Arbeiten von Th. Schlatter und W. Götzinger für das St. Gallische Gebiet, von E. Nipp für das Fürstentum Liechtenstein und besonders von A. Kübler für Graubünden sind oft mit Vorteil benutzt worden. Gelegentlich werden auch Fachleute zitiert, die für einzelne Namen Deutungsversuche mündlich beisteuerten. Dank genauer Kenntnis der Mundart und des Geländes gelang auch dem Verfasser selber manche gute Erklärung, die dem ortsfremden Fachmann nicht ohne Weiteres aufgegangen wäre. Daß andererseits oft mit wenig Glück wirkliche und erschlossene mittellateinische Formen, Gallisches und Illyrisches als Ausgangspunkt für diese Wartauer Flurnamen supponiert werden, wird den Wert des Büchleins auch in den Augen des Fachmanns nicht schmälern, enthält es doch ein prachtvolles Material für eines der interessantesten Gebiete des ehemals romanischen Unterrätens. Wären alle St. Gallischen Ortsnamen mit solcher Sorgfalt aufgenommen, wie es Gabathuler für Wartau und Sevelen getan hat, so würde sich wohl manches Rätsel, das dem ortskundigen Nichtromanisten wie dem Fachmann zu lösen versagt blieb, leichter deuten lassen.

Chur

A. Schorta

★

ARNALD STEIGER: *Spanisches Unterrichtswerk, I. Grundlegung*, Schultheß & Co., Zürich 1945.

Der Spanisch-Unterricht in unserem Lande besitzt seine durchaus eigene Struktur und Zielsetzung. Die geographischen und die damit zusammenhängenden wirtschaftlichen und kulturellen Gegebenheiten haben es mit sich gebracht, daß – von höherer, europäischer Warte aus gesehen sehr zu Unrecht – Spanisch als Unterrichtsfach, außer an den Fortbildungsschulen des S. K. V. und etwa an Privatschulen, an den schweizerischen Mittelschulen auf die Handelsabteilung beschränkt ist, und dort nur das Aschenbrödel-dasein eines Freifaches und im besten Falle etwa das eines Wahlfaches neben dem Italienischen fristete. Das hatte zur Folge, daß unsere Romanisten nur selten es wagen durften, sich in Hispanistik zu spezialisieren, wollten sie bei Bewerbungen an öffentlichen Schulen erfolgreich sein. Tatsächlich wäre es bis in die zwanziger Jahre schwierig gewesen, sich an unseren schweizerischen Universitäten entspre-

chend auszubilden. Unsere zweifellos ganz bedeutenden Romanisten haben sich zwar auch gelegentlich hispanistisch betätigt, haben jedoch dieses Tätigkeitsfeld mehr als Randgebiet betrachtet. Es ist das unbestreitbare, große Verdienst der Zürcher Universität, den hispanistischen Studien jene Stellung eingeräumt zu haben, die ihnen tatsächlich zukommen. Sie war allerdings auch insofern vom Glück begünstigt, daß sie einen Gelehrten in der Person von Professor Dr. A. Steiger zur Verfügung hatte, der volle Gewähr bot, die jungen Romanisten auch auf diesem Gebiet mit dem nötigen wissenschaftlichen Rüstzeug auszustatten: Gründliche und allseitige praktische Beherrschung der gesprochenen Sprache, die den nichtspanischen Hispanisten des Auslandes oft abgeht, umfassendes linguistisches Wissen, das sich auch auf die semitischen Sprachen und Dialekte erstreckt, was außerhalb Spaniens und sogar dort nicht alltäglich ist; von einer gründlichen Kenntnis der Literatur gar nicht zu reden. All diese Vorzüge verbindet Steiger mit einem überaus glücklichen Lehrgeschick, wobei ihm seine frühere Tätigkeit an der Mittelschule sicher zustatten kommt. Prof. Steiger hat denn auch während seiner akademischen Lehrtätigkeit an der Zürcher Hochschule der hispanistischen Forschung in der Schweiz sowohl auf literarischem als auch auf linguistischem Gebiet durch seine eigenen Werke sowie durch Dissertationen einen äußerst bemerkenswerten Auftrieb gegeben. Die Spanisch-Lehrer der deutsch-sprechenden Schweiz sind ihm daher zu besonderem Dank verpflichtet, daß er uns ein Lehrbuch geschenkt hat, das den praktischen, methodischen und wissenschaftlichen Ansprüchen durchaus gerecht wird und zugleich echtes, idiomatisches Spanisch bietet und lehrt. Dadurch sind wir vom Ausland unabhängig geworden, mehr noch, wir haben ein Instrument erhalten, das den meisten ausländischen Erzeugnissen weit überlegen ist.

Steiger gliedert sein Unterrichtswerk in drei getrennte Teile: I. Grundlegung, II. Ausbau, III. Abriß der spanischen Grammatik. Erschienen ist vorläufig die «Grundlegung», doch dürften noch diesen Herbst die übrigen Teile herauskommen. Die Verzögerung ist auf das Zusammenwirken verschiedener widriger Umstände zurückzuführen.

Der Spanisch-Unterricht, wenigstens in der Schweiz, geht von wesentlich anderen Voraussetzungen aus als beispielsweise der Französisch- oder Englisch-Unterricht. In den allermeisten Fällen kann eine gründliche Kenntnis des Französischen, oft sogar des Italienischen, vorausgesetzt werden; außerdem ist der Schüler normalerweise wesentlich reifer, sodaß seine Fassungskraft erheblich gesteigert ist. Diesem Umstand hat Steiger in vollem Umfang Rech-

nung getragen, indem er bereits in den allerersten Kapiteln wichtige grammatische Erscheinungen einführt, wie z. B. persönliche und Reflexiv-Pronomina, unregelmäßige Verben (*dar, querer, poder, hacer, estar, ser, tener, ir, decir*, usw.), Infinitivkonstruktionen, den Imperativ der Höflichkeitsform, die, je nach dem Niveau der Klasse, kurz erklärt und vom Schüler vokabelmäßig leicht auswendig gelernt werden können. Schon in der 3. Lektion wird der Schüler mit dem *perfecto compuesto* bekannt gemacht unter gleichzeitiger Vermittlung der häufigen, unregelmäßigen Partizipformen von *poner, ver, volver, abrir*. Die 4. Lektion bringt bereits das *futuro inmediato* mit *ir* und die 5. das *futuro*, dessen von der allgemeinen Regel abweichende Formen lautphysiologisch dem Schüler, besonders im Spanischen, leicht zum Verständnis gebracht werden können. Die 7. Lektion vermittelt das *imperfecto*, die 8. die im Spanischen so wichtigen und so stark differenzierten Durativformen (*estar – ir – seguir*). Vielleicht ließen sich hier die Konstruktionen *venir* und *llevar + gerundio* ohne allzu große Belastung der Lektion einfügen. Methodisch sehr geschickt, wissenschaftlich das einzig Richtige, werden die eigentlichen Imperativformen (2. p. sg. und 2. p. pl.) gesondert behandelt, was sonderbarerweise in übrigen Grammatiken nicht geschieht.

Die Behandlung von *ser* und *estar* erscheint ein wenig spät erst in der 10. Lektion. Die Praxis des Unterrichts läßt eine frühere systematische Behandlung wünschenswert erscheinen. Unter Weglassung einiger weniger Sätze ließe sich die sehr geschickte Übung auf p. 61 in den ersten drei Lektionen unterbringen. Der *subjuntivo del presente* wird erst in der 11. und 12. Lektion vermittelt und in Verbindung damit die restlichen Imperativformen, die dem *subjuntivo* entnommen werden. Nach meinem Dafürhalten sollte das *pretérito* des Indikativs und Konjunktivs schon im ersten Bande behandelt werden, um möglichst bald mit der zusammenhängenden Lektüre beginnen zu können. Im übrigen ist zu sagen, daß der grammatische Stoff geschickt dosiert ist und lebensvoll an den Schüler herangebracht wird. Die einschlägigen reichlichen Übungen, die dem nun einmal nötigen Drill dienen, sind ausgezeichnet ausgewählt worden.

Über die Verteilung des grammatischen Materials kann man in guten Treuen verschiedener Meinung sein. Jeder Lehrer wird in dieser Beziehung seine eigene Auffassung haben. Übrigens läßt Steiger in dieser Hinsicht dem Unterrichtenden reichlich Freiheit, sofern er sie zu benützen versteht. Für die abwechslungsreich gestalteten Übungen werden Lehrer und Schüler dem Verfasser Dank wissen. Ein ganz neuer Weg wird mit der «*Aplicación gramatical*» beschritten, wo die grammatischen Erscheinungen noch einmal spanisch besprochen und an weiteren zahlreichen Beispielsätzen erhellt

werden. In der *aplicación gramatical* der 5. Lektion (p. 16) sollte, um Irrtümer zu vermeiden, ergänzt werden, daß *hay* nicht verwendet werden darf, wenn es sich um bestimmte Gegenstände oder Personen handelt. Sonst finde ich gerade diese konversationsmäßig gelockerte Darbietung eine äußerst wertvolle Ergänzung zur systematischen Behandlung.

Der Lesestoff beschlägt ziemlich alle Lebensgebiete und vermittelt unaufdringlich Einblicke in die spanische Kultur, die der Lehrer die Freiheit hat, zu ergänzen oder zu vertiefen, je nach der Zusammensetzung der Klasse. In einem Elementarbuch allzuviel bieten zu wollen, wäre eher verfehlt. Die sich anschließenden *preguntas* erleichtern die Arbeit namentlich für den Anfänger unter den Lehrern. Außerdem haben sie den Vorteil, den visuellen Typen die spanische Fragestellung ganz unmerklich einzuprägen.

Ganz besonders hoch möchte ich es dem Verfasser anrechnen, daß er den Humor recht häufig zu Worte kommen läßt. Die reich eingestreuten *chistes* geben köstliche Proben der spanischen *gracia*; Humor ist nicht das Monopol der Angelsachsen, nur hat eben der spanische Humor seine eigene Färbung, die dem Schüler verständlich zu machen ebenso reizvoll wie nutzbringend ist.

Neben den *chistes* sind es besonders die *diálogos*, die den Lernenden mit der wirklich gesprochenen Sprache vertraut machen. Hier kommt dem Verfasser die souveräne Beherrschung der Umgangssprache sehr zu statten, einer Sprache, die er dem Leben selbst abgelauscht hat. Wenn darin Formen wie *fijaros* für *fijaos* oder Ausdrücke wie *el camino no tiene pierde*, die man vergeblich im *Diccionario de la Real Academia* suchen wird, vorkommen, so beweist das nichts gegen ihre Existenzberechtigung in einem Lehrbuch. Die Formen und Wendungen kommen tatsächlich vor in der Unterhaltung, und zwar auch bei Gebildeten. Wenn man der starken Volksverbundenheit der spanischen Kultur Rechnung tragen will, so läßt sich gegen solche volkstümliche Formen nichts einwenden; sie sprechen im Gegenteil für die echte Lebensnähe des Lehrbuches.

Dem reichen Schatz der spanischen Volksweisheit zollte der Verfasser Tribut in zahllosen *refranes*, die den einzelnen Lektionen beigegeben sind. Die Sprichwörter in ihrer sprachlichen und psychologischen Prägnanz erfüllen einen doppelten Zweck: einen sprachlichen und einen allgemein menschlichen, indem sie uns tiefe Blicke tun lassen in das Denken und Fühlen eines Volkes. Sehr reizvoll dürfte es für den Lehrer sein, die deutschen, französischen, italienischen oder englischen Äquivalente zu geben, was interessante völkerpsychologische Vergleiche nahelegt. Bei aller Lebensnähe vernachlässigt der Verfasser keineswegs die dichterische Hochsprache. Die Schwierigkeit bestand hier einzig darin, Maß zu hal-

ten und die richtige Auswahl zu treffen. Steiger scheint mir mit A. Machado (*Recuerdo infantil*, p. 23, *Recitación*, p. 52), G. A. Bécquer (*Las Golondrinas*, p. 41), Federico García Lorca (*Canción de Jinete*), Manuel Machado (*Cantares*, p. 72), Martínez de la Rosa (*Villancico*, p. 86), Juan Ramón Jiménez (*Pastoral*, p. 72) eine glückliche Hand gehabt zu haben. Selbstverständlich wäre auch eine andere Auswahl denkbar gewesen. Beispielsweise das reizende Gedicht von Campoamor *Quien supiera escribir* oder *La cuna vacía* von José Selgas, oder die Fabel von Iriarte: *El burro flautista*.

Sehr wertvoll und willkommen für den Musikfreund dürften die mit Noten versehenen innigen Volksweisen sein, um dem spanischen Wesen auf diesem zartesten Wege näher zu kommen.

Für die Übersetzungsübungen aus dem Deutschen ins Spanische hat der Verfasser sich bemüht, wenn immer möglich zusammenhängende Texte zu geben. Hier ließen sich eventuell einige Übungen als Briefe gestalten, was zugleich Anlaß gäbe, den spanischen Briefstil in der Schule zu besprechen.

Der Druck ist ansprechend. Die wenigen Druckfehler sind dem Verfasser bereits bekannt und werden bei der nächsten Auflage ausgemerzt. Da aus Sparsamkeitsrücksichten leider Illustrationen wegfallen mußten, könnte auf die eine Zeichnung p. 17 ebenfalls verzichtet werden.

Zusammenfassend läßt sich sagen, daß Steigers spanisches Unterrichtswerk, dessen «Grundlegung» den Weg in die Schulpraxis mit unbestreitbarem Erfolg gefunden hat, einen bedeutenden Fortschritt gegenüber den bisher gebrauchten in- und ausländischen Lehrbüchern darstellt, so daß es unverständlich erscheint, daß der gleiche Verlag noch Neudrucke eines in mehr als einer Beziehung ungenügenden Lehrmittels herstellt. Noch unverständlicher, daß es Spanischlehrer gibt, die die Vorteile eines in jeder Hinsicht überlegenen Lehrbuches der bequemen Routine opfern. Prof. Steiger verdient den aufrichtigen Dank aller derer, die sich mit Leidenschaft und Hingabe der schönen Aufgabe widmen, unsere Jugend in die herrliche Sprache Cervantes' und in die reiche Kultur der spanischen Welt einzuführen.

Zug

J. A. Doerig.

★

CARMEN FONTECHA, *Glosario de Voces comentadas en ediciones de textos clásicos*. Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid 1941.

Das vorliegende Glossar will einen Beitrag zur Lexikographie der Literatur des spanischen goldenen Zeitalters liefern, indem es in

handlicher Form alle die Wörter aufnimmt, die in den zugänglichen Klassikerausgaben besprochen werden. Leider entbehrt dadurch das Wörterbuch der wünschenswerten Vollständigkeit.

Bei den Wörtern fehlen auch Angaben von Grundbedeutungen, wie auch Vergleiche mit dem heutigen Begriffsinhalt, z. B. p. 77 *cecear* enthält nur die in Klassikerausgaben erklärte Bedeutung 'jemanden rufen'; es fehlt aber *cecear* 's als e sprechen', das von Alfons dem Weisen gebraucht wird, bei den Klassikern mehrmals auftritt (öfter bei Quevedo) und sich in der Gegenwart erhält (cf. *Diccionario histórico de la Academia Española vol. II*, p. 925). Im Zusammenhang der Grundbedeutungen mag auch erwähnt werden, daß Etymologien ganz fehlen; z. B. auf p. 14 *algalia* 'Wohlgeruch' Moschus' wäre diese zur Erklärung der Bedeutung in den Klassikertexten sehr wünschenswert. Was aber im Rahmen dieses Buches weit mehr ins Gewicht fällt, ist die unvollständige oder ungenaue Abschrift von Erklärungen, denen man sehr häufig begegnet. Wo solche Erklärungen in Klassikerausgaben unbefriedigend ausgefallen sind, wird kein Versuch einer neuen eigenen Deutung unternommen, z. B. p. 77 *Ceca* 'La mezquita de Cordoba' (Rodríguez Marín benötigt zur Deutung dieses Wortes in der Wendung *andar de Ceca en Meca* nahezu zwei Seiten. Fußnoten *Quijote*, ed. 1927, vol. II, p. 32–33). Die Deutung des Wortes, wie sie hier versucht wird, erscheint sehr unbefriedigend; auch die Ableitung von einem berberischen *azzaqqa* 'Haus, Dorf' (*Diccionario de la Lengua Española*, ed. 1936, p. 277) ist nicht wahrscheinlich. Vielmehr ist der Ausdruck *andar de Ceca en Meca* zu anderen, im Spanischen sehr beliebten Reimausdrücken zu stellen, wie z. B. *pedir el oro y el moro*, *sin decir oxte ni moxte* u. a. – Im Katalanischen sagt man: '*voltar la Ceca, la Meca i l' Vall d' Andorra*', wobei die Worte, im Anschluß an eine Hirtenerzählung, als Toponomastica gedeutet werden. Das ganze Wörterbuch wird so lediglich zu einem unvollständigen Katalog der in Klassikerausgaben kommentierten Wörter. Man kann von den Ausgaben für die Deutung der einzelnen Wörter nicht absehen, so daß die wissenschaftliche Brauchbarkeit beschränkt ist. Immerhin gibt es einen allgemeinen Überblick über besondere Bedeutungen im Wortschatz des spanischen goldenen Zeitalters. Wie im Vorwort des Buches angedeutet wird, soll eine zweite erweiterte Auflage in weiterem Rahmen folgen. Man kann also gespannt sein, wie diese ausfallen wird.

Barcelona

César E. Dubler.

★

MANUEL DE PAIVA BOLÉO, *Defesa e ilustração da língua* (a propósito do Instituto da Língua Portuguesa). Coimbra, Edição da Casa do Castelo, Editora, 1944. 87 p. (Separata de «Biblos», vol. XIX).

Id., *Introdução ao estudo da Filologia Portuguesa*. Lisboa, Edição da «Revista de Portugal», 1946. VIII, 150 p. (Extr. dos nºs 34 a 43 da «Revista de Portugal»).

Diese beiden Veröffentlichungen wenden sich zwar in erster Linie an das portugiesische Publikum, verdienen aber doch, in einer romanistischen Zeitschrift angezeigt zu werden, da sie manches enthalten, was auch für den Fachmann von Bedeutung ist.

Die erste Schrift knüpft an den in einer breiteren Öffentlichkeit angeregten Plan an, ein «Institut der portugiesischen Sprache» zu gründen, das etwa die Aufgabe hätte, Materialien für ein zeitgemäßes allgemeines Wörterbuch der Sprache zu sammeln, den Sprachgebrauch und die Korrektheit der Sprache der Presse und der Radioansagen zu überwachen, Studien über die Volkssprache zu veranlassen, den Stil der hervorragendsten portugiesischen Schriftsteller zu untersuchen und sich die Verbreitung der portugiesischen Sprache in der Welt angelegen sein zu lassen.

Der Verf. meint, es gebe wenige Länder, die nicht ein Institut besäßen, das sich die «defesa da língua», ihre Reinhaltung, den Kampf gegen überflüssige Fremdwörter und eine gewisse Kontrolle des Sprachgebrauchs zur Aufgabe machen und weist auf die italienische Akademie der Crusca (1585), die deutsche «Fruchtbringende Gesellschaft» (1617), die Académie Française (1635), die Real Academia Española (1713) und den Deutschen Sprachverein (1885) hin; auch in Portugal hat es solche Bestrebungen gegeben und in neuerer Zeit haben sich besonders der Romanschriftsteller Aquilino Ribeiro und der Literaturhistoriker Agostinho de Campos für die Sache eingesetzt.

Es ist kein Zweifel, daß im portugiesischen Sprachgebrauch vielfach Unsicherheit herrscht und daß es nicht immer leicht ist, zu entscheiden, was «korrekt» und was «unkorrekt» ist. Die familiäre und volkstümliche Sprache weicht vielfach von der eigentlichen Schriftsprache ab. Ein Satz wie *estas nêspas são das nossas-chamemos-lhe assim* ist zwar eigentlich nicht korrekt, da *chamemos-lhes assim* vom Standpunkt der Logik aus angebracht wäre; aber wer so sagte, würde sich der Pedanterie schuldig machen. Man sagt heute *já reavi o meu dinheiro; reouve*, die historisch berechtigte Form, klingt heute geziert; ähnlich: *os documentos agora publicados jazeram longos séculos nos arquivos* gegenüber älterem und veraltetem *jouveram*. Die Frage der Korrektheit oder Unkorrektheit einer

Form hängt vom jeweiligen Zeitgeschmack ab und ist, wie der Verf. (p. 37) sagt, eine mehr soziale als linguistische Angelegenheit.

Damit hängt auch die Frage der Orthographie zusammen, eine Frage, die überall von Bedeutung ist, aber besonders auf dem portugiesischen Sprachgebiet, da zu ihm auch Brasilien gehört. Die Verschiedenheit der Orthographie im Mutterlande und in Brasilien ist sehr störend; zwar erfolgte im Jahre 1931 eine Vereinbarung zwischen den beiden Ländern, auf Grund deren eine Annäherung zwischen den beiden Systemen angestrebt wurde, doch bedarf diese noch des Ausbaues; in Portugal selbst schwankt die Schreibung noch beträchtlich; der eine schreibt *lão*, der andere *lam*, der eine *cobiça*, der andere *cubiça*, einer *Suiça*, ein anderer *Suissa*. Wir erinnern uns, den Namen des am Sado gelegenen Ortes *Cezimbra* in vier oder fünf Schreibungen gelesen zu haben: *Cezimbra*, *Cizimbra*, *Sesimbra*, *Sisimbra* oder auch *Sizimbra* (und das auf Wegweisern in derselben Gegend). Also eine Vereinheitlichung tut dringend not, ist aber nicht so einfach, da phonetische und historische Tendenzen dabei in Konflikt kommen.

Auch müßte – meint Boléo – in den Schulen mehr Wert auf gute Aussprache und ausdrucksvollen Vortrag gelegt werden. Es ist eine Tatsache, daß die Portugiesen im allgemeinen schlecht artikulieren. Das bemerkt man selbst im Theater. «Unter den europäischen Schauspielern sind die portugiesischen vielleicht diejenigen, die am schlechtesten artikulieren», sagt der Verf. (p. 33, N), und er fügt hinzu, daß es ihm oft leichter gefallen sei, einen Dialog in einem ausländischen Theater zu verstehen als in einem portugiesischen, «Quando um português articula as sílabas das palavras, passa por precioso. Em Portugal é afectado falar-se claro», bemerkt ein anderer Schriftsteller (Lopes Vieira, *Em demanda do graal*, 1922, p. 355). Wer sich als Ausländer in der Praxis mit dem Portugiesischen herumgeschlagen hat, weiß ein Lied davon zu singen. Die vielen in Klang und Tonfarbe geschwächten schwachbetonten Vokale und deren häufiger vollkommener Schwund tragen zu der Schwerverständlichkeit der Sprache nicht wenig bei, und dazu kommt noch, daß die Portugiesen mit der sog. «Umlegestimme» sprechen und daß es als vornehm gilt, leise zu sprechen, wodurch das Portugiesische zwar sehr bescheiden und überaus höflich klingt, was aber der Verständlichkeit nicht wenig Abbruch tut. Hierin von der Schulbank aus eine allmähliche Besserung anzustreben, würde gewiß keine undankbare Aufgabe sein.

Die «Einführung in das Studium der portugiesischen Sprache» ist vor allem für die portugiesischen Studenten geschrieben und ist aus der Lehrpraxis hervorgegangen. Sie will dem Lernenden die Einarbeitung in die wissenschaftlichen Methoden erleichtern, ihm

die wichtigsten Arbeitsinstrumente vermitteln und ihm Anregungen für die eigentliche wissenschaftliche Arbeit geben. Die Ausführungen über Bibliographie, Phonetik, Wortschatz, Etymologie, Texterklärung, usw. sind von ausführlichen Bibliographien begleitet, die zugleich den Inhalt und die Bedeutung der einzelnen Bücher und Artikel kurz kennzeichnen und vorzüglich dazu geeignet sind, den Anfänger in die Arbeitsmethoden und die Ziele der Forschung einzuführen und ihm zugleich bei der Auswahl des Stoffes an die Hand zu gehen. Die Angaben beschränken sich nicht auf das Portugiesische, sondern erstrecken sich auf das Gesamtromanische, wie denn Paiva Boléo derjenige unter den portugiesischen Linguisten ist, der sich am meisten bemüht, durch das eigene Beispiel und durch Anregung die Studierenden dazu anzuleiten, den Blick über die eigenen Grenzen hinauszulenken und den Anschluß an die allgemein-romanistische und allgemein-linguistische Forschung zu finden. Allzu lange hat die portugiesische Philologie – trotz einiger löblichen Ausnahmen – nur auf den eigenen Nabel geblickt.

Wenn diese «Einführung» auch in erster Linie für die portugiesischen Studenten bestimmt ist, wird doch auch der Fachmann daraus manche Belehrung schöpfen; insbesondere wird er darin auf manche portugiesischen Arbeiten verwiesen, die außerhalb des Landes wenig bekannt sind oder in einheimischen oder brasilianischen Zeitschriften den Dornröschenschlaf träumen.

M. L. Wagner.

★

MANUEL DE PAIVA BOLÉO, *Brasileirismos (Problemas de método)*. Coimbra Editora, 1943. 90 p. (Separata de «Brasilia», vol. III).

Id., *Filologia e História. A emigração açoriana para o Brasil*. (Com documentos inéditos.) Coimbra, Edição da Casa do Castelo, Editora, 1945 (Separata de «Biblos», vol. XX). 44 p.

Die Frage, die den Ausgangspunkt für die erstgenannte Abhandlung bildet, ist eine viel umstrittene und viel erörterte: Ist das brasilianische Portugiesische in Hinsicht auf das Europäische eine Sprache oder ein Dialekt? Paiva Boléo polemisiert zuerst gegen einzelne brasilianische Schriftsteller, insbesondere den verstorbenen, aber zu seiner Zeit gewiß etwas überschätzten João Ribeiro, Schriftsteller, die sich allzu sehr von leidenschaftlichen Erwägungen beherrschen ließen und, wie eben João Ribeiro, zu der «Politisierung der Philologie» beitrugen. Der Verfasser betont mit Recht, daß nur rein wissenschaftliche und objektive Gesichtspunkte für die Beurteilung der Frage maßgebend sein dürfen und kommt zu

dem Schlusse, daß das in Brasilien gesprochene Portugiesisch kein Dialekt und noch viel weniger eine Sprache sei, sondern höchstens eine Variante des europäischen Portugiesisch, das was er *um falar da lingua portuguesa* nennt.

Er sagt ganz richtig, daß schließlich die Vorstellung von einer portugiesischen Sprache, d. h. einer einheitlichen, nur eine Abstraktion unseres Geistes ist, denn in Portugal selbst besteht diese Einheitlichkeit nicht; es gibt wie überall verschiedene Dialekte, Sprechweisen und Sondersprachen innerhalb derselben Sprachgemeinschaft. Bekanntlich ist man sich in Portugal selbst nicht ganz einig darüber, ob die Aussprache und die Sprachgewohnheit der Hauptstadt Lissabon oder die Coimbras die Norm bedeute. Im allgemeinen gibt man der Sprache von Coimbra den Vorzug, zumal die Sprache von Lissabon auch nicht einheitlich ist. Auch meint der Verfasser, daß andere Beispiele, wie die der deutschen und italienischen Schriftsprache zeigen, daß nicht immer die Sprache der Hauptstadt die Norm abgeben müsse. Hierzu ist allerdings zu sagen, daß sich die ursprünglichen Verhältnisse nicht immer gleich bleiben müssen. Daß die italienische Schriftsprache in Florenz entstanden ist, weiß jedermann, aber sie war doch auch von Anfang an von anderen Mundarten beeinflusst, und die florentinische oder toskanische Aussprache ist keineswegs die absolute Norm für das Gemeinitalienische geworden. Byron hatte schon recht, als er sagte: *But few Italians speak the right Etruscan* (womit er natürlich das Toskanische meinte). Ein Nichttoskaner, der wie ein Toskaner sprechen und die «gorgia» nachahmen wollte – von Ausländern ganz abgesehen – würde sich nur lächerlich machen. Auch denkt niemand daran, das zu tun. Tatsache ist eben doch, daß sich in Italien eine gebildete Gemeinsprache herausentwickelt hat, die ganz bestimmt nicht mit dem Toskanischen identisch ist. Das oft angeführte *Lingua toscana in bocca romana* kennzeichnet recht gut diese Tendenz, und es gibt heute in Italien eine Richtung, die einen Kompromiß zwischen toskanischer und römischer Aussprache anstrebt, wie er in der Praxis längst vorliegt. Und auch die sprachlichen Verhältnisse in Deutschland sind in einer allmählichen Umlagerung begriffen. Boléo führt die oft wiederholte Behauptung an, daß das beste Deutsch in Hannover gesprochen werde und daß nicht etwa die Sprache von Berlin maßgebend sei. Ich will gewiß nicht bestreiten, daß in Hannover ein gutes und schönes Deutsch gesprochen wird, aber daß das hannöversche Deutsch irgendwie eine Norm für die übrigen Deutschsprechenden bilde, möchte ich in Abrede stellen. Die Legende von dem besten Deutsch in Hannover ist so oft aufgestellt und nachgesprochen worden, daß sie zum Gemeinplatz geworden ist. Ich kenne aber keinen nicht aus Niedersachsen stam-

menden Deutschen, der etwa das anlautende *st*, *sp* nach Art der Hannoveraner und Hamburger spricht, d. h. als *st*, *sp*, und nicht als *št*, *šp*. Die Hannoveraner muten auch keineswegs den übrigen Deutschsprechenden zu, wie sie über *S-tock* und *S-tein* zu *s-tolpern*. Spricht man deshalb wie die Berliner? In Berlin gibt es, genau wie in Lissabon und in anderen großen Städten, nicht eine einheitliche Sprache, sondern viele Varietäten. Niemand aus der guten Gesellschaft in Berlin wird wie ein Berliner Arbeiter sprechen, und echten Berliner Dialekt zu sprechen, ist in guten Kreisen geradezu verpönt. Die gute Gesellschaft in Berlin spricht aber mindestens ein ebenso gutes Deutsch wie die Hannoveraner, und dies gepflegte Deutsch ist heute das aller einigermaßen gebildeten Deutschen. Mag man auch im Süden infolge der Lebenskraft der Dialekte ein in den Lauten von diesen nicht ganz unbeeinflusstes Deutsch sprechen, mag sich auch südlicher und nordischer Tonfall unterscheiden, so ist doch kein Zweifel, daß sich in den letzten 50 Jahren die gebildete deutsche Umgangssprache sehr vereinheitlicht hat. Daß also die Sprachgewohnheiten der gebildeten Kreise der Hauptstädte eine starke Anziehungskraft ausüben, kann man kaum bestreiten. Ob sich in Portugal die Aussprache der Hauptstadt oder die Coimbras durchsetzt und welche den Vorzug verdient, ist eine Frage, die nur die Portugiesen angeht.

Es ist für Boléo ein Leichtes nachzuweisen, daß die angeblichen lautlichen, morphologischen und syntaktischen Eigentümlichkeiten des Brasilianischen in ihrer überwiegenden Mehrheit auch in Portugal vorkommen. Die Aussprache *-i* für auslautendes *-e* (*gênti*, *no'iti*, usw.), die als besonders charakteristisch für das brasilianische Portugiesisch gilt, findet sich auch im Algarve und in der Beira Baixa; die Reduktion der Diphthonge *ei* und *oi* zu *ê*, *ô* ist im Mutterland sehr verbreitet; der Nachklang eines kurzen *e* nach *r* und *l* in Pausa (*Sr. Doutore, está muito male*) ist auch in Portugal sehr verbreitet und kann nicht einmal als vulgar angesehen werden. Dasselbe gilt für andere lautliche, morphologische und syntaktische Fragen, die man beim Verf. selbst nachsehen möge. Wenn brasilianische Autoren darin besondere Kennzüge des Brasilianischen sehen, so kommt das daher, daß sie meistens mit dem wirklichen Sprachgebrauch des Mutterlandes nicht genügend vertraut sind. So kann ein Brasilianer behaupten, man sage *lumes prontos* in Portugal für das, was man in Brasilien *fósforos* nennt, d. h. für die Streichhölzer. In Wirklichkeit sagt im Mutterlande niemand *lumes prontos*, der allgemeine Ausdruck ist auch hier *fósforos* (volkstümlich oft *fóžfuš* gesprochen), usw. Es begibt sich hier dasselbe wie im spanischen Amerika, wo Verfasser von Regionalwörterbüchern Wörter und Wendungen als angebliche «Amerikanismen» buchen,

die in Wirklichkeit in Spanien nicht weniger geläufig sind, wie etwa *empinar el codo* 'sich betrinken'; *non le hace* 'es macht nichts, hat keine Bedeutung'; *regular* 'so so la la'; *plancha* im Sinne von 'Irrtum, Hereinfall, Blamage', um nur einige zu nennen, die immer wiederkehren. Da das akademische Wörterbuch, das für diese Verfasser das Evangelium bedeutet, beständig hinter der Zeit herhinkt und Tausende der gewöhnlichsten Wörter und Redensarten vermissen läßt, und die Autoren meistens die europäische Sprachgewohnheit nicht kennen, ist es kein Wunder, daß solche Irrtümer unterlaufen und zu völlig falschen Schlüssen führen. Vielfach suchen dann solche Verfasser den Urgrund der Erscheinungen in den indianischen oder afrikanischen Sprachen – und das ist auch in Brasilien geschehen.

Unter den lautlichen Erscheinungen, die man in Brasilien als besonders kennzeichnend für die landesübliche – wenigstens volkstümliche – Aussprache hält, sind einige, die auf dem europäischen Gebiete vor allem auf den Azoren wiederkehren. Boléo hat auf Grund der vorbereitenden Rundfragen, die er für den künftigen portugiesischen Sprachatlas an vielen Orten des Sprachgebietes veranstaltete, u. a. ausreichendes Material aus den Azoren erhalten, und da stellt sich heraus, daß der Übergang von palatalem *l* (*lh*) > *y*, der dem volkstümlichen und familiären Brasilianisch angehört (*muié* 'mulher'; *óia* 'olha' usw.), und der von Leite de Vasconcellos in seiner «Esquisse» nicht erwähnt wird, auch im Bezirk von Ponta-Delgada (Azoren) vorkommt; ebenso gilt als brasilianisch die Aussprache *l'* für *l*, d. h. auf das *l* folgt eine leichte Aspiration, so daß der Laut ähnlich wie das spanische *ch* klingt (*boa noil' e*); eine ganz ähnliche, wenn nicht dieselbe Aussprache ist nun nach Boléo's Korrespondenten auch auf den Azoren zu Hause. Boléo äußert daher die Vermutung, es könne bei der Besiedlung Brasiliens oder wenigstens gewisser Gegenden (Rio-Grande-do-Sul und Santa-Catarina) eine starke Beteiligung von seiten der azorianischen Bevölkerung im Spiele sein, und er führt auch einige statistische Daten an, die eine solche bezeugen. Er weist bei dieser Gelegenheit auf die Möglichkeit eines stärkeren Anteils von andalusischer Besiedelung in gewissen Teilen Spanisch-Amerikas (Antillen, Tiefländer von Méxiko und Venezuela) hin. Zwar hat Pedro Henríquez Ureña nachgewiesen, daß in den Anfangszeiten der Eroberung der Anteil der Andalusier an der Einwanderung geringer war als der der Kastilier, und natürlich ist an eine vollkommene Identität der Verhältnisse nicht zu denken; auch wissen wir durch die Angaben der ersten «Historiadores de Indias», daß bei der Eroberung Amerikas Spanier aus allen Teilen des Mutterlandes beteiligt waren. Daß das Gesamt-Spanisch-Amerikanische andalusischen Charakter habe, wie früher

oft behauptet wurde, kann man gewiß nicht zugeben; ich selbst habe daher nur von dem bis zu einem gewissen Grade bestehenden Andalusismus der Antillen und der *tierras bajas* gesprochen, und auch Henríquez Ureña schließt diesen nicht aus, nur stößt er sich an der verbrieften Tatsache, daß die Andalusier in den Frühzeiten der Eroberung nicht stärker vertreten waren als Angehörige anderer Gegenden Spaniens. Er meinte dann einen Augenblick, die Ähnlichkeit könne sich damit erklären, daß unter ähnlichen klimatischen Bedingungen ähnliche, gewissermaßen hereditäre Erscheinungen entstanden seien, doch legt er nun dieser Theorie keinen besonderen Wert mehr bei<sup>1</sup>, und in der Tat würde die Entstehung gleicher oder sehr ähnlicher lautlicher Erscheinungen auf Grund ähnlicher klimatischer Verhältnisse ein Unikum in der Geschichte der Sprachen sein. Meiner Ansicht nach müßte man sich nicht damit begnügen, statistische Daten über den Prozentsatz der verschiedenen Einwanderer zur Zeit der Eroberung zu sammeln, wie es dankenswerterweise geschehen ist, sondern man müßte auch statistisches Material für die folgenden Jahrhunderte beibringen, um zu sehen, wie sich später die Einwandererquoten verteilten. Es ist jedenfalls Tatsache und zwar eine sehr einleuchtende, daß Einwanderer aus wärmeren Gegenden wieder im Gastlande die wärmeren Striche zur Niederlassung bevorzugen, und solche aus kälteren oder gemäßigteren die entsprechenden, und neuerdings sorgen in Ländern wie Argentinien und Brasilien die Einwanderungsbehörden dafür, daß die Einwanderer nach Möglichkeit in den für sie klimatisch geeigneten Teilen des Landes angesiedelt werden. Erst wenn man über diese Verhältnisse genau unterrichtet sein wird, und zwar für die späteren Jahrhunderte ebensogut wie über die Anfangszeiten, wird es möglich sein, auch in den sprachlichen Verhältnissen klarer zu sehen.

Auch Boléo ist sich dessen vollauf bewußt und fordert dazu auf, erst einmal die historischen Unterlagen beizuschaffen. Er selbst hat in der zweiten Schrift *Filología e História* die von ihm gehegte Vermutung, daß die ähnlichen Erscheinungen in der Sprache der Azoren und gewisser Teile Brasiliens auf einer stärkeren Beteiligung der Azorianer bei der Besiedelung der brasilianischen Gegenden beruhen müssen, historisch zu unterbauen versucht. Die mühsame und sorgfältige Durchsuchung der Urkundenschätze des *Arquivo Histórico Colonial* in Lissabon hat tatsächlich den Beweis für diese starke Einwanderung aus den Azoren in die betreffenden Teile

---

<sup>1</sup> Diese Zeilen waren geschrieben, bevor mich die schmerzliche Nachricht vom Ableben des verdienten Forschers und verehrten Freundes erreichte.

Brasilien vom Anfang des 17. bis zum 19. Jahrhundert ergeben. Die Schriftstücke werden von dem Verfasser im genauen Wortlaut mitgeteilt und ermöglichen es jedermann, sich von den Tatsachen zu überzeugen.

Wenn der dank der Tatkraft und Organisationsgabe des jungen portugiesischen Gelehrten in Vorbereitung befindliche portugiesische Sprachatlas einmal vorliegen wird und wir über die sprachlichen Verhältnisse Portugals und Brasiliens im einzelnen unterrichtet sein werden und damit die nötigen historisch-archivalischen Nachforschungen Hand in Hand gehen, wird man erst den richtigen Einblick in die treibenden Kräfte gewinnen, und es wird sich dann, wie der Verfasser an einer Stelle sagt, herausstellen, daß viele angebliche Brasilianismen nichts anderes sind als *dialectismos lusitanos* (genau so wie viele der *americanismos* der spanisch-amerikanischen Lexikographen in Wirklichkeit *dialectismos hispánicos* sind).

M. L. Wagner.

★

MARIA DO CÉU NOVAIS FARIA, *Passagem de nomes de pessoas a nomes comuns em português*. Coimbra, Faculdade de Letras, 1943. II, 92 p. (Suplementos de «Biblos», Série Primeira, Filologia Românica, 1).

Mit dieser Arbeit, die aus dem Seminar des rührigen Professors für portugiesische Philologie an der Universität Coimbra, Manuel de Paiva Boléo, hervorgegangen ist, wird die erste Reihe der Ergänzungshefte der Zeitschrift «Biblos» würdig eröffnet.

Die Verfasserin bemerkt in bescheidener Weise in der Vorrede, daß sie nicht beanspruche, etwas Abschließendes zu leisten, sondern daß sie damit nur künftigen Arbeiten eine Grundlage bereiten wolle. Sie folgt im allgemeinen in der Anordnung des Stoffes dem Buche von Axel Peterson, *Le passage populaire des noms de personnes à l'état de noms communs dans les langues romanes et particulièrement en français* (Upsala 1929). Migliorini's «Dal nome proprio al nome comune» war ihr unzugänglich, und das ist bedauerlich, da sie in dieser Arbeit manchen Aufschluß und wertvolles Vergleichsmaterial gefunden hätte.

Aber auch so hat die Verfasserin ein reiches Material zusammengebracht und es nach Möglichkeit in vernünftiger und einleuchtender Weise zu deuten gesucht. Natürlich ist das nicht immer möglich; häufig ist der Grund der ursprünglichen Übertragung eines Personennamens nicht ersichtlich oder man kann ihn zum mindesten nicht immer mit Sicherheit feststellen. Wenn heute *carrasco* in Portugal eine allgemein übliche Bezeichnung des Henkers und

auch einer grausamen Person ist, bei der die Beziehung auf die Person vollkommen in Vergessenheit geraten ist, so steht doch fest, daß ein Belchior Nunes Carrasco, der Scharfrichter der Stadt Lissabon war, zu der Verallgemeinerung Anlaß gegeben hat. Und die merkwürdige Bezeichnung *tancredo* für die weißgestrichenen Straßenlaternen, die einmal in Lissabon üblich waren und zugleich die Haltestellen für die Straßenbahnen waren, ist durch Gonçalves Viana (Apostilas II, 466) aufgeklärt worden; sie wurden nach einem französischen Stierfechter benannt, der den Stieren weißgekleidet entgegentrat und sie dadurch in Verwirrung brachte. Aber warum heißt man eine Person, die dem Spiele zusieht und der man das Pech beim Spiele zuschiebt, *calisto*? Man hat daraus die Ableitung *calistagem* gezogen, die etwa 'unheilvolle Beeinflussung durch eine solche Person' bedeutet (*Em Lisboa à sua passagem em certas ruas do Bairro Alto, acontecia-lhe ouvir pelas costas no tom de quem conjura a calistagem: Temos procissão do entérro: Aquilino Ribeiro, Por Obra e Graça, p. 12; – Não pode ser. É calistagem... tem de ser outra pessoa: Armando Ferreira, Lisboa em camisa, p. 151*). Die Verfasserin (p. 17) führt das Wort an, weiß aber keine Erklärung dafür zu geben. Handelte es sich ursprünglich um eine gewisse Person, einen Kalixtus, dem man den unheimlichen Einfluß zuschrieb oder liegt irgend ein Anklang vor? Um das zu ergründen, müßte man in diesem wie in anderen Fällen herauszubekommen suchen, um welche Zeit die Bezeichnung aufgekommen ist und welchem Anlaß sie zu verdanken ist. Die Durchsicht älterer Jahrgänge von Zeitungen und Witzblättern könnte vielleicht manchen Aufschluß bringen (Gonçalves Viana hat auf diese Art manches seltsame Wort zu deuten vermocht); doch kann man natürlich nicht von dem Verfasser einer zusammenfassenden Arbeit eine solche mühsame und zeitraubende Kleinarbeit verlangen.

Die portugiesische Volkssprache ist ungemein reich an Ausdrücken aller Art und gefällt sich oft in eigenartigen Bildern. Könnte man den Regen malerischer als mit *maria-das-ernas-compridas* bezeichnen? (p. 46). Manches derartige habe ich in meinem Aufsatz «Portugiesische Umgangssprache und Calão» (*VKR 10* (1938), 1–41) angeführt. Zweifellos stammt auch vieles aus dem Argot, der in Portugal und besonders in der Hauptstadt eine beträchtliche Rolle spielt. Die Verfasserin würde vielleicht gut daran getan haben, der Umwelt, der die Ausdrücke ihre Entstehung verdanken, etwas mehr Aufmerksamkeit zu widmen. Wenn z. B. der Nachschlüssel von den Dieben *Guilherme* genannt wird (p. 49), so hat diese Personifizierung zahlreiche Parallelen in anderen Gaunersprachen (deutsch *Dietrich*, dän. *dirik, dirk*; engl. slang *Bess, Betty, Kate*; fr. alter Argot *David*, heute *Jacques, Charlotte*; bologn.

*garibaldén*, it. *grimaldino* usw.). Der Dietrich ist für die Diebe als Erschließer der Geldquellen ein Gegenstand besonderer Verehrung, der daher mit Kosenamen bezeichnet wird; ein solcher ist z. B. auch das port. *menina* des Calão (Bessa) und das *monra* des chilenischen und peruanischen Argots, das dem zigeunerischen *monra*, echter *monri* 'Freundin' entspricht. Aus diesen Intimitätsgefühlen eines bestimmten Milieus erklären sich in diesem Falle die Bezeichnungen.

P. 48 führt die Verf. *lourenço* für 'Sonne' im Argot der Maurer des Minho an und meint «talvez por causa da côr» (nach Cunha Brito, *Rev. Lus.* XV, 29). Ganz gewiß liegt hier eine Verblümung vor, die ihre Entsprechung im span. *Lorenzo* (in Álava, Palencia, usw.: *ya se acuesta Lorenzo* «ya se pone el sol»: Baráibar, p. 156, ebenso im Bierzo: García Rey 109) hat, mit Anlehnung an *ouro, oro* 'Gold'; in *ZRPh.* XLIX, p. 13, wo ich von derartigen Verblümungen sprach, habe ich als Parallelen schon andere Bezeichnungen für die Sonne angeführt: *en Vermey* auf den Balearen, *Juan Rubio* in der spanischen Germania, usw. (cf. auch *ZRPh.* XXXIX, 536, unter *guero*). Eine andere Bezeichnung für die Sonne ist im Minho *luís*, in Viseu und anderwärts in der Beira: *luís* oder *luisinho* (p. 48), das sich die Verf. nicht zu erklären weiß; sie sagt nur, daß ihrer Ansicht nach alle diese Bezeichnungen einen scherzhaften Charakter haben. Gewiß handelt es sich um Spielerei, aber doch wohl nicht ausschließlich, es mögen auch abergläubische Vorstellungen oder sonstige Ausdeutungen des Volksglaubens damit verbunden sein; *luís* ist eine ähnliche Verblümung wie *lourenço*; es wird dem Anklang an *luzir, luzidio* zu verdanken sein, wie denn die Sonne im französischen Argot auch *luisard*, im bolognesischen *lusartén, lusurén*, im spanischen Bron *clariós* heißt.

Daß Tiere mit einem Personennamen bezeichnet werden, ist bekannt. Zum Teil stammen solche Namen wohl aus der Tierfabel; das trifft z. B. gewiß auf *martinho* als Namen des Bären zu, da er diesen Namen auch auf anderen Sprachgebieten trägt, doch bezeichnet in Portugal *martinho* auch den Leithammel (p. 30), aber auch in Italien ist *martino* der Bock (caprone), cf. Migliorini, p. 260 ss., wo die Erklärungsmöglichkeiten eingehend erwogen werden. Oft handelt es sich auch um Tabubezeichnungen in der Sprache der Jäger. Daß dagegen der span.-port. Name des Marders, *marta*, den Personennamen *Marta* widerspiegle, wie die Verf. p. 31 meint, kann zweifelhaft sein, da das germanische Etymon (*REW* 5384) über allen Zweifel erhaben ist; ob freilich heute das Volk dabei nicht doch an den Personennamen denkt, ist eine andere Frage.

Wenn die Verf. etwas häufiger über die Grenzpfähle des engeren portugiesischen Sprachgebietes geblickt hätte, würde das ihrer Arbeit nur zum Vorteil gereicht haben; doch, so wie sie ist, darf man

diese Arbeit gleichwohl als eine überaus fleißige und nützliche Zusammenstellung und in ihrem Sinne als eine Grundlage für weitere und etwas tiefer schürfende Untersuchungen bezeichnen. Wir können nur wünschen, daß die künftigen Beihefte von «Biblos» uns weitere ähnliche Beiträge zur portugiesischen Sprachgeschichte beschereuen mögen.

M. L. Wagner

★

BRANIMIR BRATANIĆ, *Oraće sprave u Hrvata, oblici, nazivlje, raširenje*. (Die Pfluggeräte bei den Kroaten, Formen, Bezeichnungen, Verbreitung). Zagreb 1939, 4<sup>o</sup>, 112 p., 95 Photogr. außer Text (Publikacije Etnološkoga Seminara Sveučilišta u Zagrebu, 1).

Es ist erfreulich, festzustellen, daß sprachliche Studien in engster Verbindung mit der Sachforschung nun auch bei den Südslaven einsetzen, die ja seit langem über drei angesehene Fachzeitschriften zur Volkskunde verfügen. Bratanić eröffnet die neugegründete Serie der Publikationen des unter der Leitung von Prof. Milovan Gavazzi stehenden Ethnologischen Seminars der Universität Agram durch eine sehr ausführliche und gründliche Studie über die Pfluggeräte. Diese Monographie darf als ein erster Wurf zu einem kroatischen Sprach- und Sachatlas bezeichnet werden. Verfasser behandelt nur die alten Pfluggeräte, die, abgesehen von Schar und Sech, ganz aus Holz bestehen; die in manchen Gegenden seit Jahrzehnten gebräuchlichen eisernen oder teilweise eisernen Pflüge sind ausgeschlossen. Das Material ist größtenteils mittels ausführlichen Fragebogen zusammengebracht. Einleitend orientiert B. kurz über die drei Haupttypen des in Kroatien gebräuchlichen Holzpfluges, die anhand von schematischen Skizzen erläutert werden (p. 5–7).

1. Die ursprünglichste Pflugform ist das *ralo*<sup>1</sup>, ein Rührpflug, ohne Seitenbrett, einsterzig; der Grindel führt (mindestens ursprünglich) direkt zum Joch. Ein *ralo* mit Radvorgestell oder Seitenbrettchen tritt nur sporadisch auf und ist sicher jüngeren Ursprungs.

2. Im Vergleich zum *ralo* stellt der *plug*<sup>2</sup> einen entschieden höher

<sup>1</sup> Zu urslav. *orati*, skr. *orati* 'ackern, pflügen', dazu nomen instrumenti *\*or-dlo*, cf. poln. *radło*, tschech. *radlo*; russ. *ralo* (früher 'Pflug', nun meist 'Sech'), cf. MIKLOSICH, *Etym. Wb.*, 225, TRAUTMANN, *Baltisch-slav. Wb.*, 13, DAL', *Slovar'*, III 1586. Es handelt sich also um den alten, gemein-slavischen Pflug.

<sup>2</sup> Gemein-slavische Bezeichnung, cf. poln. *ptug*, tschech. *pluh*,

entwickelten Typus dar. Die kroatischen Bauern verstehen darunter in erster Linie einen Radvorgestellpflug. Die Hauptmerkmale des *plug* (im Gegensatz zum *ralo*) sind: Radvorgestell und einseitiges Streichbrett.

3. Ein dem *plug* ganz ähnlicher Typus, aber mit Pflugbaum bis zum Joch, heißt schon *plužica*<sup>1</sup> (weniger geläufig auch *vrganj*). Die *plužica* ist eine Art Mittelstufe zwischen *ralo* und *plug*. Vom Pflug unterscheidet sie sich neben der leichteren Konstruktion auch durch das Fehlen des Radvorgestell, und meist auch des Sechs.

Bei der Verbreitung des Pflugs (Karte I) fällt auf, daß der Holzpflug in *Slavonien* und im Gebiet zwischen Save und dem Unterlauf der Kupa bereits ausgestorben und wohl durchwegs durch den Eisenpflug ersetzt ist, der auch im größern Teil Kroatiens Eingang gefunden hat. Neben ihm hält sich aber mehr oder weniger zäh der Holzpflug, der in seiner primitivsten Form, dem *ralo*, gerade im Westen stellenweise noch fast ausschließlich im Gebrauch ist, besonders in der Karstlandschaft, im größern Teil der Herzegovina, im Küstensektor zwischen Neretvamündung und Kotor und auf einigen nord- und süddalmatinischen Inseln<sup>2</sup>. Im nördlichsten kroatischen Küstenland, in Istrien und auf der Insel Krk (Veglia) verwendet man vorwiegend die *plužica*. Im übrigen Kroatien dominiert der *plug* (Karte II; p. 18–20). Sehr ausführlich behandelt und durch zahlreiche Skizzen veranschaulicht sind die verschiedenen Pflugtypen mit ihren zahlreichen Varianten (p. 20–56; Karte

---

russ. *plug*, skr., bulg. *plug*, nach MIKLOSICH, *Etym. Wb.* 252, unbekanntes Ursprungs, heute wohl allg. als germanisches Lehnwort angesehen; unrichtig DAL', a. o. O., III 328, der umgekehrt an Entlehnung aus dem Slavischen ins Deutsche denkt, wogegen sowohl sachliche als auch kulturgeschichtliche Gründe sprechen. Cf. KLUGE, *Etym. Wb.* 11, BRÜCKNER, *Słownik etymologiczny* 422, W. KAESTNER, *Die deutschen Lehnwörter im Polnischen*, Leipzig 1939, §§ 115, 227, R. SMAL-STOCKYJ, *Die germanisch-deutschen Kultureinflüsse in der ukrainischen Sprache*, Leipzig 1942, p. 122 s.

<sup>1</sup> Ableitung von *plug* mittels Diminutivsuffix *-ica*.

<sup>2</sup> Wenn gerade in der Berührungssphäre mit Italien, wo sonst der kulturelle Einfluß am stärksten wirksam war, der alte *ralo*-Typ sich gehalten hat, so wird diese auffällige Erscheinung wohl mit der Bodenbeschaffenheit in Zusammenhang stehen (für *aride* Böden genügt im allgemeinen das bloße Aufreißen der Erde, dementsprechend das *ralo*, während *humide* Unterlagen gewendet (gekehrt) werden müssen, also *plug* oder *plužica* beanspruchen). Zum Vergleich ist der einschlägige Band des *AIS* 7, 1434 heranzuziehen.

III). Auch die einzelnen Teile des Pfluges und deren Bezeichnungen sind eingehend untersucht und ihre geographische Verbreitung ist übersichtlich dargestellt (p. 56–93; Karten IV–VI). Ergänzend wird das Notwendigste über Bespannung, Verwendung und Transport der Pflüge mitgeteilt (p. 94–98). Den Abschluß des Werkes bilden 95 instruktive photographische Aufnahmen verschiedener Pflugtypen. Ein ausführliches Résumé in deutscher Sprache (p. 99 bis 111) macht die reichhaltige Untersuchung einem weitem Interessentenkreis zugänglich.

In dem in Vorbereitung befindlichen zweiten Band soll das vorläufig rein deskriptiv vorgelegte Material wissenschaftlich verarbeitet werden, wobei Verfasser hoffentlich auch die sprachwissenschaftliche Seite des Problems gebührend auswertet. Da Bratanić nur das kroatische Gebiet in seine Untersuchung einbezogen hat, erwartet man von anderer Seite die Bearbeitung des slovenischen und des serbischen Materials. Schon jetzt aber ist wenigstens für den 'Pflug' die sprachgeographische Brücke von Italien zum östlichen Ausläufer der Romania geschlagen.

Weiningen bei Frauenfeld (Schweiz)

*Ernst Dickenmann*

★

*Italia e Croazia*, Roma, Reale Accademia d'Italia, 1942, 8°, 648 p.

Seit dem ersten Weltkrieg hat sich in Italien das politische und geistige Interesse für die Nordwestecke der Balkanhalbinsel und die dalmatinische Küste merklich gesteigert und die Ereignisse der Jahre 1939–1942 bildeten begrifflicherweise einen weiteren Ansporn zu intensiver Beschäftigung mit Land und Volk von Slovenien, Kroatien, Dalmatien und Albanien. So erschienen denn binnen kurzer Zeit zahlreiche meist mehr oder weniger tendenziös gefärbte Schriften zur politischen und wirtschaftsgeschichtlichen Entwicklung der genannten Gebiete; ferner nicht wenige z. T. recht nützliche grammatikalische Hilfsmittel, praktische Lehrbücher, Lexika. Daneben verdienen mehrere sprach- und kulturwissenschaftliche Arbeiten ernster Forscher anerkennend hervorgehoben zu werden. Zu diesen rechne ich den Sammelband *Italia e Croazia*, der zehn Beiträge namhafter italienischer Gelehrter und einen bibliographischen Anhang enthält.

Einleitend skizziert A. Schiaffini das Ziel des Werkes: Es soll einen klaren, wissenschaftlich fundierten Überblick vermitteln über die kulturellen Beziehungen zwischen Italien und Kroatien von den Anfängen bis zur Gegenwart, unter Berücksichtigung der sprachlichen, literarischen, rechtlichen, künstlerischen und kirchlich-

religiösen Seite des Problems. Und dieses Ziel ist durch die synthetisch zu einem abgerundeten Ganzen vereinigten Aufsätze vollauf erreicht. Ein zusammenhängender, geschichtlicher Abriß aus der Feder eines Historikers ist nicht beigegeben, eine gewisse Vertrautheit mit diesem Stoff also vorausgesetzt; dafür werden die einzelnen Gegenstände meist in historischem Rahmen behandelt. Natürlich ist bei den Beziehungen zwischen den Ländern westlich und östlich der Adria Italien der gebende Teil und so kommt denn auch in allen Beiträgen eindeutig der Gedanke von der «Latinità» Kroatiens zum Ausdruck, von seiner einseitigen Zugehörigkeit zur westlichen (nicht zur griechisch-byzantinischen) Kultursphäre.

Die dem einleitenden Abschnitt folgenden Aufsätze lassen sich in zwei Gruppen scheiden, eine sprachwissenschaftliche und eine kulturhistorische.

F. Ribezzo hat die schwierige Aufgabe auf sich genommen, in das Dunkel der Provinz Illyrien in vorchristlicher Zeit hinabzuleuchten (*Italia e Illiria preromana*, p. 20–83), ein Gebiet, für dessen Aufhellung wir vor allem auf den mühsam zusammengetragenen illyrischen Namenschatz angewiesen sind. Der bekannte Herausgeber des «*Corpus inscriptionum Messapicorum*» berücksichtigt aber nicht nur das linguistische Material, sondern er bezieht auch die archäologischen und die z. T. noch umstrittenen prähistorischen Forschungsergebnisse in seine Darstellung ein. Mit kritisch abwägendem Urteil versucht er so die Bruchstücke einer fragmentarischen Überlieferung zu einem einigermaßen zusammenhängenden Gesamtbild zu vereinen. Dabei hätte er immerhin auch die Bedeutung des griechischen Einflusses an der Adria, der ja – nach Ausweis der Ortsnamen – bis nach Zadar hinaufreichte, wenigstens kurz berühren und die einschlägigen Schriftstellerzeugnisse, besonders Thukydides I, 24 ss., verwerten dürfen.

Anschließend orientiert R. Paribeni über die römische Herrschaft auf dem Balkan in den ersten vier Jahrhunderten p. Chr. (p. 85–108). Er ist bestrebt, die Bedeutung des römischen Faktors in politischer und kultureller Hinsicht gebührend hervorzuheben und das später als Kroatien bezeichnete Gebiet sowie das nördlich angrenzende Pannonien uneingeschränkt für die «Romanità» in Anspruch zu nehmen.

Mit dem Auftreten slavischer Stämme in Dalmatien im 7. Jahrhundert begann ein sich über viele Jahrhunderte erstreckender Prozeß der Slavisierung der ansässigen romanischen Bevölkerung, welche vorerst auf dem Lande, dann in den Städten und schließlich auch auf den der Küste vorgelagerten Inseln<sup>1</sup>, wo sich das romani-

<sup>1</sup> Während das Dalmatische in der Stadt Ragusa (Dubrovnik)

sche Element am zähesten hielt, aufgesogen und sprachlich assimiliert wurde. Da die Romanen aber auf einer kulturell höhern Stufe standen, ist es ganz natürlich, daß sie in der Sprache der slavischen Stämme des Küstengebietes und bis zu einem gewissen Grade auch des Hinterlandes tiefe Spuren hinterlassen haben.

Mit diesen befaßt sich M. Bartoli (p. 109–185), der seinerzeit durch die Sammlung und Bearbeitung der altdalmatischen Sprachreste<sup>1</sup> auch der Slavistik einen Dienst erwiesen hat. Bei der Verwertung dieses Idioms, das als Bindeglied zum östlichen Ausläufer der Romania angesehen werden muß, stützt sich Verfasser vor allem auf lautliche Kriterien, die eine gewisse Gruppierung des Lehnwörtermaterials nach chronologischen Gesichtspunkten ermöglichen. Zu den auffälligsten Charakteristika des Dalmatischen gehört die Bewahrung der Velare *g, k* auch vor *i, e*. Im Gegensatz zum gesamten italienischen Sprachgebiet (mit teilweiser Ausnahme des Sardischen) hat also hier vor vorderen Vokalen keine Palatalisierung stattgefunden und diese Eigentümlichkeit läßt sich auch noch in den Lehnwörtern erkennen, cf. z. B. serbokr. (*o*)*ligan* 'sepia loligo' (Zool.), *rekesa* 'Ebbe' (Ragusa, eig. 'Zurückweichen des Wassers'). Entlehnungen dieses Typus können also nur aus dem Dalmatischen stammen. Daneben haben wir auch mit lateinischen, italienischen (Rom, Florenz) und venezianischen Einflüssen zu rechnen. Die Bezeichnung einer Goldfischart (*Chrysophrys aurata*) tritt bei den Slaven an der Adria in zweifacher Gestalt auf, die als typisch bewertet werden kann, in Ragusa als *ovrata* (Nebenformen *lovrata, lovrat*), ebenso im kroatischen Küstenland<sup>2</sup>; in den Städten Mitteldalmatiens hingegen in der Form *orada* (Varianten *urada, rada*). Der auffällige Unterschied in der Dentalvertretung geht auf romanische Vorlage zurück. Das Dalmatische geht hier in der Bewahrung der Tenuis mit dem Zentral- und Unteritalienischen zusammen und scheidet sich deutlich von den Dialekten der Poebene, namentlich dem Venezianischen, mit ihrer Sonorisierung des ursprünglich stimmlosen Dentals. Die Form *ovrada* ist also, räumlich gesehen, aus dem Venezianischen entlehnt und zeitlich jünger, da der venezianische Einfluß in Dalmatien erst im Zusammenhang mit der Ausbreitung der politischen Herrschaft (zu Beginn des 15. Jahrhunderts) Bedeutung gewonnen hat. B. geht dann auch noch

---

schon zu Beginn des 16. Jahrhunderts erloschen ist, starb es auf der Insel Veglia (Krk) erst im Laufe des 19. Jahrhunderts aus.

<sup>1</sup> *Das Dalmatische*, 2 Bde., Wien 1906 (eine italienische Ausgabe dieses Werkes befindet sich in Vorbereitung).

<sup>2</sup> Nach Skok das Gebiet von Buccari (Bakar) bei Fiume bis Karlobag.

kurz auf den romanischen Einfluß im Albanischen ein. Wertvoll ist, daß er das sprachgeographische Moment gebührend hervorhebt.

Unmittelbar auf Bartolis Aufsatz sollte meines Erachtens derjenige von C. Tagliavini, *Sugli elementi italiani nel croato* (p. 377–454) folgen. Dieser zeichnet sich aus durch den Weitblick des Verfassers und die Fülle des beigebrachten Materials. Mit Recht betont T., daß man das romanische Element im Kroatischen eigentlich nicht isoliert, sondern in Verbindung mit dem italienischen Einfluß auf den gesamten europäischen Osten<sup>1</sup>, von Griechenland bis Polen, zu untersuchen habe. Verfasser beschäftigt sich nur mit den jüngeren Stadien des romanischen Einflusses, dem italienischen und venezianischen, von denen der eine vor allem in Ragusa, der andere in Mittel- und Norddalmatien wirksam war. Hier wäre eine genauere Abgrenzung der Begriffe «kroatisch, Kroatien» erwünscht gewesen; denn das romanische Element ist nur an der Adria (in der sogenannten Primorska Hrvatska) so stark vertreten, wie T. ausführt, nicht aber in der Posavska Hrvatska (Save-Kroatien).

Die Lehnwörter gehören den wichtigsten Sphären des öffentlichen und privaten Lebens an. Sie betreffen Verwaltung, Rechtswesen (Bedeutung der lateinkundigen Notare Ragusas), Kirche und Kultus (ausgesprochen römisch, also sprachlich lateinisch); Handel und Industrie, Gewerbe (starke venezianische Einflüsse; ebenso im Bereich des See- und Fischereiwesens), cf. auch *VRom. 2*, 286 ss.; Kriegswesen. Reichtum und luxuriöse Lebenshaltung Venedigs haben im Privatleben der dalmatinischen Stadtstaaten, besonders in Ragusa, zahlreiche Spuren hinterlassen (Haus, Mobiliar, Gefäße, Kleidung; Essen und Trinken; Gesundheitszustand). Eine Gruppierung der Lehnwörter nach Bedeutungskategorien hätte sehr zur Veranschaulichung der einzelnen Einflußsphären beigetragen. Statt dessen gliedert Verfasser nach Wortarten, wobei er bei den Substantiva gerade die charakteristischen Konkreta beiseite läßt und sich auf die weniger bekannten Abstrakta (ca. 200 an Zahl) beschränkt; weiter folgen dann in alphabetischer Anordnung Adjektiva, Adverbia (ca. 170) und Verba (ca. 340). Aus dem breitschichtigen Stoff der beiden linguistischen Studien von Bartoli und Tagliavini erkennt man, daß die sprachlichen Verhältnisse an der dalmatinischen Küste, genauer besehen, äußerst kompliziert sind. Dabei muß man vor allem noch zwei Faktoren in Betracht ziehen, einmal den starken Einfluß von Kirche und Kultus (s. u.) sowie der Geistlichkeit, die vielfach italienischer Herkunft war,

<sup>1</sup> Er hätte sagen können, mit dem sprachlichen Einfluß Italiens überhaupt.

dann den Umstand der Zweisprachigkeit, besonders in den gebildeten Kreisen. Wir verfügen heute bereits über eine beträchtliche Anzahl von Einzeluntersuchungen, z. T. schwer übersehbaren, in Zeitschriften verstreuten Aufsätzen; auch an kleineren, zusammenfassenden Versuchen fehlt es nicht, aber nur eine systematische Durchforschung dieses geographisch kleinen, jedoch sprachlich äußerst komplexen Gebietes wird zu einer entscheidenden Klärung zahlreicher noch ungelöster Probleme und vor allem zu einer wohl fundierten synthetischen Übersicht über die sprachlichen Verhältnisse in Dalmatien führen. In diesem Zusammenhang stellen sich der Forschung zwei dringliche Aufgaben. Wir benötigen:

1. Ein historisch gearbeitetes Spezialwörterbuch, unter Heranziehung des gesamten Wortschatzes der dalmatinischen Literatur, des reichen Urkundenmaterials, der geographischen Nomenklatur und der reichhaltigen und oft recht eigenwilligen Personennamen. Dieses Problem wäre gelöst, wenn der vielseitige P. Skok das uns längst versprochene «*Glossarium mediae et infimae latinitatis regni Croatiae*» (den kroatischen «Du Cange») liefern würde<sup>1</sup>.

Eine Fundgrube für ein historisches Wörterbuch Dalmatiens ist das breitangelegte Wörterbuch der südslavischen Akademie<sup>2</sup>.

2. Einen Sprach- und Sachatlas Dalmatiens, der aber auf einem besonders sorgfältig und unvoreingenommen zusammengestellten Questionnaire beruhen müßte. Im Bereich der romanischen Sprachen ist bereits ein beträchtlicher Raum nach dieser Richtung hin systematisch aufgearbeitet und die Restgebiete (iberische Halbinsel und Rumänien) befinden sich in Bearbeitung, so daß wohl schon binnen wenigen Jahren die ganze Romania vom Atlantischen Ozean bis zum Schwarzen Meer sich an Hand von Sprachatlanten

<sup>1</sup> Cf. SKOK, *Nastavni Vjesnik XXIII* (1914) 650 ss., *Starohrvatska Prosvjeta, Neue Serie. II* (1928) 103 ss., *Vjesnik za arheologiju i historiju Dalmatinsku* 50 (1928/29) 127 ss.

<sup>2</sup> Agram 1880 ss., bisher erschienen 52 Lieferungen bis *provrtnik*. Der süddalmatinische Wortschatz ist darin besonders beachtet vom Ragusaner PETER BUDMANI (1835–1914), der vom Buchstaben *D* (II 163 ss., 1886) bis zum Worte *maslo* (VI 500, 1904–10) die Redaktion besorgt hatte. Die Nachteile dieses monumentalen Lexikons liegen darin, daß noch ein gutes Viertel fehlt und daß der vorliegende Teil sich bereits über einen Zeitraum von 60 Jahren erstreckt, so daß mehrere umfängliche Urkundenpublikationen sowie die zahlreichen dialektologischen und toponomastischen Untersuchungen der letzten Jahrzehnte nicht mehr ausgewertet werden konnten.

überblicken lassen wird. Da kann man denn nur wünschen, daß schließlich auch das slavische Gebiet zwischen der Adria und Rumänien, das zufolge verschiedenartiger kultureller Einflüsse besonders interessant ausfallen dürfte, in Form eines Sprach- und Sachatlanten der wissenschaftlichen Forschung zugänglich gemacht werde.

Summarisch gesehen habe ich den Eindruck, daß der sprachliche Einfluß Italiens auf die slavische Bevölkerung Dalmatiens etwa ebenso tiefgreifend ist, wie der deutsche auf die Polen und Tschechen. Das einleitend (p. 377) als Motto angeführte Zitat aus Schuchardt<sup>1</sup> beschränkt sich ausdrücklich auf Dalmatien und lautet unverkürzt: «Ich wende mich nun dem übrigen Dalmatien zu, oder vielmehr denjenigen Orten desselben, an welchen das Italienische – und zwar in venezianischer Färbung – als volkstümliche Sprache lebt. Im Ganzen sind die Einflüsse des Slavischen auf das Italienische, nämlich das der Italiener, sehr geringfügig und nach Norden zu immer weniger wahrnehmbar, während die kroatische Volkssprache von italienischem Stoff und Geist in hohem Maße durchdrungen ist.» Bei der Besprechung des italienischen Einflusses auf Ragusa müßte hervorgehoben werden, daß sich dort auch der byzantinische Einfluß bis zum Ende des 12. Jahrhunderts deutlich bemerkbar macht. Ragusa ist ein Mittelpunkt am Verbindungsweg Rom–Byzanz. Es korrespondiert nach dem Westen italienisch, mit Serbien serbisch (also in cyrillischem Alphabet). Die meisten uns erhaltenen altserbischen Urkunden stammen aus Ragusa, cf. Miklosich, *Monumenta Serbica*, Wien 1858. Es ist bekannt, daß eine Anzahl romanischer Lehnwörter im Serbokroatischen nicht direkt übernommen, sondern durch griechische Vermittlung zu Serben und Kroaten gelangt sind, cf. hierzu nun die Monographie von Vasmer<sup>2</sup>, der sich bereits durch mehrere vorzügliche Studien zum Thema der slavisch-byzantinischen sprachlichen Beziehungen ausgezeichnet hat.

G. Praga schildert den tiefgreifenden Einfluß der römischen Kirche und Geistlichkeit auf Kroatien bis ins 18. Jahrhundert hinein. Bald nach ihrem Auftreten an der Adria haben die Kroaten das Christentum in der Form des römisch-katholischen Bekenntnisses angenommen und sind ihm – mit geringen Schwankungen – treu geblieben. Verfasser erwähnt auch die Krisen der lateinischen Kirche auf dem Balkan (zu knapp die kirchengeschichtlich sehr interessante und entscheidende Zeit vom Ausgang des 9. bis um die

<sup>1</sup> *Slawo-Deutsches und Slawo-Italienisches*, Graz 1885, p. 33/34.

<sup>2</sup> *Die griechischen Lehnwörter im Serbokroatischen*, SB. Berlin 1944 (Phil.-hist. Klasse, Nr. 3).

Mitte des 11. Jahrhunderts), u. a. die Tendenz zur Sektenbildung (Bogumilen). Nicht übersehen ist, daß die Kurie durch ihre Vertreter öfter einen starken, wenn auch nicht immer förderlichen, politischen Einfluß ausgeübt hat; die Gründung des Bistums Agram (ca. 1094) und die gleichzeitig damit erfolgte Verlegung des Bischofsitzes in die Savestadt war also ein geschickter ungarischer Schachzug gegenüber der Einmischung Roms in den Episkopat der dalmatinischen Städte. Es entstand so, fern der Rom-nahen Adria, ein neues politisches und kirchliches Zentrum, das dem direkten italienischen Einfluß entzogen war. Auch Praga hebt die kontinuierliche Zugehörigkeit Kroatiens zu Westrom gebührend hervor. Hier wäre es aber angebracht gewesen, die große Bedeutung der römisch-katholischen Kirche und Geistlichkeit in Kroatien nicht als singuläre Erscheinung zu behandeln, sondern sie – wenn auch nur kurz – mit den kirchlichen Einflüssen in Ungarn, Böhmen-Mähren, vor allem Polen, aber auch in Deutschland, Frankreich, Spanien zu vergleichen. Gut gezeichnet ist die Bedeutung der römischen Kirche in der Zeit der Türkennot. Hier würde ich immerhin auch das ihr vorangehende Florentinum v. 1439 erwähnt haben, in dem die Suprematie der Westkirche wenigstens *de iure*<sup>1</sup> anerkannt wurde. Für das Verständnis des kirchlichen Einflusses sei noch darauf hingewiesen, daß Rom stets entschlossen am Latein als der Sprache der Liturgie festgehalten hat, im Gegensatz zur Ostkirche, die den christianisierten Völkern die Verwendung der Nationalsprachen im Kultus beließ. So erregte beispielsweise das im westlichen Kroatien entstandene, später über ganz Dalmatien verbreitete, einheimische Schrifttum (in Glagolica) in Rom stets Anstoß, weil sich in ihm Ansätze zu einer eigenen liturgischen Sprache, zudem in einem dem Lateinischen gänzlich fremden Alphabet, geltend machten, und diese Strömung ist bis heute lebendig geblieben<sup>2</sup>.

Auch im Bereiche der Kunst darf Dalmatien weitgehend zum Westen gerechnet werden, wie aus der gutgegliederten und durch geschickt ausgewählte Illustrationen veranschaulichten Darstellung von S. Bettini und G. Fiocco klar hervorgeht (p. 229–312). Diese berücksichtigt vor allem die Architektur, streift aber auch kurz Plastik und Malerei des Mittelalters. Die reichliche Polemik

<sup>1</sup> *de facto* brachte dieses Konzil immerhin eine weitere Verschärfung des Gegensatzes zwischen römischer und griechischer Kirche, welche mit der Übernahme des byzantinischen Erbes durch den russischen Großfürsten IVAN III. deutlich in Erscheinung getreten ist.

<sup>2</sup> Cf. zu dieser Frage S. RITTIĆ, *Narodna Enciklopedija I*, 723ss., samt Literatur.

gegen die vielfach extrem anmutenden Folgerungen Strzygowski's scheinen mir im allgemeinen berechtigt.

R. Cessi, *Venezia i croati*, p. 313–376, skizziert einleitend den Verfall des byzantinischen Reiches in der nachjustinianischen Zeit, das Eindringen der Slaven in die Balkanhalbinsel und die Entstehung der langobardisch-fränkischen Herrschaft, dann gibt er einen ansprechenden Überblick über die Beziehungen der Handelsstadt Venedig zu den slavischen Nachbarn der östlichen Adria.

G. Maver untersucht das Problem des italienischen Einflusses vom Standpunkt des Literaturhistorikers (p. 455–522). Bei den orthodoxen Slaven stehen die Anfänge des Schrifttums in engem Zusammenhang mit der Einführung des Christentums. Ähnliche Verhältnisse treffen wir bei den slavischen (und auch germanischen und romanischen) Völkern, welchen Rom den christlichen Glauben vermittelt hat. Die Eindeutigkeit, mit der die römische Kirche im Bereiche ihres Wirkungskreises am Latein als der allein zulässigen Sprache für Kultus und Liturgie festhielt, hatte zur Folge, daß dieses nicht nur als Kirchensprache eine besondere Stellung einnahm, sondern auch zur Sprache par excellence des Klerus und der Gebildeten<sup>1</sup> überhaupt wurde. Und so fiel dem Latein in den meisten an «Rom angeschlossenen» Ländern, also auch in Kroatien und Dalmatien, die Rolle einer Literatur- und Gelehrtensprache zu. Neben der Fremdsprache des Lateins spielte die einheimische serbokroatische Sprache jahrhundertlang nur eine geringe Rolle. Namentlich geurkundet wurde meist in lateinischer Sprache, in Ragusa<sup>2</sup> sogar bis ins 18. Jahrhundert hinein. Einen starken lateinischen und italienischen Einfluß verrät auch die unter dem Einfluß der Renaissance in den dalmatinischen Städten, vor allem beim gebildeten meist zweisprachigen Patriziat Ragusas aufgekommene

<sup>1</sup> Diese rekrutieren sich besonders in der ältern Zeit weitgehend aus den Kreisen der Geistlichkeit.

<sup>2</sup> Namentlich im Lokalverkehr. Auch die Ratsprotokolle dieser Stadt sind vorwiegend lateinisch abgefaßt. Diese Erscheinung hängt zusammen mit dem ragusanischen Notariatswesen überhaupt; denn die Notare selbst waren vielfach Italiener, die ihre Ausbildung in Bologna erhalten hatten. Ein Einblick in die sprachliche Verteilung ergibt sich aus dem Vergleich der bescheidenen Urkundensammlungen von F. MIKLOŠIČ, *Monumenta Serbica* und I. KUKULJEVIĆ, *Listine hrvatske* (Agram 1863, in kroatischer Glagolica geschrieben), mit dem von T. SMIČIKLAS herausgegebenen, sehr reichhaltigen *Codex diplom. regni Croatiae, Dalmatiae et Slavoniae* (bisher Bde. II–XV, Agram 1904 ss.) und einigen andern, ebenfalls umfänglichen Urkundenpublikationen.

sog. dalmatinische Literatur (15.–17. Jahrhundert). Ihre ersten Vertreter, die Ragusaner Menčetić (1457–1527) und Držić (1461–1501) verfaßten wenig originelle Liebesgedichte, in starker Anlehnung an Petrarca. Die italienischen Karnevalslieder fanden schon einen würdigen Vertreter in Čubranović (ca. 1480–1520). Neben diese paganistisch-erotische Literatur der Ragusaner tritt der Splitter M. Marulić (1450–1524), der zuerst noch lateinische Verse schrieb, mit seiner *Geschichte von der heiligen Wittib Judith*. Benetović von der Insel Lesina dichtete das Lustspiel *Die Hvarerin*. Alle diese u. a. Schriftsteller weisen starke Einwirkung italienischer Vorbilder auf (Dante, Petrarca, Boccaccio), die auch sprachlich merklich abfärben (Lexikon, Syntax, Stil). Aber diese Werke sind immerhin größtenteils in kroatischer (z. T. serbischer) Volkssprache, vielfach mit köstlichem Lokalkolorit, abgefaßt, und insofern dürfen auch diese bescheidenen Anfänge schon als eine gewisse Leistung bewertet werden. Maver übertreibt deshalb entschieden, wenn er sagt: la letteratura dalmato-ragusea in lingua croata non ha, di fronte italiana, che una sola differenza essenziale – la lingua. Gerade das ist eben schon charakteristisch, daß diese dalmatinischen Dichter «naški» d. h. in «unserer Sprache», also kroatisch (serbisch) schreiben. Als selbständiger, origineller Dichter muß aber Hektorović (1487–1572) angesehen werden, dessen *Fischeridylle* (1555) auf einem persönlichen Erlebnis des Dichters beruht, und dem neben einer sympathischen Wirklichkeitsnähe auch die poetische Gestaltungskraft des Künstlers nicht abzusprechen ist. (M. deutet hier nur an, daß die Abhängigkeit von italienischen Vorlagen noch nicht abgeklärt sei!). Eine bodenständige Gestalt ist auch Gundulić (1588–1638), der Verfasser der *Dubravka*, eines Poëms zur Verherrlichung Dubrovniks (M. übergeht es einfach) und des Heldenepos *Osman*, das die Niederlage der Türken bei Chotin feiert. Natürlich wird der Leser dieser Dichtung an Tassos *Gerusalemme liberata* erinnert, aber es deshalb als bloße Imitation abzutun scheint mir ebenso ungerecht, wie wenn man dem Werk des Italieners die Originalität absprechen wollte, weil man darin unschwer Beeinflussung durch die homerischen Epen und die Äneis zu erkennen vermag. So wertvoll bei der Analyse von literarischen Schöpfungen die Erkenntnis von Vorstufen, der Nachweis von fremden Vorlagen und Einflüssen ist, so unfruchtbar wird diese Betrachtung, wenn darob der Blick für die Einheit des Kunstwerkes verloren geht, so daß ein organisches Ganzes in ein Konglomerat von mehr oder weniger geschickt verbundenen Teilen zerfällt. Als äußere Ursache für den Verfall der dalmatinischen Literatur gilt im allgemeinen das Erdbeben von Ragusa (ca. 1667), dessen furchtbare Wirkungen uns der Ragusaner Dichter Palmotić

(1623–1680) schildert. Auch die Strömungen der Gegenreformation waren für eine freie Entwicklung des literarischen Schaffens in Dalmatien ebenso wenig förderlich wie in Italien für die Kunst Tassos. Nach M. würde also eine nationale kroatische Literatur erst mit der Bewegung des *Illyrismus* (unter L. Gaj), also um die Mitte des vorigen Jahrhunderts, einsetzen. Er weist auf die italienischen Keime dieser Strömung hin und zeigt auch andere Spuren italienischen Einflusses in der neuen kroatischen Literatur. Daß die Kroaten in Theater, Drama, Oper und im Musikleben stark von Italien abhängig sind, ist eigentlich selbstverständlich, wenn man an die Bedeutung des italienischen Kunsteinflusses in Frankreich, Deutschland, Österreich (Wien!) u. a. Ländern denkt, wie er sich unter anderem auch in den zahlreichen «europäischen» Lehnwörtern italienischer Herkunft widerspiegelt.

A. Cronia übersieht in großen Zügen die Geschichte der lateinisch abgefaßten Literatur Kroatiens, vor allem Chroniken und historische Werke des Mittelalters<sup>1</sup>, ferner historische Quellen, geographische Beschreibungen, Philologica in lateinischer und italienischer Sprache, von der Renaissance bis ins 19. Jahrhundert.

Den Abschluß des Werkes bildet ein bibliographischer Anhang von E. Damiani, *Contributo a una bibliografia di scritti italiani o in italiano su argomenti di cultura croata* (p. 611–648). Dem des Serbokroatischen nicht Kundigen wird damit ein nützliches bibliographisches Hilfsmittel in die Hand gegeben; der Fachmann aber ist dankbar für die gewissenhaft zusammengestellte Literatur in italienischer Sprache. Eine gewisse Gefahr dieses Exkurses liegt hingegen darin, daß der der südslavischen Philologie Fernstehende keinen Einblick in die von der einheimischen Forschung geleistete wissenschaftliche Arbeit gewinnt und gleichsam unbewußt zur Überschätzung des italienischen Anteils verleitet wird. Es ist deshalb empfehlenswert ergänzend das Schriftenverzeichnis der Südslavischen Akademie<sup>2</sup> heranzuziehen, da ihr der Hauptanteil an der Erforschung von Kroatien, Slavonien, Dalmatien zukommt.

Durch meine Aussetzungen soll der Wert dieser «italienischen Beiträge» nicht herabgesetzt werden. Auch der Slavist findet in ihnen neben einem sehr reichhaltigen Material viele anregende Gedanken.

Weiningen bei Frauenfeld (Schweiz)

Ernst Dickenmann

★

<sup>1</sup> Ich würde hier auch auf die polnische Historiographie, z. B. auf JAN DLUGOSZ (1415–1480) verwiesen haben.

<sup>2</sup> *Popis publikacija* (1867–1935), Agram 1935.